VOYAGE DANS L'HEMISPHERE AUSTRAL, ET AUTOUR DU MONDE, FAIT SUR LES VAISSEAUX DE...







VOYAGE

DANS

L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL,

ET

AUTOUR DU MONDE.

TOME SECOND.

VOYAGE

DANS

L'HÉMISPHÈRE AUSTRAL,

ET

AUTOUR DU MONDE,

FAIT SUR LES VAISSEAUX DE ROI, *L'AVENTURE*, & *LA RÉSOLUTION*, en 1772, 1773, 1774 & 1775.

Écrit par JACQUES COOK, *Commandant de* la Résolution

Dans lequel on a inséré

La Relation du Capitaine FURNEAUX, & celle de MM. FORSTER.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

Ouvrage enrichi de Plans, de Cartes, de Planches, de Portraits, & de Vues de Pays, dessinés pendant l'Expédition, par M. HODGES.

TOME SECOND.



A PARIS,

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.



VOYAGE



VOYAGE AU POLE AUSTRAL ET AUTOUR DU MONDE.

LIVRE SECOND.

Depuis notre départ des Isles de la Société, jusqu'à notre retour dans ces Isles, & notre départ pour la seconde fois.



CHAPITRE PREMIER.

Passage d'Uliétéa aux Isles des Amis. Découverte de l'Isle d'Hervey, & Récit des incidens survenus à Middelburg.

En quittant Uliétéa, je portai le Cap à l'Ouest un peu au Sud, comme je l'ai dit, afin de sortir de la route Ann. 1773. Septembre

ANN. 1773. Septembre. des premiers Navigateurs, & d'entrer dans le parallele des Isles de Middelburg & d'Amsterdam ; car je me proposois de marcher à l'Ouest jusqu'à ces Isles, & d'y toucher, si je le trouvois convenable, avant de me rendre à la Nouvelle-Zelande. En général, je mis en panne toutes les nuits de peur de passer quelques terres sans les voir. Pendant une

21, 22. partie du 21 & du 22, le vent souffla du N. O. accompagné de tonnerre, d'éclairs & de pluie : une grosse houle du Sud Sud-Est & du Sud, dura plusieurs jours, preuve qu'il n'y avoit point de terre autour de nous dans cette direction.

» APRÈS un mois de séjour à O-Taïti, nous ne ressentions plus aucun effet de notre premiere campagne, » qui avoit été si pénible. Nous étions tous forts, bien » portans & pleins de courage, & il n'y avoit pas un » seul scorbutique sur les deux vaisseaux. Les cochons, » les volailles, les chiens, les bananes & les autres fruits » que nous emportions, nous promettoient la santé pour » un long tems. Le manque de place occasionna cependant » la mort de quelques cochons ; & nous perdîmes plu- » sieurs vieux chiens, qui refuserent de prendre de la nour- » riture. Nous fûmes bientôt obligés de tuer tous les ani- » maux malades & de les saler : nous conservâmes ainsi leur » viande, plus saine & plus succulente que celle que nous » avions apporté d'Angleterre, & qui étoit alors si péné- » trée de sel, que si on essayoit de l'adoucir dans l'eau, on » en tiroit tous les sucs.

» ŒDIDÉE, le jeune Insulaire que nous avions pris sur notre

» bord, fut très-attaqué du mal de mer, dès que nous fûmes » au large : cependant, comme nous regardions le pic élevé » de Bolabola, il eut assez de force pour nous dire : je » suis né sur cette Isle, & je suis proche parent d'O-poonée, » le grand Roi qui a conquis O-Taha & Uliétea. Il nous » avertit en même tems, que son véritable nom étoit *Ma-* » *hine*, mais qu'il l'avoit changé pour celui d'Œdidée, avec » un Chef d'Eiméo, usage commun dans toutes ces Isles, » ainsi qu'on l'a remarqué ailleurs. O-poonée étoit alors, » suivant ce qu'il nous apprit, à Mowrua, Isle que nous » passâmes l'après-midi : elle est composée d'une seule mon- » tagne de forme conique, qui s'élève en pointe aigue, &, » d'après le rapport des Habitans d'Uliétea, ses productions » sont les mêmes que celles des autres Isles de ce groupe.

» NOTRE JEUNE AMI ne recouvra son appetit que le » lendemain : il mangea un morceau d'un dauphin qui » pesoit vingt-huit livres, & qui avoit été pris par un des » matelots. On lui proposa de le lui apprêter tout-de-suite, » mais il nous assura qu'il étoit beaucoup meilleur cru : on » lui donna un vase rempli d'eau de mer, dans lequel il » trempa la chair, comme dans une sauce, il mangea avec » un grand plaisir : en place de pain, il mordoit alter- » nativement dans une balle de Mahei, ou de pâté » de fruit à pain.

» AVANT de s'asseoir, pour prendre son repas, il eut soin

(a) M. Forster donne à cette Isle le nom de Raietéa, mais on conserve celui d'Uliétea, pour ne pas jetter de la confusion dans les Cartes.

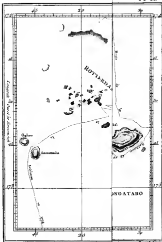
Ann. 1773. Septembre. » de séparer deux petits morceaux de poisson & de *Mahéï*; » qu'il offrit à l'Eatua, ou à la Divinité, prononçant en même » tems quelques mots, que nous jugeâmes être une courte » prière. Il fit la même cérémonie deux jours après, quand » il mangea du goulu de mer cru : ce qui prouve que ses » compatriotes ont des principes de Religion. »

23. Le 23, à dix heures du matin, on vit terre du haut des mâts, & à midi on l'apperçut de dessus le pont, qui s'étendoit du S. ½ S. O. au S. O. ½ S. : nous mîmes le Cap de ce côté, avec un vent de S. E. & nous la trouvâmes composée de trois ou quatre petits Islots, réunis par des brisans, comme la plupart des Isles basses. Ils ont une forme triangulaire, & environ six lieues de circuit. Ils sont couverts de bois, parmi lesquels on remarque plusieurs cocotiers.

« A L'AIDE de nos lunettes, nous observâmes que la » côte étoit sablonneuse, mais revêtue çà & là de verdure, » & probablement de lianes, communes à ces climats, » (*convolvulus Brasiliensis*) »

Rien n'annonçoit des Habitans, & j'ai lieu de croire qu'il n'y en a point. La position de cette Isle, qui gît par 19d 18' de latit Sud, & 158d 54' de longitude Ouest, ne diffère pas beaucoup de celle que M. Dalrymple assigne à la Dezana. Mais, comme il n'est pas aisé de reconnoître si c'est la même, je l'ai nommée Isle d'*Hervey*, en l'honneur du Capitaine Hervey, un des Lords de l'Amirauté, & maintenant Comte de Bristol.

L'Atterrage (si toutefois il est praticable), n'auroit fait


ROTTERDA
Oghao
Annamooka
ONGATABO
Route
Longitude Ouest de Greenwich
174
173
45
20
30

perdre un tems précieux : nous reprîmes donc notre route à l'Ouest, &c, le 25, nous recommençâmes à manger du biscuit de mer, les fruits, qui nous en avoient tenu lieu, étoient consommés, mais il nous restoit encore du porc frais, & chaque homme en avoit par jour autant qu'il lui en falloit. En marchant à l'Ouest, nous vîmes de tems à autre, des frégates, des oiseaux du tropique, & un petit oiseau de mer, qu'on ne rencontre guères que près des côtes : il nous fit conjecturer que nous avions passé dans le voisinage de quelque grande terre. A mesure que nous avancions à l'Ouest, la déclinaison de l'aimant diminua peu-à-peu ; de sorte que le 29, par 21° 26' de latitude Sud, & 170° 40' de longitude Ouest, elle fut de 10° 45' Est. ANN. 1773. 25 Septemb. 29.

LE PREMIER OCTOBRE, à deux heures P. M, nous vîmes l'Isle de Middelburg qui nous restoit au O. S. O. A six heures, elle s'étendoit du S. O. ½ O. au N. O., à la distance de quatre lieues, nous appercevions en même tems une autre terre dans le N. N. O. Le vent étoit au S. S. E., & je marchai au plus près au Sud, afin de doubler l'extrémité méridionale de l'Isle avant le matin, mais, à huit heures, nous découvrîmes une petite Isle, qui gît pas son travers, & ne sachant point si elle étoit jointe au récif, dont nous ne connoissions pas l'étendue, je résolus de passer la nuit à l'endroit où nous étions. Le lendemain, à la pointe du jour, nous arrivâmes sur le côté S. O. de Middelburg, &, marchant entre ce côté & la petite Isle dont je viens de parler, nous trouvâmes un canal net & large de deux milles. 1 Octobre. 2.

APRÈS avoir rangé les bords S. O. de l'Isle la plus grande,

ANN. 1773. Octobre.

jusqu'aux deux tiers de sa longueur, & à la distance d'environ un demi-mille de la côte, sans appercevoir ni mouillage ni débarquement, nous cinglâmes du côté d'Amsterdam que nous avions en vue. A peine eûmes-nous orienté les voiles, que les côtes de Middelburg présenterent un autre aspect elles parurent offrir un mouillage & un lieu propre à atterrer, alors je serrai le vent, & je courus sur l'Isle

« NOUS APPERCEVIONS des plaines au pied des collines & des plantations de jeunes bananiers, dont les feuilles, d'un verd éclatant, contrastoient avec les teintes diverses des differens arbrisseaux & la couleur brune des cocotiers, qui sembloit être l'effet de l'hiver Le jour ne faisant que poindre, la lumiere étoit si foible, que nous vîmes plusieurs feux briller entre les bois, & peu à peu nous distinguâmes les Insulaires qui marchoient le long de la côte. Les collines basses & moins élevées au-dessus du niveau de la mer, que l'isle de Wight, étoient ornés de petits grouppes d'arbres, répandus çà & là, à quelque distance, & l'espace intermédiaire paroissoit couvert d'herbages, comme la plupart des cantons de l'Angleterre. Bientôt les habitans lancerent leurs pirogues à la mer, & ramerent de notre côté. Un Indien arriva à bord, & nous présenta une racine de poivrier enivrant des Isles de la mer du Sud, &, après avoir touché nos nez avec cette racine, en signe d'amitié, il s'assit sur le pont, sans proférer un seul mot. Le Capitaine lui offrit un clou, & à l'instant il le tint élevé au-dessus de sa tête, en prononçant *fagafetai*, mot que nous

» primes pour un terme de remerciement. Il étoit nud jusqu'à » la ceinture, & de la ceinture une pièce d'étoffe sem- » blable à celles de Taiti, mais enduite d'une couleur » brune, & d'une forte colle, qui la rendoit roide & propre » à résister à la pluie, lui pendoit jusqu'aux genoux, il étoit » d'une taille moyenne & d'un teint châtain, assez pareil » à celui des Taitiens ordinaires (a), & ses traits avoient » de la douceur & de la régularité. Il portoit sa barbe cou- » pée ou rasée, ses cheveux noirs & frisés en petites bou- » cles, & brûlés à la pointe. On distinguoit sur chacun de » ses bras des taches circulaires, à peu-près de la grosseur » d'un écu, composées de plusieurs cercles concentriques » de points *tatoues*, à la manière des Taitiens, mais qui » n'étoient pas noirs. On remarquoit encore d'autres piquures » noires sur son corps. Un petit cylindre étoit suspendu à » chacun des trous de son oreille, & sa main gauche man- » quoit du petit doigt. Il garda le silence pendant un tems » considérable, mais d'autres Insulaires, qui arrivèrent après » lui, furent plus communicatifs, & ayant accompli la » cérémonie de toucher les nez, ils parlèrent un langage » inintelligible pour nous. »

AN. 1773. Octobre.

DE NOUVELLES PIROGUES, montées chacune par deux ou trois hommes, s'avancèrent aussi hardiment vers nous,

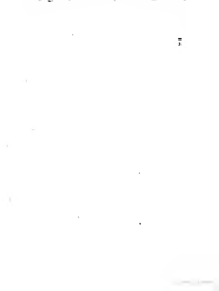
(a) « Comme les Insulaires, dont je parlerai dans la suite, seront » souvent comparés aux habitans de Taiti, & des Isles de la Société, » il est à propos d'observer que les Naturels de Taiti & des Isles de la » Société, étant parfaitement semblables dans la plupart des rapports, » les usages communs seront indifféremment appellés usages Taitiens, ou » usages des Isles de la Société. »

Ann. 1773. Octobre

& quelques-uns des Indiens entrerent sur notre bord sans hésiter. Cette marque de confiance me donna une bonne opinion des Insulaires, & me détermina à relâcher parmi eux, si cela étoit possible. Je fis des bordées, & je trouvai enfin un bon mouillage par vingt-cinq brasses, fond de gravier, à trois encablures de la côte. La terre la plus élevée sur l'Isle nous restoit au S. E. $\frac{1}{4}$ E., la pointe septentrionale au N. E. $\frac{1}{2}$ E., & la pointe Ouest au S. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ O. L'Isle d'Amsterdam s'étendoit du N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O au N. O. $\frac{1}{2}$ O. Dès qu'on eut jetté l'ancre, nous fûmes entourés par un grand nombre de pirogues remplies d'Indiens, qui nous apporterent des étoffes, des outils, &c. qu'ils échangerent contre des clous, &c. « Ils faisoient beaucoup de bruit, » chacun montroit ce qu'il avoit à vendre, en criant, pour » attirer des acheteurs. Leur langage n'est pas désagréable; » mais ils prononçoient sur une espèce de ton chantant tout » ce qu'ils disoient. » Plusieurs vinrent sur le pont, & un entr'autres, que je reconnus pour un Chef, à l'autorité qu'il sembloit avoir sur les autres, & je lui donnai en présent, une hache, des clous de fiche, & d'autres choses qui lui causerent une grande joie. Je gagnai ainsi l'amitié de ce Chef, qui se nommoit Tioony.

« Il admiroit beaucoup nos étoffes & nos toiles » Angloises, il donnoit ensuite la préférence à nos outils » de fer. Son maintien étoit très-libre & très-déterminé, » car il entra dans la grand-chambre & par-tout où nous » jugeâmes à propos de le conduire. »

Je m'embarquai bientôt sur deux chaloupes, avec plusieurs



plusieurs personnes de nos équipages, & accompagné de Tioony, qui nous conduisit dans une petite crique, formée par les rochers, directement en travers des vaisseaux, & où le débarquement étoit fort aisé, & les bateaux à l'abri de la houle. Une foule immense d'Indiens poussèrent des acclamations à notre arrivée sur la côte. Il n'y en avoit pas un seul qui n'eût un bâton, ou quelque arme à la main, signe indubitable de leurs dispositions pacifiques. Ils se serroient de si près autour de nos bâtimens, en offrant d'échanger des étoffes de leur pays, des nattes, &c. contre des clous, qu'il fallut un peu de tems, avant de trouver de la place pour notre débarquement. Ils sembloient plus empressés à donner qu'à recevoir : car ceux qui ne pouvoient pas s'approcher assez, nous jettoient, pardessus les têtes des autres, des balles entieres d'étoffes, & ils se retiroient sans rien demander ou rien attendre. Ann. 1773. Octobre.

« Un grand nombre d'hommes & de femmes, parfaitement nuds, nageoient à côté de nous en élevant » d'une main des anneaux d'écaille de tortue, des hameçons » de nacre de perle, &c. qu'ils vouloient vendre. »

Enfin le Chef les fit ouvrir à droite & à gauche, & il y eut assez de place pour que nous descendissions à terre : « Ils » nous porterent hors de nos chaloupes sur leur dos. » Le Chef nous mena ensuite à son habitation, agréablement située à environ trois cens verges de la mer, au fond d'une belle prairie, & à l'ombre de quelques shaddecks. On voyoit au front la mer & les vaisseaux à l'ancre, derriere & de chaque côté, on appercevoit de jolies plantations, qui

ANN. 1773. Octobre.

annonçoient la fertilité & l'abondance. « Il y avoit, dans
» un coin de la maison, une cloison mobile d'osier, toute
» dressée ; &, par les signes des Habitans, nous jugeâmes
» qu'elle séparoit les lieux où ils couchent. » Le plancher étoit couvert de nattes sur lesquelles nous nous assîmes, & les Naturels s'asseyant aussi en-dehors, nous environnerent d'un cercle. On avoit apporté nos cornemuses, & j'ordonnai d'en jouer. Le Chef, de son côté, commanda à trois jeunes femmes de chanter, ce qu'elles firent de bonne grace ; comme je leur offris à chacune un présent, toutes les autres se mirent dans l'instant à les imiter. Leur chant étoit musical & harmonieux, & il n'avoit rien de faux ni de désagréable. « il
» étoit plus savant que celui des Taïtiens. Les Chanteuses
» battoient la mesure, en glissant le second doigt sur le
» pouce, tandis que les trois autres doigts restoient élevés.
» L'un de nos Officiers eut la bonté de noter un des airs
» qu'il entendit sur cette Isle :



» La musique est en mineur. Elles varioient les quatre
» notes, sans jamais aller plus bas qu'A ou plus haut qu'E.
» Durant ce concert, un vent léger embauma l'air d'un par-
» fum délicieux. Nous ne découvrîmes pas d'abord d'où
» cela provenoit, mais, appercevant enfin des arbres touf-
» fus derrière la maison, nous reconnûmes qu'étant de
» l'espèce des orangers & couverts de fleurs blanches, ils
» répandoient cette bonne odeur. Bientôt on nous offrit des
» fruits de ces arbres.

APRÈS avoir resté assis quelque-tems, nous demandâmes à être menés dans une des plantations voisines, où le Chef avoit une autre maison. On nous y donna à manger des bananes & des noix de cocos, & on nous offrit à boire une liqueur, extraite devant nous du jus d'Eava. On nous présenta d'abord des morceaux de racine à mâcher; mais, comme nous priâmes qu'on nous dispensât de prendre part à cette operation, d'autres la firent pour nous. Quand ils eurent assez mâché de racines, ils les mirent dans un grand vase de bois, & ensuite ils y verserent de l'eau, de la maniere qu'on a déjà expliquée, dès que la liqueur exprimée fut potable, ils plierent des feuilles vertes, & fabriquerent ainsi des coupes, qui tenoient près d'une demi-pinte, & chacun de nous en reçut une entierement pleine. Je fus le seul qui en goûtai, la façon dont on venoit de la préparer, avoit éteint la soif de nos MM. Le bowle cependant fut bientôt vidé, & les hommes & les femmes ne manquerent pas d'y puiser. Je remarquai qu'ils ne se servoient pas deux fois de la même coupe; & deux personnes ne burent jamais dans la même.

ANN. 1773. Octobre.

CETTE MAISON étoit située à un coin de la plantation, que nous examinâmes attentivement, & il y avoit au-devant une espèce de cour où nous nous assîmes. Des arbres fruitiers répandoient leurs branchages tout autour, & formoient un ombrage charmant.

« LES NATURELS venoient de nous accueillir au » rivage avec la plus grande amitié, & un peuple qui auroit » connu nos bonnes intentions, ne nous auroit pas reçu

Ann 1773 Octobre.

» d'une façon plus cordiale Ces aimables Insulaires n'a» voient jamais vu d'Européens, & une tradition tres-im» parfaite pouvoit seule leur rappeller le Voyage de Tas» man. Toute leur conduite annonçoit un caractere franc » & genereux, sans basse defiance · les femmes, de leur » côté, ne nous firent pas moins de caresses, & elles nous » témoignerent, par leurs regards & leur sourire, que nous » étions bien venus. M. Hodges a représenté cette entrevue » memorable dans un dessin elegant, & dont on trouve » ici la gravure. La candeur avec laquelle je loue les ou» vrages de cet habile Artiste, quand je les trouve ressem» blans, m'oblige à dire que ce morceau, dans lequel on » ne peut assez admirer l'exécution de M Sherwin, ne » donne pas une idee juste des Insulaires de Middel» burg ou d'Amsterdam. On a critiqué avec raison les plan» ches qui ornent la Relation du premier Voyage du » Capitaine Cook, parce qu'elles offrent aux yeux les » formes agréables des figures & des draperies antiques, » & non pas les Indiens qu'on veut connoître. Je » crains aussi que M. Hodges n'ait perdu les esquisses & » les dessins, qu'il avoit tracés d'après nature dans le cours » de l'expédition. Les Amateurs trouveront, dans cette » gravure, les contours & les traits grecs qui n'ont jamais » existé dans la mer du Sud · ils admireront des robes flot» tantes, qui enveloppent avec grace toute la tête & le » corps, sur une Isle où les femmes couvrent rarement » leurs épaules & leur sein. Enfin il y a un vieillard qui » porte une longue barbe blanche, quoique tous les Habi» tans de Middelburg la rasent avec des coquilles de moule.

» TANDIS que le Capitaine parcourut les environs de » la maison du Chef, je fis, avec quelques-uns de nos MM » une promenade assez avant dans la campagne, & voici » ce que je remarquai. Une haie de roseaux diagonale- » ment entrelacés, & d'une jolie forme, environnoient les » deux côtés de la prairie. Deux portes composées de plu- » sieurs planches, & pendues à des gonds, offroient des » entrées dans la plantation. Nous nous séparâmes afin » d'examiner ce beau pays, & à chaque pas nous eûmes lieu » d'être enchantés de nos découvertes. Les portes étoient » disposées de maniere qu'elles se fermoient d'elles-mêmes. » les enclos étoient couverts de ronces & sur-tout de lianes, » qui avoient des fleurs d'un bleu de ciel. Nous apperce- » vions par-tout des jardins & des habitations dans des bo- » cages, & nous cueillîmes beaucoup de plantes, que nous » n'avions jamais vues sur les Isles de la Société. Les Insulaires » sembloient plus actifs & plus industrieux que ceux de » Taïti; &, au lieu de nous suivre en foule, ils nous lais- » soient passer seuls, à moins que nous ne les priassions » de nous accompagner. Nous pouvions marcher nos » poches ouvertes, à moins qu'il n'y eût des clous, car » ils les estiment tant, qu'ils résistoient difficilement à la » tentation.

» NOUS TRAVERSAMES ainsi plus de dix plantations ou » jardins séparés par des enclos, & communiquant les uns » avec les autres, par les portes dont je viens de parler. A » l'extrémité des jardins, nous trouvions communement » une maison, dont les propriétaires étoient absens. » Leur attention à séparer le terrain, suppose un plus

ANN. 1773. Octobre. » grand degré de civilisation que nous ne l'imaginions.
» Leurs arts, leurs manufactures, & leur musique sont plus
» perfectionnés que sur les Isles de la Société: mais les Taï-
» tiens semblent avoir plus d'étoffes, plus d'opulence &
» plus de luxe, des habitations plus spacieuses & plus com-
» modes. S'ils ne jouissent pas des dons de la Nature avec
» autant de profusion que les Taïtiens, ils en jouissent peut-
» être avec plus d'égalité.

» LES VIEILLARDS & les jeunes gens, les hommes & les
» femmes, nous prodiguoient les plus tendres caresses: ils
» nous embrassoient, ils baisoient nos mains avec l'effusion
» la plus cordiale, ils les mettoient sur leur sein, en
» jettant sur nous des regards d'affection qui nous atten-
» drissoient.

» LEUR CORPS est très-bien proportionné, & le contour
» de leurs membres fort agréable: ils sont cependant plus
» musculeux que les Taïtiens, peut-être parce qu'ils font
» plus d'usage de leurs forces, dans les travaux de l'agricul-
» ture & des arts. Leurs traits, qui ont de la douceur & de la
» grace, diffèrent de ceux des Taïtiens, en ce qu'ils sont
» plus oblongs qu'arrondis: leur nez est aussi plus aquilin, &
» leur lèvre moins grosse. En général, la hauteur des femmes
» est moindre de quelques pouces que celle des hommes;
» mais elles ne sont pas aussi petites que les femmes du peu-
» ple à Taïti, & aux Isles de la Société. De la tête à la cein-
» ture, leur corps pourroit servir de modèle aux Artistes,
» & leurs bras & leurs mains ont toute la délicatesse de
» celle des Taïtiennes, mais elles ont, comme elles, des jambes

» & des pieds trop gros. Nous n'étions pas frappés de cette » différence de teint & de grosseur, qui nous indiquoient » sur le-champ à Taïti les personnes d'un rang élevé. Le » Chef, qui nous vint voir à bord, avoit le même habille» ment que le peuple, rien d'ailleurs ne le distinguoit; & » nous ne reconnûmes sa supériorité, que par l'obéissance » avec laquelle on accomplissoit ses ordres.

Ann. 1773. Octobre.

» LEUR PEAU étoit piquée & noircie, comme celle des » autres Insulaires de ces mers, mais ce qui nous étonna, » ils *tatouent* les parties les plus délicates du corps · cette » opération doit être fort pénible & même fort dangereuse » sur le gland.

——Et picta pandit spectacula cauda. HORAT.

» PARMI les hommes, qui n'étoient pas entièrement nuds, » les uns avoient un morceau d'étoffe autour des reins, & » d'autres portoient un vêtement qui ressembloit à-peu-près » à celui des femmes, c'est-à-dire, une longue pièce d'étoffe, » peinte en échiquier, &c. comme nos étoffes à fleur. Plu» sieurs se couvroient, en place d'étoffe, de nattes extrê» mement bien travaillées. Un coquillage de nacre de perle, » attaché à un collier, pendoit souvent sur la poitrine des » hommes · les femmes avoient aussi des colliers de plu» sieurs rangs de petits coquillages, entremêlés de graines, » ou de dents de poisson : les oreilles de la plupart étoient » percées chacune de deux trous remplis de cylindres, peints » & vernissés en rouge, ou de différentes couleurs, mais par » compartimens réguliers.

» ILS SE SERVOIENT de peignes extrêmement propres &

Ann. 1773. Octobre.

» extrêmement ornés, composés de petites dents plates » d'environ cinq pouces de long, d'un bois jaune, pareil » au buis, & jointes ensemble avec beaucoup d'élégance, » par un tissu de fibres de noix de cocos, de couleur natu- » relle, ou teintes en noir.

» Les petits bancs, qui leur servent de coussins, étoient » aussi plus communs qu'à Taiti; j'y remarquai une grande » quantité de vases plats, dans lesquels ils mettent leurs ali- » mens, & de spatules avec lesquelles ils fouettent la pâte » du fruit à pain. Ils étoient faits de *bois de Massue* (*Ca- » suarina equisetifolia*), à qui on a donné ce nom, parce » qu'il fournit des armes à tous les Insulaires de la mer du » Sud.

» Ils possèdent des massues de toutes sortes de façons, » & la plupart si pesantes, que nous ne pouvions pas les » soulever d'une main: la forme la plus commune, étoit la » quadrangulaire, elles présentent alors un rhomboïde à » l'extrémité, & elles s'arrondissent ensuite du côté du man- » che. Plusieurs étoient plates, pointues, ou ressembloient » à une spatule: d'autres avoient de longs manches, &c. &c. » La plupart offroient différens modeles de ciselure & de » sculpture, ouvrages d'un long travail, & d'une patience » incroyable. Les compartimens divers étoient remarqua- » bles par une régularité qui nous surprenoit, & la sur- » face des massues unies aussi polie, que si elles avoient » été faites en Europe, avec les meilleurs outils. Leurs » lances étoient de même bois & travaillées aussi soigneuse- » ment. La construction des arcs & des traits est particuliere

» L'arc

» L'arc long de six pieds, & à-peu-près de l'épaisseur du » petit doigt, forme une légere courbe quand il est relâ- » che : la partie convexe est cannelée d'un sillon pro- » fond, dans laquelle la corde se place, & qui est quel- » quefois assez large pour contenir le trait fait de bambou, » long de six pieds & de bois dur à la pointe. Quand ils » veulent bander l'arc, au-lieu de le tirer, de maniere à » augmenter sa courbure naturelle, ils le tirent en sens » contraire, de façon qu'il devient parfaitement droit, & » qu'il forme ensuite la courbe de l'autre côté. Ainsi, la corde » n'a jamais besoin d'être tendue : le trait acquérant une » force suffisante, par le changement de la position natu- » relle de l'arc, le recul n'est jamais assez violent pour faire » mal au bras. Nos Matelots, ne connoissant point la nature » de ces arcs, en briserent plusieurs, parce qu'ils vouloient » les tirer comme les autres. Ann. 1773. Octobre.

» L'IMMENSE QUANTITÉ d'armes que nous apperçûmes, » répond très-mal au caractere pacifique qu'annonçoit leur » conduite à notre égard, & même que montroit leur em- » pressement à nous les vendre. Il est probable qu'ils ont » des querelles entr'eux, ou qu'ils sont la guerre aux Isles » voisines, mais leur conversation, ou leurs signes, ne nous » ont rien appris qui puisse jetter du jour sur cette ma- » tiere.

» ILS NOUS VENDIRENT tout ce que nous voulûmes, pour » de petits clous, & même pour des grains de verre; mais » relativement à la rassade, leur goût différe de celui des » Taïtiens, car les derniers choisissent toujours celle qui

» est transparente, tandis que le peuple d'Ea-oowhe, ne
» prenoit que des grains noirs ou opaques, avec des rayures
» rouges, bleues & blanches.

« NOUS RENCONTRAMES plusieurs personnes couvertes
» de lèpre, de la plus mauvaise espèce : un grand ulcere
» cancereux, parfaitement livide en dedans, & d'un jaune
» brillant tout autour des bords, rongeoit le dos & les
» épaules d'un de ces Indiens. Nous apperçûmes aussi une
» femme, dont le visage, à demi-rongé, étoit très-dégoû-
» tant : il n'y avoit plus qu'un trou à la place de son nez :
» ses joues très-enflées, versoient continuellement du pus,
» & les yeux chassieux & tombant en pourriture, sembloient
» prêts à sortir de sa tête. Je ne me souviens pas d'avoir
» rien vu d'aussi horrible : ces malades cependant parois-
» soient peu affligés de leur état, ils faisoient des échanges
» avec autant d'activité que les autres, & ils ne craignoient
» point de nous offrir des provisions en vente. »

À MIDI, nous retournâmes dîner à bord avec le Chef. Il s'assit à table, mais il ne mangea rien, ce qui étoit d'autant plus extraordinaire, que nous avions du porc frais rôti. Après dîné, nous allâmes une seconde fois à terre, & nous fûmes encore reçus par une foule d'Indiens. M. Forster, M. Sparrman, &c &c quelques-uns de nos Officiers & Volontaires se promenerent dans l'intérieur du pays.

« SUR CES ENTREFAITES, je restai à bord pour arranger
» les productions d'Histoire Naturelle, que nous avions
» recueillies dans la matinée & voici le récit que mon Pere
» me donna de sa nouvelle excursion

« LES NATURELS poussèrent des cris de joie à notre débarquement, comme le matin, & la foule étoit aussi nombreuse. On fit beaucoup d'échanges, mais les provisions étoient rares, & nous ne trouvions point de shaddocks, parce que la saison n'étoit pas assez avancée. M. Hodges & moi, suivis d'un domestique & de deux Insulaires, qui voulurent bien nous servir de guides, en cas de besoin, nous montâmes la colline, afin d'examiner de nouveau l'intérieur du pays. Nous traversâmes de riches plantations ou jardins, enfermés, comme on l'a dit ci-dessus, par des haies de bambou, ou des haies vives de la belle fleur de corail (*Erythrina Corallodendron*) nous atteignîmes ensuite un petit sentier entre deux enclos, & nous vîmes des ignames & des bananes plantés des deux côtés, avec autant d'ordre & de régularité que nous en mettons dans nos jardins. Ce sentier débouchoit au milieu d'une belle plaine d'une grande étendue, & couverte de riches pâturages; il y avoit à l'autre extrémité une promenade délicieuse, d'environ un mille de long, formée de quatre rangs de cocotiers, qui aboutissoient à un nouveau sentier entre des plantations fort régulières, environnées de shaddocks, &c. Ce sentier conduisoit, par une vallée cultivée, à un endroit où plusieurs chemins se croisoient. Nous découvrîmes là une jolie prairie, revêtue d'un verd gazon très-fin, & entourée de toutes parts de grands arbres touffus. Une maison sans habitans occupoit un des côtés; les propriétaires étoient probablement sur le rivage. M. Hodges s'assit pour dessiner ce paysage charmant: nous respirions un air délicieux, & embaumé de parfums

ANN. 1773. Octobre.

Ann 1773, Octobre.

» exquis, la brise de mer jouoit avec nos cheveux &
» nos vêtemens, & nous rafraîchissoit, une foule d'oi-
» seaux gazouilloient de tous côtés, & les colombes
» amoureuses produisoient au fond du bocage des gémisse-
» mens harmonieux. Les racines de l'arbre, qui nous cou-
» vroit, étoient remarquables elles s'élevoient de la tige
» à près de huit pieds au-dessus du terrain, ses cosses
» avoient d'ailleurs plus d'une verge de long, & deux
» ou trois pouces de large Ce lieu fertile & solitaire nous
» donna l'idée des bosquets enchantés sur lesquels les
» Romanciers répandent toutes les beautés imaginables. Il
» ne seroit pas possible de trouver en effet un coin de terre
» plus favorable à la retraite, s'il y avoit une fontaine limpide
» ou un ruisseau, mais malheureusement l'eau est la seule
» chose qui manque à cette Isle agréable. Je découvris à
» notre gauche une promenade couverte, qui menoit à une
» autre prairie, au fond de laquelle nous apperçûmes une
» petite montagne & deux huttes pardessus Des bambous
» plantés en terre à la distance d'un pied l'un de l'autre,
» environnoient la colline, & on voyoit, sur le devant, plu-
» sieurs casuarinas Les Naturels, qui nous accompagnerent,
» ne vouloient point en approcher. après nous être avancés
» seuls, nous regardâmes, avec beaucoup de peine, dans
» les huttes, parce que l'extrémité du toit n'étoit pas à
» plus d'une palme du terrain. L'une renfermoit un cadavre
» qu'on y avoit déposé depuis peu, mais l'autre étoit vide
» Ainsi, le casuarina ou le *bois de massue* (Toà) annonce
» les cimetieres à Middelburg, comme aux Isles de la
» Société Sa couleur gris-brun, ses branches longues &
» touffues, dont les feuilles clair-semées se penchent triste-

» ment vers la terre, conviennent à ces lieux mélancoliques, » autant que le cyprès. Il est donc probable que les mêmes » idées, qui ont consacré le dernier arbre sur la tombe des » morts dans une partie du monde, engagent les Habitans » de ces régions à employer les premiers au même usage. » La colline où se trouvoient les huttes, étoit formée de pe- » tits morceaux de rocher de corail semblable au gravier, » accumulés sans aucun ordre. ANN. 1773. Octobre.

» MARCHANT un peu plus loin, nous vîmes des planta- » tions aussi agréablement disposées, & des maisons de la » même espèce. Nos deux Indiens nous firent entrer dans » une, où ils nous prierent de nous asseoir, & ils nous pro- » curerent des noix de cocos extrêmement rafraîchissantes.

» DANS toute notre promenade, nous ne rencontrâmes » que quelques Insulaires, qui passerent près de nous, sans » trop nous regarder. L'explosion & l'effet de nos fusils, » n'exciterent ni leur admiration ni leur crainte. Ils ne » montroient, à notre égard, aucun autre sentiment que » celui de la bienveillance & de la courtoisie. Les femmes, » réservées en général, repoussoient avec dégoût les entre- » prises indécentes des Matelots : quelques-unes cependant » se montrerent plus libres, & nous appellerent à elles par » des gestes très-lascifs.

ON nous conduisit, le Capitaine Furneaux & moi, à la maison du Chef, où on nous offrit des fruits & des légumes qui avoient été cuits à l'étuvée. Comme nous venions de dîner, nous ne mangeâmes pas beaucoup, mais Œdidee & Omai l'Indien, qui étoit à bord de l'Aventure, firent honneur au festin. Nous témoignâmes ensuite le desir de voir l'intérieur

Ann. 1773. Octobre.

des terres. Tioony y consentit de bon cœur, & il nous mena dans plusieurs plantations bien disposées, & renfermées par des haies de roseaux construites fort proprement. Nous les trouvâmes en bon ordre & agréablement diversifiées, par des arbres fruitiers, des racines, &c. Le Chef eut grand soin de nous faire connoître que la plupart lui appartenoient. Des cochons & de très-grosses volailles, les seuls animaux domestiques que nous vîmes, couroient près de quelques-unes des maisons, & dans les sentiers qui séparoient les plantations, mais ils ne sembloient pas disposés à nous en vendre. Aucun d'eux ne nous offrit en échange des fruits ou des racines, ce qui m'inspira la résolution de quitter cette Isle, & de relâcher à celle d'Amsterdam.

Le soir ramena tout le monde à bord : chacun étoit enchanté du pays, & de l'accueil de ses habitans, qui sembloient se disputer l'un & l'autre pour faire ce qu'ils pensoient devoir nous causer plus de plaisir. Nos vaisseaux furent remplis toute la journée d'Indiens, qui conclurent des échanges avec ceux de nous qui demeurerent à bord, & il y eut dans ces marchés tout l'ordre possible. Je fus fâché que la saison ne me permît pas de rester plus long-temps
3. parmi eux. Le lendemain, dès le grand matin, tandis que les vaisseaux mettoient sous voile, j'allai à terre avec le Capitaine Furneaux & M. Forster, afin de prendre congé du Chef. Il vint à notre rencontre sur le rivage : il vouloit nous conduire à sa maison, mais nous le priâmes de s'en dispenser. Nous nous assîmes sur l'herbe, & nous y passâmes environ une demi-heure, au milieu d'une foule considérable d'Insulaires. Après avoir présenté au Chef un riche

don, & entr'autres choses différentes graines de jardin, je tâchai de lui faire comprendre que nous nous en allions, ce qui ne parut pas du tout l'émouvoir. Il monta dans notre chaloupe, accompagné de deux ou trois de ses sujets, afin de nous ramener au vaisseau, mais, voyant la Résolution sous voile, il appella une de ses pirogues, & il retourna à terre. Tandis qu'il fut sur notre bord, il continua à échanger des hameçons contre des clous, & il s'appropria lui seul tout le commerce, mais quand il étoit à terre, je ne l'ai jamais vu faire le moindre échange. Ann. 1773. Octobre.

» NOUS NE PUMES guères converser que par signes » avec les Naturels; nous rassemblâmes cependant un certain nombre de mots, & guidé par les principes de la » Grammaire universelle & des Dialectes, je m'apperçus » bientôt que leur langue a une grande affinité avec celle » de Taïti, & des Isles de la Société. O-maï & Mahine, » (ou Œdidee) les deux Indiens d'Ulietea & de Bolabola, qui » s'étoient embarqués avec nous, déclarerent d'abord que » ce langage étoit absolument nouveau & inintelligible pour » eux; cependant, quand je leur expliquai la ressemblance » de plusieurs mots, ils saisirent à l'instant les modifications » particulieres de ce Dialecte, & ils causerent avec les » insulaires beaucoup mieux que nous ne l'aurions pu faire, » après un long séjour dans l'Isle. Cette contrée les charmoit beaucoup; mais ils remarquerent bientôt ses inconvéniens, & ils nous avertirent qu'il y avoit peu de fruit » à pain, de cochons & de volailles, & point de chiens. D'un » autre côté, ils aimoient la grande abondance qu'on y trouve » de cannes de sucre, & de ce poivre enivrant, dont on a » parlé plus haut. »

CHAPITRE II.

Arrivée des Vaisseaux à Amsterdam. Description d'une espèce de Temple. Incidens survenus durant notre Relâche sur cette Isle.

Ann. 1773. Octobre.

Dès que je fus à bord, je mis le Cap sur l'Isle d'Amsterdam. Les Insulaires étoient si peu effrayés de nous, que trois Pirogues vinrent à notre rencontre jusqu'au milieu du chemin entre les deux Isles. Ils firent inutilement tous leurs efforts pour monter sur la Résolution; mais nous ne diminuâmes pas de voiles; & la corde que nous leur jettâmes ayant brisé, ils tentèrent de monter sur l'Aventure. Leur entreprise cependant n'eut pas un meilleur succès; nous rangeâmes la côte S.O. d'Amsterdam à un demi-mille du rivage, sur lequel brisoit une houle très-grosse. Nous examinâmes, à l'aide de nos lunettes, l'aspect de l'Isle, dont chaque partie sembloit couverte de plantations. La plus haute élévation au-dessus du niveau de la mer, ne sembloit pas être de plus de six ou sept verges perpendiculaires. Nous apperçûmes quatre Naturels, courant le long de la greve, & déployant de petits pavillons blancs, que nous primes pour des symboles de paix, & nous leur répondîmes en hissant le drapeau de S. Georges. Trois Insulaires de Middelburg, qu'on avoit laissé, je ne sais comment à bord, nous quittèrent alors, & allèrent à la nage sur la côte: ils ne savoient pas

pas que je voulois m'arrêter à cette Isle, & ils n'avoient point envie, comme on peut le croire, de s'embarquer avec nous. ANN. 1773. Octobre.

Dès que nous eûmes découvert la côte Occidentale, plusieurs pirogues, montées chacune par trois hommes, vinrent à notre rencontre. Les Indiens s'avancerent hardiment sous les flancs des vaisseaux, ils nous présenterent quelques racines d'Eava, & monterent ensuite à bord sans autre cérémonie : ils nous invitoient, par tous les signes d'amitié qu'ils purent imaginer, d'aller dans leur Isle, & ils nous indiquoient un mouillage, du moins à ce que nous comprîmes. Après avoir couru un petit nombre de bords, nous mouillâmes, dans la rade Van-Diemen, par dix-huit brasses d'eau, à un peu plus d'une encablure des brisans qui bordent la côte. Nous plaçâmes au large une seconde ancre & un cable, pour empêcher les bâtimens de toucher sur les rochers dans un coup de vent, ou par la denve du calme Cette derniere ancre fut jettée sur un fond de quarante - sept brasses, tant étoit escarpée la plage qui nous servoit de mouillage. Une foule d'Indiens remplissoient alors nos bâtimens : les uns étoient venus en pirogues, d'autres accouroient à la nage, mais, ainsi que ceux de l'Isle de Middelburg, ils apporterent des étoffes, des nattes, des outils, des armes & des ornemens, que nos Matelots acheterent avec leurs propres habits. Comme l'équipage devoit ressentir bientôt les suites de ce trafic, afin de l'arrêter & de nous procurer les rafraîchissemens nécessaires, je défendis d'acheter aucune curiosité.

Ann. 1773. 4 Octobre.

Cet ordre produisit un bon effet ; car les Naturels, voyant que nous ne voulions absolument que des comestibles, nous apporterent des bananes & des noix de cocos en abondance, des volailles & des cochons, & ils les échangerent contre de petits clous & des étoffes d'Europe : ils donnoient un cochon ou une volaille pour les plus mauvaises guenilles.

« J'achetai plusieurs jolis perroquets, des pigeons & » des tourterelles très-bien apprivoisées. Œdidée achetoit, » de son côté, avec beaucoup d'empressement, des plumes » rouges, qui, à ce qu'il nous assura, auroient une valeur » extraordinaire à Taïti & aux Isles de la Société : elles » étoient communément attachées à leurs tabliers de » danse, ou à des diadêmes de feuilles de bananes. Il nous » montra, avec un air d'extase tout-à-fait admirable, que » la plus petite de ces plumes, large de deux ou trois » doigts, suffiroit pour payer le plus gros cochon de son » Isle. »

Après avoir pris ces arrangemens, & nommé des surveillans afin de prévenir les disputes, je descendis à terre, accompagné du Capitaine Furneaux, de M. Forster & de plusieurs des Officiers, & d'un Chef Indien, nommé *Attago* (*a*), qui s'étoit attaché à moi dès le premier moment de son arrivée à bord, avant que nous fussions mouillés. Je ne sais point comment il découvrit que j'étois le

(*a*) M. Forster l'appelle *Attaha*, & il donne à Œdidée le nom de *Hédidée*.



OTAGO, Chef de l'Isle d'Amsterdam

Commandant, mais il est sûr qu'il ne fut pas long-temps sur le pont, avant de me choisir parmi tous nos Messieurs pour me faire un présent d'étoffes, & d'autres choses qu'il avoit avec lui, & comme un plus grand témoignage d'amitié, nous changeâmes mutuellement de noms, coutume qui s'observe à Taïti & aux Isles de la Société. Heureusement on nous indiqua un mouillage devant une crique étroite, en dedans des rochers qui bordent la côte. Mon ami Attago nous conduisit à cette crique, & nous y débarquâmes à pied sec sur la greve, en présence d'une foule nombreuse d'Indiens, qui nous reçurent d'une maniere aussi amicale qu'à Middelburg. Immédiatement après, tous nos Messieurs, accompagnés de quelques Naturels, pénetrerent dans l'intérieur du pays : mais la plupart des Indiens resterent avec le Capitaine Furneaux & moi. Nous nous amusâmes à leur distribuer des présens, & sur-tout à ceux que me désignoit Attago. Ces derniers ne formoient pas un grand nombre, & je reconnus, dans la suite, qu'ils étoient d'un rang supérieur au sien. Il paroissoit cependant alors le personnage principal, & on lui obéissoit. Quand nous eûmes resté un peu de temps sur la greve, nous nous plaignîmes de la chaleur, & Attago nous conduisit à l'instant à l'ombre d'un arbre. Après nous avoir fait asseoir, il ordonna aux Insulaires de former un cercle autour de nous. Ils obéirent sur-le-champ, & ils n'entreprirent jamais de se précipiter sur nous comme les Taïtiens. Ann. 1773. Octobre.

NOUS DISTRIBUAMES encore ici des présens, & nous témoignâmes le desir d'examiner l'intérieur des terres. Le Chef comprenant ce que nous voulions, nous mena le

Ann. 1775. Octobre. long d'un sentier, qui débouchoit dans une prairie ouverte, à l'un des côtés de laquelle on voyoit une espèce de Temple, construit sur une montagne élevée par les hommes, à environ seize ou dix huit pieds au-dessus du niveau ordinaire. Sa forme est oblongue, & elle est entourée d'une muraille. Un parapet de pierre, d'environ trois pieds de hauteur, de cette muraille, la montagne, qui s'élève insensiblement, est couverte d'un verd gazon, au sommet se trouve le Temple, de la même forme que la montagne, d'environ vingt pieds de longueur, & quatorze ou seize de large. Avant d'arriver au haut, chacun s'assit sur le gazon, à environ cinquante ou soixante verges du front du Temple. Trois vieillards, qui en sortirent ensuite, vinrent se placer entre nous & l'entrée, & ils commencerent une harangue, que je pris pour une priere, car ils l'adressoient directement du côté du Temple. Cette priere dura environ dix minutes; ensuite les Prêtres, (je jugeai que ces Indiens l'étoient) s'assirent parmi nous, & nous leur offrîmes en présent ce que nous avions. Leur ayant fait signe que nous desirions de voir le dedans de la Maison-de-Dieu, mon ami Attagu se leva sur-le-champ, il nous y conduisit sans la moindre répugnance, & il nous donna pleine liberté d'en observer toutes les parties.

Nous trouvames au front deux escaliers de pierre, qui conduisent au sommet de la muraille; la montée au Temple est douce, & il y a tout autour un chemin de beau sable. Ce Temple est construit, à tous égards, de la même maniere que leurs habitations, c'est-à-dire, avec des poteaux & des solives, & couvert de feuilles de palmier. Les bords descendent à environ trois pieds de terre, & cet espace



AHA-TOO-CA,

eſt rempli par de groſſes nattes ſerrées, faites de feuilles de palmier, & qui reſſemblent à une muraille. Un beau gravier couvroit le plancher, excepté dans le milieu, où l'on voyoit un quarré oblong de cailloux bleus, élevés d'environ ſix pouces plus haut que le plancher. Deux images groſſièrement ſculptées en bois, & chacune d'environ deux pieds de longueur, occupoient les deux coins. Comme je ne voulois offenſer ni eux, ni leurs Dieux, je n'oſai pas les toucher, mais je demandai à Attago (en m'expliquant le mieux qu'il me fut poſſible), ſi c'étoient des *Eatuas* ou Dieux. J'ignore s'il me comprit, mais, à l'inſtant, il les mania & les retourna auſſi groſſièrement que s'il avoit touché un morceau de bois, ce qui me convainquit, qu'elles ne repréſentoient pas la Divinité. J'étois curieux de connoître ſi on enterroit les morts, & je fis à Attago pluſieurs queſtions là-deſſus, mais je ne ſuis point ſûr qu'il m'entendit; pour moi, je ne compris pas aſſez ſes réponſes pour en être ſatisfait. Je dois dire au Lecteur, qu'en abordant à cette Iſle, nous ne ſavions pas un mot de la Langue des Naturels. Mon jeune Taïtien & l'Indien à bord de l'Aventure, étoient auſſi embarraſſés que nous: mais je m'étendrai davantage ſur cette matière, lorſque l'occaſion s'en préſentera. Avant de quitter le Temple, nous crûmes devoir enrichir l'autel d'une offrande: & nous laiſſâmes, ſur les cailloux bleus, des médailles, des clous & pluſieurs autres choſes, que mon ami Attago prit à l'inſtant & mit dans ſa poche. Quelques-unes des pierres de la muraille qui enfermoient cette montagne, avoient neuf ou dix pieds ſur quatre de longueur, & environ ſix pouces d'épaiſſeur. Il eſt difficile de conce-

ANN. 1773. Octobre.

voir comment ils ont pu tailler de pareilles pierres dans les rochers de corail.

Cette montagne se trouvoit au milieu d'une espèce de bosquet, ouvert seulement du côté qui faisoit face au grand chemin, & au champ de gazon sur lequel le peuple étoit assis. Cinq chemins, dont trois sembloient être publics, aboutissoient à la prairie. Plusieurs espèces d'arbres, composoient les bosquets : on y remarquoit entr'autres, l'Etoa (comme on le nomme à Taïti), dont on fait les massues, & un palmier bas, très-commun dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Hollande.

Après avoir examiné ce Temple, qu'ils nomment *A fia-tou-ca* dans leur langue, nous demandâmes à nous en revenir, mais au lieu de nous conduire au bord de la mer, ainsi que nous nous y attendions, ils prirent un chemin qui menoit au milieu de la campagne. Ce chemin, d'environ seize pieds de large, & aussi uni qu'un boulingrin, paroissoit public. Plusieurs autres routes, venant de différens côtés, aboutissoient à celle-ci, & elles étoient renfermées, de chaque côté, par des haies proprement faites de roseaux, & à l'abri du soleil brûlant, par des arbres fruitiers. Je me crus transporté dans les plaines les plus fertiles de l'Europe. Il n'y avoit pas un pouce de terrein en friche. Les chemins n'occupoient de place que ce qu'il en falloit, les haies ne prenoient pas quatre pouces chacune ; & même ce terrein n'étoit point entièrement perdu, car on y voyoit encore des arbres ou des plantes utiles. Un pareil spectacle se retrouvoit

par-tout. La scène étoit par-tout également agréable. La Nature, aidée d'un peu d'art, ne se montre dans aucun pays avec plus de splendeur que sur cette Isle. Ces promenades délicieuses, étoient remplies d'un grand nombre d'Indiens. Les uns alloient, chargés de fruits, à nos vaisseaux, & d'autres en revenoient. Ils ne manquoient pas de nous céder le pas, en tournant à droite ou à gauche, en s'asseyant ou se tenant debout, le dos appuyé contre les haies, jusqu'à ce que nous eussions passé. Dans plusieurs sentiers de traverse, ou à la réunion des chemins, il y avoit ordinairement des *Afiatoucas* comme celui que j'ai décrit, avec cette différence que les montagnes étoient palissadées tout autour, au-lieu d'être renfermées par une muraille de pierre. Enfin, au bout de plusieurs milles, nous arrivâmes à un qui étoit plus grand que les autres, près duquel étoit située une vaste maison appartenante à un vieil Chef, qui nous accompagnoit. On nous fit arrêter à cette habitation, & on nous offrit des fruits, &c. ANN. 1773. Octobre.

A PEINE fûmes-nous assis, que le plus vieil des Prêtres commença une harangue ou prière qu'il adressoit à l'*Afiatouca* & à moi alternativement. Quand il se tournoit de mon côté, il faisoit une pause à chaque sentence, jusqu'à ce que, par un mouvement de tête, je lui donnasse un signe d'approbation. Je ne compris pas un seul mot de son discours: quelquefois ce vieillard sembloit ne savoir que dire, ou peut-être sa mémoire lui manquoit, car, dans ces occasions, il étoit soufflé par un autre Prêtre assis près de lui. Le peuple se taisoit durant ces prières, mais il n'y prêtoit pas une grande attention. Nous restâmes peu de tems à cette

Ann. 1773. Octobre.

derniere place. Nos guides nous reconduisirent à notre chaloupe, & nous emmenâmes Attago dîner au vaisseau. Dès que nous fûmes à bord, un vieillard amena sa pirogue aux côtés de la Résolution, & j'appris d'Attago que c'étoit un Chef ou un homme d'un rang très-distingué. En conséquence, je le fis monter sur le pont; je lui offris ce qu'il estimoit le plus (c'étoit le seul moyen d'en faire mon ami), & je l'assis à table à côté de moi. Nous reconnûmes alors toute sa dignité, car Attago ne voulut ni s'asseoir, ni manger devant lui; mais il alla à l'autre extrémité de la table, &, sans être apperçu du vieux Chef, qui étoit presqu'aveugle, il s'y assit, & mangea le dos tourné. Après que le vieillard eut mangé un morceau de poisson & bu deux verres de vin, il retourna à terre, & Attago s'appercevant qu'il étoit hors du vaisseau, revint prendre sa place à table, acheva son dîner, & but deux verres de vin. Ensuite nous allâmes tous à terre, où nous trouvâmes le vieil Chef, qui me présenta un cochon, & lui & quelques autres firent avec nous une promenade dans l'intérieur du pays.

Avant de partir, j'allai par hasard avec Attago, à la place du débarquement, & je trouvai M. Wales dans une situation triste, mais qui pourtant faisoit rire. Les chaloupes, qui nous avoient mises à terre, ne pouvant s'approcher du rivage, parce qu'il n'y avoit pas assez d'eau, il ôta ses souliers & ses bas, pour passer à gué; &, dès qu'il fut sur la greve, il se disposa à les remettre; mais, au même instant, un Indien, qui étoit près de lui, les lui arracha & se jetta au milieu de la foule. Il lui étoit impossible

de

de poursuivre le voleur à pieds nuds sur les rochers aigus de corail, qui composent la côte. Le bateau, qui l'avoit mis à terre, revint au vaisseau, & ses camarades le laissèrent seul Attago, qui découvrit bientôt le voleur, lui fit rendre les souliers & les bas. Ann. 1773. Octobre

Dans notre excursion, au milieu de l'intérieur du pays, nous repassâmes devant le premier *Afiatouca*, dont j'ai déjà parlé, & nous nous assîmes de nouveau à l'entrée; mais on ne fit point de prieres, quoique le vieil Prêtre fût avec nous. Nous y restâmes très-peu de temps. Le Chef, pensant probablement que nous avions besoin d'eau à bord, nous conduisit à une plantation voisine, & nous montra un étang d'eau douce, quoique nous n'eussions pas proposé la moindre question sur cette matiere. Je crois que c'est le même endroit appellé par Tasman *le Lavoir* du Roi & de ses Nobles.

De-là, on nous fit descendre sur la côte de la baie Maria, ou au côté N. E. de l'isle, & on nous montra, dans une remise, une grande double pirogue, qui n'avoit pas encore été lancée à l'eau. Le vieil Chef ne manqua point de nous dire qu'elle lui appartenoit. La nuit approchant, nous prîmes congé de lui, nous retournâmes à bord, & Attago nous reconduisit jusqu'au rivage.

Plusieurs des Officiers, qui allerent à la chasse de leur côté, furent tous très-bien traités des Naturels du pays. Nous achetâmes aussi beaucoup de bananes, de noix de cocos, d'ignames, de cochons & de volailles, que nous payâmes avec des clous & des pièces d'étoffe. Chaque

Ann. 1774. Octobre.

vaisseau avoit à terre une chaloupe occupée de ce commerce, &c, dès qu'elles étoient pleines (ce qui arrivoit dans très-peu de tems), elles reconduisoient leurs charges à bord. De cette maniere nous obtinmes, à meilleur marché & avec moins de peine, des fruits & d'autres rafraîchissemens de ceux qui n'avoient pas de pirogues pour nous les amener aux vaisseaux.

« Après avoir passé quelque tems sur la grève avec les » Naturels, nous montâmes dans une forêt deserte, com» posée de grands arbres entremêlés d'arbrisseaux. Ce bois, » quoiqu'étroit en plusieurs endroits, car il n'avoit pas plus » de cent verges de large, se prolongeoit le long de la côte » de la rade de Van Diemen, avec plus ou moins d'ou» verture. Toute l'Isle étoit parfaitement de niveau. Nous » traversâmes un terrain en friche, large d'environ cinq » cens verges, & joint au bois : une partie sembloit » être couverte d'ignames, mais le reste plein d'herbages, » avoit, au milieu, un petit marécage, où nous vîmes un » grand nombre de poules sultanes, nous parvinmes en» suite à un sentier, large d'environ six pieds, entre deux » haies de bambou qui enfermoient, de chaque côté, des » plantations étendues. Plusieurs Naturels, qui se rendoient » au rivage, chargés de provisions, passerent près de nous, » & inclinerent poliment leur têtes en signe d'amitié : ils » prononçoient ordinairement un monosyllable, qui sem» bloit correspondre au mot Taïtien, *tayo*. Les enclos, les » plantations, & les maisons étoient exactement les mêmes » qu'à Middelburg : le peuple a eu grand soin de répan» dre, autour de ses habitations, des arbres odoriférans

» Le mûrier, avec l'écorce duquel on fait l'étoffe, & l'arbre à pain, étoient plus rares qu'aux Isles de la Société, la pomme y est entièrement inconnue, mais le shaddeck très-abondant. Le printems, qui ranimoit toute la Nature, ornoit les plantes de fleurs & inspirant aux oiseaux des chansons joyeuses, contribuoit, sans doute, à rendre tous les objets agréables à nos yeux. Mais l'industrie & l'élégance, que déploient les Insulaires dans leur culture, ainsi que la propreté & la régularité de tous leurs ouvrages, excitoient notre admiration, en même-tems qu'elles nous donnoient lieu de supposer qu'ils jouissent d'un grand degré de bonheur.

ANN. 1773. Octobre.

» L'UN DES SENTIERS, entre les enclos, nous conduisit à un petit bocage charmant par son irrégularité. Un immense casuarina surpassoit, par sa hauteur, tous les autres arbres, & ses branches étoient chargées d'animaux noirs, que nous prîmes de loin pour des corneilles, mais que nous reconnûmes pour des chauves-souris quand nous en fûmes plus près. Leurs griffes crochues s'attachoient aux rameaux, & quelquefois elles se trouvoient suspendues la tête en bas. Je tirai un coup de fusil, & j'en tuai six ou huit, & j'en blessai plusieurs autres qui restèrent collées sur l'arbre. Elles étoient de l'espèce appellée communément le *Wampyre* (a), & elles avoient de trois à quatre pieds d'envergure. Une troupe nombreuse fut effrayée de l'explosion, & s'enfuit pesamment de l'arbre

(a) La Rougette de M. de Buffon, Wampyrus de M. de Linnée & de Pennant.

ANN. 1773. Octobre.

» en poussant un cri aigre, mais la plus grande partie garda » la même position, & ne la quitta probablement que » pour chercher des alimens pendant la nuit. De nouvelles » arrivoient par intervalles, au milieu des autres, des can» tons les plus éloignés. Comme elles vivent sur-tout de » fruits, il est vraisemblable qu'elles font beaucoup de dépré» dations dans les vergers des Insulaires : plusieurs Indiens » étoient à côté de moi lorsque je les tirai, & ils parurent très-charmés de la mort de leurs ennemis. L'un » d'eux avoit pris quelques-unes de ces chauves-souris en » vie, à l'aide d'une cage d'osier très-ingénieusement ima» ginée : l'entrée étoit pareille à celle d'un verveux, les » animaux pouvoient aisément y entrer, mais non pas en » sortir. Ils nous assurerent que les chauves-souris sont très» mordantes, & en effet elles ont de larges dents.

» NOUS AVIONS DÉJA REMARQUÉ à Taïti, aux Isles de » la Société, & même à Middelburg, que par-tout où » l'on trouve un casuarina, il y a un cimetiere aux envi» rons. A la vue de cet arbre vénérable, & chargé d'oiseaux » de mauvais présage, je conjecturai que nous allions en » rencontrer un, ou un temple, & l'événement montra » que je ne m'étois pas trompé. Nous arrivâmes au milieu » d'une plaine verdoyante, enfermée de tous côtés par des » arbres & des arbrisseaux touffus, & sur-tout par des ca» suarinas, des pandanges, & des palmiers-sagou, sauvages. » Une allée de barringtonias en fleurs, aussi gros que les » chênes les plus élevés, formoit un des bords. Par l'inté» rieur & la dimension, ce temple ou cimetiere, étoit pa» reil à celui qu'on a décrit plus haut. Un Naturel, qui y

» entra avec nous, nous dit qu'un de ses compatriotes y
» étoit enterré, &c, nous indiquant l'endroit où son petit
» doigt avoit jadis été coupé, il nous dit clairement qu'à
» la mort de leurs *Maduas* ou parens (*a*), ils mutilent
» leurs mains. Ces cimetieres sont toujours placés délicieu-
» sement sur de vertes prairies, & entourés des plus beaux
» bocages. Celui que nous vîmes, a été dessiné par M. Hod-
» ges, & on en trouve une gravure très-exacte dans ce
» Voyage.

ANN. 1773. Octobre.

» PROLONGEANT ensuite notre promenade à travers
» les plantations, nous rencontrâmes très-peu d'habitans,
» car ils s'étoient presque tous rendus à la place du marché.
» Ceux que nous vîmes passerent près de nous, ou continue-
» rent leur travail sans se déranger. La curiosité, la dé-
» fiance, ni la jalousie ne les excitèrent point à nous
» arrêter; au contraire, ils nous parlerent avec le ton de
» l'amitié. La plupart des maisons, que nous examinâmes,
» étoient vides, mais toutes nattées, & situées parmi des
» arbrisseaux odorans. Quelquefois une pente haie, dans
» laquelle il y avoit une porte semblable à celle de Mid-
» delburg, les séparoit des plantations. Une marche de trois
» milles nous mena à la côte orientale d'Amsterdam, où le
» rivage forme un angle profond appellé, par Tasman,
» Baye Maria. La pente du terrain, diminue impercepti-
» blement jusques sur la greve sablonneuse, mais, en allant
» du côté de la pointe septentrionale, il s'éleve perpendi-
» culairement, & en quelques endroits il est excavé &

(*a*) Peut-être à la mort de tous les Parens en ligne montante.

ANN. 1773. Octobre.

» suspendu en l'air. C'est par tout du corail, preuve qu'il » y a eu de grands changemens sur notre globe, car ce » rocher ne peut se former que sous l'eau. Je ne deciderai » point s'il a ete mis à nud par une diminution insensible » de l'Océan, ou par une revolution violente qu'a subi » notre globe. On peut cependant assurer qu'en supposant » une diminution graduelle de la mer, telle qu'on prétend » l'avoir observée en Suede (a), l'émersion de cette Isle » doit être si moderne, qu'on a lieu de s'étonner qu'elle » soit couverte de terreau, d'herbages & de bois, remplie » d'habitans, & parée avec tant d'ordre. Je recueillis des » coquillages au pied du rocher escarpé, & je marchai dans » l'eau jusqu'aux genoux, sur un récif, à cause de la marée » montante. Comme l'eau se jettoit sur moi avec vivacité, » je cherchai un endroit pour monter au sommet du » rocher ; & , après en avoir trouvé un, avec peine, je » rentrai dans les plantations, où je vis les mauvaises » herbes que les Naturels avoient déraciné soigneusement » & mis en tas pour les faire secher.

» NOUS NOUS EGARAMES ensuite dans notre route, &, » après de longs detours, nous trouvâmes M. Cook & » M. Furneaux, & un grand nombre de Naturels du pays, » assis sur une belle prairie près de l'A-fia-tou-ca (b), dont » M. Cook a parlé. Ils conversoient avec un vieillard aux » yeux chassieux, qui avoit beaucoup de credit sur le reste » du peuple, & qui etoit suivi d'un nombreux cortège

(a) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Suède.
(b) M. Forster les appelle *Fiyatoocas*.

» par tout où il alloit. On nous parla de la harangue qu'il » avoit prononcée, & des cérémonies qu'il avoit faites, & » je conjecturai que c'étoit un Prêtre. Autant que nous » avons pu découvrir les idées religieuses des Insulaires, ils » ne paroissent point idolâtres, ils ne semblent pas non plus » avoir une vénération particuliere pour quelques oiseaux, » comme les Taitiens, mais adorer un Etre suprême qui » est invisible. On ignore ce qui peut les avoir porté, ainsi » que les habitans de Taiti & des Isles de la Société, à » réunir dans un même lieu leurs cimetieres & leurs » temples. La croyance religieuse d'un peuple est la der» niere chose qu'apprennent des étrangers, qui n'ont ordi» nairement que des connoissances imparfaites de la langue » du pays. D'ailleurs le langage des Pontifes differe com» munément du Dialecte ordinaire, & ainsi la religion est » voilée de mysteres, sur-tout lorsque les Prêtres veulent » profiter de la crédulité du genre humain.

ANN. 1773. Octobre

» Nous nous séparames ensuite des Capitaines par une » nouvelle excursion, arrivés sur les côtes de la mer, nous » achetâmes une grande cuirasse ou boucher plat, d'un » os blanc & poli comme de l'ivoire, d'environ dix-huit » pouces de diametre, qui sembloit avoir appartenu à un » animal de la Tribu des Cetacés. On me donna un nouvel » instrument de musique, composé de huit ou dix petits » roseaux (on en parlera plus bas), ils en jouoient en le » glissant en arriere & en avant le long des lèvres. Ordi» nairement il ne produisoit pas plus de quatre ou cinq » notes differentes, & depuis je n'en ai pas trouvé un seul » qui renfermât toute une octave Nous y attachâmes

ANN. 1773. Octobre.

» cependant quelque prix, à cause de sa ressemblance
» avec le syrinx ou flûte de Pan des Grecs civilisés. Les
» femmes d'Amsterdam, comme celles de Middelburg,
» chantoient assez bien, & battoient la mesure fort exac-
» tement en faisant claquer leurs doigts. Je remarquai que
» leurs instrumens de musique sont ornés de petites figures,
» de bois brûlé: leurs vases & leurs autres meubles, étoient
» aussi décorés de la même maniere.

» NOUS N'ARRIVAMES à bord qu'au coucher du soleil:
» les vaisseaux étoient entourés de pirogues, & les Na-
» turels nageoient tout autour en faisant grand bruit. Une
» quantité considérable de femmes, jouoient dans l'eau
» comme des animaux amphibies; on les persuada aisément
» de monter à bord toutes nues; & elles ne montrerent
» pas une plus grande chasteté que les prostituées de Taiti
» & des Isles de la Société: les Matelots profiterent de
» ces dispositions, & renouvellerent à nos yeux les Scenes
» des Temples de Chypre. Ces habitantes d'Amsterdam se
» vendoient sans honte pour une chemise, un petit mor-
» ceau d'etoffe, ou quelques grains de verre. Leur lubricité
» cependant n'étoit point génerale, & nous avons lieu de
» croire qu'il n'y eut pas une seule femme mariée qui se
» rendit coupable d'infidélité. Si nous avions connu la dis-
» tinction des rangs comme à Taiti, il est probable que
» nous n'aurions observé des prostituées que dans la der-
» niere classe du peuple. Mais on ne conçoit pas que tant
» de Nations permettent aux femmes qui ne sont pas ma-
» riées de se livrer indifféremment aux desirs d'une mul-
» titude d'amans. Les opinions sur le sexe en particulier,

» ont

» ont été très-variées dans tous les âges & dans tous les » pays. En quelques parties de l'Inde, les hommes d'un rang » distingué croiroient s'avilir s'ils épousoient une vierge. Les » Turcs, les Arabes, les Tartares & les Russes, attachent » une grande importance à la virginité des femmes, tandis » que les habitans de la côte de Malabar l'offrent à leur » idole (*a*).

ANN. 1773. Octobre.

» AUCUNE de ces femmes n'osa rester à bord, après le » coucher du soleil, elles retournerent à terre, ainsi que » la plupart des hommes, passer la nuit à l'ombre d'un » bois qui bordoit la côte. Ils allumerent beaucoup de » feux, & on les entendit causer la plus grande partie » de la soirée, il paroît que leur empressement à faire des » échanges avec nous, ne leur permit pas de retourner à » leurs habitations, qui étoient probablement situées dans » la partie la plus éloignée de l'Isle. Nos marchandises » étoient très-précieuses à leurs yeux. Ils donnoient volon» tiers une volaille, ou un monceau de banane & de noix » de cocos, pour un clou qu'ils enfonçoient dans leur » oreille, ou qu'ils portoient suspendu à leur col. Leurs » volailles sont d'un goût excellent: en général, le plu» mage est très-luisant, avec un mélange agréable de rouge

(*a*) On peut voir, dans l'Esprit des Usages & des Coutumes des différens Peuples, *Liv. X, de la Continence & de la Chasteté*, & *L. II, des Femmes*, de plus grandes singularités & de plus grandes bizarreries.

Ann. 1773. Octobre. » & de jaune Nos Matelots en acheterent quelques-unes » afin de jouir du barbare plaisir de les faire combattre. » Depuis notre départ d'Huaheine, ils s'etoient amusé, » chaque jour, à tourmenter ces pauvres oiseaux, à leur » couper les aîles, & à les exciter l'un contre l'autre Ils » reussirent si bien que quelques poules d'Huaheine, com- » battirent avec autant de fureur que les coqs d'Angle- » terre, mais celles d'Amsterdam furent moins complai- » santes & moins furieuses »

5\. Le 5, d'assez grand matin, mon Ami m'amena un cochon & des fruits je lui donnai, en retour, une hache, un drap & quelques aunes d'étoffe rouge.

« Attago étoit vêtu de nattes il en avoit abattu une sur » ses épaules, à cause de la fraîcheur du matin. Il ne fut » pas possible de fixer son attention sur quelque chose, & » il fut difficile de l'engager à se tenir assis, pendant que » M. Hodges faisoit son portrait On a inséré, dans ce » Voyage, une très-bonne gravure de M Sherwin, qui ex- » prime le maintien de ce Chef, & son caractère doux, il » est représenté dans un moment d'action de graces, c'est- » à-dire, mettant sur sa tête un clou qu'il avoit reçu en » présent.

» Attago, ayant vu par hasard un chien de Taiti courir » sur le pont, ne put pas cacher sa joie, il posa ses mains » sur sa poitrine, & se tournant vers le Capitaine, il répéta

» le mot *Goorrée* (a) près de vingt fois Nous fûmes fort » étonnés qu'il connût le nom d'un animal qui n'existe pas » dans son pays, nous lui donnâmes un chien & une » chienne, avec lesquels il alla à terre, transporté de » plaisir. Puisque le nom des chiens est familier à un peuple » qui n'en a point, cette connoissance leur vient, par » tradition, de leurs Ancêtres, qui se sont retirés des » autres Isles & du Continent, ou bien quelqu'accident en » a détruit la race sur leur Isle, ou enfin ils ont un com- » merce avec d'autres pays où ces animaux existent. » Ann. 1773. Octobre

La pinnasse fut envoyée à terre pour faire des échanges comme à l'ordinaire, mais elle revint bientôt. L'Officier m'apprit que les Naturels, vouloient prendre tout ce qui étoit dans la pinnasse, & que d'ailleurs ils étoient très-incommodes. La veille, ils volerent un grapin, au moment où le bateau étoit à l'ancre, & ils l'emporterent sans être découverts. Je jugeai alors qu'il étoit nécessaire d'avoir une garde à terre, pour défendre les chaloupes, & ceux de nos gens qui s'y trouveroient; & j'y envoyai les soldats de marine sous le Lieutenant Edgcumbe. Bientôt après, j'y allai moi-même avec mon ami Attago, le Capitaine Furneaux & plusieurs de nos Messieurs. En débarquant, le vieil Chef m'offrit un cochon, nous fîmes ensuite, le Capitaine Furneaux & moi, une promenade dans l'intérieur du pays, & M. Hodges nous accompagna, afin de dessiner les points

(a) Goree à Taiti signifie un chien, qui, à la Nouvelle-Zélande, s'appelle *Goorée*.

ANN. 1773. Octobre.

de vue & tout ce que nous rencontrerions de plus intéressant. Nous retournâmes ensuite dîner à bord, accompagné de mon Ami & de deux autres Chefs : l'un d'eux avoit envoyé, quelques heures auparavant, un cochon sur l'Aventure, pour le Capitaine Furneaux, sans demander aucun retour. Ce fut le seul exemple d'une libéralité de cette espece. Attago eut soin de me rappeller celui que le vieil Roi me donna le matin, & je le lui payai alors avec une chemise & du drap rouge que je lui ensemble, pour qu'il les portât ainsi à terre ; mais cet arrangement ne lui plut pas, & il voulut les mettre sur lui, & il alla ensuite sur le pont se montrer à tous ses compatriotes. Le matin, il avoit fait la même chose du drap qu'il avoit reçu de moi. Le soir, je redescendis à terre, où je trouvai le vieil Roi qui s'appropria tout ce que nous avions offert à mon ami & aux autres Naturels.

« Je restai à bord toute la journée, afin d'arranger la
» collection de plantes & d'oiseaux, que nous avions faite
» dans notre premiere excursion : elle étoit assez considera-
» ble, vu la petite étendue de l'Isle. Une foule de pirogues
» remplit, comme à l'ordinaire, les environs des vaisseaux,
» tandis qu'un grand nombre d'Insulaires, sans doute pas
» assez riches pour avoir un canot, se rendirent près de nous
» à la nage. Les petites pirogues ordinaires avoient le fond
» aigu, chacune de leur extrémité (en forme de pointe)
» étoit couverte d'un pont, parce que leur forme étroite,
» expose souvent ces parties à une entiere submersion.

» Parmi cette foule d'Insulaires, qui environnoient nos

» bâtimens, j'en remarquai plusieurs dont les cheveux, » couverts de poudre blanche, sembloient avoir été brûlés » aux extrémités. En l'examinant, je trouvai que cette pou- » dre étoit simplement de la chaux, faite de coquillages ou » de corail, qui corrodoit ou brûloit les cheveux. Le goût » pour la poudre, est demesuré sur cette Isle. Nous obser- » vâmes un homme qui se servoit de poudre bleue, & plu- » sieurs personnes des deux sexes, qui portoient une pou- » dre couleur d'orange. Saint Jérôme, prêchant contre les » vanités de son siècle, reproche très-sérieusement aux Da- » mes Romaines, de suivre une pareille coutume. (*Ne irru- » fet crines & anticipet sibi ignes gehennæ*). Ainsi, par » une ressemblance admirable de folie, les modes des pre- » miers habitans de l'Europe, se trouvent chez nos Anti- » podes, & nos insipides Petits-Maitres, qui ne mettent de » la gloire qu'à inventer de nouvelles extravagances, par- » tagent ce misérable honneur avec les sauvages habitans » d'une Isle de la mer du Sud (*a*).

AN. 1774. Octobre.

» MON PERE ne revint de son excursion que le soir, il » fit un chemin considérable vers l'extrémité méridionale » de l'Isle. A midi, une forte pluie l'obligea de se retirer dans » une plantation, & de chercher un abri sous le toit d'une » cabane. Le propriétaire l'invita à s'asseoir sur des nattes » propres qui couvroient le plancher, & il alla lui chercher » des rafraîchissemens. Quelques momens après, il rapporta

(*a*) Voyez de plus grands détails sur cette matiere dans l'Esprit des Usages & des Coutumes des différens Peuples. *L. VIII de la Beauté & de la Parure.*

Ann. 1773. Octobre

» plusieurs noix de cocos, &c, ayant ouvert un four sous
» terre, il en tira des bananes & des poissons enveloppés
» dans des feuilles, & parfaitement cuits. Leur maniere
» d'apprêter les alimens est donc exactement la même
» qu'à Taïti, & les Naturels ne sont pas moins portés à des
» actes d'hospitalité & de bienveillance s'ils ne nous en ont
» pas souvent donné des marques, c'est parce que nous
» trouvions communément la campagne déserte, & les ha-
» bitans qui s'acheminoient vers notre marché. L'hospita-
» lité Insulaire obtint en récompense des clous & des grains
» de verre, qu'il eut soin de mettre en cérémonie sur sa
» tête. Ce bon Indien porta avec attention des piques &
» des massues que mon Pere avoit acheté sur son chemin,
» & il ne le quitta que sur le rivage. »

6. Ceux qui veilloient au commerce réussirent si bien aujourd'hui, qu'ils procurerent aux deux vaisseaux beaucoup de rafraîchissemens, &c, le lendemain, je me déterminai à permettre à chacun d'acheter les curiosités, meubles, productions du pays, &c qui leur conviendroient. Je fus bientôt étonné de l'empressement avec lequel les Matelots cherchoient à acquérir tout ce qu'ils voyoient. Les Naturels du pays, qui s'en apperçurent, se moquerent d'eux, & leur offrirent à échanger des morceaux de bois & des pierres. Un jeune homme malin mit des excrémens humains au bout d'un bâton, & il les présenta à tous ceux qu'il rencontroit.

Sur ces entrefaites, un homme entra dans la chambre du Maître par l'écoutillon extérieur, & il enleva quelques

livres & d'autres choses. On le découvrit au moment où il regagnoit sa pirogue, & une de nos chaloupes, qui le poursuivit, l'obligea de se jetter à l'eau. Les Matelots firent plusieurs tentatives pour le saisir; mais il plongeoit toujours sous la chaloupe; il ne fut plus possible de gouverner, parce qu'il détacha le gouvernail, & ainsi il vint à bout de s'échapper. Les Insulaires commirent, à la place de débarquement, d'autres vols très-hardis: l'un d'eux prit sur le canot la jaquette d'un Matelot, & l'emporta malgré les soins de nos gens. Il fallut le poursuivre & lui tirer dessus, & même il ne s'en seroit pas dessaisi, si son débarquement n'avoit été intercepté par ceux de nos travailleurs qui étoient à terre. Les autres Indiens, qui formoient un grand nombre, ne firent aucune attention à tout ce qui se passoit, & ils ne furent point alarmés quand on tira sur leurs Compatriotes. Ann. 1773. Octobre.

« On ne peut s'empêcher de remarquer que toutes ces » expéditions de découverte, coûtent toujours du sang. » Il étoit difficile à ces bons Insulaires de résister à la tentation de dérober quelques-uns de nos trésors, & au » premier moment où on s'en apperçut, on ne tira pas » moins de sept coups de fusil, sans l'ordre du Capitaine à » la vérité, mais en sa présence.

» Comme on poursuivoit inutilement le malheureux qui » avoit volé les livres dans la chambre du Maître, un des » Matelots eut la cruauté de le saisir sous les côtes avec le » crochet de la chaloupe, & de l'amener ainsi à notre bord. » Mais l'Indien guetta un moment favorable, &, malgré

Ann. 1773 Octobre

» le sang qu'il perdoit, il sauta de nouveau dans la mer; » & se réfugia sur quelques pirogues qui vinrent du rivage à son secours On observera que cette atrocité ne » nous fit pas perdre l'attachement & la confiance des » autres Insulaires. »

Mon ami Attago vint me voir le lendemain au matin; comme à l'ordinaire, il m'amena un cochon, & m'aida à en acheter plusieurs. J'allai ensuite à terre, je fis une visite au vieil Roi, & je restai avec lui jusqu'à midi: je retournai ensuite dîner à bord avec Attago, qui ne me quitta
8 point. Comme je me proposois d'appareiller le lendemain, je destinai un présent au vieil Roi, & je le portai sur la côte le soir En débarquant, les Officiers qui étoient à terre me dirent, qu'un homme d'un rang plus élevé que tous ceux que nous avions vus, m'avoit demandé. M. Pickersgill m'apprit qu'il l'avoit rencontré dans l'intérieur du pays, & je reconnus que c'étoit un personnage d'importance par le respect extraordinaire que le peuple avoit pour lui. Les uns, en l'approchant, se prosternoient le visage contre terre, & mettoient leurs têtes entre leurs pieds, & aucun n'osoit passer devant lui sans sa permission. M. Pickersgill, & un autre de nos Messieurs, le prirent par le bras, & le conduisirent à la place du débarquement.

« On nous apprit qu'il s'appelloit Ko-haghee-too-fallan- » go (*a*). Je ne puis pas dire si c'étoit son nom ou son titre;

(*a*) Ko est l'article dans ces Isles & à la Nouvelle-Zélande; & il répond à l'O. ou l'E. de Taïti.

» mais

» mais ils convinrent tous qu'il étoit *Areeghée* (*a*) ou Roi.
» D'autre fois, en parlant de ce Chef, ils le nommoient
» Latoo-Nipooroo, & nous en conclûmes que Latoo signi-
» fie un titre, parce que Schouten & le Maire reconnurent,
» en 1616, qu'il avoit cette signification aux Isles de Cocos,
» des Traîtres & de Horn, situées dans ces environs seule-
» ment à quelques degrés au Nord (*b*), ce qui confirme
» cette opinion, c'est que les Vocabulaires, que ces Navi-
» gateurs intelligens nous ont laissés, ont beaucoup de rap-
» port avec la langue qu'on parle à l'Isle d'Amsterdam, &
» qu'il y a une conformité parfaite dans le caractere & les
» usages de ces différens Insulaires ».

JE LE TROUVAI assis avec une gravité si stupide & si sombre, que, malgré ce qu'on m'en avoit dit, je le pris pour un idiot, que le peuple adoroit d'après quelques idees superstitieuses. Je le saluai & je lui parlai, mais il ne me répondit point, & il ne fit pas même attention à moi, & je n'apperçus pas la moindre altération dans les traits de sa physionomie. J'allois le quitter lorsqu'un Naturel, jeune & intelligent, entreprit de me detromper, & s'expliqua de maniere à ne me laisser aucun doute que c'étoit le Roi ou le principal personnage de l'Isle. Je lui offris en présent ce que je destinois au vieil Chef, une chemise, une hache, un morceau d'étoffe rouge, un miroir, quelques clous, des médailles & des verroteries. Il les reçut, ou plutôt il souffrit

(*a*) Le même mot, dans le Dialecte de Taiti, se prononce *Arée*.

(*b*) Voyez la Collection historique des Voyages & des Découvertes faites dans la mer du Sud, par M. Dalrymple.

qu'on les mit sur sa personne & autour de lui, sans rien perdre de sa gravité, sans dire un mot, ou sans tourner la tête ni à droite ni à gauche : il fut tout le tems immobile comme une statue : je le laissai dans la même position quand je retournai à bord, & il se retira bientôt après. A peine fus-je arrivé au vaisseau, qu'on vint me dire que le Chef avoit envoyé au rivage une quantité de provisions. Une chaloupe alla les prendre sur la côte, elles consistoient en vingt paniers de bananes grillées, en ignames & fruits à pain, & un cochon rôti d'environ vingt livres. M. Edgcumbe & son parti alloient se rembarquer, quand on les apporta au bord de l'eau, & les Insulaires dirent que c'étoit un présent de l'*Areeke* (*a*), c'est-à-dire, du Roi de l'Isle, à l'*Areeke* du vaisseau. Je fus alors convaincu de la dignité de ce Chef imbécile.

« PARMI les Insulaires, qui l'environnoient, nous reconnûmes le Prêtre qui avoit conduit les Capitaines à l'Afiatouna, le lendemain de notre arrivée : il buvoit une quantité prodigieuse d'eau de poivre, qu'on lui servoit dans de petites coupes quarrées de feuilles de bananes pliées d'une maniere curieuse, il nous présenta poliment de ce dégoûtant breuvage, &, par civilité, nous en goûtâmes. Son insipidité & son âcreté, nous donnerent des envies de vomir. Le saint homme en prenoit chaque fois de si grandes doses, qu'il s'enivroit. Il ne faut pas s'étonner, si la mémoire lui manquoit quand il récitoit des prieres, s'il étoit

(*a*) Appellé *Aree* à Taiti, & *Eawa* à Tonga-Tabboo & l'Isle de Horn.

» maigre, si sa peau étoit écaillée, & enfin s'il avoit le vi- Ann. 1773. Octobre.
» sage ridé & des yeux rouges, comme on l'a dit plus haut.
» Il paroissoit jouir de beaucoup d'autorité sur le peuple,
» & il étoit toujours suivi d'un certain nombre de domesti-
» ques, chargés de remplir ses coupes. Il gardoit les dons
» qu'il recevoit de nous, au-lieu qu'Attago & plusieurs autres
» Chefs donnoient à leurs Supérieurs tout ce que nous leur
» offrions.

» Ce Prêtre étoit accompagné de sa fille, à laquelle
» nous fîmes tous des présens. Elle avoit des traits extrême-
» ment réguliers, & elle étoit plus blanche que la plupart
» des femmes de l'isle, qui sembloient lui montrer des
» égards. Quand on se nourrit des meilleurs fruits de la con-
» trée, & qu'on passe sa vie loin des ardeurs du soleil, dans
» l'indolence & les plaisirs, il est naturel d'avoir un teint
» plus clair, & un visage plus délicat. Ne peut-on pas en
» conclure que le luxe commence à s'établir ici sous le voile
» de la religion ?

» L'obéissance & la soumission de ce peuple pour ses
» Chefs, montrent bien que le gouvernement, sans être
» tout-à-fait despotique, est loin d'être populaire, & cette
» espèce de constitution politique semble d'ailleurs faciliter
» la naissance du luxe. Cette observation paroît aussi appli-
» cable à la plupart des Isles, dans la partie occidentale de
» la mer pacifique, puisque les descriptions de Schouten,
» de le Maire & de Tasman, correspondent, en tous les
» points principaux, avec nos remarques.

» La réception amicale qu'on a fait presque constam-

ANN. 1773. Octobre

» ment aux étrangers, sur toutes les Isles dépendantes de ce
» grouppe, nous ont engagés à donner aux découvertes de
» *Schouten* & de *Tasman* le nom d'*Isles des Amis*. Les
» chaloupes de Schouten furent attaquées, il est vrai, aux
» Isles des Cocos, des Traîtres, de l'Espérance & de Horn;
» mais ces attaques furent peu considérables, quoique sévè-
» rement punies par le Navigateur Hollandois, qui, après
» le premier trouble à l'Isle de Horn, y passa cependant
» neuf jours en parfaite intelligence avec les Naturels du
» pays. Tasman, vingt-sept ans après, découvrit plusieurs
» Isles à 6d au Sud de celles qu'avoit visité Schouten, & il y
» fut reçu avec toute sorte de démonstration de paix & de
» bienveillance. Je ne sais pas si c'est parce que les Naturels
» d'Amsterdam & de Rotterdam, avoient appris des Insu-
» laires des Cocos, de l'Espérance & de Horn, la force su-
» périeure des étrangers & leurs ravages, ou si c'étoit une
» suite de leur caractère pacifique; je serois porté à adopter
» la première opinion. Les Isles vues par le Capitaine Wallis
» en 1767, & qu'il a nommées Isles de Boscawen & de Kep-
» pel, sont probablement les Isles des Cocos & des Traî-
» tres: mais son équipage ne fit d'autre mal aux Naturels,
» que de les effrayer par l'explosion d'un seul coup de
» fusil. M. de Bougainville vit quelques-unes des Isles les
» plus Nord Est de ce grouppe, & en général il y reconnut
» le même caractère. Il leur donna le nom d'*Archipel des*
» *Navigateurs*, avec assez de raison, puisque plusieurs
» vaisseaux les avoient rencontré. Depuis le Voyage de
» Tasman, aucun autre Européen n'étoit abordé à l'Isle
» d'Amsterdam. Durant un espace de cent trente ans, ces
» peuples n'ont donc pas changé de mœurs, d'habillemens,

» de maniere de vivre, de caractere, &c. &c. Si nous avions » su leur langue, nous aurions, sans doute, eu des preuves » positives qu'ils conservent, par tradition, le souvenir des » premiers Européens qui les visiterent : mais ils avoient » encore des clous, que leur apporta, sans doute, Tasman. Nous en achetâmes un très-petit, & presque » consumé par la rouille : on le voit maintenant au Musæum à Londres, sur un manche de bois, il leur servoit » probablement de gouge ou de vrille. Nous achetâmes » aussi de petits pots de terre, parfaitement noirs, couverts de suie en dehors, & je pensai que c'étoient des » monumens du Voyage de Tasman, mais, dans la suite, » j'eus lieu de croire que les Insulaires les fabriquent » eux-mêmes.

Ann. 1773. Octobre.

» Nous vouvons assurer, comme Schouten, Tasman & » M. de Bougainville, que les Naturels commettent des » vols avec beaucoup de dexterité. Tasman & le Capitaine » Wallis, ont aussi remarqué l'usage de se couper le petit » doigt ; & , suivant les relations circonstanciées de Schouten » & de le Maire, les Naturels de l'Isle de Horn, avoient » autant de soumission pour leur Roi, que ceux de Tonga-Tabboo. Comme ils venoient d'éprouver la force supérieure des etrangers, ils furent respectueux, jusqu'à la bassesse, envers les Hollandois : le Roi se prosternoit lui-même devant un Missionnaire, & les Chefs plaçoient » leur col sous ses pieds (a). Ces témoignages excessifs de

(a) Voyez la Collection historique de M. Dalrymple.

ANN 1773. Octobre

» vénération, semblent annoncer de la bassesse & de la » lâcheté, mais nous ne leur avons reconnu aucun de ces » vices. Leur conduite, à notre égard, avoit ordinairement » cette liberté & cette hardiesse, qu'inspire la droiture des » intentions.

» ICI CEPENDANT, ainsi que dans toutes les autres socié» tés humaines, il y a des exceptions au caractère général, » & nous avons eu lieu de déplorer les vices de quelques » individus. Ayant quitté la greve, où le Latoo attiroit l'at» tention de nos Messieurs, nous entrâmes dans le bois, le » Docteur Sparrman & moi, afin de faire des découvertes » d'Histoire Naturelle. Je tirai un oiseau, & l'explosion amena » près de nous, trois Naturels du pays, avec lesquels nous » conversâmes autant que le permit notre connoissance su» perficielle de leur langue. Bientôt après, le Docteur Sparr» man fouilla un buisson pour y chercher une bayonette » qui étoit tombée du bout de son fusil. Un des Insulaires, » entraîné par une tentation irrésistible, saisit mes armes, & » se battit avec moi, en s'efforçant de les arracher. J'appellai » le Docteur, & les deux autres Naturels s'enfuirent, ne » voulant pas être complices de cette attaque. Pendant le » combat, nos pieds s'embarrasserent dans un arbrisseau, & » nous tombâmes tous deux, mais l'Insulaire, voyant qu'il » ne gagnoit rien, & craignant peut-être l'arrivée de mon » camarade, se leva avant moi, & profitant de cette occa» sion, il prit la fuite. Mon Ami me joignit sur-le-champ, » & nous convînmes que s'il y avoit de la perfidie & de la » méchanceté dans la conduite du voleur, d'un autre côté, » notre séparation avoit été imprudente.

» Après avoir marché encore quelque tems, sans aucun autre événement fâcheux, nous retournâmes au marché sur la greve, où nous trouvâmes presque tous ceux de nos compagnons que nous y avions laissés. La plupart étoient assis en grouppes, composés de personnes de différens âges, & qui sembloient être autant de familles séparées. Ils parloient tous ensemble, sans doute, de l'arrivée de nos vaisseaux ; & plusieurs des femmes amusoient les autres, en chantant ou en jouant à la balle. Une jeune fille, qui avoit des traits d'une regularité particulière, des yeux étincelans de feu, le corps bien proportionné, &c, ce qui est le plus remarquable, de longs cheveux noirs & bouclés tombant avec grace sur ses épaules, jouoit avec cinq gourdes, de la grosseur d'une petite pomme, parfaitement rondes ; elle les jetoit sans cesse en l'air l'une après l'autre, & elle y mit tant de dextérité, que, pendant un quart d'heure, elle ne manqua pas une seule fois de les ressaisir. Les musiciennes chanterent sur le même ton que nous avions déjà entendu à Middelburg ; chaque voix formoit une harmonie agréable, & elles se réunissoient quelquefois en chœur.

Ann. 1773. Octobre.

« Quoique je n'aie jamais vu les Naturels de ces Isles danser, il paroît qu'ils connoissent cet amusement, d'après les gestes qu'ils firent, en nous vendant des tabliers ornés d'étoiles de cœur de noix de cocos, de coquillages & de plumes rouges. Ces gestes mêmes donnent lieu de penser que leurs danses sont dramatiques & publiques, comme celles des Isles de la Société dont on a parlé plus

» haut. Ce que disent Schouten & le Maire (a), des danses
Ann. 1773. Octobre
» de l'Isle de Horn, confirme aussi cette supposition.

» En général, il paroît que les coutumes & la langue
» de ces insulaires, ont beaucoup d'affinité avec celles des
» Taïtiens : il ne seroit donc pas singulier de trouver
» de la ressemblance, même dans leurs amusemens. Toutes
» les différences qu'on remarque entre les deux Tribus, qui
» originairement doivent être sorties de la même souche,
» proviennent de la nature & de la position différente de
» ces Isles. Celles de la Société sont remplies de bois, &
» les sommets de leurs montagnes couverts de forêts iné-
» puisables. Aux Isles des Amis, le bois est beaucoup plus
» rare, le terrain (du moins de celles que nous avons vu),
» est presque tout en plantations. Il s'ensuit naturellement
» que les maisons sont élevées & d'une immense étendue
» dans le premier grouppe d'Isles, mais beaucoup plus pe-
» tites & moins commodes dans le second. Dans l'un, les
» pirogues sont en grande quantité, je pourrois presque
» dire innombrables, & la plupart très-vastes, &, dans
» l'autre, il y en a très-peu, & elles sont beaucoup plus
» petites. Les montagnes des Isles de la Société, attirent
» continuellement les vapeurs de l'athmosphère, & plu-
» sieurs ruisseaux descendent des rochers dans la plaine,
» où ils serpentent doucement jusqu'à la mer. Les habitans,
» qui profitent de ce don de la Nature, boivent une eau
» salubre, & se baignent si souvent, qu'aucune tache

(a) Voyez la Collection de Dalrymple.

» ne peut

» ne peut adhérer long tems à leur peau : un peuple au
» contraire qui ne jouit point de cet avantage, & qui est ANN. 1773. Octobre.
» obligé de se contenter d'une eau de pluie, putride ou
» stagnante dans des citernes sales, est obligé de recourir à
» d'autres expédiens pour conserver un certain degré de
» propreté, & prévenir différentes maladies. Ils coupent
» donc leurs cheveux, ils rasent ou taillent leur barbe, ce
» qui leur donne une figure plus semblable à celle des
» Taïtiens qu'ils ne l'auroient d'ailleurs. Ces précautions ne
» sont pas même suffisantes, car ils n'ont aucun fluide à
» boire, & leurs corps sont très-sujets à la lèpre, qu'excite
» peut-être encore davantage l'usage de l'eau de la racine
» de poivre, ou de l'*Ava* : de là proviennent aussi cette
» brûlure ou ces véficatoires sur les os des joues que nous
» avons observé si généralement parmi les membres de
» cette Tribu, qu'à peine un seul individu en étoit exempt:
» cette étrange opération doit être un remède contre
» quelques maladies. Le sol des Isles de la Société, dans
» les plaines & les vallées, est riche, & les ruisseaux qui
» l'arrosent, y entretiennent un degré d'humidité conve-
» nable. Il y croît donc toute sorte de végétaux, & la
» culture exige peu de soins. Cette profusion est devenue
» la source de ce grand luxe, qu'on ne remarque pas à
» *Tonga-Tabboo*. Là, le rocher de corail est couvert seule-
» ment d'une couche légère de terreau qui à peine à nourrir
» un petit nombre d'arbres, & à moins qu'une bonne pluie
» ne pénètre & ne fertilise la terre, l'arbre à pain, le plus
» utile de tous, ne produit point de fruits, parce que
» l'Isle manque d'eau : les Naturels travaillent donc plus
» que les Taïtiens, & voilà pourquoi leurs plantations

ANN. 1773. Octobre.

» sont si régulieres, & leurs propriétés divisées avec tant » d'exactitude, c'est pour cela aussi qu'ils attachent plus » de prix à leurs provisions qu'à leurs outils, instrumens, » habits, ornemens & armes, qui leur coûtent cependant » plus de tems & d'application. Ils sentent, avec raison, » que les alimens sont leurs principales richesses, & qu'ils » ne suppléeroient pas aisément à cette perte. Si on re- » marque que leurs corps sont plus grêles & leurs muscles » plus forts que ceux des Taïtiens, c'est une suite de l'usage » plus grand qu'ils font de leurs membres. Ils deviennent » industrieux par la force de l'habitude, &, lorsque l'agri- » culture ne les occupe pas, ils emploient leurs heu- » res de loisir à fabriquer cette multitude d'outils & d'in- » strumens, qui annoncent tant de patience & de sa- » gacité. Ce tour d'esprit pénétrant a conduit leurs Arts » à plus de perfection que ceux des Taïtiens. Insensible- » ment ils imaginent de nouvelles inventions, ils ont intro- » duit l'activité même dans leurs amusemens, & ils les » animent par l'enjouement.

» LEUR CARACTERE content ne s'altere point sous une » constitution politique, qui ne paroît pas très-favorable à » la liberté; mais on n'est point obligé d'aller chercher si loin » un pareil phénomène, puisqu'une des Nations les moins » libres de l'Europe, passe pour la plus joyeuse & la plus » gaie de l'Univers. Il faut cependant convenir que le Roi » de Tonga-Tabboo, ne semble pas exiger d'eux rien qui » les prive des premiers besoins de la Nature, ou qui puisse » les rendre misérables.

» QUOI QU'IL EN SOIT, il paroît sûr que leur Gouver-

» nement politique & religieux, autant que nous pouvons
» juger de sa ressemblance avec celui des Taïtiens, provient Ann. 1773. Octobre
» d'une origine commune, peut-être de la mere-patrie où
» ces Colonies ont pris naissance. Ces idées primitives ont
» amené ensuite des coutumes & des opinions différentes,
» suivant les caprices des peuples, ou suivant les circons-
» tances où ils se sont trouvés. L'affinité, dans leurs langages,
» est une preuve encore plus décisive. La plus grande
» partie de ce qui est nécessaire à la vie, les membres du
» corps, en un mot, les idées les plus simples & les plus
» universelles, s'expriment, aux Isles de la Société & aux
» Isles des Amis, par les mêmes mots On ne retrouve pas
» dans le dialecte de Tonga Taboo, l'harmonie sonore
» de celui de Taïti, parce que les habitans de la premiere
» Isle ont adopté les F, les K & les S, de sorte que leur
» langue est plus remplie de consonnes. Cette dureté est
» compensée par le fréquent usage des liquides L, M, N,
» & des voyelles E & I, & par une espece de ton chan-
» tant qu'ils conservent, même dans les conversations
» ordinaires. »

TANDIS que les vaisseaux démaroient, j'allai à terre dès le grand matin du 7, avec le Capitaine Furneaux & M. Forster, afin de reconnoître, par nos libéralités, le présent que le Roi m'avoit fait la veille. En débarquant, nous trouvâmes Attago à qui je demandai d'abord des nouvelles du Monarque, après nous avoir répondu, il entreprit de nous servir de guides; mais je ne sais pas s'il se méprit sur l'homme que nous cherchions, ou s'il ignoroit où il 7.

H 2

Ann. 1773. Octobre

étoit. Il est sûr qu'il nous fit prendre une mauvaise route: dès que nous eûmes marché quelques pas, il s'arrêta, &, après une petite conversation entre lui & un autre Naturel, nous revînmes. Le Roi, accompagné de sa suite, parut bientôt. Dès qu'Attago le vit approcher, il s'assit sous un arbre, en nous priant d'imiter son exemple. Le Roi s'assit aussi sur un côteau, à environ douze ou quinze verges de nous, & nous nous regardâmes les uns les autres pendant quelques minutes. J'attendois qu'Attago nous menât auprès du Prince; mais, comme il ne se levoit pas, nous allâmes saluer le Monarque, le Capitaine Furneaux & moi, & nous nous plaçâmes près de lui. Je lui offris une chemise blanche, (que je mis sur son dos) quelques verges d'étoffe rouge, une bouilloire d'étain, une scie, deux grands clous, trois miroirs, une douzaine de médailles, & des cordons de grains de verre. Sa physionomie & son maintien annonçoient toujours de la stupidité: il ne sembloit pas voir ou agréer ce que nous faisions: ses bras étoient immobiles & pendus à ses côtés; il ne les éleva pas même lorsque nous lui passâmes la chemise. Je lui dis par mots & par signes que nous allions quitter l'Isle, il ne daigna point me répondre sur ce sujet, non plus que sur aucun autre. Je restai toujours près de lui afin d'observer ses actions. Il entra bientôt en conversation avec Attago & une vieille femme, que je jugeai être sa mere. Je ne compris rien du tout à cet entretien, mais je remarquai qu'il rioit, en dépit de sa gravité factice, je l'appelle factice, parce que je n'en ai jamais vu de pareille: il ne pouvoit pas suivre en cela son caractère, (à moins qu'il ne fût idiot) car ces Insulaires,

ainsi que ceux que nous avions visités depuis peu, ont beaucoup de legéreté, & d'ailleurs il étoit jeune. Enfin il se leva & se retira accompagné de sa mere & de deux ou trois autres personnes.

ANN. 1773. Octobre.

ATTAGO nous conduisit à un autre cercle, où étoient assis le vieil Chef & plusieurs respectables vieillards des deux sexes, &, entr'autres, le Prêtre qui accompagnoit communément le Chef. Nous nous apperçumes que ce Révérend Pere marchoit très bien dans la matinée, mais que le soir, deux hommes étoient obligés de le remener chez lui. Nous en conclûmes que le jus de la racine de poivre, produisoit sur lui le même effet que le vin & les autres liqueurs fortes sur les Européens, qui en boivent trop. Il est vrai que ces vieillards ne s'asseient jamais sans préparer un vase de cette liqueur, qui se fait de la même maniere qu'à *Ulietea*. Nous devons croire pourtant que c'étoit pour nous régaler, quoiqu'ils en bussent communément la plus grande partie, & souvent le tout. Nous n'étions gueres en état d'accompagner de présens nos adieux à ce Chef; nous avions tout donné à l'autre. Cependant, après avoir fouillé soigneusement nos poches & le sac de nos trésors, qu'on portoit avec moi par-tout où j'allois, lui & ses amis n'eurent pas lieu de se plaindre de nos libéralités. Ce vieillard, bien différent des autres, avoit un air de dignité qui inspiroit le respect; Il étoit grave, sans être stupide; il disoit une chose badine; il parloit de sujets indifférens, & il tâchoit de nous comprendre, & de se faire comprendre à nous. Durant cette visite, le vieil Prêtre répéta une courte priere ou harangue, dont je n'entendis pas le sens. Il lui arrivoit souvent de se

mettre tout-à coup à prier, mais les assistans n'y faisoient pas la moindre attention

Ann. 1773. Octobre.

« Nous remarquames, dans la foule, un seul homme, » qui, ayant laissé croître ses cheveux, les portoit roulés » en plusieurs queues, qui pendoient autour de ses oreilles; » nous n'avons vu que cet Insulaire, & une jeune fille, qui » ne se fussent pas conformés à la coutume générale de se » couper les cheveux. »

Après avoir passé ainsi près de deux heures, nous retournâmes à bord, accompagné d'Attago & deux ou trois autres Amis, qui prirent part à notre déjeûné: je les renvoyai ensuite chargés de présens.

Attago me pressa beaucoup de retourner à cette Isle, & d'y porter des étoffes, des haches, des clous, &c &c.; il me dit qu'on m'y donneroit en abondance des cochons, des volailles, des fruits & des racines. Il me pria en particulier, plus d'une fois, de lui rapporter un habit complet pareil au mien: j'avois mon uniforme. Ce bon Insulaire me fut très-utile en plusieurs occasions, durant notre courte relâche; il vint constamment au vaisseau tous les matins, immédiatement après le lever du soleil, & il ne nous quittoit que le soir. Il étoit toujours prêt, soit à bord, soit à terre, à me rendre tous les services qui dépendoient de lui. Il m'en coûtoit peu pour récompenser sa fidélité.

« Nous cherchames envain de l'eau douce dans l'Isle,

» Le Maître, qui avoit été envoyé à l'Est reconnoître la baie Maria & les Isles basses qui abritent ce havre, » trouva la position de ces Isles, telle qu'elle est marquée » dans les Cartes de Tasman, Navigateur très-exact, &, sur » l'une de ces Isles où il débarqua, il vit un nombre étonnant de serpents d'eau tachetés, à queues plates, qui » ne font point de mal, & que le système de Linnée distingue sous le nom de *Colubri Laticaudati*. Ann. 1773.

» NOS RECHERCHES d'Histoire Naturelle, ne furent pas » infructueuses à Amsterdam; cette petite Isle nous procura plusieurs nouvelles plantes, & entr'autres une » nouvelle espèce d'écorce de Jésuite, ou *Cinchona*, amere, » qui seroit peut-être aussi efficace que celle du Pérou; » plusieurs oiseaux inconnus auparavant: nous en achetâmes quelques uns en vie, & sur-tout des parrots & des » pigeons. les Naturels paroissent être de fort habiles oiseleurs. Mais nous n'avons pas reconnu que les pigeons, » dont plusieurs étoient portés sur des bâtons crochus, » fussent des marques de distinction, quoique Schouten » le pense. ainsi de l'Isle de Horn, où regne le même » usage (*a*). »

EN LEVANT le cable de l'ancre de terre, il rompit au milieu de sa longueur, il avoit été rongé par les rochers. Cet accident nous en fit perdre une moitié, ainsi que l'ancre, qui étoit par quarante brasses sans aucune bouée. Le second

(*a*) Voyez la Collection historique de M. Dalrymple.

ANN. 1773. Octobre.

cable fouffrit auffi des rochers, d'où l'on peut juger de ce mouillage. Nous appareillâmes à dix heures, mais, comme nos ponts étoient chargés de fruits, &c. nous boulinâmes au deffous de la terre, jufqu'à ce qu'ils fuffent débarraffés. Je me procurai à cette Ifle environ cent cinquante petits cochons, deux fois autant de volailles, des ignames & autant de bananes & de noix de cocos, que nous eûmes d'emplacement. Si notre féjour avoit été plus long, fans doute j'en aurois acheté davantage, ce qui montre la fertilité de l'Ifle dont je vais faire une defcription particuliere, ainfi que de Middelburg qui en eft voifine.



CHAPITRE III.



CHAPITRE III.

Description des Isles d'Amsterdam & de Middelburg. Productions, Culture, Maisons, Pirogues, Navigation, Manufactures, Armes, Coutumes, Gouvernement, Religion & Langage des Habitans.

TASMAN découvrit le premier ces Isles en 1642-3, & il les appella Amsterdam & Middelburg: mais les Naturels du pays donnent à la premiere le nom de Ton ga-ta boo, & à la seconde celui d'Ea-oo-wée. Elles sont situées par 21d 29' & 21d 3' de latitude S, &, d'après des observations faites sur les lieux, entre 174d 40' & 175d 15' de longitude Ouest. ANN. 1773 Octobre.

MIDDELBURG ou EAOOWÉE, la plus méridionale, a environ dix lieues de tour, & elle est assez haute pour qu'on la voie à douze lieues. La plus grande partie des bords de cette Isle est couverte de plantations, & sur-tout aux côtes S. O. & N. O. L'intérieur est peu cultivé, quoique très-propre à l'être. Ces campagnes, en friche, accroissent cependant la beauté du pays, car on y voit un mélange agréable de cocotiers & d'autres arbres, des prairies revêtues d'une herbe épaisse, çà & là des plantations & des chemins qui

conduisent à chaque partie de l'Isle, dans un si joli désordre, que l'œil aime à se reposer sur ces points de vue.

ANN. 1773. Octobre.

LE MOUILLAGE, que j'ai nommé la *Rade Angloise*; parce que la Résolution & l'Aventure ont été les premiers vaisseaux qui y aient été, gît au côté N. O., par 21° 20′ 30″. de latit. Sud. Le relevement que je pris, pendant que nous étions à l'ancre, est plus que suffisant, joint à la Carte, pour la trouver. La rive est d'un sable grossier, s'étend à deux milles de la terre, & la sonde y rapporte de vingt un à quarante brasses d'eau. La petite crique, qu'on voit devant, offre un debarquement convenable pour les bateaux, en tous les tems de la marée, qui, dans cette Isle, ainsi que dans les autres, s'élève à quatre ou cinq pieds, & qui est haute aux pleines & nouvelles Lunes, à environ sept heures. Tongatabu a la forme d'un triangle isocele, dont les plus longs côtes sont de sept lieues & les plus courts de quatre. Elle gît à-peu-près dans la direction de l'E S E. & du O N O., elle est presque par tout d'une hauteur égale, un peu haute, & elle n'a pas plus de soixante à quatre-vingt pieds au-dessus du niveau de la mer. Un récif de rochers de corail, qui s'étend hors de la côte, à environ cent brasses plus ou moins, la met, ainsi qu'Eaowée, à l'abri de la mer. La force des vagues se brise sur ce rocher, avant qu'elles atteignent la terre. Telle est, en quelque sorte, la position de toutes les Isles du Tropique, que je connois dans cette mer: c'est ainsi que la Nature les a soustraites aux usurpations des flots, quoique la plupart ne soient que des points en comparaison du vaste Ocean. La rade Van-Diemen, où nous mouillâmes, est au-dessous de la pointe N. O.

entre la pointe la plus septentrionale & la plus occidentale. En-dehors de cette rade gît un récif de rochers, qui court N. O. ½ O. sur lequel la mer brise continuellement. Le banc ne s'étend pas à plus de trois encablures de la côte, & au-delà, la profondeur de l'eau est incommensurable. La perte d'une ancre & les avaries que souffrirent nos cables, prouvent assez que le fond n'est pas des meilleurs. Ann. 1773. Octobre.

Au côté oriental de la pointe Nord de l'isle, (ainsi que M. Gilbert, qui l'a examiné, me l'a appris), il y a un havre serré d'un mille ou davantage d'étendue, par sept, huit & dix brasses d'eau, fond de sable propre. Le canal, par où nous entrâmes & par où nous sortîmes, est très-près de la pointe, & ne donne que trois brasses d'eau; mais on croît que plus loin, au N. E., on en trouve un plus profond, que nous n'eûmes pas le tems de reconnoître. Pour examiner en détail ces différentes parties, il auroit fallu perdre un tems précieux, parce qu'on voit un grand nombre de petits îlots & de récifs de rochers le long, du côté N. E. de l'isle, & qui semblent s'étendre au N. E. au-delà de la portée de la vue. L'isle d'Amsterdam & de Tongatabu, est toute remplie de plantations: la Nature y étale ses plus riches trésors, telles que les arbres à pain, les cocotiers, les plantains, les bananiers, les shaddecks, les ignames, & quelques autres racines, la canne à sucre & un fruit semblable au brugnon, que les Insulaires nomment *Fighehe*, & les Taïtiens *Ahuya*. En un mot, on y compte la plupart des productions des isles de la Société, & plusieurs particulières à ces deux-ci. J'ai probablement accru la quantité de leurs végétaux, en y laissant toutes les graines de nos jardins, des semences de

Ann. 1773 Octobre.

légumes, &c. Le fruit à pain n'y étoit pas de saison, non plus que sur les autres Isles; ce n'étoit pas d'ailleurs le tems des racines & des shaddecks. Nous ne nous procurâmes de ces derniers qu'à Middelburg.

Les productions & la culture de Middelburg sont les mêmes qu'à Amsterdam, avec cette différence, qu'une partie seulement de la premiere est cultivée, & que la seconde l'est en entier. Les sentiers & les chemins nécessaires aux Voyageurs, sont coupés d'une maniere si judicieuse, qu'il y a une communication libre & aisée d'une partie de l'Isle à l'autre. On ne voit ni bourgs ni villages; la plupart des maisons sont bâties dans les plantations, sans autre ordre que celui qui est prescrit par la convenance. Les édifices sont faits avec dextérité, mais sur le même plan que ceux des autres Isles, & composés de semblables matériaux. Il y a seulement une petite différence dans la disposition de la charpente. Le plancher est un peu élevé & couvert de nattes épaisses & fortes; d'autres nattes de la même espèce, les ferment du côté du vent, & le reste est ouvert. On voit communément devant la plupart de ces habitations, un terrain entouré d'arbres ou de buissons en fleur, qui parfument l'air qu'on y respire. Des vases de bois, des coquilles de noix de cocos, des coussins de bois, de la forme des escabeaux à quatre pieds, voilà tous les meubles de leur ménage. Le vêtement qu'ils portent, & une natte leur servent de lit. Nous achetâmes deux ou trois vases de terre, les seuls que nous ayions apperçus parmi eux; l'un ressembloit à une bombe, & il étoit percé de deux trous opposés l'un à l'autre; le second & le troisieme à nos pots de terre; ils contiennent cinq à six

pinres, & ils ont été au feu. Je crois qu'on les a fabriqués dans quelqu'autre Isle, car nous n'en avons remarqué que ceux-là; je ne puis pas supposer qu'ils viennent de Tasman; des vaisseaux si fragiles auroient dû se casser depuis cette époque.

Ann. 1773. Octobre.

Les cochons & les volailles sont les seuls animaux domestiques que nous ayions observés. Les cochons sont de l'espece de ceux des autres Isles de cette mer, mais les volailles sont beaucoup meilleures, de la grosseur des plus belles que nous ayions en Europe, & leur chair est au moins aussi bonne. Nous n'avons trouvé aucun chien, & je crois que ce quadrupede leur est inconnu, car ils desiroient avec ardeur ceux qui étoient sur nos bords. Je donnai à mon ami Attago un mâle & une femelle, l'un venoit de la Nouvelle Zélande & l'autre d'Ulietéa. Ils appellent les chiens *Korées* ou *Goorées*, comme à la Nouvelle-Zélande, ce qui prouve qu'ils ne leur sont pas absolument inconnus. Je pense qu'il n'y a point de rats dans ces Isles, &, excepté de petits lézards, aucun autre quadrupède sauvage n'a frappé nos regards. Voici les oiseaux de terre: des pigeons, des tourterelles, des parrots, des perroquets, des chouettes, des foulques au plumage bleu, différens petits oiseaux, & de grosses chauves-souris en abondance. Nous connoissons peu les productions de la mer, il est raisonnable de supposer qu'elle offre les mêmes poissons qu'aux autres Isles. Les instrumens de pêche y sont aussi les mêmes, c'est-à-dire, des hameçons de nacre de perle, des pointes à deux ou trois fourches, & des reseaux dont les mailles, d'un fil très-fin, sont faits exactement comme les nôtres. Mais rien ne démontre mieux

Ann. 1773. Octobre.

leur industrie que leurs pirogues, qui, pour la propreté & le fini du travail, surpassent tout ce que j'ai jamais vu. Elles sont composées de différentes pièces jointes ensemble par un bandage, d'une maniere si adroite, qu'il est difficile, en-dehors, d'appercevoir les jointures. Toutes les attaches sont en-dedans : elles passent dans des coches ou derriere des bosses, préparées pour cela sur les bords & aux extrémités des planches qui forment le bâtiment.

« Les Taïtiens se contentent de faire des trous dans » chaque planche, à travers lesquels ils passent leur cordage, » mais de cette maniere leurs pirogues font toujours des voies » d'eau. Celles des Insulaires d'Amsterdam n'ont pas le même » inconvenient. Il y a, à chaque extrémité, le long du pont, » ou de la planche étroite sept ou huit bosses, qui semblent » imiter les petites nageoires (*pinnula spuria*), qui se trou- » vent sur le corps des bonites & des maquereaux, & je » pense que les Naturels ont pris ces poissons agiles pour » modeles de leurs canots. »

Il y en a de deux espèces, des doubles & des simples : on concevra mieux la construction & les dimensions de chacune dans le plan que je joins ici. Les simples ont vingt à trente pieds de long, & environ vingt ou vingt-deux pouces de large au milieu ; l'arriere se termine en pointe, & l'avant ressemble à un coin. Une espèce de pont occupe, à chaque extrémité, environ un tiers de toute la longueur, & le milieu est ouvert. Sur quelques-unes, le milieu du pont est orné d'une rangée de coquilles blanches, que soutiennent de petites chevilles, pratiquées sur la piece qui les porte. Ces simples pirogues ont toutes des balanciers ;





Dans le Plan

Longueur MN des boutes hors depuis la partie intérieure de la Perrique jusqu'à la piece B qui forme le contrepoids

Intervalle MP entre les deux boutes hors 7 o

c c c c c Emplacement des petits sieges faits en Coquillages





elles marchent quelquefois à la voile; mais communément avec des pagayes, dont la pale est courte, mais plus large dans la partie du milieu. Les deux bâtimens, qui composent la double pirogue, ont chacun environ soixante ou soixante-dix pieds de long, & quatre ou cinq de large au centre. Chaque extrémité se termine presque en pointe, de sorte que leur construction diffère peu de celle d'une simple pirogue: ces simples pirogues ont au milieu, autour de la partie ouverte, une élévation en forme de losange, faite de planches, jointes exactement l'une à l'autre, & bien attachées au corps du bâtiment, & c'est sur la partie de ces bâtimens, que sont affermis de gros baux de traverses, qui tiennent les deux simples pirogues parallèles l'une à l'autre & éloignées de six ou sept pieds. Ces baux & d'autres, soutenus par des épontilles, fixés au corps de la pirogue, supportent une plate-forme de planches. Toutes les parties, de la double pirogue, sont aussi fortes & aussi légères que la nature de l'ouvrage peut le permettre; & elles plongent dans l'eau jusqu'à cette plate-forme, sans danger de se remplir. Il n'y a aucune circonstance qui puisse les faire couler à fond, tant qu'elles tiennent ensemble. Aussi ce ne sont pas seulement des bâtimens de charge, mais ils sont propres aux navigations éloignées. Ils ont un mât qui s'élève sur la plate-forme, & qu'on peut aisément dresser ou abattre, & une voile latine ou triangulaire, orientée à une longue vergue, qui est un peu pliée ou crochue. La voile est de natte: les cordages dont ils se servent, se placent exactement comme les nôtres, & quelques-uns ont quatre ou cinq pouces d'épaisseur. Sur la plate-forme est un petit hangard ou hutte, qui met l'équipage à l'abri du soleil & de la

Ann. 1773. Octobre

pluie, & qui sert à d'autres usages. Ils portent aussi un foyer mobile, c'est-à-dire, une auge quarrée de bois remplie de pierres. On enlève au fond de la cale de la pirogue de dessus la plate-forme, par une sorte d'écoutille découverte, dans laquelle se tiennent quelques hommes pour vider l'eau. Je pense que ces bâtimens se manœuvrent de l'avant aux deux extrémités, & que, pour changer de bord, il faut seulement trélucher la voile à l'autre bout; mais je n'en suis pas sûr, car je n'en ai vu aucune sans voile, & celles que j'apperçues avec le mât & la voile à une extrémité, étoient à une distance considérable de nous.

Leurs outils sont de pierre, d'os, de coquillages, comme sur les autres isles; & lorsqu'on voit les ouvrages qui sortent de leurs mains, l'industrie & la patience de l'Ouvrier frappent d'admiration quoiqu'ils connoissent peu l'utilité du fer, ils préfèrent cependant les clous, aux grains de verre & à d'autres bagatelles, quelques-uns, mais en très-petit nombre, donnoient un cochon pour un grand clou, ou pour une hache. Les vieils habits, les chemises, les morceaux de draps d'Europe, bons ou mauvais, avoient plus de prix à leurs yeux, que les meilleurs des instrumens tranchans que nous pouvions leur offrir, de sorte que nous leur avons laissé peu de haches, excepté celles qu'ils ont reçu en présent. Mais, en joignant les clous échangés par les Officiers & les équipages des deux vaisseaux contre les curiosités du pays, à ceux qui nous ont servi à payer les rafraîchissemens, ils doivent en avoir plus de 500 liv. Nous n'avons trouvé, parmi eux, d'autre morceau de fer, qu'un clou dont ils ont fait une petite alène.

Les Hommes

LES HOMMES & les femmes sont de la même taille que les Européens : leur teint est d'une légere couleur de cuivre, & il est plus égal que parmi les habitans de Taïti, & des Isles de la Société. Quelques-uns de nos Messieurs prétendoient que la race des Insulaires de Middelburg & d'Amsterdam, est beaucoup plus belle qu'à Taïti : plusieurs soutenoient le contraire, & j'étois de ce dernier avis : quoi qu'il en soit, leur taille est bien prise, ils ont des traits réguliers, ils sont vifs, gais & animés : je n'ai rencontré nulle part des femmes si joyeuses ; elles venoient babiller à nos côtés sans la moindre invitation : dès que l'un de nous sembloit les écouter, elles ne s'embarrassoient pas, si on comprenoit ce qu'elles disoient. En général, elles paroissoient avoir de la modestie, quoiqu'un grand nombre fussent très-libres ; &, comme il y avoit encore des vénériens à bord, je pris toutes les précautions possibles, pour que l'Isle ne nous reprocha pas de lui avoir porté le mal de Naples. Les Naturels ont montré, dans toutes les occasions, une forte propension au vol ; & ils sont presque aussi habiles filoux que les Taïtiens.

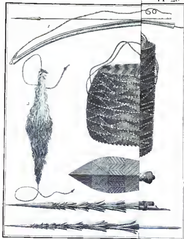
ANN. 1773. Octobre.

LEURS CHEVEUX sont communément noirs, & sur-tout ceux des femmes. Nous en avons vu de différentes couleurs sur la même tête, car ils y mettent une poudre qui les teint en blanc, en rouge & en bleu. Les deux sexes les portent courts, (je n'ai observé que deux exceptions à cet usage) & la plupart les relevent avec un peigne. Ceux des petits garçons sont ordinairement coupés très-près, on leur laisse seulement une simple touffe au sommet de la tête, & de chaque côté de l'oreille. Les hommes coupent ou rasent leur barbe très près : cette opération se fait avec deux coquilles,

Ann. 1773. Octobre. Ils ont de bonnes dents jusqu'à un âge avancé. La coutume de se *tatouer* ou de se piquer la peau, est universelle: les hommes sont *tatoués* depuis le milieu de la cuisse jusqu'au dessus des hanches; les femmes ne le sont que sur les bras & les doigts, & même très-legerement.

LE VÊTEMENT des deux sexes est une pièce d'étoffe ou de natte, enveloppée autour de la ceinture, & qui pend au-dessous du genou. De la ceinture en haut, les hommes & les femmes sont communément nuds, & il paroît qu'ils oignent cette partie du corps tous les matins. Mon ami Attago ne manquoit jamais de le faire, mais je ne puis pas dire si c'étoit par égard pour moi, ou afin de se conformer à l'usage. Je crois qu'en cela il observoit la coutume, car j'en ai remarqué d'autres qui s'oignoient comme lui.

LES ORNEMENS communs aux deux sexes sont des amulettes, des colliers & des bracelets d'os, de coquillages, de nacre de perle, d'écaille de tortue, &c. Les femmes mettent d'ailleurs à leurs doigts des anneaux très-bien faits d'écaille, & à leurs oreilles des rouleaux de la même matiere, & de la grosseur d'une petite plume: quoiqu'elles aient toutes les oreilles percées, en général elles ont peu de pendans. Elles se parent aussi quelquefois d'un tablier fait des fibres extérieures de la coque de la noix de cocos, & parsemé d'un certain nombre de petits morceaux d'étoffe joints ensemble de maniere qu'ils forment des étoiles, des demi-lunes, des quarrés, &c. Il est en outre garni de coquillages, & couvert de plumes rouges, & en tout il produit un effet agréable. Ils fabriquent la même étoffe, & de la même matiere



Orueme

qu'à Taïti, quoiqu'ils n'en aient pas autant d'espèces différentes, & qu'elle ne soit pas si fine ; mais leur méthode de la vernir est plus durable, & elle résiste quelque tems à la pluie, avantage que n'a pas celle de Taïti. Ils la teignent en noir, brun, pourpre, jaune & rouge, & ils tirent leurs couleurs des végétaux. Ils font différentes nattes, les unes d'une très-belle texture, dont ils se vêtissent communément, d'autres plus grossieres & plus épaisses sur lesquelles ils se couchent, & qu'ils emploient à la voilure de leur pirogue, &c. Au nombre de leurs meubles utiles, il faut compter les paniers, les uns de la même matiere que leurs nattes, & d'autres de fibres entrelacées de noix de cocos. Ils s'usent peu & ils sont très beaux, ordinairement de diverses couleurs, & embellis de coquillages ou d'ossemens. Leurs ouvrages montrent qu'ils ont du goût pour le dessin, & qu'ils exécutent tout ce qu'ils entreprennent.

ANN. 1773. Octobre.

JE NE SAIS PAS comment ces peuples s'amusent dans leurs heures de loisir, car nous avons vu peu de divertissemens sur ces Isles. Les femmes nous égayoient souvent par des chansons assez agréables : elles battoient la mesure en faisant claquer leurs doigts, comme on l'a déjà dit. D'après différentes observations particulieres, nous conclûmes que leur voix & leur musique sont très-harmonieuses, & que leurs notes occupent beaucoup d'étendue. Je n'ai remarqué que deux instrumens de Musique, une grande flûte de bambous, qu'ils jouent avec le nez comme à Taïti, mais à quatre trous, tandis que celle des Taïtiens n'en a que deux, & une autre composée de dix ou onze petits roseaux de longueur

Ann. 1773. Octobre.

inégale, joints aux côtés l'un de l'autre, comme la flûte dorique des Anciens ; l'extrémité ouverte de tous ces roseaux, dans laquelle ils soufflent avec la bouche est à égale hauteur, ou sur la même ligne. Ils ont aussi des tambours, qu'on peut comparer justement à un tronc d'arbre creux : celui que j'ai examiné avoit cinq pieds six pouces de long, & trente pouces de circonférence : d'une extrémité à l'autre, il y avoit en dehors une fente large d'environ trois pouces, au moyen de laquelle on avoit creusé l'intérieur. Ils battent sur le côté de ce tronc, avec deux baguettes, & ils produisent un bruit sourd, qui n'est pas même aussi musical que celui d'un tonneau vuide.

La méthode ordinaire de se saluer, est de toucher ou de frotter avec son nez, celui de la personne qu'on aborde, comme à la Nouvelle-Zélande. Ils deploient un pavillon blanc, en signe de paix à l'égard des étrangers : mais les Insulaires, qui vinrent les premiers à bord, apporterent quelques plantes de poivre; &, avant de monter, ils les envoyerent dans le vaisseau, témoignage de bienveillance encore plus solemnel. Leur franchise, lorsqu'ils monterent sur nos bords & nous reçurent à terre, me fait penser que des alarmes étrangeres ou domestiques, ne troublent pas souvent la paix dont ils jouissent ; ils ont cependant des armes formidables, des massues & des piques de bois dur, des arcs & des traits. La forme de leurs massues, de trois à cinq pieds de long, varie ainsi qu'on les représente dans la figure. Leurs arcs & leurs traits sont assez mauvais : les premiers sont très-minces, & les seconds d'un foible roseau, garnis de bois dur

à la pointe Quelques-unes de leurs piques ont plusieurs barbes, & elles doivent être fort dangereuses quand elles portent coup. Ann. 1773. Octobre.

ILS OBSERVENT un singulier usage, ils mettent sur leur tête tout ce que vous leur donnez, nous pensâmes que c'est une maniere de remercier On les exerce à cette politesse dès l'enfance, car, lorsque nous offrions quelque chose aux petits enfans, la mere élevoit la main de l'enfant au dessus de sa tête. Ils suivoient même cette coutume dans leurs échanges avec nous, ils portoient toujours à leur tête ce que nous leur vendions, comme si nous le leur avions accordé pour rien, quelquefois ils examinoient nos marchandises, & ils les rendoient, si elles ne leur convenoient pas, mais, quand ils les portoient à leur tête, le marché étoit irrévocablement conclu. Très-souvent les femmes me prenoient la main, la baisoient, & l'élevoient au-dessus de leur tête Il s'ensuit de-là que cette habitude, qu'ils appellent *fagafatée*, a différens objets suivant les circonstances, mais que c'est toujours une marque de politesse.

IL FAUT remarquer que le stupide Chef ou Roi, dont j'ai parlé, n'eut jamais pour moi cette civilité, malgré les présens que je lui fis.

VOICI une autre coutume plus singuliere nous avons reconnu que la plus grande partie des hommes & des femmes, manquent d'un petit doigt & souvent des deux (a) : cette

(a) Cette Coutume n'est pas particuliere aux Habitans des Isles des Amis Voyez les Recherches Philosophiques sur les Americains; Tome II. & l'Esprit des Usages & des Coutumes des différens Peuples L. t.

Ann. 1773. Octobre.

mutilation est commune à tous les rangs, à tous les âges & à tous les sexes : elle n'a pas lieu non plus à un certain tems de la vie, car j'ai vu des jeunes & des vieux, &c. à qui on venoit de la faire, & excepté quelques très-petits enfants, j'ai trouvé très peu d'Insulaires qui eussent les mains entieres. Elle est plus universelle, cependant parmi les vieillards que parmi les jeunes gens, du moins chacun de nos MM. fit cette remarque. Mais M. Wales rencontra un jour un homme très âgé, à qui il ne manquoit aucun de ses doigts. « Comme on avoit déjà coupé le petit doigt aux enfans » que nous voyions courir nuds, nous demandâmes à » connoître la cause de cette mutilation; nos recherches » furent d'abord inutiles, mais nous apprîmes ensuite » qu'elle se fait à la mort de leurs parens & de leurs Amis, » ainsi que chez les Hottentots, les Guaranos du Paraguay, » & les Californiens. »

Ils se brulent & se font en outre des incisions près de l'os de la joue : les uns avoient encore une croûte, ou du pus sur la plaie, &, chez d'autres, on appercevoit des cicatrices, & une peau brûlée. « Nous n'avons jamais pu con» noître comment & pourquoi ils se brûlent ainsi, mais » nous supposâmes que c'est un remede, comme le *Moxa* » des Japonois contre différentes maladies. »

Je n'ai remarqué parmi eux, ni malades, ni boiteux, ni estropiés : ils paroissoient tous sains, forts & vigoureux; preuve de la bonté du climat qu'ils habitent.

J'ai souvent parlé d'un Roi, ce qui suppose que le gouvernement est administré par une seule personne, quoique

je n'en fois pas abſolument ſûr. On nous indiqua l'homme qui paſſoit pour le ſeul maître, & nous n'avions aucune raiſon d'en douter. Cette circonſtance, jointe à plusieurs autres, donne lieu de croire que le gouvernement reſſemble beaucoup à celui de Taïti, c'eſt-à-dire, qu'il y a un Roi ou Chef ſuprême, appellé *Areeke*, qu'il a ſous lui des Chefs, ou Gouverneurs, qui ſont peut-être les ſeuls propriétaires de certains diſtricts, & pour leſquels le peuple montre beaucoup d'obéiſſance. J'ai remarqué un troiſieme rang de Chefs, qui jouiſſent d'une aſſez grande autorité ſur le peuple : mon ami Attago étoit de cette claſſe. Je penſe que toutes les terres à Tongatabu appartiennent en propriété à des particuliers, & qu'il y a, comme à Taïti, une claſſe de Serviteurs ou d'Eſclaves qui n'en ont point. Il ſeroit déraiſonnable de ſuppoſer que tout eſt en commun dans un pays auſſi cultivé que celui-ci. L'intérêt étant le principal reſſort de l'induſtrie, peu d'hommes ſe donneroient la peine de cultiver & de planter, s'ils ne s'attendoient pas à recueillir le fruit de leur travail. J'ai vu ſouvent des troupes de ſix, huit ou dix Inſulaires, apporter au marché des fruits, &c. à vendre; un homme ou une femme veilloit à cette vente, il ne ſe faiſoit aucun échange que de ſon conſentement, & tout ce que nous donnions en paiement, paſſoit à cette perſonne, preuve que le tout lui appartenoit, & que les autres étoient ſeulement ſes ſerviteurs. Quoique la Nature ait été prodigue de ſes richeſſes envers ces Iſles, on peut dire cependant que les Habitans gagnent leur pain à la ſueur de leur front. Le degré de perfection, où ils ont porté la culture, doit leur avoir coûté d'immenſes travaux, ils en ſont bien récompenſés aujourd'hui, par les riches

Ann. 1773. Octobre.

ANN. 1773. Octobre.

productions que la nation semble partager. Personne ne manque de ce qui est nécessaire aux premiers besoins de la vie. La joie & le contentement se peignent sur chaque visage. L'aisance & la liberté sont en effet répandues dans toutes les classes du peuple; les besoins qu'ils éprouvent, ils peuvent les satisfaire, & ils vivent sous un climat où il n'y a ni froid, ni chaleur extrêmes. Si la Nature leur a refusé quelque chose, c'est l'eau douce: comme elle est renfermée dans les entrailles de la terre, ils sont obligés de creuser beaucoup pour en avoir. Nous n'avons apperçu qu'un puits à Amsterdam, & pas un seul ruisseau courant. A Middelburg, nous n'avons vu d'eau que dans les vases des Insulaires: mais comme elle étoit douce & fraiche, sûrement ils l'avoient puisée sur l'Isle, & sans doute proche de l'endroit qu'ils habitoient.

NOUS CONNOISSONS si peu leur Religion, que j'ose à peine en faire mention. Les bâtimens appellés *A-fiatoucas*, y ont certainement quelque rapport. Plusieurs de nos MM. penserent que ce sont simplement des cimetieres. Je puis assurer, par expérience, que ce sont des lieux où des Insulaires, revêtus d'une fonction spéciale, prononcent des harangues étudiées que je pris pour des prieres, ainsi qu'on l'a déjà dit. Je suis porté à croire que ce sont tout-à-la-fois des temples & des cimetieres, comme à Taïti, ou comme en Europe. Mais je ne juge pas que les statues grossieres que nous y vîmes, soient des idoles, d'autant plus que M. Wales m'informa que les Insulaires l'engagerent à tirer un coup de fusil sur l'une d'elles qu'ils établirent au milieu d'un champ.

UNE CIRCONSTANCE

UNE CIRCONSTANCE nous fit connoître que, pour un objet ou pour un autre, les Naturels se rendent souvent à ces A fiatoucas quoique le grand espace, qui est devant ces édifices, fût couvert d'un verd gazon, l'herbe y étoit très-courte. Il ne paroissoit pas qu'on l'eût coupée, mais il me sembla qu'en s'y asseyant ou qu'en la foulant, on l'avoit empêché de croître. ANN. 1773. Octobre.

IL NE SEROIT PAS RAISONNABLE de supposer que, dans un intervalle de quatre ou cinq jours, nous ayons acquis des connoissances bien exactes de leur Police civile & religieuse, sur tout si l'on veut faire attention que nous entendions très-peu leur langage : les deux Insulaires, qui étoient sur notre vaisseau, ne purent d'abord rien entendre, mais, en devenant avec eux plus familiers, ils trouverent que leur langue est, à-très-peu de chose près, la même que celle des Taiti & des Isles de la Société. Les dialectes ne sont pas plus différens que ceux des Provinces septentrionales & méridionales de l'Angleterre, comme on le voit par le Vocabulaire.





CHAPITRE IV.

Passage d'Amsterdam au Détroit de la Reine Charlotte ; Entrevue avec les Insulaires ; séparation des deux Vaisseaux.

Ann. 1773. Octobre. AU MOMENT où nous allions appareiller, nous eûmes la visite d'une pirogue montée par quatre hommes, qui amenoient avec eux un des tambours dont nous avons fait mention, & sur lequel un des Indiens battoit continuellement, dans le dessein, sans doute, de nous charmer par cette musique. J'achetai le tambour pour une piece d'étoffe & un clou, & je saisis cette occasion d'envoyer à mon ami Attago du froment, des pois & des feves, que j'avois oublié de lui remettre avec les autres semences dont je lui avois fait présent. Dès que nous eûmes congédié cette pirogue, nous cinglâmes au Sud avec un bon vent frais du S. E. ¼ E. Mon intention étoit de marcher directement vers la Nouvelle-Zelande, & de renouveller, dans le détroit de la Reine Charlotte, notre provision d'eau & de bois, pour tenter ensuite de nouvelles découvertes au Sud & à l'Est.

8 L'APRÈS MIDI DU 8, nous eûmes connoissance de l'Isle de Pilstart, elle nous restoit dans le S. O ¼ O ½ O à la distance de sept ou huit lieues. Cette Isle, déjà découverte par Tasman, située par 22d 26' de latitude Sud, &

147^d 59′ de longitude Oueſt, gît dans la direction du Sud 52^d Oueſt, & à trente-deux lieues de diſtance de Middelburg. Elle eſt plus remarquable par ſa hauteur que par ſon circuit, car elle renferme deux montagnes d'une grande élévation, & qui ſemble ſéparer une vallée profonde. Ann. 1774. Octobre.

« CE NOM de Pylſtart lui a été donné à cauſe des oiſeaux
» qu'y virent les Navigateurs Hollandois, & qui, ſuivant
» toute apparence, étoient des oiſeaux du tropique :
» Pylſtaert ſignifie littéralement *flèche-en queue* : cet oiſeau
» a effectivement deux longues plumes à la queue, &
» c'eſt de-là que lui vient ſon nom françois de *paille-*
» *en-queue* (a). »

APRÈS quelques heures de calme, le vent repararut au S. O. & nous portâmes au S. E. toutes voiles dehors ; mais, le 10, le vent ayant tourné du Sud au S. E. & à l'E. S. E. nous reprîmes notre route au S. S. E. 10.

» NOUS DÎMES adieu aux Iſles du tropique, & nous
» fîmes route une ſeconde fois vers la Nouvelle-Zélande.
» Quatre mois s'étoient écoulés depuis notre départ de
» cette Iſle, &, dans cet intervalle, nous avions traverſé la
» mer du Sud par des latitudes moyennes, au milieu de
» l'hiver : nous avions examiné un eſpace de plus de
» 40 degrés de longitude entre les tropiques, & rafraîchi
» les équipages à Taïti, aux Iſles de la Société, & aux
» Iſles des Amis pendant trente un jours. La ſaiſon de

(a) Voyez la Collection de M. Dalrymple; *Vol. II.* ces Oiſeaux y ſont appellés *Canards ſauvages.*

ANN. 1773. Octobre. » continuer nos découvertes dans les hautes latitudes méridionales s'avançoit, & les rochers sauvages de la Nouvelle-Zélande, devoient nous prêter une seconde fois un asyle, » aussi long-temps qu'il le faudroit, pour préparer nos » voitures & nos agrès à affronter les tempêtes & les » rigueurs des climats glacés.

» Dès que nous eûmes quitté la zone-torride, des » troupes d'oiseaux de mer suivirent les vaisseaux, & vol-
12. » tigerent sur les flots autour de nous. Le 12, nous apperçûmes une albatrosse : ces oiseaux, qui n'osent jamais » passer le tropique, rodent delà jusqu'au cercle polaire.

16. » QUELQUES MATELOTS trouverent, le 16, dans le » puits de la pompe, un chien qu'ils apporterent sur le » pont. Cet animal, acheté à l'isle d'Huaheine comme » plusieurs autres de la même espece, avoit opiniâtrement » refusé de prendre de la nourriture, &, suivant toute » apparence, il avoit vécu dans ce trou, sans aliment, pendant trente-neuf ou quarante jours. Ce n'étoit plus qu'un » squelette, ses jambes étoient resserrées, & il jettoit du » sang par l'anus : il avoit, sans doute, souffert des tourmens affreux. La nuit, plusieurs *Medusæ* passerent près » du vaisseau, nous les reconnûmes à leur lueur phosphorique. Elles étoient si lumineuses, que le fond de la mer » sembloit contenir des étoiles plus brillantes que le firmament. »

21. LE 21, à cinq heures du matin, nous eûmes vue de la Nouvelle-Zélande, qui s'étendoit du N. O. $\frac{1}{4}$ N. au O. S. O.

A midi, le Cap Table nous restoit à l'Ouest, à la distance de huit ou dix lieues. Je souhaitois ardemment avoir quelque communication avec les habitans de cette partie de l'isle, aussi loin au Nord qu'il me seroit possible, c'est-à-dire, dans les environs des baies de Pauvreté & de Tologa, où je crois qu'ils sont plus civilisés qu'autour du detroit de la Reine Charlotte. Je voulois leur donner des cochons, des poules, des graines, des racines, &c. dont je m'étois pourvu. Le vent, passant au Nord & au N. O. me permit d'attaquer la terre, un peu au Nord de Port-Land, & nous approchâmes la côte d'aussi près que le permettoit notre sûreté. Ann. 1773. Octobre.

« Les côtes sont blanches & escarpées du côté de la » mer, & nous découvrions les huttes & les forteresses des » Naturels, semblables aux nids des aigles, placés sur le » sommet des rochers. »

Nous apperçûmes les habitans sur le rivage ; mais ils n'entreprirent point de nager vers nous. Sur cela, nous arrivâmes sous Port-Land, où nous restâmes en panne quelques tems, pour que les Indiens pussent se rendre à notre bord, & pour attendre l'Aventure. On découvroit sur Port-Land beaucoup d'Insulaires, mais ils ne paroissoient pas vouloir nous accoster, il est vrai qu'alors l'impétuosité du vent les auroit seul empêché de le tenter. Aussi tôt donc que nous eûmes rallié l'Aventure, nous fîmes voiles pour le Cap Kinappers, que nous doublâmes à cinq heures du matin, & nous continuâmes de côtoyer le rivage jusqu'à neuf heures, n'étant plus qu'à trois lieues de Black-Head, quelques pirogues se détacherent du rivage, je fis mettre

An. 1773. Octobre.

à la cape afin de leur laisser le loisir d'arriver au vaisseau; mais je donnai le signal à l'Aventure de poursuivre, ne voulant perdre que très-peu de momens.

LA PREMIERE PIROGUE, qui nous aborda, n'avoit à son bord que des pêcheurs, qui nous vendirent du poisson pour des pièces d'étoffe & des clous. La seconde étoit montée par deux Indiens, que leur vêtement & leur demarche me firent prendre pour des Chefs. Nous les engageâmes à monter sur le pont, en leur présentant des clous & d'autres articles. Ils recherchent les clous avec un empressement, qui montre assez qu'on ne peut rien leur offrir de plus précieux. Je donnai à celui de ces deux hommes, qui me parut le plus distingué, les cochons, les poules, les semences & les racines. Je crois qu'il n'imaginoit pas d'abord que je voulusse les lui laisser, car il y fit peu d'attention, jusqu'au moment qu'il ne douta plus que ce ne fût pour lui. Ce qui est assez singulier, un pareil don ne le jeta pas dans le même ravissement, qu'un grand clou que je lui offris. Néanmoins je remarquai, qu'en s'éloignant, il considéroit avec plaisir les cochons & les poules qu'il venoit de recevoir. Il rangeoit ces animaux les uns à côté des autres, & il veilloit à ce qu'on ne lui en enlevât pas. Il me promit de n'en tuer aucun, & s'il tient sa parole, & qu'il en ait quelques soins, l'Isle entiere pourra bientôt s'en trouver peuplée, car je lui laissai deux truies, deux verrats, quatre poules & deux coqs. Les semences etoient de celles qui auroient pour eux le plus d'utilité, du froment, des fèves & des haricots de France, des pois, des choux, de grosses raves, des oignons, des carottes, des panais, des ignames, &c. Ces Insulaires

n'avoient pas oublié l'*Endeavour*, car les premieres paroles qu'il prononcerent furent, *Matou no te pow pou* (nous avons peur des canons) Comme ils ne pouvoient point ignorer ce qui étoit arrivé au Cap Kidnappers dans mon premier Voyage, ils connoissoient, par expérience, les effets terribles de ces pieces meurtrieres. ANN. 1773. Octobre

« L'UN de ces deux Indiens étoit d'une grande taille & » d'un moyen-âge il avoit un vêtement elegant de lin de » la Nouvelle Zelande, & d'une forme nouvelle pour » nous · ses cheveux, arranges suivant la derniere mode » du pays, étoient attaches au haut de la tête, huiles & » garnis de plumes blanches Il portoit, à chaque oreille, un » morceau de peau d'albatrosse, couverte de son duvet » blanc, & son visage étoit *tatoué* en lignes courbes & » spirales M Hodges fit son portrait, & il y en a une » gravure dans ce Voyage.

» AYANT OBSERVÉ que le Capitaine Cook tiroit les clous » qu'il lui donnoit de l'un des trous du cabestan, où son » Secretaire les avoit mis, il tourna en entier le cabestan, » & il examina chacun des trous, comme pour voir s'il » n'y en avoit plus, ce qui prouve le prix qu'ils attachent » aux outils de fer depuis le premier voyage de l'*Endeavour*; » car, lors de cette premiere expédition, les Zélandois » vouloient à peine les recevoir.

» NOTRE INSULAIRE de Bolabola, Œdidée, qui ne » comprit pas d'abord la langue des Zélandois comme » Tupia, apprenant de nous que ce peuple n'a point de

Ann. 1773. Octobre.

» noix de cocos ni d'ignames, alla en chercher pour les » offrir au Chef, mais, quand nous l'assurâmes que le » climat n'étoit pas favorable à la culture des palmiers, il ne » lui présenta que les ignames, & il lui fit sentir en même » tems, par une harangue, tout le prix des cochons, des » volailles, des semences, &c. qu'il recevoit de nous. Après » que notre Compagnon de voyage eut bien parlé, le » Zelandois, par reconnoissance, nous laissa sa hache de » bataille toute neuve: la tête bien sculptée étoit ornée de » plumes rouges de parrot, & de poils blancs de chien.

» LES DEUX INDIENS, avant de partir, nous donnerent le » spectacle d'un heiva, ou d'une danse guerriere: ils frap- » perent du pied: ils brandirent leurs courtes massues, » leurs piques, &c. ils firent des contorsions de visage » effrayantes, ils tirerent la langue, & beuglerent d'une » maniere épouvantable. »

NOUS FORÇAMES de voiles au Sud, le vent s'étant fait O. S. O. L'après-midi, il fraîchit considérablement, & souffla par grains très-violens. Dans un de ces grains, nous perdîmes notre petit mât de perroquet, qui portoit la voile un peu trop longue. La crainte d'écarter la terre, me fit
22. faire toute la diligence possible. Le 22, à sept heures du matin, nous revirâmes de bord, & côtoyâmes le rivage. Le Cap Turn-Again nous restoit alors vers le N. O. ¼ N. à six ou sept lieues. L'*Aventure* se trouvant fort loin sous le vent, nous supposâmes qu'elle n'avoit pas observé le signal, & qu'en continuant sa marche, elle s'étoit séparée de nous. Durant la nuit, que nous passâmes à la cape, le

vent

vent s'accrut au point de nous réduire à nos deux basses voiles ; il tourna aussi du S. O. au S. S. O. & fut accompagné d'une pluie si forte, qu'elle inonda toutes les chambres. ANN. 1773. Octobre.

LE 23, à neuf heures du matin, le ciel s'éclaircit, & le vent devint assez maniable pour porter nos huniers, tous les ris pris. A sept heures, nous avions amené le Cap Turn-Again ; & alors je revirai de bord, & je marchai au large. A midi, le même Cap nous restoit un peu au Nord, à six ou sept milles de distance. La latitude observée fut de 41^{d} 30' Sud. Bientôt après le vent mollit, & il y eut presque calme, &, dans l'espérance qu'il seroit suivi d'une brise plus favorable, on hissa un autre petit mât de perroquet, on gréa les vergues du grand & du petit perroquet, & on largua tous les ris des huniers. L'événement ne répondit pas à nos vœux. Le vent cependant devint un peu plus favorable, c'est-à-dire, qu'il passa à l'O. $\frac{1}{4}$ N.O. ce qui nous permit de porter au Sud, avec toutes nos voiles, le long du rivage, mais bientôt sa violence s'accrut au point de nous obliger à ferler les voiles que nous venions de tendre, & à gouverner sous nos voiles basses & nos huniers tous les ris pris, & ce fut ainsi que nous passâmes la nuit. Au point du jour, le lendemain, le vent devenu maniable, nous fûmes de nouveau tentés de larguer les ris & de gréer nos vergues de perroquet, & ce fut encore un travail perdu, car, vers les neuf heures, nous fûmes de rechef réduits à nos basses voiles. Bientôt après, l'Aventure nous joignit, &, à midi, le Cap Pallisser nous restoit à l'Ouest, à neuf ou dix lieues. Ce Cap est la pointe septentrionale d'Eaheinomauwee. Nous continuâmes de cingler au Sud 23. 24.

Ann. 1773. Octobre. jusqu'à minuit, que le vent mollit & passa au S. E. & trois heures après, il y eut calme. Nous larguâmes alors les ris, comptant que le premier vent nous seroit sûrement plus favorable. Nous nous trompions. Le vent parut ne s'être reposé un moment, que pour devenir plus furieux & nous assaillir avec plus d'impétuosité. A cinq heures du

25. matin, le 25, il souffla de la partie du N. O. & nous gouvernâmes sur le Cap Palliser, qui nous restoit alors au N. N. O. à huit ou neuf lieues de distance, mais se renforçant de plus en plus, nous prîmes les ris l'un après l'autre, jusqu'à ce que, soufflant avec une violence incroyable, nous fûmes enfin forcés de serrer toutes nos voiles, & d'aller à mâts & à cordes. La mer grossissoit à mesure que le vent devenoit plus orageux, de sorte qu'il falloit nous soutenir contre un vent en tourmente, & des vagues qui s'élevoient comme des montagnes. Après avoir été ainsi battu de la tempête pendant deux jours, nous arrivions à la vue du port, mais un ouragan terrible nous chassa au large. Ce dernier grain fut suivi de deux circonstances favorables, qui nous donnerent quelque consolation, c'est que nous pouvions très-bien nous soutenir au large, & que nous ne craignions pas de tomber sous le vent de la côte.

La tempête dura tout le jour sans interruption.

« Quoique nous fussions au-dessous d'une côte élevée » & remplie de montagnes, cependant les vagues s'élevoient très-haut, & elles se prolongement à une grande » distance : la violence des raffales les dispersoit en va» peurs qui obscurcissoient, de toute part, la surface de la

» mers, & comme le Soleil brilloit dans un ciel sans nuage, » l'écume blanche éblouissoit nos yeux. Nous roulions çà & » là à la merci des flots, nous embarquions souvent de » grosses lames, qui tomboient sur les ponts avec une vitesse » prodigieuse, & détruisoient tout ce qu'elles rencontroient. » Les entorses continuelles qu'essuyoit le bâtiment, relâ» choient les cordages & les manœuvres, & dérangeoient » d'ailleurs tout ce qui étoit dans le vaisseau, de maniere » que les yeux n'appercevoient qu'une scène générale de » bouleversement & de confusion. Dans un de ces énormes » roulis, la caisse d'armes posée sur le gaillard d'arriere, » fut arrachée de sa place, &, sans le grillage de plat-bord, » elle seroit tombée à la mer sous le vent. L'un des Vo» lontaires, M. Hood, qui se trouva devant elle, échap» pa, par hasard, en se baissant, lorsqu'il la vit se détacher, » & il ne reçut aucune contusion, parce qu'il eut l'adresse » de se placer dans l'angle que fit la caisse avec le grillage. » Le désordre des élémens n'écarta pas de nous les oiseaux. » De tems en tems, un fauchet noir voltigeoit sur la » surface agitée de la mer, & rompoit la force des lames, » en s'exposant à leurs actions. L'aspect de l'Océan étoit » alors superbe & terrible : tantôt au sommet d'une grosse » vague, nous contemplions une vaste étendue, sillonnée » par un nombre infini de profonds canaux : d'autres fois la » vague se brisoit subitement sous nous, & nous plongeons » dans une vallée profonde, tandis qu'une nouvelle mon» tagne s'élevoit à nos côtés, & de sa tête écumeuse & chan» celante, menaçoit de nous engloutir. La nuit amena de » nouvelles horreurs, sur-tout pour ceux qui n'étoient pas » accoutumés à la mer dès leur enfance. On ôta les vitres

ANN. 1773. Octobre.

ANN. 1773. Octobre.

» de la chambre du Capitaine, & on mit des volets en » place, pour prévenir l'embarquement des vagues lorsqu'on » revireroit le vaisseau. Cette opération troubla, dans sa re-» traite, un scorpion caché au fond d'une crevasse : il étoit » probablement entré à bord, avec les fruits que nous avions » pris sur les Isles. Notre ami Œdidee nous assura qu'il ne » faisoit point de mal, mais sa figure seule inspiroit la crain-» te (*a*) L'eau remplissoit les lits de tous les postes, & » d'ailleurs le rugissement épouvantable des vagues, le cra-» quement des couples & le roulis nous privoient du re-» pos. Ce qui achevoit de détruire la tranquillité, nous » entendions les voix des Matelots plus fortes que les vents » ou que la mer en fureur, vomissant des imprécations » affreuses. Il est impossible d'imaginer quels juremens bi-» zarres inventoit leur emportement. Accoutumés aux dan-» gers dès le bas-âge, l'image de la mort n'arrêtoit point » leurs blasphêmes. Je ne connois rien de comparable à » l'horrible energie de leurs imprécations, si ce n'est celle » d'Ernulphe dans *Tristam Shandy*. »

LE SOIR, nous fîmes une bordée en arriere, pour rallier l'Aventure, que nous n'appercevions plus sous le vent, &, après avoir couru jusqu'à la hauteur, où nous supposions qu'elle devoit être, nous revirâmes de bord, sans en avoir connoissance : les lames, qui s'élevoient très haut, obscurcissoient toujours l'horison, en se brisant, & nous ne voyions pas à un mille autour de nous. A minuit, le vent

(*a*) Voyez la Collection de M. Hawkesworth.

diminua, &, l'instant d'après, nous fûmes en calme : le vent ayant ensuite reparu dans le S. O., nous revirâmes de bord, & sous nos voiles basses & nos huniers, tous les ris pris, nous gouvernâmes vers la terre, dont la tempête nous avoit écartés. Le vent, qui ne tarda pas à fraîchir, se fixa au Sud, mais l'Aventure se trouvoit en arrière à quelque distance : je louvoyai pour l'attendre jusqu'à huit heures, qu'étant ralliée, nous fîmes voile ensemble au N. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ O. pour le détroit. ANN. 1773. 26 Octobre.

« LES PINTADES, les fauchets noirs, & d'autres petrels, nous environnoient en grosses troupes, & nous passâmes près d'une albatrosse assise & endormie sur l'eau. La tempête précédente l'avoit peut-être fatiguée. »

A MIDI, nous observâmes 42^{d} 24$'$ de latitude Sud, estimant que le Cap Pallisser nous restoit au Nord, à la distance de dix-sept lieues. Notre vent favorable ne fut pas d'une durée suffisante : il diminua par degrés dans l'après-midi, jusqu'au calme. Il fut suivi d'une brise assez fraîche qui s'éleva du Nord, sur les dix heures, & nous portâmes à l'Ouest.

A TROIS HEURES DU MATIN, comme nous nous trouvions à la hauteur du Cap Campbell, qui est au côté occidental du détroit, nous revirâmes de bord & gouvernâmes sur le Cap Pallisser, avec nos basses voiles & nos huniers, tous les ris pris, par un beau tems & un vent très-frais du N. O. A midi, nous changeâmes de bordée, & gouvernâmes au 27.

ANN. 1773. Octobre. S. O., le Cap Pallifer nous restant à l'Ouest, à quatre ou cinq lieues de distance. L'après-midi, le vent se renforça de maniere à nous réduire à nos basses voiles, & nous continuâmes de porter au S. O. jusqu'à minuit, que nous revirâmes, & nous prîmes tous les ris des huniers.]

28. LE 28, à huit heures du matin, nous revirâmes de bord, & reportâmes au S. O. jusqu'à midi, que nous fûmes obliges de mettre à la cape sous la misaine. Dans ce moment, la haute terre, au-dessus du Cap Campbell nous restoit à l'Ouest à dix ou douze lieues. L'Aventure se trouvoit à quatre à cinq milles sous le vent à nous. L'après-midi, le vent commençant à devenir moins impetueux, nous deployâmes la grande voile, prîmes tous les ris du grand hunier, & fîmes route au Nord, le vent ayant passé à l'O. N. O., & à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. grand frais, accompagné de violentes rafales.

29. LE MATIN du 29, le vent devint plus maniable & passa au S. O. joli frais. Nous nous hâtâmes d'en profiter, & fîmes route avec toutes nos voiles pour amener le Cap Pallifer, qui, à midi, nous restoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{4}$ N., à la distance d'environ six lieues. « L'Officier de quart avoit apperçu le » matin plusieurs trombes. » Le vent se maintint entre le S. O. & le Sud, jusqu'à cinq heures du soir, qu'il y eut calme. Nous étions alors éloignés d'environ trois lieues du Cap. A sept heures, une jolie brise se leva du N. N. E., telle que nous la desirions, nous croyions déjà pouvoir marquer, pour le lendemain, l'heure de notre entrée dans le detroit, mais, à neuf heures, le vent, qui repassa au N. O., son ancien rumb, souffla grand frais, &, de conserve

avec l'Aventure, nous gouvernâmes au S. O., sous nos basses voiles & nos huniers, les ris pris. L'Aventure se maintint dans nos eaux jusqu'à minuit, qu'elle se trouvoit à deux ou trois milles en arriere: bientôt après, elle disparut, &, au retour du jour, nous ne la découvrîmes point. Nous supposâmes qu'elle avoit revire de bord, & porté au N. E., manœuvre qui nous la fit perdre de vue. ANN. 1773. 30 Octobre.

NOUS CONTINUAMES de faire route à l'Ouest, par un vent de N. N. E., qui fraîchit au point de nous forcer de mettre à la cape sous nos deux basses voiles, après nous avoir déchiré le grand hunier, qui étoit tout neuf. A midi, le Cap Campbell nous restoit à l'O. ½ N. O., à la distance de sept ou huit lieues. Vers les trois heures de l'après-midi, le vent devint maniable & se fit plus Nord, de sorte que nous parvînmes à rallier la terre sous les montagnes de neige, à quatre ou cinq lieues au vent des Lorgneurs (*Lookers on*) où il paroissoit y avoir une grande baie. Je regrettois le départ de l'Aventure, car, si elle eût été avec nous, nous aurions abandonné le dessein d'aller dans le détroit, pour y faire du bois & de l'eau, & nous eussions cherché plus au S. un mouillage propre à nous en fournir, le vent étant alors favorable pour ranger la côte. Mais notre séparation m'obligeoit à gagner le détroit, lieu du rendez-vous.

COMME nous approchions la terre, nous vîmes de la fumée en plusieurs endroits le long du rivage, signe certain que la côte étoit habitée. Les sondes rapporterent de quarante-sept à vingt-cinq brasses; quarante-sept à la distance de trois milles du rivage, & vingt-cinq lorsque nous en fûmes

Ann. 1773. Octobre. à un mille, où nous revirâmes de bord, portant le Cap à l'Est, sous nos basses voiles, & nos huniers les ris pris, que la violence des vents nous obligea bientôt de ferler. Nous continuâmes de marcher à l'Est toute la nuit, dans l'espérance de découvrir l'Aventure avec le jour.

31. COMME nous ne l'appercevions point, nous revirâmes de bord, & mîmes à la cape sous notre misaine, & le foc de derriere ; le vent soufflant par grains violens & continuels, mais nous ne demeurâmes pas long-tems dans cette situation ; le vent devint plus maniable, &, comme il nous permit de porter nos deux basses voiles, nous gouvernâmes à l'Ouest. A midi, les montagnes de neige nous restoient O. ¼ N. O., à douze ou quatorze lieues. Vers les six heures du soir, le vent calma, mais son repos ne fut que momentané ; car, l'instant d'après, il recommença à souffler avec une nouvelle furie, & nous obligea de capayer sous la voile d'étai d'artimon. Nous restâmes dans cet état jusqu'à minuit que la tourmente diminua peu à peu, &, deux heures après, il y eut calme.

1 Novembre. LE PREMIER DE NOVEMBRE, à quatre heures du matin, le calme fut suivi d'une brise du Sud, qui, bientôt après, se renforça, & fut accompagné de brumes & de pluies, qui nous firent croire que les vents du N. O. nous avoient enfin abandonnés ; car il faut observer que, tant qu'ils régnerent, le ciel fut presque toujours sans nuage. Nous ne manquâmes pas de profiter d'un vent si favorable & de deployer toutes nos voiles, faisant route pour rallier le Cap Campbell, qui, à midi, nous restoit au N. à trois ou quatre lieues. A

deux

deux heures nous doublâmes ce Cap, & entrâmes dans le détroit, un vent frais en pouppe. Nous croyions être sûrs d'arriver au port le lendemain au matin. Nos espérances furent encore une fois trompées. A huit heures, comme nous étions en travers de la baie sombre, notre bon vent fut remplacé par un vent du Nord, qui céda bientôt la place à ce vent si redoutable du N. O, qui ne tarda pas à souffler avec son impétuosité ordinaire. Je passai la nuit à louvoyer ; mais toutes mes bordées furent désavantageuses, & le jusant nous fit perdre ce que nous avions gagné avec le flot. Le lendemain, j'allai accoster le rivage de d'Eaheinomauwée. Au lever du soleil, l'horizon étant extraordinairement clair, nous cherchions à découvrir l'Aventure, n'en ayant point connoissance, nous jugeâmes qu'elle étoit entrée dans le détroit En approchant du rivage dont on a parlé, nous découvrîmes, sur la côte orientale du Cap Téerawhite, un nouveau passage, que je n'avois pas remarqué en 1770. Fatigué de lutter contre les vents forcés du N. O., je résolus de gagner ce passage, s'il étoit praticable, ou de jeter l'ancre, dans la baie qui se trouve à l'entrée. Le flot étant en notre faveur, après avoir couru un bord au large, nous fîmes voile dans la baie, le long du rivage occidental, ayant de trente-cinq à quarante brasses d'eau, d'un fond par-tout propre à l'ancrage. A une heure, nous amenâmes l'entrée du passage, au moment que le jusant commençoit à reverser, le vent étant aussi contre nous, il fallut laisser tomber l'ancre par douze brasses d'eau, fond de sable fin. Le plus oriental des rochers noirs, qui sont sous la rive gauche de l'entrée du passage, nous restoit au N $\frac{1}{4}$ N. E. à la distance de quatre ou cinq heues.

ANN. 1773. Novembre. 2.

Ann. 1773. Novembre. « Les environs de cette baie sont des montagnes noirâtres & pelées, d'une grande élévation, presqu'entièrement destituées de bois & d'arbrisseaux, & qui s'avancent en longues pointes dans la mer. La baie elle-même, sembloit s'étendre fort avant entre les montagnes; & sa direction nous laissoit en doute si la terre, sur laquelle git le Cap Tierrawittee, n'est pas une Isle séparée d'Eaheinomauwée. Ce misérable pays étoit cependant habité. »

A peine fûmes-nous à l'ancre, que nous vîmes arriver trois pirogues, dont deux s'étoient détachées d'un côté du rivage, & une de l'autre. Il ne fallut pas faire aux Indiens de vives instances, pour en attirer trois ou quatre à bord. Les clous furent de tout ce qu'on pût leur présenter, ce qui leur fit le plus de plaisir. J'offris à l'un d'eux, deux coqs & deux poules, mais il les reçut avec une indifférence qui me fit croire qu'il n'en prendroit pas beaucoup de soin.

« Ils portoient des vêtemens très-sales & très-mauvais, auxquels ils donnoient le nom de *Boghée*, *Boghée*. La fumée qu'ils respirent continuellement dans leurs petites cabanes, & un amas d'ordures, qu'ils n'avoient peut-être jamais lavé depuis leur naissance, cache entièrement la couleur de leur teint & répand sur leur visage un jaune noir. La saison de l'hiver, qui alloit finir, les avoit probablement forcé à manger des poissons pourris, ce qui, joint à l'huile rance, dont ils remplissent leurs cheveux, les rendoit d'une puanteur si insupportable, que nous les sentions & qu'ils nous dégoûtoient de très-loin.

» AU PREMIER MOMENT où ils n'auront rien pour satis-
» faire leur appetit, ils tueront sûrement les volailles qu'on ANN. 1773. Novembre
» leur a laissées Si on peut espérer d'introduire des ani-
» maux domestiques à la Nouvelle-Zélande, il faut les dé-
» poser dans les baies peuplées au Nord, où les Habitans,
» qui paroissent plus civilisés, cultivent déjà différentes ra-
» cines pour leur subsistance. »

DEUX HEURES après que nous fûmes mouillés, le vent ayant passé au N. E., nous levâmes les ancres, qui n'étoient pas encore aux bossoirs, avant qu'il se rangeât au Sud. Nous sortîmes de la baie, à l'aide de ce vent, & nous fîmes route dans le détroit, sous autant de voiles, qu'il fut possible d'en porter, avec l'avantage ou plutôt le désavantage d'un vent toujours croissant, & déja trop fort. Nous entrâmes dans le détroit à l'approche de la nuit Après y avoir couru deux bordées, la plupart de nos voiles furent mises en pièces, & nous laissâmes tomber l'ancre par seize brasses d'eau, entre les roches noires & la rive du N. O.

LE LENDEMAIN matin, le vent mollit, & fut suivi d'un calme de quelques heures. La brise ayant ensuite soufflé du N. O nous fîmes voile dans l'anse du vaisseau, d'où nous étions partis le 7 Juin, près de cinq mois auparavant; nous n'y trouvâmes point l'Aventure, comme nous l'avions espéré. 3.





CHAPITRE V.

Relâche dans le Détroit de la Reine Charlotte; Détail sur ses Habitans Antropophages; divers incidens. Départ du Détroit. Tentatives pour rallier l'Aventure. Description de la Côte.

Ann. 1773. Novembre. NOTRE PREMIÈRE OCCUPATION, après avoir amarré, fut de dégréer toutes nos voiles; il n'y en avoit pas une seule qui n'eût besoin d'être réparée. Notre voiture & nos manœuvres avoient extrêmement souffert, avant de gagner le détroit.

AUSSI-TÔT que nous eûmes mouillé, nous reçûmes la visite des Habitans, parmi lesquels j'en reconnus plusieurs que j'avois vus en 1770, & particulièrement un vieillard, nommé Goubiah.

« CHACUN, de son côté, renouvella les connoissances qu'il » avoit faites pendant la premiere relâche: nous les appel» lâmes par leurs noms, ce qui leur causa une grande joie: » sans doute qu'ils crurent que nous nous intéressions à » eux, puisque nous les portions dans notre pensée. Le tems » étoit beau & l'air chaud pour la saison, mais ces Indiens » étoient tous couverts de ces manteaux déguenillés, dont » ils se vêtissent pendant l'hiver. Nous leur fîmes plusieurs

» questions sur la santé de ceux de leurs compatriotes que
» nous ne voyions pas, & que nous connoissions. »

L'APRÈS-MIDI, on descendit sur le rivage les futailles vides, afin de les raccommoder, les nettoyer & les remplir; & j'ordonnai qu'on dressât les tentes pour les Voiliers, les Tonneliers, & les autres Travailleurs qui devoient se tenir à terre. Le lendemain, on commença à calfater les côtés & les ponts du vaisseau, à examiner les agrêts, & à réparer les voiles, & en même-tems on coupoit du bois de chauffage, & on établissoit la forge, pour réparer les ferrures. On jeta aussi la seine, sans prendre de poisson; mais les Naturels y suppléerent, en nous en apportant une grande quantité, qu'ils échangerent contre des pieces d'étoffe d'O-Taïti, &c. 4

« TEIRATU, le Chef qui avoit prononcé une longue harangue, le 4 Juin, étoit au nombre des Naturels qui vinrent nous voir. Il portoit alors de vieux habits, ou, pour parler le langage des gens polis, il étoit en *déshabillé*, il n'avoit plus ces nattes brodées en peau de chien, & ses cheveux rattachés négligemment, au-lieu d'être peignés, étoient couverts d'une huile puante. En un mot, d'Orateur, de Chef d'une troupe de guerriers, il étoit devenu un simple pêcheur. Nous eûmes peine à le reconnoître sous ce déguisement: à la fin cependant on lui rendit quelques honneurs, on le mena dans la grand-chambre, & on lui donna des clous. Nos outils de fer & nos étoffes de Taïti, lui parurent si précieuses, ainsi qu'à ceux qui l'accompagnoient, qu'ils résolurent de s'établir près de nous, afin de profiter les premiers des avantages que leur

Ann. 1773. Novembre » offroit notre commerce, & peut-être de nous voler tout » ce qu'ils pourroient.

» Nous allames à terre le matin & l'après-midi, & nous » nous ouvrîmes un passage à travers un labyrinthe de lianes » entrelacées d'un arbre à l'autre. Œdidée, qui étoit avec » nous, erra, de son côté, au milieu de ces forêts touf- » fues, & il fut fort surpris d'y trouver un grand nombre » de différens oiseaux, dont le chant étoit agréable & le » plumage très-joli. Une quantité prodigieuse d'autres oi- » seaux suçoient les fleurs & quelquefois arrachoient la tige » des radis & des turneps dans un de nos jardins. Nous en » tuâmes plusieurs, & Œdidée, qui, de sa vie, n'avoit manié » des armes à feu, en tua aussi un au premier coup. Les sens » des peuples, qui ne sont pas très-policés, sont infiniment » meilleurs que les nôtres, affoiblis par mille accidens. » Nous fûmes sur-tout bien convaincus de cette vérité à » Taïti: les Naturels nous montroient très-souvent de petits » oiseaux dans l'épaisseur des arbres, ou des canards au » fond des roseaux, & aucun de nous ne pouvoit les apper- » cevoir.

» Le tems, qui étoit chaud & agréable, facilita nos re- » cherches Zoologiques, de maniere que le soir nous rap- » portâmes beaucoup d'oiseaux à bord. »

5. Le 5, j'ordonnai qu'on ouvrît les tonneaux, qui conte- noient la majeure partie de notre pain, & nous eûmes le chagrin d'en trouver beaucoup de gâté. Pour réparer cette perte, autant qu'il dépendoit de nous, tous les tonneaux

furent défoncés, & à mesure qu'on trioit ce biscuit, le Tonnelier mit au four celui qui étoit endommagé, afin de le faire revenir. Le matin, les Indiens enleverent d'une tente un sac d'habits, appartenant à un Matelot. Dès que j'en fus informé, j'allai les trouver dans l'anse voisine, je leur demandai les habits, & ils ne firent presque aucune difficulté de les rendre. Cette affaire s'étant bien terminée, & voyant que nous étions avec des filoux, je ne fus point fâché de cet accident, qui apprenoit aux gens de l'équipage à se tenir sur leur garde. ANN. 1773 Novembre.

NOUS VÎMES, parmi ces Habitans, la plus jeune des deux truies, que le Capitaine Furneaux avoit laissées à l'anse des Cannibales, dans notre dernier séjour. Elle boitoit d'un pied de derriere, du reste elle étoit en bon état, & très-privée. Si nous comprîmes bien ces Insulaires, le verrat & l'autre truie n'avoient point été tués, & on les gardoit dans un endroit séparé.

« EN LES TENANT ainsi à l'écart, & peut-être en se les partageant comme des dépouilles, ces Barbares empêchent la propagation de l'espèce. Trop occupés de leurs besoins journaliers, ils négligent les moyens qui pourroient seuls leur procurer une subsistance assurée, & ils s'opposent à toutes les tentatives qu'on veut faire pour les civiliser. »

ILS NOUS DIRENT aussi que les deux chèvres que nous avions déposées au haut du détroit, avoient été tuées par Goubiah, qu'ils traiterent de vieux coquin. Ainsi, tous nos efforts pour peupler cette terre d'animaux utiles, étoient rendus inutiles

Ann. 1773. Novembre. tueux par ceux mêmes, qui devoient en retirer tout l'avantage. Nous allâmes examiner nos plantations, & comme ils avoient abandonné aux soins de la Nature, les semences qu'ils avoient reçu de nous, nous les retrouvâmes dans un état florissant, à l'exception des patates: la plupart des patates avoient été deterrées, celles qui étoient restées croissoient; mais il est probable qu'elles ne parviendront pas à maturité.

« Il paroît que l'hiver est fort doux dans cette partie » de la Nouvelle-Zélande, puisqu'il ne gela pas assez pour » faire périr des plantes, qui meurent chez nous au mois » de Janvier & de Février. Les radis & les navets étoient » déjà en graines, les choux & les carottes, les oignons & » le persil, en abondance & en bon ordre: les pois & les » féves étoient entièrement perdus, & ils paroissoient avoir » été detruits par les rats. Les plantes indigènes du pays » n'étoient pas si avancées. Les arbres & les arbrisseaux » commençoient seulement à reverdir. Mais le lin, dont les » Naturels préparent leurs cordages, étoit en fleur, ainsi » que quelques autres espèces qui poussent de bonne-heure. » Après avoir cueilli du céleri & du cochleaira, & tué des » oiseaux, nous retournâmes à bord. Je travaillai sur-le-» champ à décrire & dessiner tout ce qui étoit nouveau » pour nous, & en particulier le lin, (*phormium tenax*) » qui mérite d'être universellement connu. On en a fait » une gravure qui orne ce Voyage »

6. Le lendemain, je me rendis à l'anse qu'habitoient les insulaires, pour y jeter la seine. Je pris avec moi un vetrat, une jeune

jeune truie, deux coqs & deux poules, que nous avions apportés des Isles. Je les donnai aux Zélandois, dans la persuasion qu'ils en prendroient soin, puisqu'ils conservoient, depuis six mois, la truie du Capitaine Furneaux, car je dois supposer qu'ils la prirent aussitôt après notre départ. Nous ne fûmes pas plus heureux avec la seine, que la premiere fois; mais nous achetâmes des Naturels une assez grande quantité de poisson. En faisant ce marché, je remarquai que les Indiens avoient beaucoup d'inclination à fouiller dans mes poches, & qu'ils retiroient d'une main le poisson qu'ils venoient de nous donner de l'autre. Un des Chefs entreprit de reprimer ce scandale, &, avec des yeux où se peignoit la colere, il fit semblant de vouloir écarter le peuple. Je louai sa conduite, &, en même tems, je l'observai si bien, que je le surpris tirant un mouchoir de ma poche. Je le lui laissai mettre dans son sein, sans paroître m'en appercevoir. Je lui dis ensuite ce que j'avois perdu. Il feignit d'ignorer le vol & de montrer son innocence, & lorsque je redemandois le mouchoir, il le rendit en riant, & en jouant si bien son personnage, qu'il me fut impossible de me fâcher contre lui, de sorte que nous restâmes amis, & qu'il m'accompagna à bord pour y dîner. Vers ce même-tems, nous eûmes la visite de plusieurs Insulaires d'un autre district: ils arriverent sur quatre pirogues, chargées de poissons & d'autres articles qu'ils échangerent pour des pièces d'étoffe, &c. Ces nouveaux Insulaires prirent leurs quartiers dans une anse de notre voisinage: le lendemain, de très-bonne heure, ils décamperent avec six de nos petites pièces à l'eau, & ils furent suivis de tous ceux que nous avions trouvés ici à notre arrivée. La retraite précipitée de ces derniers, fut, sans doute, occasionnée par

Ann. 1773. Novembre.

ANN. 1775. Novembre. le vol que leurs compatriotes venoient de commettre. Ils laisserent derriere eux quelques-uns de leurs chiens, & le verrat que je leur avois donné le jour précédent, & que je fis reconduire à bord. Nos futailles furent la moindre perte que nous causa la retraite de ces Habitans; nous perdions davantage dans le poisson qu'ils nous fournissoient en abondance, & à très peu de frais.

» ILS AVOIENT PROBABLEMENT ENLEVÉ les futailles pour » les cercles de fer; en nous fournissant du poisson encore » un jour, ils auroient reçu en fer travaillé pour leur usage, » trois ou quatre fois la valeur de celui qu'ils prirent, mais » on a déjà observé qu'ils ne font pas de réflexions, & qu'ils » aiment mieux un clou, que l'espérance, même assurée, » d'en avoir quatre. »

9. LE 9, le tems étoit beau, & le vent souffloit du N. E.: nous comptions voir bientôt arriver l'Aventure, mais les vents d'Ouest, qui reprirent l'après midi, nous ôterent cette espérance.

10. LE JOUR SUIVANT, les Habitans que nous regrettions, revinrent, & ils nous donnerent une quantité considérable de poissons pour deux haches.

» LE CIEL étoit alors aussi inconstant & aussi orageux » que celui qui nous avoit tenu si long-tems à l'entrée du » havre. Il se passoit à peine un jour sans rafales, qui » descendoient avec impétuosité des montagnes, & sans de » grosses ondées de pluie qui retardoient tous nos travaux.

» L'air étoit communément froid & dur. La végétation faisoit peu de progrès, & on ne trouvoit des oiseaux que dans les vallées, à l'abri des coups de vent du Sud. Cette espece de tems régne, suivant toute apparence, pendant l'hiver, & fort avant dans l'été, avec un plus grand degré de froid ou de chaleur. Les Isles très éloignées d'un continent, ou du moins qui ne sont pas situées près d'un continent froid, semblent en général avoir une température uniforme, ce qui provient peut-être de ce que la mer qui les environne, est par-tout la même. On voit par les Journeaux Météorologiques, tenus au Port Egmont sur les Isles Falkland (*a*), que le plus grand froid & le plus grand chaud qu'on y a observé, pendant une année, n'excedent pas 30^{d} de l'échelle de Fahrenheit. Ce port gît par 51^{d} 2' de latitude, & l'anse du vaisseau dans le Détroit de la Reine Charlotte, par 41^{d} 5'. Cette différence considérable de position rend le climat de la Nouvelle Zélande infiniment plus doux que celui des Isles Falkland, mais il ne peut pas affecter l'hypothèse générale, sur la température de toutes les Isles, & l'élévation immense des montagnes de la Nouvelle-Zélande, dont quelques-unes sont toujours couvertes de neige, contribuent, sans doute, à refroidir l'air, de maniere que le climat est semblable à celui des Isles Falkland, qui ne sont pas si hautes.

Ann. 1773. Novembre.

» L'INCLÉMENCE de la saison n'empêchoit pas les Naturels

(*a*) « Voyez le Journal des Vents, du Tems & des degrés de Chaleur » & du Froid, mesurés par le thermomètre à l'Isle Falkland, du mois » de Février 1766 à celui de Janvier 1767, insérés dans la Collection des » Voyages dans la mer Atlantique du Sud, par M. Dalrymple.

O 2

ANN. 1773. Novembre. » de voguer dans ce spacieux détroit. Towahangua, (dont » on a parlé ailleurs) notre ami, vint nous voir avec toute » sa famille pendant ce mauvais tems. Il monta sur le-champ » à bord, ainsi que son fils, le petit Khoâa, & sa fille Ko- » parrée. On les introduisit chez le Capitaine, qui leur fit » plusieurs présens, & qui revêtit l'enfant d'une de ses pro- » pres chemises. Cet enfant fut si transporté de joie, que » nos caresses ne purent pas le retenir dans la chambre : » sa vanité voulut absolument se montrer à ses compatrio- » tes sur le pont, & il ne cessa pas de nous importu- » ner, jusqu'à ce que nous l'eûmes laissé sortir, mais il essuya » un malheur. Un vieil bouc, qui rodoit près de lui, & » effrayoit tous les nouveaux Zélandois, s'offensa de la » figure grotesque du pauvre Khoâa, qui se perdoit dans » les amples plis de sa chemise, & il lui marcha dessus & » le foula aux pieds avec beaucoup de complaisance. Il » sembloit prendre plaisir à lui donner de légers coups de » corne, & à l'étendre, tout de son long, pour bien salir » sa chemise. Les efforts inutiles de l'enfant pour se rele- » ver, & ses cris, provoquerent tellement le bouc, qu'il » alloit recommencer, si les Matelots n'étoient accourus. » Sa chemise étoit alors noire, & son visage & ses mains » couverts de boue. Dans cet état piteux, il regagna la » chambre du Capitaine. Il avoit l'air très-affligé, les yeux » remplis de larmes, & il paroissoit guéri de sa vanité. Il » raconta ses malheurs, en pleurant, à son pere, mais loin » d'exciter sa pitié, le Sauvage, qui se mit en colere, le battit » pour le punir. Nous nettoyâmes sa chemise, & nous » lui lavâmes tout le corps, ce qui n'étoit peut-être pas » arrivé depuis sa naissance. Son pere cependant, craignant

» un pareil malheur, roula soigneusement la chemise, & » ôtant son propre habit, il en fit un paquet dans lequel il » plaça tous les présens que lui & son fils avoient reçus. » Ann. 1773. Novembre.

LE BEAU TEMS, de retour le 12, nous mit dans le cas d'achever le triage & la cuisson du biscuit; il y en eut deux mille deux cens quatre-vingt-douze livres de perdu, & trois mille autres livres, que notre situation seule pouvoit nous faire manger. 12.

« NOUS PARTÎMES, dès le matin, le Docteur Sparrman, » mon Pere & moi, pour l'anse de l'Indien, que nous trou» vâmes inhabitée. Un sentier fait par les Naturels, nous » conduisit à travers les forêts, assez avant sur les flancs » d'une montagne escarpée, qui sépare cette anse de celle » des Cormorans (a). Les Zelandois sembloient avoir pra» tiqué ce chemin à cause des fougeres, qui croissent en » abondance vers le sommet de la montagne, & dont les » racines leur servent d'alimens. La partie la moins incli» née du sentier, étoit taillée en escaliers, pavés de lates » ou d'ardoises, mais au-delà les lianes retarderent considé» rablement notre marche. La forêt finit à mi-chemin, & » le reste de l'espace est couvert de différens arbrisseaux » & de fougeres, quoiqu'à le voir du vaisseau il paroisse nud » & stérile. Nous rencontrâmes, au sommet, des plantes qui » poussent dans les vallées & aux bords de la mer, à la baie » Dusky; ce qui provient de la différence du climat, qui » est beaucoup plus rigoureux à cette extrémité méridionale

(a) Voyez la Carte du Détroit de Cook, dans la Collection d'Hawkesworth.

ANN 1773. Novembre.

» de la Nouvelle Zélande. Jusqu'au sommet, c'est par-tout » la même argille talqueuse, commune sur toute l'Isle, ou » une pierre de talc, qui tombe en morceaux & se dissout » en lames quand elle est exposée au soleil & à l'air. Sa » couleur est blanche, grisâtre, & un peu teinte d'un sale » jaune rouge, peut-être à cause des particules de fer » qu'elle contient. Le côté Sud de la montagne est revêtu » de forêts presque jusqu'à la cime. La vue de là est étendue » & fort agréable : on apperçoit à plein la baie orientale & » le Cap Terawitte, au delà du détroit. Les montagnes » couvertes de neige, au Sud, s'élevent très-haut, & la » perspective de ce côté, a quelque chose de sauvage & du » désordre du cahos. Voulant laisser un petit monument de » notre expédition, nous fîmes du feu, & nous redescen- » dîmes par le sentier que nous avions suivi en montant. » Le lendemain au matin, nous allâmes à Long-Island, où » nous découvrîmes un certain nombre de plantes & d'oi- » seaux nouveaux pour nous. Les bois à l'Est retentissoient » du bruit des peterels cachés dans des trous sous terre ; » qui coassoient comme des grenouilles, ou qui crioient » comme des poules ; & nous jugeâmes qu'ils étoient de » l'espèce plongeante dont j'ai parlé ailleurs. Il semble que » tous les peterels ont coutume de faire leur nid dans des » trous souterrains, car nous en avons vu de l'espèce bleue, » ou argent, placés de la même maniere à la baie Dusky. »

13. LE 13, nous eûmes un tems fort agréable. Les Naturels nous apporterent de très-bonne heure, une provision de poissons, dont l'échange se fit comme à l'ordinaire. Mais leur principale branche de commerce étoit le talc verd, ou la

pierre qu'ils nomment *poenammoo*, & qui n'est pas d'une grande valeur ; cependant elle étoit si fort recherchée par nos gens, qu'il n'y avoit rien qu'ils ne donnassent pour en avoir quelque morceau. Ann. 1773. Novembre.

« LES MATELOTS renouvelloient leurs premieres amours » avec les Zélandoises. L'une de celles qui prodiguoient » leurs charmes, avoit des traits assez réguliers, & quelque » chose de doux & de tendre dans les yeux. Ses parens l'of- » froient chaque jour en mariage, à un des contre maîtres, » choisi d'une maniere spéciale de cette Nation, parce qu'il » traitoit le peuple avec intérêt & affection, ce qui ne man- » que pas d'exciter l'attachement même des peuples sau- » vages. Togheeree, car c'est ainsi que s'appelloit cette fille, » fut aussi fidele à son mari, que si c'eût été un Zélandois, » & elle repoussoit impitoyablement les sollicitations des » autres matelots, en disant qu'elle étoit mariée (*terra tane*). » Quelque goût que l'Anglois eût pour sa femme Zélan- » doise, il ne tenta jamais de l'amener à bord, prévoyant » qu'il feroit malhonnête de nous rapporter la vermine » qui remplissoit ses habits & ses cheveux. Il alloit donc la » voir à terre, & seulement pendant le jour ; il laréga- » loit de biscuit pourri, que nous avions jetté comme » inutile, mais qu'elle aimoit beaucoup. Œdidée, notre » Insulaire de Bolabola étoit si accoutumé, dans sa pa- » trie, à se livrer à tous les mouvemens de la Nature, » qu'il n'hésita pas à satisfaire ses desirs à la Nouvelle Zé- » lande, quoiqu'il vît très-bien que les femmes n'y valoient » pas celles de son pays. La force de l'instinct triomphoit » de sa délicatesse. Eh ! faut-il s'en étonner, puisque des

Ann. 1773. Novembre. » Européens civilisés lui en donnoient l'exemple» Sa conduite envers les Zélandois mérite des éloges. Il découvrit » bientôt que leur existence actuelle est fort misérable, » en comparaison de celle des Insulaires des isles du Tropique, & il témoigna souvent de la pitié, en faisant l'énumération de tout ce qui leur manquoit. Il distribua des » racines d'ignames à ceux qui vinrent au vaisseau au Cap » Noir, & il accompagna toujours le Capitaine, quand il » alloit planter ou semer un terrain dans ce havre. Il n'en » tendoit pas assez bien leur langage, comme Tupia, pour » converser aisément avec eux, mais il le comprit dans » peu, mieux qu'aucun de nous, à cause de la grande » affinité qui est entre ce dialecte & le sien. Notre séjour » aux Isles du Tropique, avoit cependant rendu plus intelligible pour nous le dialecte de la Nouvelle-Zélande, & » nous voyions clairement qu'il ressemble beaucoup à celui » des Isles des Amis que nous venions de quitter. On peut » conjecturer de-là d'où un pays, situé aussi loin au Sud » que la Nouvelle-Zélande, a pu tirer son origine.

14. » Le 14, nous nous rendîmes, le Capitaine, mon Pere » & moi, à l'Observatoire à terre, avec les télescopes, » pour observer l'emersion d'un des satellites de Jupiter. » D'après un grand nombre d'observations faites à différens » tems, par notre savant & infatigable Astronome M. Wales, » la longitude du détroit de la Reine Charlotte est de 174° » 25' Est du méridien de Greenwich. »

15. Le 15, la matinée étant très-belle, nous allâmes descendre à la baie de l'Est, & nous montâmes sur les montagnes, qui

qui commandent la partie orientale du détroit, pour tâcher de découvrir l'Aventure. Nous fîmes, en pure perte, une course fatiguante ; car, parvenus au sommet, l'horizon oriental se trouva tellement embrumé, que la vue ne s'étendoit pas à plus de deux milles. M. Forster, qui étoit avec nous, profita de cette promenade, pour joindre quelques nouvelles plantes à sa Collection. Je commençai dès-lors à désespérer de revoir l'Aventure, & il m'étoit impossible de concevoir ce qu'étoit devenu ce vaisseau. Jusqu'à présent, j'imaginois qu'il avoit gagné quelque port du détroit, quand le vent souffla du N. O., le jour que nous mouillâmes dans l'anse, & que nous y fîmes de l'eau. Cette conjecture paroissoit d'abord raisonnable, mais il n'étoit pas naturel de penser qu'elle pût être douze jours dans notre voisinage, sans qu'on la vît ou qu'on entendît ses signaux. ANN. 1773. Novembre.

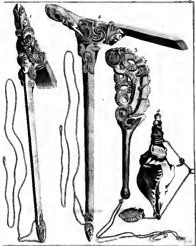
LA MONTAGNE, que nous venions de monter, est la même où, en 1770, je pris une seconde vue du détroit, & où nous élevâmes une tour de pierres, que les Naturels avoient renversée, ce fut, sans doute, parce qu'ils crurent y trouver quelque chose de caché. En descendant, nous rencontrâmes un grand nombre d'Habitans autour de notre bateau. Après quelques échanges, après leur avoir fait des présens, nous nous rembarquâmes pour retourner à bord, &, sur notre route, nous visitâmes d'autres Insulaires, qui se montrèrent honnêtes & affables.

« LES NATURELS nous avoient vendu des filets, que
» nous essayâmes l'après-midi, & avec lesquels nous prîmes
» assez de poissons. Ils sont faits de feuilles fendues, séchées

ANN. 1773. Novembre. » & battues, du lin dont on a parlé si souvent; il n'y a
» aucune plante dont la transplantation promette tant
» d'avantages à l'Europe. Le chanvre & le lin qu'en tirent
» les Zélandois, avec leurs instrumens grossiers, est très-
» fort, doux, luisant & blanc, & celui qui a été préparé
» en Angleterre, après notre retour, a presque égalé le
» lustre de la soie. Il croît sur toute espèce de sol, &, comme
» il est toujours de saison, on peut le couper jusqu'à la ra-
» cine chaque année, & il n'exige presque aucun soin de
» culture. »

17. LES INDIENS, que nous regardions comme nos Amis, s'occupèrent toute la journée du 17, à pêcher dans notre voisinage, &, dès qu'ils avoient pris du poisson, ils nous l'apportoient, de sorte que nous en eûmes plus qu'il n'en falloit pour notre consommation. « Nous employâmes la matinée
» à abattre de très-grands arbres, dont nous voulions ras-
» sembler les fleurs, mais tous nos efforts furent inutiles;
» à peine avions-nous coupé un de ces arbres, qu'il restoit
» suspendu à mille lisserons ou lianes, qui l'embarrassoient
» tellement du pied jusqu'au sommet, qu'il n'étoit pas possi-
» ble de l'en dégager.

21. » LE 21, au matin, deux pirogues, montées par des
» femmes, vinrent de la côte : elles témoignèrent beaucoup
» de frayeur sur le sort de leurs maris, qui, à ce qu'elles
» nous dirent, étoient allé combattre D'après la direction
» qu'elles sembloient indiquer, nous conclûmes que leurs
» ennemis habitoient quelque poste dans la baie de l'A-
» miranté. » Nous ne songions qu'à nous préparer à



Ouvrages des Insulaires de la N^{lle} Zélande

remettre en mer, ne pouvant nous résoudre à attendre l'Aventure, au-delà du tems marqué pour notre réunion. AN. 1773. Novembre.

LES VENTS, qui regnerent entre le Sud & l'Ouest, furent violens & accompagnés de pluies jusqu'au 22, que le tems parut enfin se rétablir, & nous promettre un ciel plus serein, & des jours plus agréables. Le matin, nous reçûmes la visite de quatre ou cinq pirogues pleines d'Indiens, qui nous étoient peu connus. Ils avoient avec eux divers articles curieux, qu'ils echangerent pour des étoffes de Taïti, &c. Les echanges furent en notre faveur, jusqu'à l'arrivée d'un vieillard, que nous avions déjà vu, & dont les avis diminuerent, en un instant, les profits de notre commerce, de plus de mille pour cent. 22.

APRÈS le départ de ces Insulaires, je pris deux verrats & deux truies, avec deux coqs & deux poules, que je debarquai au fond de la baie de l'Ouest, & je les fis porter un peu avant dans le bois, où je les abandonnai avec assez de nourriture pour une douzaine de jours. En cela, mon objet étoit de les tenir au milieu de la forêt, & de les empêcher de descendre, pour chercher leur nourriture sur le rivage, où ils auroient pu être decouverts par les Naturels; cependant ils fréquentent peu cette partie de la contrée, car on n'y voit aucune espèce d'habitation. Nous laissâmes encore des coqs & des poules dans le bois de l'anse du vaisseau. Mais ces volailles tomberont infailliblement entre les mains des Insulaires, dont la vie vagabonde ne leur permettra pas de les élever, quand même ils voudroient s'en donner la peine. Nous n'avions point vu la truie que nous leur donnâmes, mais

Ann. 1773, Novembre. ils nous assurèrent qu'elle vivoit encore, aussi-bien que le verrat & la truie qu'ils avoient reçus du Capitaine Furneaux. Ainsi, on peut espérer que cette tentative sera plus heureuse que les autres. Il seroit malheureux si, avec toutes les précautions que j'ai prises, je ne parvenois point à peupler la contrée de ces utiles animaux. On nous dit aussi que les deux chèvres étoient encore vivantes, & qu'elles couroient dans les bois, mais j'ai bien de la peine à le croire. Je les aurois remplacées par deux autres, qui nous restoient, si nous n'avions pas eu le malheur de perdre le belier, aussi-tôt après notre arrivée ici: je n'ai pu comprendre par quel accident; car j'avois fait conduire ces deux bêtes dans une tente, où elles paroissoient prospérer, mais bientôt le belier fut attaqué d'une maladie, qui approchoit de la rage. Nous ne savions pas si cette maladie provenoit de ce qu'il avoit mangé, nous crûmes qu'elle étoit plutôt occasionnée par la piqure des orties, qui croissent en abondance dans les environs du débarquement, & en conséquence nous ne lui donnâmes pas les soins que nous aurions pu lui donner. Une nuit, que cet animal étoit couché près de la sentinelle, il fut saisi d'un de ces accès, & courut tête baissée se précipiter dans la mer, mais il revint bientôt, & parut plus tranquille. Quelques jours ensuite, dans un autre accès, il se mit à courir le long de la plage, & fut suivi de la chèvre, qui revint seule; car pour le belier, on ne le revit plus. Toutes nos recherches, pour le trouver dans les bois, furent en pure perte. Nous conjecturâmes que, s'étant précipité une seconde fois dans la mer, il s'y étoit noyé. Il eût été inutile de laisser la chèvre seule, n'ayant point de mâle, elle avoit mis bas quelques jours avant notre arrivée dans

de détroit, mais ses chevreaux étoient morts. Le lecteur peut voir, par ces détails, que j'ai fait tout ce qui étoit en mon pouvoir pour peupler cette contrée de moutons & de chèvres. Ann. 1773. Novembre.

« En retournant au vaisseau, nous rencontrâmes sept » ou huit pirogues qui arrivoient du Nord, & qui, sans » faire aucune attention à nous, allerent directement à » l'anse de l'Indien, tandis que les autres vinrent à bord, » avec une grande quantité de vêtemens & d'armes de » toute espèce, qu'ils nous vendirent. Dans cette seconde » relâche, nous ne les avions jamais vus avec de si beaux » vêtemens. Leurs cheveux étoient attachés au haut de la » tête, & leurs joues peintes en rouge. Nous ne doutâmes » plus alors qu'ils ne fussent allés combattre, ainsi que les » femmes nous l'avoient dit la veille, car ils se parent dans » ces occasions, & mieux qu'il leur est possible. Je crains » bien que notre présence n'ait ranimé de malheureux diffé-» rends entre les Tribus. Les Officiers de notre équipage, » peu satisfaits d'acheter les haches de pierre, les patoo-» pattoos, les haches de bataille, les étoffes, les pierres ver-» tes, les hameçons, &c. qu'on nous apportoit, en deman-» doient sans cesse davantage, & nous leur montrions des » pièces d'étoffes si précieuses pour eux, que sûrement » elles excitoient leurs desirs. Il est vraisemblable que, dès » que ces fantaisies s'emparent de l'esprit des Zélandois, ils » pensent que le moyen le plus court de les satisfaire, est » d'aller dépouiller leurs voisins de ces richesses recher-» chées par les étrangers. La grande quantité d'armes, » d'ornemens & d'étoffes qu'ils étalerent alors, sembloit

ANN. 1771. Novembre. » prouver qu'ils venoient d'exécuter l'infâme dessein dont je » parle, & sûrement ils n'en étoient pas venus à bout sans » verser du sang. »

LE SOIR, à mon retour à bord, je trouvai nos bons amis les Indiens, qui nous avoient apporté une quantité considérable de poissons. Quelques Officiers, qui les visiterent dans leurs maisons, y virent des os humains, & spécialement des os de cuisse, dont la chair avoit été ôtée tout récemment. Ce fait, & quelques autres circonstances nous firent croire que les Insulaires, que nous prenions le matin pour des étrangers, étoient de la même Tribu, & qu'ils nous avoient vendu les dépouilles de leurs ennemis.

LE VAISSEAU se trouvant en état de remettre en mer, & de soutenir les hautes latitudes méridionales, j'ordonnai d'abattre les tentes, & de tout rapporter à bord.

LE MAÎTRE d'équipage étant allé dans le bois avec des Travailleurs pour faire des balais, on trouva, dans une case, tout ce que les Indiens avoient reçu de nous, & plusieurs de leurs meubles. Il est probable que l'un d'eux veilloit sur ce dépôt; car, dès qu'on l'eut découvert, les Indiens parurent, & emporterent tout, mais, voyant qu'il manquoit quelque chose, ils accuserent nos gens de les avoir volés; &, le soir, ils me porterent leurs plaintes, montrant celui qu'ils dénonçoient comme coupable. On punit cet homme en leur présence, & ils s'en retournerent satisfaits, quoiqu'ils n'eussent rien recouvré de ce qu'ils venoient de perdre. Je ne fis que d'inutiles perquisitions pour savoir ce qu'étoient deve-

nues les choses qu'on leur avoit dérobées : il étoit cependant certain que le délit avoit été commis par quelqu'un du détachement si ce n'étoit pas l'homme même, que montrerent les Insulaires : j'ai toujours pensé devoir punir les moindres crimes que les gens de l'équipage osoient se permettre contre ces peuples sauvages. S'ils nous voloient avec impunité, ce n'étoit pas une raison suffisante, pour user de représailles à leur égard, puisque nous voyons qu'ils ne peuvent eux-mêmes justifier leur conduite : ils se trouverent lésés, & demanderent légalement justice. La meilleure méthode, selon moi, de vivre en bonne intelligence avec eux, c'est de leur montrer d'abord l'usage des armes à feu, pour les convaincre de la supériorité qu'elles donnent, & d'être ensuite toujours sur ses gardes. Alors le desir de leur propre sûreté les empêche de vous troubler, ou de se concerter pour former un plan d'attaque; & d'ailleurs, de l'honnêteté, un traitement doux & humain à leur égard, leur feront sentir qu'il n'est pas de leur intérêt d'agir hostilement.

TOUTE LA JOURNÉE DU 23, il y eut des vents légers du Nord, entremêlés de calmes, & nous ne pûmes pas remettre en mer, comme nous nous l'étions proposé. « On apperçut » le matin à notre aiguade, des Naturels qui mangeoient » des racines bouillies ou cuites avec des pierres chaudes, » & M Witehouse, le premier Contre-maître, en apporta » à bord quelques-unes, qui avoient un goût un peu meilleur que celui du Turnep. Mon pere retourna à terre » avec lui, &, pour des bagatelles, il obtint plusieurs de ces » racines, mais il eut peine d'engager deux Naturels à l'accompagner dans les bois, afin de trouver l'espèce de plante 23.

ANN. 1773. Novembre.

» à laquelle elles appartenoient. M. Witehouse & mon Pere » firent un chemin considérable, sans aucune espèce d'ar- » mes, se fiant à l'honnêtete de leurs guides, qui indique- » rent une espèce de fougere appellée *Mamaghoo*, en » disant voilà la plante qui donne la racine comestible : ils » firent remarquer, en même tems, la difference qu'il y a » entre cette fougere & une autre qu'ils nomment *Ponga*. La » premiere est remplie d'une pulpe tendre ou d'une moëlle » qui, lorsqu'elle est coupée, distille un suc rougeâtre d'une » nature gelatineuse, presque ressemblant au sagou : ce qui » est d'autant moins singulier, que l'arbre, qui donne le sa- » gou, est une espèce de fougere. La racine nourrissante du » Mamaghoo, ne doit cependant pas être confondu avec » une mauvaise racine de fougere, *acrosticum furcatum.* » Linn. que mangent les pauvres Zélandois. Cette derniere » a des branches insipides, qui, après avoir été grillées quel- » que-tems sur le feu, sont battues ou brisées sur une pierre » avec un morceau de bois ressemblant beaucoup au mar- » teau, qui sert à Taïti à fabriquer les étoffes, excepté qu'au » lieu d'être quarré, il est rond & point fillonė. On suce » ensuite le peu de jus qu'il y a, & on jette le reste. Le » Mamaghoo au contraire est très-bon à manger : seule- » ment il n'y en a pas pour toute l'année. En revenant des » bois, ils furent témoins d'un fait qui prouve la férocité de » mœurs de cette Nation sauvage. Un petit garçon, d'en- » viron six ou sept ans, demanda un morceau de pinguin » grillé, que sa mere tenoit à la main, comme elle ne le » lui accorda pas tout-de suite, il prit une grosse pierre » qu'il lui jetta à la tête. La femme se mit en colere, & » courut pour le châtier ; mais, dès qu'elle lui eut donné

» le premier

» le premier coup, son mari s'avança, la battit impitoyablement, la renversa à terre, & la foula aux pieds, parce » qu'elle avoit voulu punir un enfant dénaturé. Ceux de » nos gens, qui remplissoient les futailles, dirent à mon » Pere, qu'ils voyoient souvent de pareils exemples de » cruauté, & sur-tout des fils qui frappoient leur mere, » tandis que les peres la guettoient, pour la battre eux-» mêmes, si elle entreprenoit de se défendre ou de châ-» tier son enfant. Le sexe le plus foible est maltraité chez » toutes les Nations sauvages, & on n'y connoit d'autre » loi que celle du plus fort. Les femmes sont des serviteurs » ou des esclaves qui font tous les travaux, & sur lesquels » se deploie toute la sévérité du mari. Il semble que les » Zelandois portent cette tyrannie à l'excès : on apprend » aux garçons, dès leur bas-âge, à mépriser leurs meres.

ANN. 1773. Novembre.

» M. Cook, M. Wales & mon Pere, allerent, l'après-» midi, à Motuaro, afin d'y examiner nos plantations, & » d'y cueillir des légumes pour les vaisseaux. »

SUR CES ENTREFAITES, quelques Officiers descendirent au rivage pour s'amuser avec les Habitans. Ils virent, au milieu de la plage, la tête & les entrailles d'un jeune homme, tué depuis peu, & le cœur enfilé à un bâton fourchu, arboré à l'avant d'une de leurs grandes pirogues. Un Officier acheta cette tête, qu'il apporta à bord, où un morceau de la chair fut grillé & mangé par un Indien, en présence de tous les Officiers & de la plus grande partie de l'équipage. J'étois alors à terre, & je fus informé de cette circonstance à mon retour à bord, j'y trouvai une foule d'Insulaires, & la tête

Ann. 1773. Novembre.

mutilée (car il y manquoit la mâchoire inférieure) sur le couronnement. Le crâne avoit été rompu du côté gauche, précisément au-dessous de la tempe, & les restes du visage annonçoient un jeune homme de moins de vingt ans.

La vue de cette tête sanglante, & les détails de l'affreuse scène qui venoit de se passer, me frapperent d'horreur, & me remplirent d'indignation contre ces Cannibales. Mais, considérant que c'étoit un mal sans remède, la curiosité l'emporta sur la colere; &, voulant être le témoin d'un fait, que tant de gens révoquent en doute, j'ordonnai qu'on fit griller un morceau de cette chair, & qu'on le portât sur le gaillard d'arriere. Ce mets détestable ne leur fut pas plutôt offert, qu'un des Antropophages le mangea avec une avidité surprenante. A cet odieux spectacle, quelques personnes de l'équipage se trouverent mal. Œdidée, qui étoit venu avec moi à bord, en fut tellement affecté, qu'il devint immobile, & parut métamorphosé en une statue de l'horreur. Son agitation se peignit dans tous ses traits d'une maniere impossible à décrire. Revenu de cet état, il fondit en larmes, & continua de pleurer & de faire de vifs reproches aux Indiens, en les traitant d'hommes méprisables, & leur disant qu'il n'étoit ni ne seroit jamais leur ami. Il ne souffrit pas même qu'ils le touchassent. Il tint le même langage à celui qui avoit coupé le morceau de chair, & ne voulut point accepter le couteau qui avoit servi à cette opération. Telle fut l'indignation d'Œdidée contre cette abominable coutume.

Il me fut impossible de découvrir la cause

9

qui les avoit portés à cette expédition, tout ce que je savois de certain, c'est qu'ils étoient allés à la baie de l'Amirauté, la seconde ouverture à l'Ouest, & que là, ils s'étoient battus contre leurs ennemis, dont plusieurs resterent sur la place. Ils me disoient en avoir tué cinquante, ce qui n'est guère probable, puisqu'eux-mêmes ne formoient pas un corps plus nombreux. Je crois avoir compris clairement que le jeune homme tomba mort dans le combat, & qu'ils ne l'avoient pas fait prisonnier, pour le tuer de retour chez eux. Je n'ai point appris qu'ils en eussent amené d'autres, ce qui rend moins vraisemblable encore qu'ils en eussent tué un si grand nombre. Nous pouvions croire aussi qu'ils n'étoient pas revenus sans perte; car nous vîmes une jeune femme se faire des cicatrices, selon la coutume du pays, quand ils perdent un ami ou un parent. ANN. 1773. Novembre.

« COMME les plus petits détails, sur ce fait, sont intéressans, j'ajouterai que M. Pickersgill acheta la tête, pour » un clou, & qu'elle est déposée maintenant à Londres, » dans le Cabinet de M. John Hunter, Membre de la » Société Royale. Les Zélandois qui vinrent à bord, tandis » que tout l'équipage examinoit cette tête, témoignerent » un grand desir de l'avoir, & ils nous firent remarquer, » par des signes très-clairs, qu'elle étoit délicieuse : nous ne » jugeâmes pas à propos de la leur accorder; mais nous » consentîmes à leur couper un petit morceau de la joue : » ils furent fort satisfaits, ils ne voulurent cependant pas le » manger crud, & ils nous prierent de le cuire on le griller, » & ils le mangerent en présence de tout le monde, » comme on l'a déja dit.

An. 1773. Novembre. » LA SECONDE EXPÉRIENCE, dont le Capitaine voulut » être témoin, produisit des effets bien différens sur les spectateurs, les uns, en dépit de l'horreur que nous inspire » l'éducation contre la chair humaine, ne sembloient pas » fort éloignés de partager ce mets, & ils essayerent de » faire de l'esprit, en comparant les batailles des Zélandois » à des chasses. D'autres, si furieux qu'ils desiroient qu'on » massacrât tous ces Cannibales étoient prêts à devenir » de détestables assassins, pour punir le crime imaginaire » d'un peuple qu'ils n'avoient aucun droit de condamner: » plusieurs vomirent, comme s'ils avoient pris de l'émétique » le reste déploroit la brutalité de la nature humaine. » Œdidée ne put pas souffrir long-temps la vue de cette » scène, il se retira dans la grand-chambre, & là, il se » livra à tout l'accablement, & à tout le désordre de sa » douleur. J'allai l'y voir, & je le trouvai entiérement » baigné de larmes, il me parla beaucoup de l'affliction » des parens infortunés de la victime qu'il avoit vu » manger. Cette épreuve nous donna la meilleure opinion » de son cœur. Son trouble dura plusieurs heures, &, dans » la suite, il ne nous a jamais entretenu, sur cette matiere, » sans émotion. »

QUE les habitans de la Nouvelle-Zélande, soient anthropophages, c'est un fait qu'il n'est plus permis de révoquer en doute. J'avois cité, dans mon premier Voyage, des détails assez démonstratifs de cette coutume, mais j'ai appris depuis qu'ils ont été décrédités par plusieurs personnes, qui, sans doute, n'ont jamais sérieusement réfléchi sur l'état naturel de l'homme sauvage, ou même de l'homme un peu

civilisé. Les nouveaux Zélandois ne sont plus dans la premiere barbarie. Leur conduite, envers nous, étoit courageuse & honnête; ils montroient de l'empressement à nous obliger dans toutes les occasions. Il y a, parmi eux, des Arts qui supposent beaucoup de jugement & une patience infatigable, & ils ont généralement moins de penchant pour le vol, que les autres Insulaires de la mer Pacifique. Je crois que ceux d'une même Tribu, ainsi que les Tribus qui sont en paix, se comportent honnêtement entr'eux, & vivent en bonne intelligence. La coutume de manger leurs ennemis tués dans un combat, (car je suis persuadé qu'ils n'en mangent point d'autres) est indubitablement de toute antiquité, & chacun sait que ce n'est pas une chose aisée, de faire renoncer une Nation à ses anciens usages, quelque atroces, & quelque sauvages qu'ils puissent être, particuliérement si cette Nation n'a aucun commerce avec d'autres peuples. Ce n'est qu'en se communiquant, que la plus grande partie du genre humain s'est civilisé, & les habitans de la Nouvelle-Zélande sont privés de ces avantages par leur position. Le commerce des étrangers adouciroit leurs mœurs, & polîroit leur esprit farouche ou même, s'ils étoient réunis sous une forme fixe de Gouvernement, ils auroient moins d'ennemis, & conséquemment cet usage, moins pratiqué, pourroit, avec le tems, se perdre dans l'oubli. Ils ont maintenant peu d'idées de cette premiere maxime de la Loi naturelle, *traitez les autres comme vous voudriez l'être vous-même*, ils les traitent, comme ils s'attendent à en être traités. Si j'ai bonne mémoire, un des argumens qu'ils firent le plus valoir à Tupia, qui souvent leur adressoit de sanglans reproches sur cette horrible coutume, fut qu'il n'y a pas de mal à tuer & à

ANN. 1773. Novembre.

Ann. 1773. Novembre. manger un homme, qui en feroit autant lui-même ; car, disent-ils, quel mal peut-il y avoir à manger des ennemis que nous avons tués dans une bataille ? Nos ennemis ne feroient-ils pas la même chose de nous ? Je les ai souvent vu prêter une extrême attention aux discours de Tupia, mais je n'ai jamais observé qu'ils fussent satisfaits de ses argumens ; ni que toute sa rhétorique en persuadât un seul de l'injustice de cet usage, & quand Œdidée & quelques autres en montrerent de l'horreur, ils rioient de leur simplicité.

Entre différentes raisons alléguées sur l'origine de cette effroyable coutume, on a cité le défaut de nourriture animale, mais je ne sais pas si on peut déduire cette raison des faits & des circonstances, rapportés par les Voyageurs. Sur tous les endroits où j'ai abordé, la pêche est si abondante, que les Insulaires prennent toujours une quantité de poissons, plus que suffisante pour leur consommation & pour la nôtre. Ils élèvent beaucoup de chiens, & l'on voit grand nombre d'oiseaux sauvages, qu'ils savent tuer très-adroitement. On ne peut donc alléguer ni la faim, ni le besoin d'aucune espèce d'alimens, pour une des causes de leur antropophagie. Mais quelle qu'en soit la raison, il est évident, je pense, qu'ils ont beaucoup de goût pour la chair humaine.

« Comme nous avons vu de nos propres yeux des » Zélandois manger de la chair humaine, il faut espérer » que désormais on ne le révoquera plus en doute. Au-lieu » de nier des faits évidens, il vaudroit mieux chercher à en » découvrir la cause. Les opinions des Auteurs sur l'origine » de l'Antropophagie, sont infiniment variées, & le savant » M. Paw les a rassemblées dernièrement dans ses *Recherches*

» *philosophiques sur les Américains*, vol. I. Le défaut » d'alimens est le premier qu'il allègue, M. Cook vient de » le combattre, & j'ajouterai en outre, qu'on ne cite aucun » pays de Cannibales, où la Nature ne produise pas assez » de subsistance pour ses habitans. L'Isle Septentrionale de » la Nouvelle-Zélande, sur une côte de près de quatre » cens lieues, contient à peine cent mille insulaires, suivant » les calculs les plus probables. Ce nombre est peu consi- » dérable pour une si grande étendue de pays, même en » supposant que les établissemens ne passent pas la côte de » la mer & il faut bien que la terre y produise assez d'ali- » mens, puisqu'ils en vendent aux étrangers qui y abordent. » Il est vrai qu'avant la naissance des Arts, avant l'inven- » tion des filets, & la culture des patates, les moyens de » se nourrir étoient plus difficiles, mais alors le nombre » des habitans étoit aussi infiniment moindre. Je conviens » cependant que les besoins du corps portent souvent les » hommes à des actions extraordinaires, car en 1772, » pendant une famine qui désola toute l'Allemagne, on » prit, sur les terres du Baron Boineburg en Hesse, un Berger » que la faim avoit obligé de tuer & de dévorer un petit » garçon, & qui ensuite mangea de la chair humaine pen- » dant plusieurs mois. Il avoua qu'il trouvoit délicieuse » la chair des petits enfans, & les Zélandois, comme on » l'a remarqué, sont du même avis. Une vieille femme » de la Province de Matogrosso, au Brésil, déclara au » Gouverneur Portugais *(a)* qu'elle avoit mangé plusieurs

Ann. 1773. Novembre.

(a) M. de Pinto, maintenant Ambassadeur de Portugal à la Cour d'Angleterre.

ANN. 1773. Novembre.

» fois de la chair humaine, qu'elle l'aimoit beaucoup, & » qu'elle feroit charmée d'en manger encore, fur-tout fi » c'étoit un quartier de petit garçon ; mais, d'après de pareils » faits, il eft abfurde de fuppofer que des Nations entieres » ment des hommes, pour avoir le plaifir de s'en régaler ; » parce que ce goût eft abfolument incompatible avec » l'exiftence de la Société. Des caufes legeres ont toujours » produit les événemens les plus remarquables dans le » monde, & les plus petites querelles ont jeté, entre les » peuples, des germes de haine & de reffentiment qui ne » finiffent point. La vengeance eft la plus forte des paf- » fions chez les Barbares, moins fournis que les peuples » civilifés au joug de la raifon, & elle leur infpire un degré » de fureur, capable de tous les excès. Les peuples, qui » les premiers ont dévoré le corps de leurs ennemis, fem- » blent avoir voulu en anéantir jufqu'aux reftes, trouvant » peu-à-peu cette viande faine & agréable, il ne faut pas » s'étonner que cette pratique foit devenue un ufage toutes » les fois qu'ils tuoient des ennemis : puifque l'action de » manger de la chair humaine, quoique l'éducation puiffe » nous infpirer un goût contraire, eft certainement indif- » férente en elle-même. Elle n'eft dangereufe que parce » qu'elle endurcit l'ame, & détruit les liens de la So- » ciété civile ; voilà pourquoi cette coutume s'anéantit, » dès que la civilifation a fait quelques progrès. Si nous » fommes trop polis pour être Cannibales, il nous paroît » moins cruel & moins dénaturé d'entrer en campagne, » de nous maffacrer par milliers, fans autre motif que » l'ambition d'un Prince, ou le caprice de fa maîtreffe ? » La répugnance que nous éprouvons à manger un » homme

» homme mort, n'est-elle point l'effet d'un préjugé, » puisque nous ne sentons point de remords à le priver de » la vie? N'a-t-on pas vu des peuples civilisés commettre, » parmi des Cannibales, des actions plus atroces que celle » de manger de la chair humaine? Un nouveau Zélandois » qui tue & mange son ennemi, est moins abominable qu'un » Espagnol qui, pour son amusement, arrache un enfant » du sein de sa mere, & le jette, de sang froid, à terre » pour en nourrir ses chiens *(a)*. ANN. 1773. Novembre.

» Neque hic lupis mos nec fuit leonibus,
» Nunquam nisi in dispar feris. HORAT.

» ON A DÉJA REMARQUÉ que les Zélandois ne mangent » point leurs ennemis, à moins qu'ils ne les tuent dans des » batailles, ils n'égorgent jamais leurs parens pour se nourrir » de leur chair, ils ne les mangent pas s'ils meurent d'une » mort naturelle; ils ne leur donnent pas des mets succu- » lens pour les mieux engraisser, & cependant on a assuré » tous ces faits, avec plus ou moins de vérité, des sauvages » de l'Amérique, il est donc probable que cette coutume » s'anéantira par la suite des tems, & l'introduction des » animaux domestiques d'Europe, hâtera peut-être cette » époque, car une plus grande opulence les rendra plus » sociables. La Religion ne semble pas être un obstacle à cet » usage cruel : autant que nous en pouvons juger, leurs » superstitions n'ont rien d'extraordinaire, & les sacrifices

(a) L'Evêque Las-Casas dit qu'il a vu des Soldats Espagnols commettre, en Amérique, ce crime atroce.

ANN. 1773. Novembre.

» humains, offerts aux Dieux, n'ont continué, après la » civilisation, que chez les Nations très-superstitieuses.

» TUPIA, le seul qui pût faire une conversation suivie » avec les Zélandois, découvrit bientôt qu'ils reconnoissent un Etre suprême, ils croient aussi à quelques Divinités inférieures, leur système de Polythéisme répond à » celui des Taitiens : il doit être de très-ancienne date, & » tirer son origine de leurs Ancêtres communs. Nous n'avons pas observé, à la Nouvelle-Zélande, une seule cérémonie, qui parût avoir le moindre rapport à la Religion, » & je n'ai remarqué que deux choses, qui semblent en avoir » un éloigné. La premiere est le nom d'*Atuee*, (l'oiseau de la » divinité qu'ils donnent quelquefois à une espèce de *Bouvreuil*, *(a) Certhia cincinnata*) on croiroit que ce nom » suppose la même vénération qu'on a pour les Hérons » & les Martins-Pêcheurs à Taïti, & aux Isles de la Société; » mais je ne puis pas dire, qu'ils nous aient témoigné le » moindre desir de conserver la vie de cet oiseau plutôt » que des autres. La seconde chose c'est l'amulette de pierre » verte qu'ils portent sur la poitrine, & qui est suspendue » à un collier, elle est de la grosseur de deux écus, » & sculptée de maniere qu'elle ressemble à une figure » humaine. Ils l'appellent *Etee-Ghèe*, ce qui, sans doute, » équivaut à l'Etee Taïtien *(b)*: à Taïti & sur les Isles.

(*a*) Nos Matelots l'appelloient le *Poï*, & son nom ordinaire à la Nouvelle-Zélande, est *Kogo*.

(*b*) Qu'on devroit prononcer *E Tee-ée*.

AN 1773. Novembre.

» voisines, Etée signifie une image de bois représentant une figure humaine, érigée sur un bâton dans les cimetières en mémoire des morts, mais pour laquelle on n'a aucun respect particulier. Il paroît qu'on fait usage du Téeghee de la Nouvelle-Zélande dans la même vue; mais il n'est pas plus révéré, car quoiqu'ils ne voulussent point la vendre pour des grains de verre, cependant ils ne manquoient pas, dans le détroit de la Reine Charlotte, de nous la céder pour une demi-verge de drap large ou de serge rouge. En outre, ils parent souvent leur col de plusieurs rangées de dents humaines, que nous prîmes pour des trophées de leur valeur, puisque c'étoient les dents des ennemis qu'ils avoient tués. Nous n'avons apperçu, parmi eux, ni Prêtres, ni Jongleurs d'aucune espèce, ce qui explique pourquoi ils sont si peu superstitieux. Lorsqu'une société a acquis les aisances de la vie, c'est alors qu'il y a des individus assez adroits pour raffiner sur les idées de Religion, afin de jouir de quelques avantages particuliers, & les Zélandois ne sont pas encore dans ce cas. »

JE DOIS observer qu'Œdidee fut bientôt en état de converser avec ces Indiens, comme il seroit, sans doute, parvenu à s'entretenir avec ceux d'Amsterdam, si nous y eussions fait un plus long séjour, car, dans les premiers jours, il ne comprenoit pas plus les nouveaux Zélandois, qu'il n'avoit entendu les habitans d'Amsterdam.

A QUATRE HEURES DU MATIN, le 24, nous démarrâmes, dans le dessein de reprendre la mer, mais les vents du Nord 24.

ANN. 1773. Novembre.

& du Nord Ouest, qui souffloient dans l'anse par rafales tres-violentes, nous forcerent de nous remettre sur nos amarres. Tandis que nous étions occupés à ces manœuvres, quelques-uns de nos anciens Amis se rendirent à bord, pour prendre congé de nous, & quitterent ensuite l'anse avec toutes leurs richesses; mais ceux qui avoient été de la derniere expedition demeurerent. Plusieurs de nos gens, qui allerent à terre, virent le cœur, qui etoit encore attaché à la pirogue, & trouverent les intestins sur la plage, le foie & les poumons n'y étoient plus, & probablement ils les avoient mangés, après avoir consommé la carcasse.

« Dès que nous eûmes quitté la greve, les Naturels » s'y rendirent à l'instant; &, voyant un tas de mauvais » biscuit, que nous avions jeté comme gâté, ils se précipi- » terent dessus, & le mangerent tout avec avidité, quoique » nos cochons eussent refusé d'y toucher: sûrement ils n'y » furent pas portés par la faim, puisqu'ils avoient en abon- » dance du poisson frais, & qu'ils nous en vendoient, cha- » que jour, assez pour notre consommation: c'est plutôt » parce que leur goût étoit différent du nôtre, & parce » que ce pain avoit le mérite d'être nouveau pour eux, qui » sont accoutumés à se nourrir de poisson. On sait que les » alimens pourris ne déplaisent point aux peuples sauvages (a). » Ils eurent soin de chercher aussi, dans l'emplacement de » nos tentes, des clous, de vieilles guenilles, &c.

(a) Voyez l'Esprit des Usages des différens Peuples; L. I. des Alimens & des Repas.

LE 25, de très-bonne heure, nous levâmes l'ancre ; mais la brise étoit si foible en-dehors de l'anse, qu'elle ne nous conduisit qu'entre Motuara & l'Isle-Longue, où nous fûmes obligé de laisser tomber l'ancre. « Une chaloupe fut envoyée » dans nos jardins, pour y cueillir des choux ; & mon Pere » profita de l'occasion pour faire ses dernieres recherches » sur la côte, & il eut le bonheur de trouver quelques plan- » tes que nous ne connoissions pas encore. » Bientôt la brise soufflant du Nord, nous appareillâmes une seconde fois, sortîmes du détroit, & fîmes route pour amener le Cap Téerawhitte.

ANN. 1773. Novembre.

PENDANT notre séjour dans le détroit, les Indiens nous approvisionnerent abondamment de poisson, & à très-bon prix. Outre les végétaux, que nous fournissoient nos jardins, nous trouvions encore par-tout une grande quantité de cresson & de céleri, qu'on préparoit, chaque jour, pour tous les gens de l'équipage, que, durant les trois mois précédens, ce mets avoit maintenus en santé ; nous n'avions alors personne sur les quadres. Je crois devoir observer, pour les Navigateurs qui fréquenteront ces parages, qu'il nous resta encore un peu du porc salé à Ulietea, & qui étoit très bon. Cette salaison se fit de la maniere suivante. Durant la fraîcheur du soir, on tuoit les cochons, on les dépouilloit, on les coupoit par morceaux, qu'on désossoit, & on en saloit la chair, tandis qu'elle étoit encore chaude. Le lendemain, on lui donnoit une seconde couche de sel, & on la mettoit dans des tonneaux, avec une quantité suffisante d'une forte saumure. Il faut avoir soin que la viande soit bien recouverte par la saumure, autrement elle ne tarderoit pas à se gâter.

Ann. 1773. Novembre.

Le matin, avant de faire voile, j'écrivis un billet, où je marquai le tems de notre derniere arrivée dans le détroit, le jour de notre départ, la route que je me proposois de tenir, & quelques autres instructions que je jugeai nécessaires, pour le Capitaine Furneaux, en cas qu'il vînt relâcher ici, & je mis ce papier dans une bouteille que j'enterrai au pied d'un arbre, au milieu du jardin qui est au fond de l'anse, de maniere qu'il pût être trouvé par cet Officier, ou par quelqu'autre Européen. Néanmoins je ne pouvois gueres espérer qu'il tombât entre les mains de la personne pour qui je l'écrivois, il étoit difficile de croire que l'Aventure fût dans quelque port de la Nouvelle-Zélande, sans que, dans cet intervalle, nous n'en eussions eu des nouvelles. Mais je ne pus me résoudre à quitter la côte, avant de faire de nouvelles recherches pour découvrir ce bâtiment. Ce fut dans cette vue que je cinglai vers le Cap Teerawhitte, & qu'ensuite je contournai la côte de pointe en pointe, jusqu'au Cap Palliser, tirant des coups de canon de demi-heure en demi-heure; mais tous nos soins furent infructueux. A huit heures, nous mîmes en panne pour passer la nuit, le Cap Palliser nous restant au S. E. ½ E. à trois lieues, & dans cette position nous avions cinquante brasses d'eau.

J'eus alors une occasion de faire les remarques suivantes, sur la partie de la côte qui est entre les Caps Teerawhitte & Palliser. La baie, sur le côté occidental du dernier Cap ne paroît point courir si avant dans les terres, au Nord, que je l'avois d'abord pensé, l'erreur venoit de ce que la terre du fond de la baie est extrêmement basse. Cette baie cependant a pour le moins cinq lieues de profondeur,

& autant de largeur à son entrée. Quoiqu'elle paroisse exposée aux vents du Sud & du S. O., il est probable qu'il y a au fond des endroits à l'abri même de ces vents. ANN. 1773. Novembre.

LA BAIE ou entrée, sur le côté oriental du Cap Téerawhitte, devant lequel nous mouillâmes, gît au Nord, un peu à l'Ouest, & semble à l'abri de tous les vents. Le Cap du milieu, ou la pointe qui sépare ces deux baies, s'élève à une hauteur considérable, sur-tout dans la partie du derriere, car, près de la mer, il y a une bordure de basse terre, en travers de laquelle on trouve quelques rochers pointus; mais ils sont si près du rivage, qu'ils ne sont point du tout dangereux. La navigation, de ce côté du détroit, est beaucoup plus sûre que l'autre, parce que les marées y sont bien moins fortes. Le Cap Téerawhitte & le Cap Pallisser, gissent dans la direction du N. 69° O., & S. 69° E, à dix lieues l'un de l'autre. Celui qui sépare les deux baies, dont on a parlé ci-dessus, est au-dedans, ou au Nord de cette direction. Toute la terre, près de la côte, entre ces Caps & aux environs, est extrêmement stérile, vraisemblablement parce qu'elle est si exposée aux vents froids du Sud. Du Cap Téerawhitte aux deux Freres, situés en travers du Cap Koamaroo, la route est presque N. O. ½ N. & la distance de seize milles. Entre le Cap Téerawhitte & l'Isle d'entrée, il y a, au Nord, une Isle assez près de la côte. Je jugeai que c'étoit une Isle, quand je la vis lors de mon premier voyage, mais, comme je n'en étois pas sûr, je laissai ce point indécis dans une carte du détroit, & voilà pourquoi j'en parle maintenant, ainsi que des baies mentionnées ci-dessus.

LE FOND DE CETTE BAIE, paroît très-convenable pour

Ann. 1773. Novembre.

» un établissement Européen. Il y a une grande étendue de » terre, qu'il feroit aisé de cultiver & de défendre. On y » trouve une quantité prodigieuse de bois, &, suivant toute » apparence, il y a une riviere considérable. Enfin le pays » ne semble pas très-peuplé, de sorte qu'il seroit peu dan- » gereux d'avoir des querelles avec les Naturels, ce qui est » sur-tout à redouter dans les divers cantons de la Nou- » velle-Zélande. Le lin (*Phormium tenax*), dont les Na- » turels font leurs vêtemens, leurs nattes, leurs cordages, » leurs filets, est luisant, élastique, & fort de maniere qu'il » pourroit devenir un article de commerce aux Indes, où » l'on manque de cordages & de cannevas. Dans les siécles » futurs, lorsque les Puissances de l'Europe auront perdu » leurs Colonies d'Amérique, on pensera peut-être à faire » de nouveaux établissemens dans des régions plus éloignées; » & si jamais il est possible aux Européens d'avoir assez d'hu- » manité pour traiter en freres les Insulaires de la mer du » Sud, nous aurons des Colonies qui ne feront pas souillées » par le sang des Nations innocentes. »

26. Le 26, à la pointe du jour, je fis voile autour du Cap Palliser, en tirant des coups de canon, comme à l'ordinaire, à mesure que j'avançois le long de la côte. Je marchai ainsi jusqu'à trois ou quatre lieues, au N. du Cap. Le vent sautant alors au N. E., je portai sur le Cap Campbell de l'autre côte du detroit. Bientôt après, voyant de la fumée s'élever au N. E., à quelque distance dans l'intérieur des terres, je serrai le vent, & continuai à aller au plus près jusqu'à six heures du soir. La fumée avoit disparu, & nous ne vîmes aucun autre signe d'Habitans.

Tout

TOUT LE MONDE pensoit que l'Aventure ne pouvoit être ni échouée sur la côte, ni dans aucun des havres. Je ne la cherchai plus, & je ne pensai plus à la revoir pendant le reste du Voyage, car je n'avois fixé aucun rendez-vous, après la Nouvelle Zelande. Cette séparation cependant ne me découragea point, & j'étois résolu d'employer la saison suivante à reconnoître pleinement les parties australes de la mer Pacifique. ANN. 1773. Novembre.

QUOIQU'A notre départ de la côte, il n'y eût point d'espoir de revoir nos Compagnons de voyage, j'eus la satisfaction de trouver qu'aucun homme de mon équipage n'étoit affligé, & personne ne croyoit que nos dangers s'accroîtroient, parce que nous serions seuls. En général, l'équipage cingla avec autant de courage, du côté du Pole Austral, que si une flotte eût marché de conserve avec nous.

« NOUS ALLIONS commencer cette nouvelle campagne » en aussi bonne santé, suivant les apparences, que lors de » notre départ d'Angleterre ; mais peut-être que les fatigues & les travaux continuels, que nous venons d'essuyer, » avoient réellement affoiblis nos corps. Outre les dangers » & les difficultés inséparables de cette navigation, nous » n'avions plus à bord d'animaux vivans, comme en quittant le Cap de Bonne-Espérance, & le peu de provisions » choisies qu'on servoit aux Officiers, commençoient à » nous manquer, & nous n'étions pas mieux nourris que » les simples matelots. L'espoir de rencontrer de nouvelles » terres s'étoit évanoui. Jusqu'aux sujets ordinaires de conversation, tout étoit épuisé. Cette campagne au Sud ne

ANN. 1773. Novembre. » promettoit rien de nouveau à l'imagination ; & elle ne se » présentoit à notre esprit qu'environnée d'horreurs & de » périls. Nous venions de jouir de quelques beaux jours entre » les Tropiques, les productions des Isles avoient couvert » nos tables de mets exquis, & le spectacle de différentes » Nations nous avoit procuré du plaisir ; mais ce moment » agréable alloit être remplacé par un long période de » brumes, de gelées, de jeûnes, & sur tout par une en- » nuyeuse monotonie. L'Abbé Chappe, dans son Voyage » à la Californie, observe que la seule variété a des charmes » pour le Voyageur qui passe d'un pays à un autre, & la Phi- » losophie exalte tellement son imagination, que, suivant » lui, *la vie qu'on mene en mer, n'est ennuyeuse & uni-* » *forme que pour ceux qui ne font pas accoutumés à re-* » *garder autour d'eux, & qui voient la Nature avec indif-* » *férence.* Si l'Abbé Chappe avoit eu le bonheur de faire » un Voyage au Cercle Antarctique, sans ces milliers de » volailles grasses, qui entretenoient sa bonne humeur, » durant sa petite traversée de Cadix à la Vera-Crux, il » n'auroit peut-être pas parlé ainsi.

» JE QUITTAI les côtes de la Nouvelle-Zélande avec » des idées très-différentes de ce Voyageur, mais j'étois » animé par l'espoir d'achever le tour du Monde, près du » Pole Austral, dans une latitude élevée. »





CHAPITRE VI.

Départ de la Nouvelle-Zélande. Route du Vaisseau dans la recherche d'un Continent. Récit des différens obstacles qu'a opposé la glace. Méthodes suivies pour reconnoître la mer Pacifique Australe.

LE 26, à huit heures du soir, je pris mon point de départ du Cap Pallisser, & je gouvernai au Sud un peu à l'Est, avec un vent favorable du N. O. & du S. O. Nous voyions chaque jour des passes-pierres, des veaux marins, des poules du Port-Egmont, des albatrosses, des pintades, & d'autres petrels, &c, le 2 Décembre, par 48d 23′ de latitude Sud, & 179d 16′ de longitude Ouest, nous apperçûmes plusieurs penguins au bec rouge, qui demeurerent autour de nous le lendemain. ANN 1773. 26 Novemb. 2 Décembre.

LE 5, par 50d 17′ de latitude Sud, & 179d 40′ de longitude Est, la déclinaison de l'aimant fut de 18d 25′ Est. 5.

LE LENDEMAIN, à huit heures & demie du soir, nous étions aux Antipodes de nos Amis de Londres, & par conséquent à la plus grande distance possible d'eux. 6.

« LE SOUVENIR de nos familles & de la douceur

S 2

ANN. 1773. Décembre. » de nos sociétés, arracha un soupir à ceux dont le cœur » sentoit les tendres liens de l'affection filiale ou paternelle.
» Nous sommes les premiers Européens, & peut-être nous » sommes les seuls qui soyons parvenus à ce point. On dit » communément en Angleterre, que François Drake *a* » *passé sous l'arche du milieu du pont de Londres*. Mais » c'est une erreur, car il fit route le long de la côte d'A- » mérique, cette fausseté s'est probablement répandue, » parce qu'il a passé les *perioeci*, ou le 180e degré de lon- » gitude dans le même cercle de latitude Septentrionale, » sur la côte de la Californie. »

8. Le 8, par 55^{d} 39' de latitude, & 178^{d} 53' de longitude Ouest, nous cessâmes de voir les pengoins & les veaux marins, & nous en conclûmes qu'ils s'étoient retirés vers les Parties méridionales de la Nouvelle-Zélande : nous avions alors un vent fort du N. O. & une grosse houle du S. O. Nous atteignîmes cette houle, dès que la pointe Sud de la Nouvelle-Zélande fut dans cette direction, mais, comme nous n'avions point eu de vent de ce rumb les six jours précédens, & qu'au contraire, il avoit soufflé de l'Est, du Nord & du N. O. j'en conclus qu'il ne peut pas y avoir de terre au Midi, sous le méridien de la Nouvelle-Zélande, à moins qu'elle ne soit très-loin au Sud. Les deux jours suivans, le ciel fut orageux avec de la pluie neigeuse & de la neige, les vents souffloient entre le Nord & le Sud-Ouest.

10. « Le 10, à midi, nous étions par 59^{d} de latitude Sud, » sans avoir rencontré de glaces, quoique l'année pré- » cédente nous en eussions trouvé, le 10 Décembre, entre

» le 50 & le 51e degré de latitude. Il est difficile de rendre » raison de cette différence, peut être l'hiver qui précéda » notre premiere campagne, avoit accumulé plus de glace, » que l'année suivante, ce qui est d'autant plus probable » que nous apprîmes au Cap, que l'hiver y fut plus froid » qu'à l'ordinaire. Une tempête violente brisa peut être » la glace du pole, & la chassa au Nord jusqu'à l'en» droit où elle frappa nos regards: peut-être aussi que » cet effet fut produit par ces deux causes, & par plusieurs » autres. » ANN. 1773. Décembre.

L'ORAGE se calma le 11, & le ciel s'éclaircissant, nous reconnûmes que nous étions par 61d 15' de latitude Sud, & 173d 41' de longitude Ouest. Ce beau tems fut de peu de durée: le soir, le vent devint fort du S. O. & souffla par rafales accompagnées de grosses ondées de neige, de grêle & de pluie neigeuse. Le mercure, dans le thermomètre, tomba à 32d, par conséquent le tems très-froid sembloit indiquer que la glace n'étoit pas éloignée. 11.

LE LENDEMAIN, au matin, à quatre heures, par 62d 10' de latitude Sud, & 172d de longitude Ouest, nous vîmes la premiere Isle de glace, 11d ½ plus au Sud, que nous ne l'avions trouvée l'année auparavant, après notre départ du Cap de Bonne-Espérance. Nous apperçûmes en même tems un peterel antarctique, quelques albatrosses grises, des pintades & des peterels bleus. Le vent tourna du S. O. par le N. O. au N. N. E. Le plus souvent il fut frais & accompagné de neige, & d'une brume épaisse, en conséquence, je gouvernai au S. E. & à l'E., en tenant toujours le vent sur la 12.

[redacted]

Ann. 1773. Décembre. perpendiculaire du vaisseau, afin de pouvoir retourner à-peu-près sur la même route, si nous étions arrêtés par des obstacles Nous avions, depuis quelques jours, une grosse mer du N. O. & du S. O., de façon que, probablement, il n'y a point de terre proche entre ces deux points.

» Le 13, le thermomètre se tint à 31d, & nous cinglâmes à l'Est, avec une brise fraîche, quoiqu'il tombât une
» quantité prodigieuse de neige, qui remplissoit tellement
» l'athmosphère, que nous ne voyions pas à dix verges devant
» nous. Œdidee avoit déjà témoigné sa surprise, en observant
» les jours précédens de petites ondées de neige & de grêle:
» ce phenomène est absolument inconnu dans son pays Ces
» *pierres blanches*, qui se fondoient dans ses mains, étoient
» miraculeuses pour lui, & quoique nous essayassions de
» lui expliquer, que le froid contribuoit à leur formation,
» je crois que ses idées, sur cette matiere, n'étoient pas fort
» claires. Les flocons de neige, qui ne cesserent de tomber
» ce jour, le surpirent plus que tout ce qu'il avoit vu jusqu'alors: après avoir considere long tems ses qualites singulieres, il nous dit qu'il l'appelleroit de la *pluie blanche*,
» quand il seroit de retour dans son Isle. Il n'apperçut pas les
» premieres glaces, parce que nous les dépassâmes de trop
» bonne heure dans la matinée, mais, deux jours après, à
» environ 65d de latitude Sud, il fut frappé d'étonnement
» en regardant un des plus gros morceaux, & lorsqu'il découvrit, le lendemain, une immense plaine de glace, qui nous
» empêchoit de marcher plus loin au Sud, il témoigna un
» grand plaisir, parce qu'il croyoit que c'étoit une terre.
» Nous lui dimes qu'il se trompoit, & qu'il n'avoit que de

83.

ANN. 1773. Décembre.

» l'eau douce sous les yeux ; mais nous ne pûmes le lui persuader qu'en montrant la glace qui s'étoit formée dans les futailles sur le pont. Il nous assura cependant, qu'à tout évenement, il vouloit lui donner le nom de *terre-blanche*, afin de la distinguer de tout le reste. Il avoit rassemblé, à la Nouvelle Zelande, un certain nombre de petites baguettes, dont il faisoit soigneusement un paquet, ce qui lui tenoit lieu de journal. A chaque Isle qu'il avoit vu & visité, après son départ des Isles de la Société, il avoit ajouté une petite baguette, de sorte que sa collection montoit alors à neuf ou dix, dont il se rappelloit très-bien les noms, & la *terre-blanche*, ou *whennua-téa-téa* étoit la derniere. Il demandoit souvent à combien d'autres pays nous aborderions en allant en Angleterre ; &, d'après quelques noms que nous lui dîmes, il forma un paquet séparé, qu'il étudioit chaque jour avec autant de soin que le premier. L'ennui de cette partie de notre Voyage, le rendoit probablement si empressé d'en connoître la fin, & les provisions salées, & la froideur du climat, contribuerent à le dégoûter. Son amusement ordinaire étoit de détacher les plumes rouges des tabliers de danse, qu'il avoit acheté à *Tonga-Tabboo*, & d'en faire un panache de huit ou dix. Il passoit le reste de son tems à se promener sur le pont, à parler avec les Officiers & les Bas-Officiers, & à se chauffer dans la chambre du Capitaine. Nous profitâmes de l'occasion pour nous instruire davantage de sa langue : nous corrigeâmes peu à peu le Vocabulaire que nous avions fait aux Isles de la Société, & nous acquîmes ainsi, sur son pays & sur les Isles voisines, des connoissances, qui nous porterent à y faire

» diverses recherches durant notre seconde relâche. »

Ann. 1773.
14 Décembr. NOUS RENCONTRAMES plusieurs grandes Isles le 14, & à midi des glaces flottantes, à travers lesquelles je m'ouvris un passage, par 64^{d} 55' de latitude Sud, & 163^{d} 20' de longitude Ouest. Nous voyions des albatrosses grises, des petrels bleus, des pintades & des hirondelles de mer. En avançant au S. E. $\frac{1}{2}$ E. avec un vent frais de l'Ouest, le nombre des Isles de glace s'accroissoit prodigieusement autour de nous. Depuis midi, jusqu'à huit heures du soir, nous n'en vîmes que deux, mais, avant quatre heures du matin du
15. 15, nous en avions dépassé dix-sept, outre beaucoup de glaces flottantes, au milieu desquelles nous avions navigué. A six heures, je fus obligé de marcher au N. E. afin d'éviter une immense plaine au S. & au S. E. Les glaces, dans la plupart des endroits, y étoient empilées les unes sur d'autres, on voyoit des coupures dans la plaine, & au-delà une mer notre. Je crus qu'il seroit dangereux de la traverser, parce que le vent ne nous auroit pas permis de retourner par le chemin où nous aurions passé; d'ailleurs, comme il étoit fort & le tems extrêmement brumeux par intervalles, je fus contraint de sortir promptement de ces glaces flottantes, qui sont encore plus périlleuses que les grandes Isles. Cette glace n'étoit point telle qu'on en trouve ordinairement dans les baies ou rivieres, & près de la côte, mais pareille à celle qui se détache des Isles, & qu'on peut appeller proprement les parois des grosses pièces, ou les fragmens qui tombent quand les grandes Isles commencent à s'écarter de l'endroit où elles se forment.

NOUS NE PORTAMES pas long-tems au N. E. avant d'être enfermés

enfermés : nous fûmes obligés de revirer & de faire force de voiles au S. O., ayant au Sud une plaine, ou des glaces flottantes, & au Nord plusieurs Isles d'une grosseur énorme. Après avoir marché deux heures sur ce bord, le vent tourna heureusement à l'Ouest, nous revirâmes pour forcer de voiles au Nord, & nous sortîmes bientôt des glaces flottantes, mais non pas sans recevoir des coups très-violens, des morceaux les plus gros, qu'avec tous nos soins nous ne pouvions pas éviter. En sortant d'un danger, nous rentrions dans un autre: le tems étoit brumeux, & plusieurs grandes Isles embarrassoient notre route, de sorte que nous avions à faire lof tour, pour en éviter une, & arriver tout plat, pour en éviter une autre. Nous fûmes sur le point de nous briser sur une de celles-ci, & si cela étoit arrivé, le vaisseau & tous les hommes de l'équipage, sans aucune exception, auroient péri. Ces obstacles, joints au peu de probabilité de trouver terre plus loin au Sud, & à l'impossibilité de la reconnoître à cause de la glace, supposant qu'on en découvrît une, me déterminerent à remettre le cap au Nord. Lorsque nous revirâmes la derniere fois, nous étions par 159d 20' de longitude Ouest, & 66d de latitude Sud. Nous vîmes plusieurs penguins sur les Isles de glace, & quelques petrels antarctiques dans l'air.

Ann. 1773. Décembre.

« MALGRÉ les périls continuels auxquels nous étions « exposés, l'équipage étoit moins inquiet que je ne l'au- « rois cru, &, comme dans une bataille, le spectacle de la « mort devient familier & souvent indifférent, ainsi nous « nous trouvions, chaque jour, en danger de périr, & nous « étions tranquilles, comme si les flots, les vents & les

» rochers de glace n'avoient pas pu nous faire de mal.
Ann. 1773. Décembre. » Ces glaces étoient de toute sorte de forme, comme celles
» que nous avions vu l'été précédent, & nous apperce-
» vions un grand nombre de pyramides, d'obélisques, &
» de clochers d'Eglise, dont la hauteur n'étoit pas fort in-
» férieure à celle que nous avions observée parmi les pre-
» mieres Isles de glace en 1772, beaucoup d'autres aussi
» leur ressembloient, en ce qu'elles étoient très étendues,
» & parfaitement unies au sommet.

» La quantité d'oiseaux, que nous avions rencontré
» jusqu'ici dans notre passage, auroit persuadé d'autres Na-
» vigateurs, que nous étions proche de terre, mais nous ne
» formions là dessus aucune espérance.

» Le tems, extrêmement humide & d'un froid désagréable,
» fut funeste aux colombes & aux pigeons, que plusieurs de
» nos gens avoient acheté sur les Isles de la Société, & sur celles
» des Amis, ainsi qu'aux oiseaux chantans que nous avions
» eu tant de peine à prendre en vie à la Nouvelle-Zélande.
» J'avois, à mon départ de ce pays, cinq colombes, mais
» elles moururent l'une après l'autre, avant le 16 de Décem-
» bre, parce qu'elles étoient plus exposées au froid dans nos
» chambres, que dans les postes des Matelots. Le thermo-
» mètre ne s'y tenoit jamais qu'à 5 degrés plus haut, qu'en
» plein air sur le pont. »

Nous continuâmes à marcher au Nord avec un vent frais de l'Ouest, accompagné de fortes ondées de neige, jusqu'à huit heures du soir. le vent diminua alors, le ciel

commença à s'éclaircir, &, à six heures du matin du 16, il y eut calme. Quatre heures après, il fut suivi d'une brise du N. E. avec laquelle nous forçâmes de voiles au S. E. ayant une brume épaisse, des ondées de neige, & tous nos agrêts couverts de glace. Le soir, on essaya d'en prendre quelques morceaux, mais il fallut abandonner l'entreprise : la mer étoit trop grosse, & les masses si larges, que la chaloupe couroit des dangers à en approcher. ANN. 1773. 16 Décemb.

17. LE LENDEMAIN, au matin, 17, on réussit mieux, car à midi, on en remplit plusieurs bateaux : je fis voile alors à l'Est, avec une petite brise du Nord, accompagnée de neige & de pluie neigeuse, qui, en tombant, se geloit sur les agrêts. Nous étions par 64^d 41′ de latitude Sud, & 155^d 44′ de longitude Ouest. La glace, que nous primes, n'étoit pas des meilleures, formée principalement de neige glacée, elle étoit poreuse, & elle avoit absorbé beaucoup d'eau salée : cette saumure se dissipoit, après avoir été quelque-tems sur le pont, & on en tiroit une eau douce. Nous continuâmes à forcer de voiles à l'Est, avec un vent du Nord d'un froid perçant, une brume épaisse, de la neige, & de la pluie neigeuse, qui décoroit de glaçons nos agrêts. Nous rencontrions, à chaque heure, quelques-unes des grandes Isles de glace, qui rendent la navigation si dangereuse dans ces latitudes élevées. A sept heures du soir, nous en trouvâmes un nouveau grouppe, nous manquâmes de nous briser sur une d'elles, & nous eûmes peine à sortir du milieu des autres. Je retournai à l'Ouest jusqu'à dix heures, mais la brume se dissipa, & je repris ma route à l'Est. Le lendemain, à
18. midi, nous étions par 64^d 49′ de latitude S., & 149^d 19′

de longitude O. Bientôt notre longitude, d'après la distance
Ann. 1773. Décembre observée du soleil & de la lune, fut de 149d 19′ O., suivant la montre de M. Kendal de 148d 36′, & suivant mon estime de 148d 3′, latitude 64d 48′ Sud.

Le tems clair, & le vent qui tourna au N. O., m'inspirerent le desir de gouverner au Sud, j'y portai en effet le
20. cap jusqu'à sept heures du matin du 20, que le vent passant au N. E. & le ciel se couvrant de nuages, je cinglai au S. E. L'après-midi, le vent fut fort, accompagné de brume épaisse, de neige, de pluie neigeuse & de pluie, c'est-à-dire, du plus mauvais tems possible. Nos agrêts étoient si chargés de glace, que nous avions assez à faire d'abattre nos huniers, pour doubler les ris. A sept heures du soir, par 147d 46′ de longitude, je passai une seconde fois le cercle antarctique ou polaire, & je continuai de marcher au S. E. jusqu'à six
21. heures du lendemain matin : étant alors par 67d 5′ de latitude S nous rencontrâmes tout-à-coup un grouppe de très-grosses Isles de glace, & une grande quantité de morceaux flottans, &, comme la brume étoit extrêmement épaisse, nous eûmes toutes les peines du monde à en sortir. je portai ensuite au N. O. jusqu'à midi : la brume étant un peu dissipée, je remis le Cap au S. E. Les Isles de glace que nous rencontrâmes le matin, étoient très-hautes & très-escarpées, & formoient à leurs sommets divers pics, au lieu que la plupart de celles que nous avions apperçu auparavant, étoient plates au haut & moins élevées : plusieurs de celles-ci avoient cependant deux ou trois cens pieds d'élévation, & deux ou trois milles de circuit, avec des côtés perpendiculaires, qui inspiroient la frayeur quand on les

regardoit. De tous les oiseaux qui nous avoient accompagné, il ne restoit que les albatrosses grises, mais nous reçumes la visite d'un petit nombre de peterels antarctiques. An. 1773. Décembre

LE 22, nous gouvernâmes E. S. E. avec un vent frais du Nord, qui souffloit par rafales : le perroquet d'artimon fut enlevé, mis en pièces, & rendu à jamais inutile. A six heures du matin, le vent tournant vers l'Ouest, je marchai Est-Nord, étant par 67^d 31′ de latitude, (la plus haute où nous fussions encore parvenus) & 142^d 54′ de longitude Ouest. 22.

NOUS CONTINUAMES notre route à l'E. ¼ N. E. jusqu'à midi du 23 : par 67^d 12′ de latitude, & 138^d de longitude, je gouvernai S. E. : nous voyons alors vingt-trois Isles de glaces de dessus le pont, & deux fois autant du haut des mâts, & cependant notre horizon ne s'étendoit pas à plus de deux ou trois milles. A quatre heures de l'après-midi, par 67^d 20′ de latitude, & 137^d 12′ de longitude, nous rencontrâmes une quantité si prodigieuse de glaces en plaines, ou de glaces flottantes, qu'elles couvroient la mer dans toute l'étendue du Sud à l'Est, & elles étoient si épaisses & si serrées, qu'elles obstruoient entièrement notre passage. Le vent étant assez modéré & la mer tranquille, je mis à la cape au bord intérieur de la glace, & je détachai deux chaloupes afin d'en ramasser quelques morceaux. Sur ces entrefaites, on en saisit de larges pièces aux côtés du bâtiment, & on les prit à bord avec nos palans à croc : l'enlevement de la glace fut si pénible, à cause du froid, que les bateaux resterent jusqu'à huit heures pour faire deux voyages : je portai ensuite à l'Ouest sous les huniers & les basses voiles, tous les ris pris, 23.

Ann. 1773. Décembre. avec un vent fort du Nord, accompagné de neige & de pluie neigeuse, qui, se gelant sur les agrès en tombant, rendoit les cordages aussi durs que du fil d'archal, & les voiles comme des planches de bois ou des plateaux de métal. Les rouets étoient d'ailleurs si fortement gelés dans les poulies, qu'il falloit faire les derniers efforts pour abattre ou pour hisser un hunier, & le froid si vif, qu'à peine pouvoit-on le supporter: des glaces couvroient, en quelque sorte, toute la mer: il y avoit des coups de vent & une brume épaisse.

Dans une position si défavorable, il étoit naturel de penser à retourner au Nord, puisqu'il n'y avoit point de probabilité de trouver une terre dans ces parages, & qu'il ne paroissoit pas possible de s'avancer plus loin au Sud. J'aurois eu tort de m'avancer à l'Est dans cette latitude, non-seulement à cause de la glace, mais parce que j'aurois laissé au Nord, sans le reconnoître, un espace de mer de 24 degrés de latitude, où il pouvoit y avoir une grande terre.

Tandis qu'on ramassoit de la glace, nous prîmes deux petrels antarctiques, &, en les examinant, nous persistâmes à les croire de la Tribu des petrels. Ils sont, à peu près, de la grandeur d'un gros pigeon; les plumes de la tête, du dos, & une partie du côté supérieur des aîles, sont d'un brun léger; le ventre & le dessous des aîles blancs; les plumes de la queue, blanches aussi, mais brunes à la pointe: nous prîmes en même-tems un nouveau petrel plus petit que le premier, mais, comme les autres, d'un plumage gris sombre. Je remarquai que ces oiseaux avoient plus de plumes

que ceux que nous avions vus : tant la Nature a pris soin de les vêtir suivant le climat qu'ils habitent. Nous apperçûmes aussi des albatrosses, couleur de chocolat : nous n'avons trouvé que parmi les glaces ces oiseaux ainsi que les peterels, dont on a parlé plus haut ; d'où on peut conjecturer avec raison, qu'il y a une terre au Sud. Nous découvrîmes un gros veau marin, qui joua autour de nous pendant quelques minutes. Un de nos Matelots, qui avoit été au Groenland, l'appella cheval de mer, mais tous nos Messieurs, qui le virent, le prirent pour ce que j'ai dit. Depuis que nous avions rencontré des glaces, le thermomètre se tenoit de 33 à 34^d à midi.

ANN. 1773. Décembre.

« PLUSIEURS PERSONNES étoient alors affligées de rhu- » matismes violens, de maux de tête, d'autres avoient les » glandes enflées, & des fievres de catharre, qu'on attri- » buoit à l'usage de la glace. Mon Pere, qui se plaignoit » d'un rhume, depuis quelques jours, fut obligé de garder » le lit, sa maladie sembloit provenir de l'humidité de sa » chambre, dans laquelle tout pourrissoit : le froid y fut si » sensible ce jour, que le thermometre ne s'y tint qu'à deux » degrés & demi plus haut que sur le pont. »

LE 24, le vent diminua, tournant au N. O & le ciel s'éclarcit, par 67^d de latitude, & 138^d 15' de longitude. Comme nous avancions au N. E. avec un bon vent du N. O. les Isles de glace se multiplioient tellement autour de nous, qu'à midi nous étions environnés de près de cent, & en outre d'une immense quantité de petits morceaux. M'appercevant qu'il y alloit avoir calme, je conduisis le vaisseau 24.

dans un parage, aussi net qu'il me fut possible : la Résolution
Ann. 1774. Decembre
cependant dériva avec la glace, &, profitant de chaque léger souffle de vent, on l'empêcha de tomber sur quelques-unes de ces Isles flottantes. Nous passâmes ainsi le fort de Noel, à-peu-près de la même maniere que l'année précédente. Heureusement il n'y avoit point de nuit, & le tems étoit clair, car, avec la brume des derniers jours, il auroit fallu un miracle, pour conserver le vaisseau.

« Le Capitaine, suivant la coutume, invita les Officiers & les Maîtres à dîner, & l'un des Lieutenans régala » les Bas-Officiers. On donna aux Matelots une double » portion de pouding, & ils burent l'eau-de-vie de leur » ration, qu'ils avoient épargné quelques mois d'avance » pour le jour de Noel : ils eurent grand soin de s'enivrer. » La vue d'une quantité innombrable d'Isles de glaces, au » milieu desquelles nous dérivions à la merci du courant, » au danger de faire naufrage à chaque moment contre une » de ces masses, ne les empêcha pas de se livrer à leurs » amusemens favoris. Tant qu'il leur resta de l'eau-de-vie, » ils *firent Noël en bons Chrétiens*. La longue habitude » de la mer leur inspire du mépris pour les périls, & la fatigue & l'inclémence du ciel, durcissant leurs muscles, » & leurs nerfs, rendent insensible leur esprit. On conçoit aisément que des hommes, qui ne s'occupent pas » même de leur sûreté, s'intéressent peu au bien-être des » autres. Assujettis à des ordres stricts, ils exercent une » autorité tyrannique sur ceux que la fortune met en leur » pouvoir ; &, accoutumés à faire face à l'ennemi, ils ne » respirent que la guerre. Par la force de l'habitude, le » meurtre

Ann. 1773. Décembre.

» meurtre est tellement devenu une passion de leur ame, » que, pendant notre Voyage, je les ai vu montrer, plu» sieurs fois, un horrible empressement de tirer sur les In» diens, pour le plus léger prétexte. En général, la vie » qu'ils menent les prive des consolations domestiques, & » de grossiers besoins remplacent, chez eux, des affections » délicates. Quoique membres d'une société civilisée, on » peut les regarder, en quelque sorte, comme un corps » d'hommes barbares, passionnés, vindicatifs, mais d'ail» leurs braves, sinceres, & vrais les uns envers les autres.

» TANT que nous restâmes sous la Zone-Torride, nous » eûmes à peine une nuit. & je trouve, dans le Journal de » mon Pere, plusieurs articles écrits, quelques minutes » avant minuit, à la lueur du soleil. Cet astre étoit si peu » de tems au-dessous de l'horizon, qu'un crépuscule très» fort ne cessa pas de nous éclairer. Ce phénomène frappa » d'étonnement Œdidée, qui vouloit à peine en croire ses » sens. Nous fîmes envain des efforts pour le lui expliquer; » & il nous assura que ses Compatriotes le traiteroient de » menteur, quand il leur parleroit de la pluie pétrifiée, & » du jour perpétuel. Les premiers Vénitiens, qui reconnu» rent l'extrémité septentrionale du continent de l'Europe, ne » furent pas moins surpris de ce que le soleil ne quittoit point » l'horizon, & ils racontent qu'ils ne pouvoient distinguer » le jour de la nuit, que par l'instinct d'un oiseau de mer, » qui alloit se jucher sur la côte pendant quatre heures (a),

(a) Piétro Quirino fit voile en Avril 1431, & fit naufrage à l'Isle de Rocst ou de Rusten, sur la côte de Norwége, sous le Cercle-Polaire, en Janvier 1432. Voyez *Navigazioni, &c. de Ramusio*, 1574. *Vol. II.*

ANN. 1773. Décembre.

» comme nous étions probablement fort éloignés de terre, » cette indication nous manqua, & nous avons souvent » observé un grand nombre d'oiseaux voltiger autour » de nous, pendant toute la nuit, & en particulier de » grosses troupes de différentes espèces, jusqu'à quatre » heures. »

26. LE 26, au matin, toute la mer étoit couverte de glaces: dans l'étendue d'un horizon de quatre ou cinq milles, nous vîmes plus de deux cens grandes isles, outre une quantité innombrable de petits morceaux.

« CETTE SCÈNE ressembloit aux débris d'un monde fracassé au milieu de ce bouleversement, on entendoit, de » toutes parts, les imprécations & les juremens des Matelots » qui n'étoient pas encore sortis de leur ivresse. »

NOTRE LATITUDE, à midi, étoit de 66^{d} 15', notre longitude 134^{d} 22'. Nous trouvâmes, par observation, que le vaisseau avoit dérivé environ vingt milles au N. E. ou à l'E. N. E. au lieu qu'à en juger par les Isles de glace, il sembloit qu'il n'avoit point eu de dérive, ou du moins qu'il en avoit eu peu, d'où nous conclûmes que la glace dérivoit à peu près dans la même direction, & avec la même vitesse. Une brise, qui s'éleva du O. S. O. à quatre heures, nous mit en état de gouverner au Nord, route par où il étoit plus probable que nous sortirions des dangers qui nous entouroient.

JE MARCHAI au Nord, avec une bonne brise de l'Ouest, accompagné d'un tems clair, jusqu'à quatre heures du

ANN. 1773.
27 Décemb.

lendemain, au matin, 27 : rencontrant alors des glaces flottantes, je mis à la cape, & on en prit assez à bord pour remplir nos futailles vides. Je fis ensuite voile au N. O. avec une bonne brise du N. E. & un tems de gelée clair. Notre latitude étoit de 65d 53′ S. & la longitude de 131d 42′ O.; il n'y avoit pas la moitié autant de glaces qu'auparavant.

« MON PERE & douze autres personnes, furent attaquées » de nouveau de rhumatismes, & obligés de garder le lit. Le » scorbut ne se montroit pas encore sous un aspect effrayant, » mais tous ceux qui en avoient de legers symptomes, » (j'étois du nombre) bûrent, deux fois par jour, du moût » de biere frais, entièrement chaud, & s'abstinrent, autant » qu'il leur fut possible, de viandes salées. La langueur » generale, le visage pâle de presque tout le monde, sem» bloient nous menacer de suites plus funestes. Le Capitaine » Cook étoit très-maigre : il avoit une constipation con» tinuelle, & il perdit l'appetit. »

LE 28, à quatre heures du matin, le vent ayant tourné 28.
plus à l'E. & au S. E., devint frais & fut suivi d'ondées de neige. Notre route fut Nord jusqu'à midi du lendemain.
Etant alors par 62d 24′ de latitude, & 134d 39′ de longitude, le gouvernail N. O. ¼ N. Quelques heures après, le ciel s'éclarcit, & le vent diminua & tourna plus au Sud. 29.

LE 30, nous eûmes un petit vent de l'Ouest, un tems sombre & nébuleux, avec de la neige & de la pluie neigeuse par intervalles : nous vîmes plusieurs baleines jouer autour du bâtiment, mais très-peu d'oiseaux, des isles de glace en abondance, & une houle du O. N. O. 30.

Ann. 1773. 31 Décemb. Le 31, un petit vent souffla de l'Ouest, & un tems beau & clair, nous fournit l'occasion d'aérer les voiles de rechange, de nettoyer & de fumer les entreponts. A midi, notre latitude étoit de 59d 40′ S & notre longitude 135d 11′ O. L'observation de ce jour donna lieu de conjecturer que nous avions un courant Sud; en effet, il eût été difficile d'expliquer pourquoi des masses si énormes de glace venoient du Sud. L'après-midi, il y eut un calme de quelques heures suivi d'une brise de l'Est, qui nous mit en état de reprendre notre route au N. O. $\frac{1}{4}$ N.

Ann. 1774. 1 Janvier. Le premier de Janvier, le vent ne resta pas long tems à l'Est, mais tournant par le Sud à l'Ouest, il fut frais, & suivi d'ondées de neige. Le soir, par 58d 39′ de latitude Sud, nous dépassâmes deux Isles de glace, & nous n'en revîmes ensuite que lorsque nous portâmes de nouveau au Sud.

2. Le 2, à cinq heures du matin, il y eut calme: nous étions à 58d 2′ de latitude, & 137d 12′ de longitude. Une brise de l'Est succéda au calme, & je gouvernai N. O. $\frac{3}{4}$ O. Je portai ainsi le Cap, parce que je voulois reconnoître un plus grand espace de mer, entre le point où j'étois, & notre route au Sud.

3. Le 3, à midi, par 56d 46′ de latitude, & 139d 45′ de longitude, le tems devint beau, & le vent tourna au S. O. Nous apperçûmes de petits plongeurs (comme nous les appellions) de la classe des peterels, que nous jugeâmes être de ceux qu'on voit ordinairement près de terre,

sur tout dans les baies & sur la côte de la Nouvelle-Zélande. Je ne fus que penser de ces oiseaux. S'il y en avoit eu davantage, je serois porté à croire, que nous n'étons pas alors très-éloignés de terre : car je n'en avois jamais vu à une aussi grande distance des côtes. Ceux-ci avoient probablement été amenés si loin, par quelques bancs de poisson, en effet, il devoit y avoir de ces bancs autour de nous, puisque nous étions environnés d'un grand nombre de petrels bleus, d'albatrosses & d'autres oiseaux, qu'on voit communément dans le grand Océan ; tous, ou presque tous, nous quitterent avant la nuit : nous vîmes aussi deux ou trois morceaux de goemon, mais il étoit vieil & gâté. ANN. 1774. Janvier.

A HUIT HEURES DU SOIR, par 56d de latitude S., & 140d 31' de longitude O., le vent se fixant dans l'Ouest, m'obligea de gouverner Nord-Est, & m'empêcha de reconnoître un espace à l'Ouest de près de 40d de longitude, & de 20 de latitude. Si le vent avoit été favorable, je projettois de courir 15 ou 20 degrés de longitude, plus à l'Ouest, dans le parallele où nous étions, & de retourner ensuite à l'Est, par le cinquantieme parallele. Cette route auroit tellement coupé l'espace mentionné ci-dessus, qu'il n'auroit plus resté de doute sur la supposition d'une terre dans ces parages. nous avons peu de raisons de penser qu'il y en a une. Nous sommes portés plutôt à croire le contraire, car nous avons eu une grosse houle creuse, pendant plusieurs jours, du O. & du N. O., quoique le vent air soufflé d'une direction opposée la plus grande partie de ce tems, preuve qu'entre ces deux rumbs nous n'étions couverts par aucune terre.

Ann. 1774. Janvier.

Plusieurs personnes de l'équipage avoient encore une fièvre legère, effet des rhumes. Heureusement les remèdes les plus simples la dissipoient, il ne falloit pour cela que quelques jours. Nous n'avions pas plus d'un ou deux hommes à-la-fois sur la liste des malades.

6. Nous marchames au N. E. ¼ N., jusqu'au 6 à midi Nous étions alors par 52^d de latitude S. & $135^d\ 32'$ de longitude Ouest, & à environ deux cens lieues de notre route à Taiti, dans lequel espace, tout examiné, il n'est pas probable qu'il y ait une terre étendue; il est moins vraisemblable encore qu'il y en ait une à l'Ouest, puisque nous avions eu & que nous avions encore de ce rumb de grandes lames monstrueuses : en conséquence, je gouvernai N. E. avec un vent frais du O. S. O.

7. Le 7, à huit heures du matin, par $51^d\ 49'$ de latitude Sud, nous observâmes plusieurs distances du Soleil & de la Lune, qui donnerent la longitude suivante :

Par MM. Wales,	$133^d\ 24'\ 0$	
Gilbert,	$133^d\ 10'$	
Clerke,	$133^d\ 0$	
Smith,	$133^d\ 37'\ 25''$	
Moi,	$133^d\ 37'$	
Moyen,	$133^d\ 21'\ 43''$	
Suivant la montre	$133^d\ 44'$	Ouest.
Mon estime,	$133^d\ 39'$	
Déclinaison de l'Aimant,	$6^d\ 2'$	Est.
Thermomètre,	50^d	

LE LENDEMAIN, au matin, nous fîmes de nouvelles observations, & en tenant compte de la route du vaisseau, les résultats furent conformes aux observations précédentes. Je dois remarquer que notre longitude ne pourra jamais être fautive, tant que nous aurons un aussi bon guide que la montre de M. Kendal. A midi, je gouvernai E. N. E. $\frac{1}{4}$ E., par 49^d 7′ de latit. S. & 131^d 2′ de longitude Ouest. ANN. 1774. 8 Janvier.

LE 9, par 48^d 17′ de latitude S. & 127^d 10′ de longitude Ouest, je mis le Cap à l'Est, avec un bon vent frais de l'Ouest, accompagné d'un tems clair & agréable & d'une grosse houle, qui venoit de la même direction que le vent. 9.

« L'ÉQUIPAGE commençoit à supporter ces climats froids, » avec d'autant plus de peine, qu'il n'y avoit pas d'espoir » de retourner en Angleterre cette année. D'abord les visa» ges parurent annoncer du découragement, mais peu-à» peu les matelots se résignerent à leur sort. Il faut avouer » cependant que nous étions tous affligés de ne pas savoir » où on vouloit nous conduire: & en effet le Capitaine ne » dit à qui que ce soit qu'elle etoit notre destination. »

LE MATIN du 10, comme nous avions peu de vent, on mit une chaloupe en mer, & plusieurs Officiers allerent tuer des oiseaux: ils rapporterent des peterels & d'autres qu'on voit ordinairement à toutes les distances possibles de terre. Nous n'appercevions rien d'ailleurs qui pût nous donner la moindre espérance d'en trouver aucune, & le lendemain à midi, par 45^d 51′ de latitude S. & 122^d 12′ de 10.
11.

Ann. 1774. Janvier.

longitude Ouest, & à un peu plus de deux cens lieues de la route que je suivis en allant à O-Taiti, en 1769, je changeai de route, & je gouvernai S E. avec un vent frais du S O. $\frac{1}{4}$ O. Le soir, quand notre latitude étoit de 48^d 22' S & notre longitude de 121^d 29' Ouest, nous trouvâmes la déclinaison de l'aimant de 2^d 34' E., nous n'en avons jamais eu de moindre en dehors du tropique. Le soir du lendemain, elle fut
12. de 4^d 30' Est · & notre latitude 50^d 5' S. & 119 $\frac{1}{2}$ de longitude Ouest.

13. JE MARCHAI plus au Sud, jusqu'au soir du 13, que notre latitude fut de 53^d 0' S, & notre longitude 118^d 3' Ouest. Le vent soufflant alors avec force du N. O, avec une brume épaisse & de la pluie, ce qui tendoit dangereuse une navigation au large, j'allai au plus près au S. O., & je continuai cette route jusqu'à midi du lendemain.

14. « LE MATIN, une vague énorme frappa le vaisseau & inonda
» les ponts. L'eau de la mer retomboit pardessus nos têtes
» & éteignoit nos lumieres, de sorte que nous croyions quel-
» quefois être engloutis & tomber dans l'abîme. Tout étoit
» à flot dans la chambre de mon Pere, & son lit absolument
» rempli d'eau. Son rhumatisme le tourmentoit depuis plus
» de quinze jours, avec tant de violence, qu'il ne pouvoit
» se servir de ses jambes, & ses peines redoublerent ce matin.
» Notre situation étoit alors fort triste, même pour ceux
» qui avoient conservé leur santé, & insupportable pour les
» malades, à qui leurs membres perclus causoient des dou-
» leurs excessives. L'aspect de l'Océan étoit épouvantable,
» & on eût dit qu'il se mettoit en colere de ce que de
» présomptueux

» présomptueux mortels osoient marcher sur son sein. Tout
» portoit l'empreinte de la tristesse, & un silence alarmant
» régnoit autour de nous. Ceux mêmes qui étoient accou-
» tumés à la mer, depuis leur enfance, avoient du dégoût
» pour les nourritures salées : l'approche de l'heure du dîné
» nous faisoit de la peine ; &, dès que l'odeur des alimens
» atteignoit nos organes, il nous étoit impossible d'en
» manger.

ANN. 1774. Janvier.

» CE VOYAGE ne peut être comparé à aucun autre, pour
» la multitude des fatigues & des maux que nous avons
» essuyés Les Navigateurs, qui ont parcouru la mer du Sud
» avant nous, naviguoient en-dedans du tropique, ou du
» moins sous la zone tempérée. Ils jouissoient presque tou-
» jours d'un ciel doux & serein ; & ils marchoient à la vue
» des terres qui leur fournissoient des rafraîchissemens. De
» pareilles campagnes sont des parties de plaisirs, à côté
» des nôtres. Les objets nouveaux & attrayans soulagent
» l'esprit, égayent la conversation & raniment le corps ;
» mais les mêmes points de vue frappoient sans cesse nos
» regards ; la glace, la brume, les tempêtes & la surface
» ridée de la mer, formoient une scène lugubre, que n'é-
» gayoient jamais les rayons du soleil : enfin le climat étoit
» froid, & nous mangions des alimens détestables. En
» un mot, il sembloit que tout notre être se desséchoit, &
» nous devenions indifférens à tout ce qui anime la vie en
» d'autres tems. Nous sacrifions notre santé, nos sentimens,
» nos jouissances, à la gloire de naviguer dans des parages
» inconnus jusqu'alors. C'étoit en effet, comme dit Juvenal :

Proter vitam, vivendi perdere causas.

Ann. 1774. Janvier

« LA SITUATION des matelots étoit aussi affligeante que » celle des Officiers, par une autre cause. Leur biscuit, qu'on » avoit tiré à la Nouvelle-Zélande, cuit de nouveau, » & ensuite encaissé, étoit aussi gâté qu'auparavant, ce » qui provenoit de ce que, dans le triage, on en conserva du » mauvais, & de ce que les tonneaux n'avoient été ni assez » fumigés, ni assez séchés. Ils ne recevoient tous d'ailleurs » que les deux tiers de leur ration ordinaire ; mais une » si petite quantité de biscuit, étant à peine suffisante » quand il est bon, étoit bien loin de l'être alors, qu'il y » en avoit la moitié de pourri. Ils ne se plaignoient point : » ce jour cependant le premier aide du Maître vint dire, » avec amertume, au Capitaine, que ni lui, ni ses cama- » rades n'avoient de quoi se rassasier, & il lui montra, en » même-tems des restes pourris & puans de son pain. » Ses remontrances eurent de l'effet, & tout l'équipage » reçut une ration ordinaire. M. Cook sembloit recouvrer » ses forces ; mais ceux qui étoient attaqués de rhumatismes, » se trouvoient aussi indisposés que jamais. »

14. LE 14, nous étions par 56d 4′ de latitude S. & 122d 1′ de longitude Ouest. Le vent ayant tourné au Nord, & la brume continuant, je cinglai à l'Est, sous les basses voiles & les huniers, tous les ris pris. Mais nous ne pûmes pas long-tems porter ces voiles, car, avant huit heures du soir, le vent, qui devint une tempête, nous obligea de mettre
16. en panne, sous le perroquet d'artimon, jusqu'au matin du 16 ; le vent ayant alors beaucoup diminué & passé à l'Ouest, on hissa les basses voiles, & les huniers, tous les ris pris, & je marchai au Sud. Bientôt le ciel s'éclaircit ; &, le soir,

notre latitude fut de 56^{d} 48′ S., & notre longitude 119^{d} 8′ Ouest.

ANN. 1774. Janvier.

NOUS CONTINUAMES à marcher au Sud, inclinant à l'Est, jusqu'au 18, que nous portâmes au S. O., avec un vent de S. E., étant par 61^{d} 9′ de latit. S. & 116^{d} 7′ de longitude Ouest. A dix heures du soir, il y eut un calme, qui dura jusqu'à deux heures du lendemain au matin : une brise se leva du Nord, devint bientôt un vent frais, & se fixa au N. E. J'en profitai pour gouverner Sud, jusqu'à midi du 20, par 62^{d} 34′ de latit. S., & 116^{d} 24′ de longit. Ouest, il y eut un nouveau calme. 18 19 20.

DANS cette position, nous avions en vue deux Isles de glace, dont l'une sembloit aussi large que la plus grande de celles que nous avions rencontrées jusqu'ici : elle n'avoit pas moins de deux cens pieds de hauteur, & elle se terminoit par un pic ressemblant à la coupole de l'Eglise de S. Paul. Comme une grosse houle venoit de l'Ouest, il n'étoit pas probable qu'il y eût une terre, entre nous & le méridien, de 133^{d} $\frac{1}{2}$, point de longitude où nous étions, sous cette latitude, quand nous cinglâmes au Nord. Durant toute cette route, nous n'avions rien vu qui pût nous porter à croire que nous étions dans les environs d'une terre. A la vérité, nous avions apperçu souvent du goesmon, mais je suis sûr que ce n'est pas un signe assuré de la proximité de terre, puisqu'on rencontre du goesmon sur toutes les parties de l'Océan. Après un calme de quelques heures, nous eûmes un vent de S. E., mais il fut très-incertain & accompagné de grosses ondées de neige : enfin il se fixa au S. $\frac{1}{4}$ S. E., & nous

ANN. 1774. Janvier. forçâmes de voiles à l'Est. Le vent fut frais, avec un froid perçant, de la neige & de la pluie neigeuse.

22. Le 22, par 62^d 5' de latit. S. & 112^d 24' de longitude O., nous vîmes une Isle de glace, un peterel antarctique, plusieurs peterels bleus, & quelques autres oiseaux connus; mais rien ne nous donnoit l'espoir de trouver terre.

23. Le 23, à midi, notre latit. fut 62^d 22' S., & notre longit. 110^d 24'. L'après-midi, nous dépassâmes une Isle de glace. Le vent, qui étoit frais, continua à tourner à l'Ouest; & le

24. lendemain au matin, à huit heures, comme il souffloit du Nord de l'Ouest, je gouvernai S. $\frac{1}{2}$ S. O. & S S. O. Nous étions alors par 63^d 20' de latit. S. & 108^d 7' de long. Ouest, & nous avions une grosse houle du S. O. Je suivis la même

25. route, jusqu'à midi du lendemain 25; que je gouvernai droit au Sud: notre latitude étoit à ce moment de 65^d 24' S., & notre longitude de 109^d 31' Ouest. Le vent venoit du Nord; le tems étoit doux & assez agréable, & nous n'appercevions pas un seul morceau de glace, ce qui nous parut un peu extraordinaire; car, un mois auparavant & à environ deux cens lieues à l'Est, nous fûmes, en quelque sorte, enfermés par de grandes Isles de glace, dans cette même latitude. Nous vîmes une pintade peterele, des peterels bleus, & un petit nombre d'albatrosses brunes. Le soir, sous le même méridien, & par 65^d 44' de latit. S., la déclinaison de l'ai-

26. mant fut de 19^d 27' Est; mais le lendemain, au matin, par 66^d 20' de latit. S. & la même longitude qu'on a énoncée plus haut, elle fut seulement de 18^d 20' Est. Le moyen, entre ces deux termes, approche probablement davantage de la vérité.

Nous avions alors neuf petites Isles en vue, &c, bientôt après, nous entrâmes, pour la troisieme fois, dans le Cercle Polaire Antarctique, par 109d 31′ de longitude A midi, voyant quelque chose qui ressembloit à une terre au S. E., on orienta les voiles à l'instant, & je portai dessus. Bientôt après, nous ne découvrîmes plus rien, mais je suivis la même route jusqu'à huit heures du lendemain, que nous fûmes bien assurés que c'étoit un brouillard ou de la brume; je remis le Cap au Sud, avec une jolie brise du N. E., accompagnée d'une brume épaisse de neige & de pluie neigeuse. Ann. 1774. Janvier. 27.

Les Isles de glace devinrent alors plus fréquentes qu'auparavant, & par 69d 38′ de latit. S., & 108d 12′ de longit. O., nous rencontrâmes un banc de glaces flottantes. Comme nous commencions à avoir besoin d'eau, on mit deux chaloupes en mer, & on en prit des morceaux, qui donnerent environ dix tonneaux d'eau douce. Les matelots, qui travaillerent à cette opération, eurent froid, mais ils étoient accoutumés à ces fatigues. Je fis de petites bordées sur le parage où nous étions; car une brume épaisse nous empêchoit de voir à deux cens verges autour de nous, &, comme nous ne connoissions pas l'étendue des glaces flottantes, je n'osai pas gouverner au Sud, avant que le tems fût clair. Nous passâmes ainsi la nuit, ou plutôt cette partie des vingt-quatre heures qui répondoit à la nuit, car il n'y avoit d'autre obscurité que celle qu'occasionnoit les brouillards.

« A minuit, le thermomètre n'étoit qu'à 34d, & le lendemain nous jouîmes du soleil le plus doux que nous eussions eu dans la zone-torride. Mon Pere alla, pour la 28.

ANN. 1774. Janvier. » premiere fois sur le pont, après avoir été retenu un mois » au lit.

» NOUS ESPÉRIONS avancer au Sud, aussi loin que les Na» vigateurs étoient allés vers le Pole Boréal. On verra que » nous fûmes bientôt détrompés. »

29. A QUATRE HEURES DU MATIN du 29, la brume se dissipa, & le jour devenant clair & serein, je gouvernai de nouveau au Sud, avec un joli vent du N. E & du N. N. E. La déclinaison de l'aimant étoit de 22° 41′ E, par 69° 45′ de latit. S & 108° 5′ de longit. Ouest, & l'après-midi, à la même longitude, & par 70° 23′ de latit. S, elle fut de 24° 81′ Est. Bientôt le ciel s'embruma, & l'air devint très-froid. Je continuai ma route au Sud, & nous laissâmes derriere nous un morceau de goesmon, couvert de bernacles, qu'une albatrosse brune mangeoit. A dix heures, nous dépassâmes une isle de glace, qui n'avoit pas moins de trois ou quatre milles de circonférence. On en voyoit plusieurs autres à l'avant. Le tems devenant brumeux, je serrai le vent au Nord; mais, en moins de deux heures, le ciel s'éclaircit & je remis le Cap au Sud.

30. LE 30, à quatre heures du matin, nous observâmes que les nuages au-dessus de l'horizon au Sud, étoient d'une blancheur de neige, extraordinairement brillante. Nous savions que cela annonçoit une plaine de glace: bientôt on la découvrit du haut des mâts; &, à huit heures, nous étions près de ses bords: elle s'étendoit à l'Est & à l'Ouest, fort au-delà de la portée de notre vue, &, la moitié de l'horizon

étoit éclairée par les rayons de lumiere qu'elle réfléchissoit jusqu'à une hauteur considérable. Je comptai distinctement en-dedans de la plaine, quatre-vingt dix sept collines de glace, outre celles qui étoient sur les bords, la plupart très-larges, & ressemblant à une chaîne de montagnes s'élevant les unes sur les autres, & se perdant dans les nuages. Le bord extérieur & septentrional de cette immense plaine, étoit composé de glaces flottantes ou brisées, empilées & serrées les unes contre les autres, de maniere qu'aucun corps ne pouvoit y pénétrer; cette bordure avoit environ un mille de large: par derriere, la glace solide ne formoit plus qu'une seule masse très compacte. Excepté les collines, elle étoit un peu basse & plate, mais sa hauteur sembloit s'augmenter en allant vers le Sud, &c, de ce côté, on n'en appercevoit pas l'extrémité. On n'a jamais vu, je pense, des montagnes comme celles-ci, dans les mers du Groenland, du moins je ne l'ai lu nulle part, & je ne l'ai point oui dire, de sorte qu'on ne doit pas établir une comparaison entre les glaces du Nord & celles de ces parages. Il faut convenir que ces montagnes prodigieuses ajoutent un si grand poids aux plaines qui les renferment, qu'il est bien différent de naviguer sur cette mer glacée ou sur celle du Groenland. ANN. 1774. Janvier.

JE NE DIRAI PAS qu'il fût par-tout impossible d'avancer plus loin au Sud; mais la tentative auroit été dangereuse & téméraire, &c, dans ma position, aucun Navigateur, je crois, n'y auroit pensé. A la vérité, c'étoit mon opinion, ainsi que celle de la plupart des Officiers, que cette glace s'étendoit jusqu'au Pole, ou que peut-être elle touchoit à quelque terre, à laquelle elle est fixée dès les tems les plus anciens, qu'au

ANN. 1774. Janvier.

Sud de ce parallele, se forment d'abord toutes les glaces que nous trouvions çà & là au Nord, qu'elles en sont ensuite détachées par des coups de vent, ou par d'autres causes, & jetées au Nord par les courans, que dans les latitudes élevées, nous avons toujours reconnu porter vers cette direction.

« ON REMARQUERA que nous eûmes les vents modérés
» & souvent Est, dans ces hautes latitudes, comme on dit
» qu'ils regnent dans la zone glaciale, du côté du Nord. Mon
» Pere croyoit que tout le Pole Austral, jusqu'à la distance
» de 20 degrés, plus ou moins, est couvert d'une glace solide,
» & que le soleil en consume chaque année les bords, qui
» se régénerent pendant l'hiver;

Stat glacies iners,
Menses per omnes. HORAT.

» mais je ne pense pas qu'une terre soit nécessaire pour ex-
» pliquer la formation de ces glaces. »

EN APPROCHANT, nous entendîmes des penguins, mais nous n'en vîmes point; & nous n'apperçûmes qu'un petit nombre d'autres oiseaux, qui nous donnassent lieu d'en conclure la proximité d'une terre. Je crois cependant qu'il doit y en avoir une au Sud de cette glace, &, dans ce cas, les oiseaux & les autres animaux ne peuvent habiter que sur la glace elle-même, dont elle doit être entièrement couverte. Comme j'avois l'ambition d'aller plus loin qu'aucun des premiers Navigateurs, & aussi loin qu'il est possible à un homme de s'avancer, je ne fus pas fâché de rencontrer cet obstacle, qui abrégeoit les dangers & la

fatigue

fatigue inséparable de la navigation des parages du Pole Austral. Puisque donc il ne me restoit aucun moyen de marcher un pouce plus avant au Sud, je revirai & je remis le Cap au Nord, nous étions alors par 71d 10' de latit. S. & 106d 54' de longitude Ouest. Ann. 1774. Janvier.

Heureusement, le tems étant clair, quand nous rencontrâmes cette glace, nous la découvrîmes assez-tôt, car, dès que j'eus reviré, une brume épaisse nous enveloppa. Le vent étoit à l'Est & soufflot frais; de sorte que je pus retourner une seconde fois sur un espace, que nous avions mal examiné. A midi, le mercure, dans le thermometre, se tint à 32d ½; & l'air fut extrêmement froid. Une brume épaisse continua avec des ondées de neige; & nos agrêts eurent une couverture de glace de près d'un pouce d'épaisseur. L'après-midi du lendemain, la brume s'éclaircit par intervalles; 31. mais le ciel étoit sombre & nébuleux, & l'air excessivement froid; cependant, dans notre horizon, il n'y avoit point de glace sur la mer.

Je portai au Nord, avec un vent d'Est, jusqu'à l'après-midi du premier de Février, lorsque, rencontrant des glaces 1 Février. flottantes, detachées d'une Isle au-dessus du vent, je mis deux chaloupes en mer, &, après qu'on en eut pris des morceaux, je continuai ma route au Nord, & au N. E., avec de jolies brises du S. E. accompagnées de beau tems, & quelquefois de neige & de pluie neigeuse.

Le 4, nous étions par 65d 42' de latitude S., & 99d 44' 4. de longitude. Le lendemain, la force & la position du vent

ANN. 1774. 6 Février. varierent beaucoup, & il y eut de la neige & de la pluie neigeuse. Enfin, le 6, après un calme de quelques heures, nous atteignîmes une brise du Sud, qui, bientôt fraîchie, se fixa au O. S. O., & fut suivi de neige & de pluie neigeuse.

JE FORMAI alors la résolution de marcher au Nord, & de passer l'hiver suivant en-dedans du tropique, si je ne découvrois point de terre, avant d'y arriver. J'étois bien persuadé qu'il n'y a point de continent dans cette mer, à moins qu'il ne soit si loin au Sud, que les glaces le rendent inaccessible, & si j'en trouvois un dans l'Océan Atlantique Austral, il étoit nécessaire d'employer tout l'été à le reconnoître. D'un autre côté, en ne supposant point de terre, dans l'Océan Atlantique Austral, nous pouvions arriver au Cap en Avril, & finir ainsi l'expédition, du moins relativement à ce continent, premier objet du Voyage. Mais en quittant, à cette époque, la mer Pacifique du Sud, avec un bon vaisseau, envoyé expressément pour faire des découvertes, & un équipage en santé, des provisions & des munitions de toute espèce, j'aurois manqué de constance, & on auroit pu m'accuser de peu de jugement, puisque je supposois par-là que la mer Pacifique du Sud a été si bien reconnue, qu'il n'y a plus rien à découvrir. Je ne pensois pas ainsi, quoique j'eusse prouvé qu'il ne peut y avoir de continent que fort loin au Sud, il restoit encore de la place pour de très-grandes Isles dans des parages, qu'on n'avoient pas été entièrement examinés. Plusieurs de celles qu'on y a trouvées jadis, n'étoient d'ailleurs qu'imparfaitement reconnues, & leurs positions mal déterminées. Je croyois en outre qu'une campagne plus

longue au milieu de cette mer, avanceroit les progrès de la Navigation, de la Géographie, & peut-être de l'Histoire Naturelle, &c J'avois plusieurs fois communiqué mes idées sur cette matiere au Capitaine Furneaux; mais, comme l'exécution de ces projets dépendoit de notre Navigation au Sud, qui pouvoit durer plus ou moins, suivant les circonstances, pour ne pas courir le risque de manquer au premier objet de l'expédition, je ne pris point de parti. Ann. 1774. Février.

Puisqu'il ne m'étoit encore rien arrivé, qui empêchât de remplir ces vues, je me proposois d'abord de rechercher la terre, qu'on dit avoir été découverte par Juan Fernandez, il y a environ un siécle, dans le 38° parallele; si je ne la retrouvois pas, de chercher l'Isle de Pâque ou la terre de Davis, dont on connoît si peu la position, que les tentatives faites derniérement pour la trouver, n'ont pas reussi. Je projettois ensuite d'entrer dans le Tropique, & de m'avancer à l'Ouest, en resserrant sur les Isles que je rencontrerois, jusqu'à notre arrivée à O Taïti, où il falloit m'arrêter pour apprendre des nouvelles de l'Aventure. Je pensois aussi à porter à l'Ouest jusqu'à la terre *Australe du S. Esprit*, découverte par Quiros, & que M. de Bougainville appelle les grandes Cyclades. Quiros dit que cette terre est considérable, ou qu'elle git dans le voisinage de quelque terre étendue, &, comme M. de Bougainville n'a ni confirmé, ni réfuté ce dernier point, je crus qu'il valoit la peine d'être éclairci. De cette terre, mon dessein étoit de gouverner au Sud & de retourner à l'Est, entre le cinquante ou le soixantieme parallele, me proposant, s'il étoit possible, de gagner le travers du Cap de Horn, au mois de Novembre suivant, tems où nous

Ann. 1774. Février aurions devant nous la meilleure partie de l'été, pour reconnoître la portion Australe de l'Océan Atlantique. Quelque grande que fût cette entreprise, son exécution me sembloit possible, &, quand je la communiquai aux Officiers, j'eus la satisfaction de voir qu'ils l'adopterent avec joie. Je ne rendrois pas justice à ces Messieurs, si je ne déclarois pas ici qu'ils ont toujours montré beaucoup d'empressement à exécuter toutes les mesures que je jugeois convenables de prendre. Il est à peine besoin de dire, que les matelots, de leur côté, donnerent des preuves d'obéissance & d'activité, &, en cette occasion, ils furent si loin de desirer la fin du Voyage, qu'ils se réjouirent de le voir prolongé d'un an, & d'arriver bientôt dans un climat plus doux.

Je gouvernai alors au Nord, inclinant à l'Est, &, le soir, nous fûmes surpris par une furieuse tempête du O. S. O., accompagnée de neige & de pluie neigeuse. Elle s'éleva si subitement, qu'avant que nous pussions plier les voiles, deux vieux huniers, que nous avions envergués, furent mis en pièces, & le reste de la voilure fort endommagé. Le coup de vent dura, sans la moindre interruption, jusqu'au lende-
7 main matin qu'il commença à diminuer, mais il souffla
12. cependant très-frais jusqu'à midi du 12, qu'il y eut calme.

Nous étions, par 50d 14′ de latit. S. & 95d 18′ de longitude Ouest. « Le thermometre avoit regagné le quarante-» huitieme degré. » Comme plusieurs oiseaux voltigeoient autour du bâtiment, je profitai du calme pour mettre une chaloupe en mer, & les chasseurs en tuerent quelques-uns, que
13. nous mangeâmes le lendemain. L'un étoit de l'espèce dont

on a si souvent parlé dans ce Journal, sous le nom de poule du Port-Egmont, de l'espèce du goëland, à peu-près de la grosseur d'un corbeau, d'un plumage brun foncé, excepté au-dessous de chaque aîle, où il a des plumes blanches. Les autres oiseaux étoient des albatrosses & des fauchets. ANN. 1774. Février

Nous eumes une brise du N. O., après un calme de quelques heures, & nous forçâmes de voile au S. O. pendant vingt-quatre heures; &, durant cette route, nous vimes un morceau de bois, un paquet de goemon & un peterel plongeur. Le vent ayant tourné plus à l'Ouest, je revirai, & je forçai de voiles au Nord, jusqu'à midi du 14, tems où nous étions par 49° 32' de latit. S. & 95° 11' de longit. Oueft. Nous eûmes des calmes & des brises legeres, qui se succéderent l'une à l'autre, jusqu'au lendemain. 14.

Le 15, le vent fraîchit au O. N. O., & fut accompagné d'une brume épaisse, & d'une bruine les trois jours suivans. Durant cet intervalle, nous forçâmes de voiles au Nord, inclinant à l'Est, & je traversai la ligne de route que j'avois suivi en allant à Taïti, en 1769. Je projettai de me tenir un peu plus à l'Ouest; mais les vents forts qui soufflerent de ce rumb, m'en empêcherent. 15.

« UN GRAND NOMBRE de personnes étoient toujours attaquées de violens rhumatismes, qui les privoient de l'usage de leurs membres, mais le sang des malades étoit si foible, qu'ils avoient peu de fièvre. Quoique l'usage de la four-krout eut empêché le scorbut de paroître pendant le froid, cependant, comme elle est composée de choux, elle n'étoit

» pas assez nourrissante pour que nous puissions nous passer
ANN. 1774. Février. » de biscuit & de bœuf salé; mais le premier étant pourri,
» & l'autre presque consumé par le sel, cette nourriture
» ne rendoit pas au corps sa force & sa vigueur. Mon
» Pere, qui avoit éprouvé des douleurs extrêmes durant
» la plus grande partie de notre campagne au Sud Est, eut
» des maux de dents, les joues enflées, des maux de gosier,
» & un mal-aise par tout le corps, jusqu'au milieu de
» Février, qu'il parut sur le pont avec une maigreur
» effrayante. Le chaud, qui lui étoit salutaire, fut funeste
» au Capitaine Cook: sa maladie bilieuse sembloit avoir
» disparu, mais il manquoit toujours d'appétit: le retour
» au Nord lui procura une obstruction dangereuse, qu'il
» voulut cacher à tout l'équipage, en s'efforçant de man-
» ger comme les autres, il accrut le mal, au lieu de le
» guérir. La douleur augmenta tellement, qu'il fut con-
» traint de garder le lit, & de recourir à une médecine
» qui, au-lieu de produire l'effet qu'on en espéroit, causa
» un vomissement très-fort. Il eut bientôt un hoquet
» alarmant, qui dura plus de vingt-quatre heures, & qui
» nous fit désespérer de sa vie. On essaya tous les remèdes,
» & tous les remèdes étoient inutiles. Il passa une semaine
» entière dans le danger le plus imminent. Notre domes-
» tique tomba malade en même-tems que le Capitaine,
» & nous manquâmes de le perdre. Mais, depuis cette
» époque, il devint si foible, qu'il ne put nous être
» d'aucun service, pendant notre route entre les Tro-
» piques. »

18. LE 18, le vent tourna au S. O. & souffla très-frais, mais

accompagné d'un tems clair, qui nous donna occasion de déterminer notre longitude par plusieurs observations de lune que firent Messieurs Wales, Clarke, Gilbert & Smith. Le résultat moyen fut de 94d 19' 30" Ouest : la montre de M. Kendal indiquoit en même-tems 94d 46' Ouest, & notre latitude étoit de 43d 53' Sud. Le vent ne fit pas long-tems au S. O. avant de retourner à l'Ouest, & au Ouest Nord-Ouest. ANN. 1774. Février.

COMME nous avançions au Nord, le changement de l'air nous affecta d'une maniere plus sensible. Le 20, à midi, nous étions par 39d 58' de latitude S. & 94d 37' de longitude O. Le ciel étoit clair & agreable, & je puis dire que ce fut le seul jour d'été que nous ayions eu depuis notre départ de la Nouvelle-Zélande. Le mercure dans le thermometre s'éleva à 66d. 20.

NOUS CONTINUAMES à gouverner au Nord, parce que le vent restoit dans l'ancien rumb ; & , le lendemain, à midi, nous étions à 37d 54' de latitude Sud, c'est-à-dire, dans le parallele où l'on place l'Isle découverte par Juan Fernandez. Rien cependant n'annonçoit une terre dans notre voisinage. 21.

LE LENDEMAIN, à midi, notre latitude fut 36d 10' S., & notre longitude 94d 56' Ouest. Bientôt après, le vent tourna au S S E, & me mit en état de gouverner O. S. O. Je crus qu'en suivant cette direction, je trouverois plus probablement la terre que je cherchois, & cependant je n'avois aucune espérance de réussir, car une large houle creuse venoit du même 22.

Ann. 1774. 21 Février.

rumb. Je suivis cependant cette route jusqu'au 25, que le vent ayant passé de nouveau à l'Ouest, j'abandonnai mes recherches, & je portai au Nord, afin d'atteindre la latitude de l'Isle de Pâque : nous étions alors par 37^d 52', & 101^d 10' Ouest de longitude. « La situation dangereuse » où se trouvoit le Capitaine, fut peut-être la raison pour » laquelle nous n'avançâmes pas plus loin au Sud. »

J'ÉTOIS BIEN ASSURÉ que la terre découverte par Juan Fernandez, si jamais elle a existé, ne peut être qu'une petite Isle ; car il y a peu d'espace pour une grande terre, ainsi qu'on le voit clairement par les routes du Capitaine Wallis, de M. de Bougainville, de l'Endéavour, & celle de la Résolution. Si l'on veut lire des détails sur la découverte dont il est ici question, on les trouve dans la Collection des Voyages à la mer du Sud par M. Dalrymple. Cet Ecrivain place la terre sous le méridien de 90^d, où je crois qu'elle ne peut pas être, puisque M. de Bougainville semble avoir reconnu les parages sous ce méridien, & nous avions alors examiné la mer depuis le 94^d jusqu'au 101^d. Il n'est pas probable qu'elle gisse à l'Est de 90^d ; parce que, dans ce cas, elle auroit été apperçue par les vaisseaux qui vont des parties Nord, aux parties méridionales de l'Amérique. M. Pingré, dans un petit Traité sur le Passage de Venus, publié en 1768, donne des détails sur une terre qu'on dit avoir été découverte par les Espagnols, en 1714, à 38^d de latitude, & à 550 lieues de la côte du Chili ; c'est-à-dire, à 110 ou 111^d de longitude Ouest, & à un ou deux degrés de la route de l'Endéavour, de sorte qu'il est difficile que ce soit là sa position. En un mot, elle ne peut

être

être qu'aux environs du 106 ou 108^d du méridien Ouest, & alors ce n'est qu'une petite Isle, ainsi que je l'ai déjà observé. ANN. 1774. Février.

COMME ma colique bilieuse me retenoit toujours au lit, M. Cooper, le premier Officier sous moi, avoit la conduite du vaisseau, & je fus fort satisfait de sa petite administration. Les symptômes les plus dangereux de ma maladie, ne se dissiperent qu'après bien des soins M. Patten, Chirurgien de la Résolution, me donna des preuves d'un habile Médecin, & d'une garde compatissante, & je reconnoîtrois mal ses soins envers moi, si je ne lui témoignois pas ma reconnoissance d'une maniere publique. Quand je commençai à guérir, un chien appartenant à M. Forster qui l'aimoit beaucoup, fut la victime de mon estomac délicat. Il n'y avoit aucune autre viande fraîche à bord, & j'eus du goût pour cette chair, ainsi que pour le bouillon qu'on en fit, lorsque je ne pouvois supporter aucune autre nourriture: ce mets, qui auroit rendu la plupart des Européens malades, me donna de la force & avança ma convalescence; tant il est vrai que la nécessité ne connoît point de loi.

« LES SOINS EXTRÊMES de M. Patten manquerent de » le faire mourir. Comme il passa plusieurs nuits sans prendre de repos, & qu'il quittoit à peine le lit du Capitaine, afin de dormir une heure pendant le jour, nous » tremblâmes pour sa vie, de laquelle dépendoit, en quel» que sorte, celle de presque toutes les personnes de l'équi» page. Il eut une maladie de bile, qui fut dangereuse à

ANN. 1774. Février. » cause de la foiblesse de son estomac, & il est très-proba- » ble, que si nous n'avions pas rencontré terre prompte- » ment, il auroit été la victime de l'exactitude & de la » constance avec laquelle il remplit ses devoirs de Chi- » rurgien. »

28. LE 28, par 33° 7' de latitude S., & 102ᵈ 33' de longitude O., nous commençâmes à voir des poissons volans, des oiseaux d'œufs & des *nodies*, qui, à ce qu'on dit, ne vont pas à plus de 60 ou 80 lieues de terre, mais on n'est pas assuré de cela. Personne ne sait à quelle distance s'écartent des côtes les oiseaux de mer, pour moi, je ne crois point qu'il y en ait un seul sur lequel on puisse compter, pour annoncer, avec certitude, le voisinage de terre.

PAR 30° 30' de latitude S., & 101ᵈ 45' de longitude O., nous commençâmes à voir des frégates: par 29° 44' de latitude, & 100ᵈ 45' de longitude Ouest, nous eûmes calme près de deux jours, &, pendant cet intervalle, la chaleur fut insupportable, mais, ce qu'il faut remarquer, il y eut une très-grosse houle du S. O.

« LE SCORBUT faisoit de grands progrès, & j'en eus une » forte atteinte. Des taches livides, des gencives gâtées, » l'enflure de mes jambes, jointes à des douleurs violen- » tes, m'affoiblirent extrêmement dans l'espace de peu » de jours, & mon estomac étant dérangé, je ne pus pas » prendre assez de moût pour dissiper le mal. Beaucoup » d'autres personnes, qui se traînoient péniblement sur les » ponts, étoient dans le même cas.

» DEPUIS TROIS JOURS le ciel étoit clair & serein, & la « chaleur de l'air rendoit le tems agréable, mais nous étions » impatiens d'arriver à un endroit où l'on pût trouver des » rafraichissemens ». ANN. 1775. Février.

LE 6 de Mars, le calme fut suivi d'un vent d'Est, avec lequel je gouvernai N. O. jusqu'à midi du 8, lorsque par 27^d 4' de latitude S., & 103^d 58' de longitude O., je mis le Cap à l'O. Je rencontrois chaque jour un grand nombre d'oiseaux, tels que des fregates, des oiseaux du Tropique, & des oiseaux d'œuf, des *nodies*, des fauchets, &c. Nous passâmes à côté de plusieurs morceaux d'éponge, & d'une petite feuille seche, ressemblant à une baie. Bientôt après un serpent de mer, pareil, à tous égards, à celui que nous avions vus auparavant aux Isles du Tropique, frappa nos regards. Nous apperçûmes aussi quantité de poissons, mais nous étions de si mauvais pêcheurs, que nous prîmes seulement quatre albacores, qui furent très-agréables à l'équipage, & sur-tout à moi, qui sortois de maladie. « La moindre pesoit 23 livres, nous n'avions pas mangé » de poisson frais depuis cent jours. » 6 & 8 Mars.



CHAPITRE VII.

Suite du Paſſage de la Nouvelle-Zélande à l'Iſle de Pâque ; Relâche & Incidens à l'Iſle de Pâque. Expédition pour découvrir l'intérieur du Pays. Deſcription de quelques-unes des Statues Giganteſques, les plus ſurprenantes qu'on y trouve.

ANN. 1774. 11 Mars.

LE 11, à huit heures du matin, on vit du haut des mâts une terre dans l'Oueſt, & à midi, on obſerva de deſſus le pont qu'elle s'étendoit du O. $\frac{1}{4}$ N. au O. $\frac{1}{4}$ S. O. à la diſtance d'environ douze lieues.

« IL EST DIFFICILE de décrire la joie que reſſentit l'équi-
» page. Nous avions paſſé trois mois & demi ſans voir
» terre, & les tempêtes, les dangers, les changemens de
» climat, la mauvaiſe nourriture, & les fatigues de toute
» eſpèce, avoient affoibli tout le monde. Chacun reprenoit
» ſon courage & ſa gaieté : nous croyions être parvenus à
» la fin de nos maux, &, d'après la deſcription du Navi-
» gateur Hollandois, nous comptions trouver des volailles,
» & des fruits en abondance. »

JE NE DOUTAI POINT que ce ne fût la terre de Davis ou

Isle de Pâques

Latitude 27. 05. 30 S.

Longitude 109 46, 20, Ouest de Greenwich



Echelle d'une Lieue Angl.

Benard Direx.

l'Isle de Pâque; car son aspect du point où nous étions, correspondoit parfaitement à ce qu'en dit Wafer; je m'attendois à decouvrir l'Isle basse sabloneuse que rencontra Davis, ce qui auroit confirmé mon opinion, mais je fus trompé. A sept heures du soir, l'Isle nous restoit du N. 62^{d} O. au N. 87^{d} O. à au moins cinq lieues: dans cette position, une ligne de cent quarante brasses ne rapporta point de fond. Nous passâmes la nuit ayant alternativement des souffles de vent & des calmes. ANN. 1774. Mars.

« L'ISLE étoit alors d'un aspect noir & un peu désagréable. Nous nous amusâmes à prendre des goujus de » mer, dont plusieurs nageoient autour du vaisseau, & se » jettoient avidement sur l'hameçon, qui étoit amorcé » de porc ou de bœuf salé. »

LE LENDEMAIN, à dix heures du matin, il s'éleva une brise du O. S. O. & je forçai de voiles sur la terre; à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes des habitans & quelques-unes de ces statues colossales, dont parlent les Auteurs du Voyage de Roggewin (a). 12.

« A MESURE que nous avançions, la terre sembloit peu » fertile: il y avoit peu de verdure, & on y voyoit à peine » quelques buissons, mais, dans notre situation, le rocher » le plus stérile étoit un charmant spectacle. Ce qui attiroit » davantage nos regards, c'étoient les statues que l'équipage

(a) Voyez la Collection des Voyages de Dalrymple. *Vol. II.*

ANN. 1774. Mars

» de Roggewin pris pour des idoles (*a*) ; mais nous
» conjecturâmes, dès-lors, que ce sont des monumens
» érigés en l'honneur des morts, tels que les Taïtiens & les
» autres Insulaires de la mer du Sud en érigent près de
» leurs cimetieres, & qu'ils appellent *E-tée*. »

A QUATRE HEURES, P. M. nous étions à une demi-lieue au S. S. E. & N. N. O. de la pointe N. E. de l'Isle, & en sondant on trouva trente-cinq brasses, fond de sable brun. Je revirai, & je tâchai d'entrer dans une ouverture qui sembloit une baie, sur la côte occidentale de la pointe ou du côté S. E., mais la nuit nous surprit, avant d'en venir à bout, & je louvoyai sous la terre jusqu'au lendemain, ayant des sondes de soixante-quinze à cent dix brasses, même fond que ci-dessus.

« NOUS VIMES une plus grande quantité de feux aux
» environs des colonnes dont on vient de parler, les Hol-
» landois, qui en observerent aussi, les prirent pour des
» sacrifices aux idoles, mais il est plus probable que les
» Naturels les avoient allumés, afin d'y apprêter leurs
» alimens,

» NOUS PASSAMES la soirée à remarquer l'exactitude avec
» laquelle notre vaisseau trouvoit la longitude. Nous étions
» arrivés directement à cette Isle, quoique plusieurs autres
» Navigateurs, tels que Byron, Carteret, Wallis, &

(*a*) Voyez la Collection des Voyages de la mer du Sud, par M. Dalrymple.

» Bougainville l'eussent manqué, après avoir pris leur point de départ d'une Isle aussi peu éloignée que celle de Juan Fernandez : il paroît que le Capitaine Carteret s'égara uniquement à cause d'une latitude fautive dans les Tables Géographiques qu'il consulta. Nous admirions la construction ingénieuse de nos deux montres marines *(a)*. Malheureusement celle de M. Arnold s'arrêta immédiatement, après avoir quitté la Nouvelle Zélande, au mois de Juin 1773, mais celle de M. Kendall est allé parfaitement jusqu'à notre retour en Angleterre. Il semble cependant que, dans une longue route, il faut plus compter sur les observations des distances de la lune au soleil & aux étoiles, si elles sont faites avec de bons instrumens, que sur les gardes-tems. La méthode de déduire la longitude, d'après les distances du soleil & de la lune, ou de la lune & des étoiles, une des découvertes les plus précieuses qu'ait fait la navigation, doit immortaliser ses premiers Inventeurs. Tobias Mayer, Professeur Allemand à Gottingen, fut le premier qui entreprit la tâche laborieuse de calculer des Tables pour cela, & le Parlement d'Angleterre a accordé une récompense à ses heritiers. Depuis sa mort, de nouveaux calculs ont rendu sa méthode si facile, que la longitude en mer ne sera peut-être jamais déterminée avec plus de précision par aucun autre moyen. ANN. 1774. Mars.

» LA LATITUDE de l'Isle de Pâque correspond, à une minute ou deux près, avec celle qui est marquée dans

(a) Voyez ce qu'en dit le Capitaine Cook dans l'Introduction générale.

ANN. 1774. Mars.

» le Journal manuscrit de Roggewin (*a*), & sa longitude
» n'est fautive que d'un degré. La latitude que lui donnent
» les Espagnols, est aussi exacte ; mais ils se trompent sur la
» longitude d'environ trente lieues. »

13. LE 13, à huit heures du matin, le vent, qui avoit été variable la plus grande partie de la nuit, se fixa au S. E. & souffla par raffales accompagnées de pluie ; mais bientôt le tems redevint beau. Comme le vent donnoit alors directement sur la côte S. E. qui ne met pas autant à l'abri que je le crus au premier coup-d'œil, je résolus de chercher un mouillage sur les côtés Ouest & N. O. de l'Isle. Dans cette vue, j'arrivai vent arriere autour de la pointe méridionale, en travers de laquelle il y a deux petits islots ; l'un plus près de la pointe élevée & se terminant en pic, & l'autre bas & plat. Après avoir doublé la pointe & être parvenus devant une greve sablonneuse, nous trouvâmes les sondes de trente à quarante brasses, fond de sable, à environ un mille de la côte.

« NOUS NE CESSIONS de regarder le rivage composé de
» roches brisées, dont l'aspect caverneux & la couleur noire
» & ferrugineuse, annonçoit des vestiges d'un feu souter-
» rain. Nous observâmes sur-tout deux rochers : la forme
» de l'un étoit singuliere, il ressembloit à une colonne ou
» obélisque énorme, & tous les deux étoient remplis d'une

(*a*) Voyez les Vies des Gouverneurs de Batavia : elle y est marquée à 27 degrés 4 minutes Sud de latitude, & 265 degrés 42 minutes Est de Ténériffe, ou à 110 degrés 45 minutes Ouest de Londres.

» quantité

» quantité innombrable d'oiseaux de mer, dont les cris
» discordans assourdissoient nos oreilles. A mesure que ANN. 1774. Mars.
» nous avançions, le terrain s'inclinoit doucement vers la
» mer. Sur la pente, nous découvrîmes plusieurs planta-
» tions à l'aide de nos lunettes, en général cependant la sur-
» face de l'Isle paroissoit très-déserte & très sèche. Mais nos
» yeux, privés si long-tems du doux spectacle de la ver-
» dure, se portoient, sans cesse, sur cette Isle, où nous
» appercevions des Naturels presque nuds, qui descen-
» doient précipitamment du haut des collines pour se
» rendre à la greve. »

BIENTÔT une pirogue, montée par deux hommes, s'approcha de nous, ils apporterent des plantains, qu'ils montèrent dans notre vaisseau à l'aide d'une corde, & ils retournerent ensuite à terre, ce qui nous donna une bonne opinion des Insulaires, & nous fit espérer de trouver ici les rafraîchissemens dont nous avions besoin.

« Dès que les Indiens furent près de nous, pour de-
» mander une corde, ils prononcerent le même mot
» que les Taïtiens. Ce fut un singulier spectacle que ce-
» lui qu'offroit tout l'équipage, qui s'approcha afin de con-
» templer les bananes qu'ils nous envoyerent. Chacun desi-
» roit de manger de ces beaux fruits. Toutes les physiono-
» mies respiroient la joie. Au moins cinquante d'entre nous
» s'efforcerent de commencer une conversation avec les
» Naturels de la pirogue, &, comme tout le monde leur
» parloit à la fois, ils ne pouvoient répondre à personne.
» Le Capitaine Cook leur jetta des rubans, des médailles

ANN. 1774. Mars

» & des grains de verre, pour les remercier de leurs présens.
» Ils parurent les admirer beaucoup, & ils les emportèrent
» sur-le-champ à terre. En nous quittant, ils attachèrent à
» une ligne de pêche, qui pendoit à l'un des côtés du bâti-
» ment, une petite pièce d'étoffe, de la même écorce que
» celle des Taïtiens & peinte en jaune. D'après quelques
» paroles qu'ils proférèrent, nous conclûmes que leur langue
» est un dialecte du Taïtien, qui est ainsi répandu jusqu'aux
» deux extrémités de la mer du Sud, tout, d'ailleurs en
» eux, confirmoit cette opinion, & annonçoit que les deux
» peuples ont une origine commune. Ils étoient d'une stature
» moyenne, mais un peu mince, leurs traits ressembloient
» à ceux des Taïtiens, mais ils étoient moins agréables;
» l'un d'eux avoit une barbe d'environ un demi-pouce,
» l'autre ne paroissoit pas âgé de plus de dix-sept ans. Ils
» étoient *tatoués* comme les Naturels des Isles de la Société,
» des Isles des Amis & de la Nouvelle-Zélande, mais des
» piqures couvroient tout leur corps parfaitement nud. Ce
» qui nous frappa le plus, fut la grosseur de leurs oreilles,
» dont le bas, si alonge qu'il appuyoit presque sur l'épaule,
» étoit percé d'un très-grand trou, où l'on mettoit aise-
» ment quatre ou cinq doigts. Leur pirogue à balancier
» composée de différentes petites pièces, qui n'avoient pas
» plus de quatre ou cinq pouces de large, & deux ou trois
» pieds de long, étoit d'environ dix ou douze pieds de lon-
» gueur: chaque homme tenoit une pagaie, dont la pale
» étoit aussi de plusieurs pièces. Tous ces faits sont d'accord

(*a*) Voyez la Collection de M. Dalrymple, *Tome II*. ou l'Histoire de l'expédition des trois Vaisseaux; *Tome I*. à la Haye, 1739.

» avec ce que dit le Voyage de Roggewein, imprimé à
» Dort, en 1728 (a), il nous parut d'ailleurs que l'Isle man- Ann. 1774. Mars.
» que de bois, quoiqu'on assure le contraire dans la Re-
» lation du Sergent-Major, dont on a déjà fait mention (b). »

JE CONTINUAI à ranger la côte, & je découvris la pointe septentrionale de l'Isle, sans appercevoir un meilleur mouillage que celui que nous avions dépassé. Je revirai donc, afin de retourner au premier endroit.

SUR CES ENTREFAITES, j'envoyai le Maître dans une chaloupe, pour sonder le rivage. Il revint à cinq heures du soir; &, bientôt après, on jeta l'ancre, par trente-six brasses devant la greve sablonneuse, dont on a parlé plus haut. Comme le Maître s'avançoit vers la côte, avec une chaloupe, un des Naturels, qui s'approcha de lui à la nage, demanda instamment d'être amené au vaisseau, où il passa deux nuits & un jour. La premiere chose qu'il fit, après avoir monté à bord, fut de mesurer la longueur de notre bâtiment, depuis le couronnement jusqu'à l'arriere, & nous remarquâmes que, pour compter les brasses, il exprimoit les nombres par les mêmes termes que les Taïtiens: son langage étoit d'ailleurs inintelligible pour nous.

« Dès que les Insulaires observerent notre chaloupe en
» mer, ils se rassemblerent sur la côte, près de l'endroit
» où nos gens sembloient vouloir aborder. Au milieu d'une
» foule d'hommes, nous en vîmes de revêtus d'une brillante

(a) Voyez la Collection de M. Dalrymple.
(b) Ibid. Vol. II. ou Histoire, &c. Vol. I.

ANN. 1774. Mars. » étoffe jaune, ou plutôt couleur d'orange, & nous les » primes pour des Chefs. Nos yeux découvrirent aussi l'aspect des maisons, qui sembloient très-basses & longues, » plus élevées dans le milieu, & se terminant en pointe » vers les deux extrémités. Elles avoient la forme d'une » pirogue dont la quille ou le fond est tourné en haut. On » appercevoit une petite porte, si basse qu'il faut se baisser » pour y entrer.

» L'INDIEN, que le Maître amena à bord, avoit environ » cinq pieds huit pouces, & beaucoup de poils sur la poitrine & sur tout le corps. Son visage étoit brun, sa » barbe forte, mais courte, & noire comme les cheveux » de sa tête, courts aussi. Le *tatouage* de ses jambes offroit » des compartimens d'un goût que je n'ai remarqué nulle » part. Tout son vêtement consistoit en un ceinturon, » pendant un réseau trop clair pour nous cacher à la vue, » d'où un os plat, à peu-près de la forme d'une langue, & » d'environ cinq pouces de long, placé sur sa poitrine, tenoit à un collier. Il nous dit que c'étoit un os de marsouin, » (*Evvée Toharra*) & il employa précisément les mêmes » mots qu'auroit employé un Taïtien, afin de se faire » mieux entendre, il lui donna aussi le nom d'*Evéé-Eeka*, & nous reconnûmes que cela signifioit l'os d'un » poisson (*a*).

» M. GILBERT nous raconta que dès que l'Indien se fut assis

(*a*) Eeya à Taïti, & Eeké à la Nouvelle-Zélande, & aux Isles des Amis, signifient un poisson.

» dans la chaloupe, il se plaignit du froid, & qu'il fit des gestes très-intelligibles; on lui donna une jaquette, on mit un chapeau sur sa tête, & c'est dans cet équipage qu'il parut sur le pont. Nous lui offrîmes des clous, des médailles, des cordons de grains de verre, qu'il nous pria de lui attacher autour du front. Il montra d'abord de la crainte & de la défiance, & il demanda si nous le tuerions comme un ennemi (*Matte-Toa*)? mais quand nous l'eûmes assuré qu'on le traiteroit fort amicalement, il se crut en sûreté, & au lieu de témoigner de l'inquiétude, il ne parla que de danser (*heeva*). Nous eûmes peine à le deviner au premier moment; mais, après lui avoir fait nommer les différentes parties du corps, nous reconnûmes bientôt que son langage approchoit de celui des Isles de la Société, lorsque nous prononcions un mot qu'il n'entendoit pas, il le répétoit plusieurs fois, avec des regards qui exprimoient fortement son ignorance. A l'approche de la nuit, il dit qu'il vouloit aller dormir, & il se plaignit encore du froid. Mon pere lui donna une étoffe de Taïti, de l'espèce la plus épaisse, il s'en couvrit, en disant qu'il la trouvoit assez chaude. On le mena ensuite à la chambre du Maître; il s'y coucha sur une table, & dormit tranquillement toute la nuit.

ANN. 1774. Mars.

» Œdidée, qui avoit déjà montré de l'impatience d'aller à terre, fut très-charmé de trouver que les Habitans de cette Isle, parloient presque sa langue, il entreprit plusieurs fois de converser avec l'Insulaire qui étoit à bord, mais il fut interrompu par les questions que d'autres personnes du vaisseau proposoient à notre hôte,

ANN. 1774. Mars. » UN GRAND NOMBRE de colonnes noires, rangées le » long de la côte, frappoient nos yeux de toutes parts; » plusieurs étoient elevées sur des plates-formes, nous y » distinguions déjà quelque chose de ressemblant à une » tête, & à des épaules humaines vers la partie supérieure, » mais le bas paroissoit une roche grossiere & informe. » Souvent nous en comptions deux, quatre & cinq dans » un même grouppe Nous decouvrîmes peu de plan- » tations vers l'extrémité Nord-Est. La terre y est beau- » coup plus escarpée que dans le milieu, & nous obser- » vions qu'il n'y avoit pas, sur toute l'Isle, un arbre qui » surpassât la hauteur de dix pieds.

» ON REMARQUERA qu'ils ont aussi l'usage de se *tatouer*; » qu'ils fabriquent également des étoffes avec une écorce » d'arbre, que la forme & le travail de leurs massues, & » la maniere d'apprêter leurs alimens, sont les mêmes, » D'ailleurs le dialecte de l'Isle de Pâque, est pareil, à » beaucoup d'égards, à celui de la Nouvelle-Zélande, sur- » tout dans la dureté de la prononciation & l'emploi des » gutturales, & il a aussi quelque chose de celui de Taiti. » Le Gouvernement Monarchique confirme encore l'affi- » nité qui est entre les Habitans de l'Isle de Pâque & les » Insulaires des Tropiques, seulement l'étendue de préroga- » tive des Chefs varie, suivant le degré de fertilité des » Isles, & l'opulence & le luxe du peuple. »

AYANT MOUILLÉ trop près du bord de la greve, une brise fraîche, qui souffla de terre vers les trois heures du 14. lendemain matin, nous chassa au large, &, après qu'on eut

relevé l'ancre, je fis voile de nouveau pour regagner la côte. Tandis que le vaisseau exécutoit ces manœuvres, j'allai à terre, accompagné de quelques-uns de nos Messieurs, afin de connoître ce que l'Isle pourroit nous fournir. Nous débarquâmes sur un rivage sablonneux, où étoient assemblés cent ou cent cinquante Naturels, qui montroient tant d'envie de nous voir, que plusieurs se jetterent à la nage, & vinrent à la rencontre de nos chaloupes. Je leur distribuai à bord des bagatelles, &c. par signe, je leur demandai ensuite à manger. A l'instant, ils nous offrirent des patates, des plantains ou des cannes à sucre, & ils les échangerent contre des clous, des miroirs & des morceaux d'étoffe. ANN. 1774. Mars.

ILS NOUS PROUVERENT bientôt qu'ils sont d'habiles voleurs, & qu'ils trompent dans leurs échanges. Nous avions peine à garder nos chapeaux sur nos têtes : sur-tout il n'étoit presque pas possible de conserver quelque chose dans nos poches, pas même ce que nous avions acheté, car ils guettoient tous les momens de prendre ce que nous possédions ; de sorte qu'après nous avoir vendu deux ou trois fois les mêmes fruits ou les mêmes outils, leur adresse venoit encore à bout de les remporter à terre.

EN PARTANT d'Angleterre, on m'apprit qu'un vaisseau Espagnol avoit visité cette Isle en 1769. Ce que nous voyions, nous en fournissoit des preuves ; l'un d'eux avoit un chapeau bordé & troussé à l'Européenne, un autre portoit un habit de Grego, & un troisieme un mouchoir de soie rouge. Ils sembloient aussi connoître l'usage des fusils, & paroissoient beaucoup redouter ces armes. Roggewin qui,

si nous en croyons les Rédacteurs de son Voyage, leur en

ANN 1774. Mars. fit sentir les terribles effets, leur inspira sans doute cette frayeur.

PRÈS de la place de débarquement, on trouve aussi quelques-unes de ces fameuses statues, sur lesquelles je reviendrai dans un autre endroit. Le pays paroissoit stérile & sans bois : il y a cependant plusieurs plantations de patates, de plantains & de cannes à sucre ; nous apperçûmes aussi des volailles, & nous trouvâmes un puits d'eau saumâtre. Comme nous manquions de ces deux articles, & que les Naturels montroient de la disposition à nous obliger, je résolus de relâcher ici un jour ou deux. De retour à bord, je jettai l'ancre en conséquence, par trente-deux brasses, fond de beau sable brun, à environ un mille de la côte la plus proche, la pointe Sud d'une petite baie, au fond de laquelle est la greve sablonneuse, dont j'ai fait mention, nous restant à l'E. S. E., à un mille & demi de distance. Les deux îlots de roche, qui gissent en travers de la pointe méridionale de l'Isle, étoient cachés derriere une pointe au Nord. Ils nous restoient S $\frac{1}{2}$ O à quatre milles & nous avions l'autre extrémité de l'Isle au N. 25^{d} E., à environ six milles : la greve est la meilleure marque à laquelle on puisse reconnoître ce mouillage, parce que c'est la seule qu'il y ait sur ce côté de l'Isle.

« QUOIQUE mes jambes fussent très-enflées, & que je » pusse à peine marcher, je descendis à terre avec le Ca- » pitaine, mon Pere, le Docteur Sparrman, &c. Des Na- » turels presque tout nuds, nous reçurent sur le rivage : » plusieurs

» plusieurs avoient un ceinturon, d'où pendoit par- Ann. 1774. Mars.
» devant un morceau d'étoffe de six ou huit pouces de
» long, ou un réseau. Un très-petit nombre portoient un
» manteau qui descendoit jusqu'au genou: l'étoffe ressem-
» bloit à celle de Taïti par la texture, & ils l'avoient
» piquée pour la rendre plus durable. La plupart de
» ces manteaux étoient peints en jaune, avec de la ra-
» cine de* terre-merite. Nous n'apperçûmes que peu
» d'armes parmi eux, quelques-uns cependant avoient des
» lances ou des piques, armées à la pointe d'un morceau
» triangulaire, d'une lave noirâtre & transparente, (*pumex
» vitreus. Linn.*) qu'on appelle communément agate d'Is-
» lande. L'un d'eux tenoit une massue de combat, d'un
» morceau épais de bois d'environ trois pieds de long,
» sculptée à une extrémité, & d'autres avoient de courtes
» massues, exactement pareilles aux Patoo-Patoos de la Nou-
» velle-Zélande. En général, on reconnoissoit à leur figure,
» toute la stérilité du pays: leur taille étoit inférieure à celle
» des Habitans des Isles de la Société & des Isles des Amis,
» & je ne vis pas un seul homme d'une haute stature. Leur
» corps étoit plus maigre, & leur visage plus mince que
» celui d'aucun autre peuple de la mer du Sud. Leur défaut
» de vêtemens, & leur empressement à obtenir nos mar-
» chandises, sans rien offrir en retour, sembloient être des
» preuves suffisantes de pauvreté. Chaque partie de leur
» corps, & le visage en particulier, étoient singuliérement
» *tatoués*; les femmes, dont le nombre ne surpassoit pas
» neuf ou dix, avoient aussi sur le visage des piqures qu'on
» eût pris pour des mouches tels qu'en mettent nos Dames.
» Peu satisfaits de leur teint brun-clair, elles s'étoient peintes

ANN. 1774. Mars.

» toute la face avec une craie rougeâtre, sur laquelle elles » appliquent, en outre, l'orange brillant de la racine de » terre-mérite, ou des rayures élégantes de blanc de co- » quilles. Leurs vêtemens paroissoient peu amples, com- » parés à ceux des Taïtiennes. Les traits des deux sexes » étoient minces, mais point sauvages, quoique le soleil, » auquel les expose leur pays stérile, ait resserré leur front, » & retiré, vers les yeux, les muscles du visage. Leur nez, » sans être trop large, est un peu plat entre les yeux, leurs » lévres sont fortes, quoiqu'elles n'aient pas l'épaisseur de » celles des nègres; leurs cheveux noirs & bouclés, mais » ils n'ont jamais plus de trois pouces de longueur; » leurs yeux d'un brun foncé & petits; le blanc s'y » apperçoit moins que chez les autres Peuples des » mers du Sud. J'ai déjà parlé de la longueur de leurs » oreilles, qu'ils alongent, en mettant dans le trou » des feuilles roulées de canne à sucre qui sont très- » élastiques.

» L'ACTION trop forte du soleil sur leur tête, les a » contraint d'imaginer différens moyens de s'en garantir. » La plupart des hommes portent un cercle d'environ deux » pouces d'épaisseur, tressé avec de l'herbe d'un bord à » l'autre, & couvert d'une grande quantité de ces longues » plumes noires, qui décorent le col des frégates; d'autres » ont d'énormes chapeaux de plumes de goëland brun, » presqu'aussi larges que les vastes perruques des Juriscon- » sultes Européens, & plusieurs enfin, un simple cerceau » de bois, entouré de plumes blanches de mouettes qui se » balancent dans l'air. Les femmes mettent un grand &

» large chapeau d'une natte très-propre, qui forme une pointe en avant, un faîte le long du sommet, & deux gros lobes derriere chaque côté. M. Hodges a peint une femme avec ce chapeau, & un homme qui a la tête couverte d'une autre maniere. Il y en a deux gravures dans ce Voyage, & elles expriment au naturel, la figure des Insulaires de l'Isle de Pâque. Nous ne vîmes, parmi eux, d'autres ornemens que des morceaux d'os en forme de langue, dont j'ai déjà dit un mot, & des colliers ou des pendans d'oreille de coquillage.

ANN. 1774. Mars.

» Après avoir passé quelque tems sur la greve, parmi les Naturels du pays, nous pénétrâmes dans l'intérieur des terres. Toute la campagne étoit couverte de rochers & de pierres de différentes grandeurs, qui, par leur couleur noirâtre & leur aspect poreux, sembloient avoir été exposés à un grand feu. Deux ou trois espèces d'herbes ridées croissoient au milieu de ces pierres, ce qui donnoit un air de vie à ce pays inanimé d'ailleurs. A environ quinze verges de la place du débarquement, nous vîmes une muraille perpendiculaire de pierres de taille quarrées, d'environ un pied & demi, ou deux pieds de long, & d'un pied de large: sa plus grande hauteur étoit d'environ sept à huit pieds, mais insensiblement elle diminuoit en pente des deux côtés, & toute la longueur étoit d'environ vingt verges. Ce qu'il y a de remarquable, ces pierres étoient jointes d'après les regles les plus précises de l'art, & elles s'emboitoient de maniere à se tenir long-tems. Le grain cependant n'est pas très-dur; c'est une lave pierreuse, noirâtre, brune,

ANN. 1774. Mars.

» caverneuse & cassante. Le terrain s'éleve tellement du bord » de la mer, vers le centre de l'Isle, qu'une seconde mu- » raille parallele à la premiere, dont elle n'étoit éloignée » que de douze verges, n'avoit pas plus de deux ou trois » pieds de hauteur. Du terreau & des herbages rem- » plissoient tout l'espace entre les deux murailles. Cinquante » verges plus loin, au Sud, nous trouvâmes un autre » canton elevé, dont la surface étoit pavée de pierres » quarrées, semblables à celles qui formoient les murailles; » & au milieu une colonne d'une seule pierre, représentoit » une figure humaine à mi-corps, d'environ deux pieds de » haut, & de plus de cinq de large. La grossiereté du travail » de cette figure, annonce l'enfance des Arts. Sur une » tête mal dessinée, on apperçoit, à peine, les yeux, le » nez & la bouche: les oreilles excessivement longues, sui- » vant la coutume du pays, sont moins mal exécutées que » le reste. Le col est petit & court, & on ne distingue pres- » que pas les épaules & les bras. Il y a au sommet de la tête » un énorme cylindre de pierre, de plus de cinq pieds de » diamètre & de hauteur, placé tout droit. Ce chapiteau » qui approche de celui que des Divinités Egyptiennes, » portoient autrefois sur leurs têtes, est d'une pierre diffé- » rente du reste de la colonne, & plus rougeâtre. La tête » & ce qui est au-dessus, fait la moitié de toute la figure. » Nous n'avons pas remarqué que les Naturels rendent » aucun culte à ces colonnes, ils paroissent cependant » avoir pour elles de la vénération, car ils témoignoient » du mécontentement lorsque nous marchions sur l'espace » pavée, ou sur les piedestaux, ou que nous en examinions » les pierres.

e

ANN. 1774. Mars.

» UN PETIT NOMBRE DE NATURELS nous accompagnerent » plus loin en dedans du pays, près de quelques buis» sons, où nous espérions trouver de nouvelles plantes » Notre chemin fut très-rude, sur des tas de pierres de » volcan, qui rouloient sous nos pieds, & contre lesquelles » nous nous blessions à chaque pas. Les Insulaires, accou» tumés à ces embarras, sautoient agilement d'une pierre » à l'autre, sans la moindre difficulté. Nous apperçûmes » de gros rats, qui couroient devant nous, & qui parois» sent être communs sur toutes les Isles de la mer du Sud. » Les arbrisseaux qui attirerent notre attention, furent » une très-petite plantation de mûrier à papier, dont la tige » a de deux à quatre pieds de hauteur, & dont ils font ici » leurs étoffes, ainsi qu'à Taiti. Cet arbuste est planté en » allées, parmi de très-gros rochers, où les pluies ont amassé » un peu de terreau. Nous découvrîmes aux environs des » grouppes d'*Hibiscus populneus*, Linn. répandus aussi aux » Isles de la Société, où les Insulaires l'emploient dans leur » teinture jaune; & des *Mimosa*, le seul arbrisseau qui » fournisse des massues & des pattoo-pattoos, & du bois » assez gros pour raccommoder leurs pirogues.

» A MESURE que nous avancions, la surface du pays » devenoit plus stérile, & plus hérissée de roches, jetées » çà & là, dans le désordre du cahos. Il paroît que le petit » nombre d'habitans qui nous reçurent au débarquement, » formoient le gros de la Nation, car nous n'en rencon» trâmes pas d'autres dans notre promenade: nous n'ap» perçûmes même que dix ou douze cabanes, quoique » notre vue embrassât une grande partie de l'Isle : l'une des

ANN. 1774. Mars. » plus jolies étoit située sur un mondrain, à environ un » demi-mille de la mer, & nous y montâmes. Sa construc- » tion annonçoit la pauvreté & la misère de ses propriétaires. » Des pierres d'environ un pied de longueur, de niveau » avec la surface du terrain & formant deux lignes courbes, » lui servoient de fondement; une distance de six pieds au » milieu, & seulement d'un pied aux extrémités, séparoit » les deux lignes courbes. Dans chacune de ces pierres de » fondement, je remarquai un ou deux trous, remplis par » un pieu. Les pieux du milieu avoient six pieds de haut, » mais les autres diminuoient par degrés jusqu'à deux pieds. » Les pieux convergeant tous au sommet, étoient attachés » par des cordages, à des baux de traverse, qui les te- » noient ensemble. Une espèce de couverture de petits » bâtons, revêtus d'une natte propre & de feuilles de » cannes de sucre, portoit sur chacune des rangées de pieux, » & formoit un faîte ou angle très-aigu au sommet; sur un » des côtés, il y avoit un trou d'environ dix-huit pouces » ou de deux pieds de haut, d'où sortoit un long tuyau, » par où l'eau se déchargeoit. Je me traînai à quatre, pour » entrer dans cette ouverture : l'intérieur de la case étoit » absolument vide, & je n'y vis pas même de l'herbe sur » laquelle on pût se coucher. Je ne pus me tenir droit dans » aucune partie, excepté au point précis du milieu; tout » étoit sombre & triste. Les Naturels nous dirent que la » nuit ils occupent ces cases: ils doivent y être entas- » sés les uns sur les autres, puisqu'il y a si peu de » ces habitations; à moins que le bas-peuple ne cou- » che en plein air, & ne laisse ces misérables huttes à » leurs Chefs.

» OUTRE les cabanes, nous observâmes plusieurs amas de pierre, formant de petits mondrains, dont l'un des côtés absolument perpendiculaire, a un trou qui va sous terre. L'espace en-dedans doit être très-petit, & cependant il est probable que ces cavités servent d'asyle au peuple pendant la nuit. Peut être qu'elles communiquent avec des cavernes naturelles, telles qu'on en trouve parmi les courants de lave, dans les pays de volcan. De pareilles cavernes, très-communes en Islande, sont très-fameuses pour avoir tenu lieu de maisons aux anciens habitans de la contrée. M. Ferber, le premier Historien Minéralogique du Vésuve, a remarqué un semblable creux souterrain, dans une des laves modernes de cette montagne. Nous aurions été bien-aise de déterminer si notre conjecture avoit quelque fondement; mais les Naturels ne voulurent jamais nous permettre d'y entrer. ANN. 1774. Mars.

» LA CABANE que j'examinai, étoit entourée d'une plantation de cannes à sucre & de bananiers, en fort bon état, vu la qualité pierreuse du terrain. Les bananiers croissoient tous dans des trous d'un pied de profondeur, faits, à ce que nous supposâmes, pour recueillir la pluie, & la conserver plus long-tems autour de la plante. Sur ce mauvais terrain, les cannes à sucre jettent cependant des tiges de neuf ou dix pieds, qui renferment un jus très-doux. Un seul Insulaire, que nous trouvâmes le matin, nous offrit de ce jus, quand nous lui demandâmes quelque chose à boire. Nous en conclûmes qu'il n'y a point d'eau sur leur Isle, mais, revenant à la place de débarquement, nous rencontrâmes le Capitaine Cook, que les Naturels

Ann. 1774. Mars.

» avoient conduit très-près de la mer à une pointe taillée » dans le rocher & rempli d'ordures : l'eau y étoit dégoûtante, & cependant les Indiens en burent avec beaucoup d'avidité. M. Cook, faisant des échanges avec les » Naturels, dont le nombre étoit diminué de la moitié, les » autres étoient probablement allés dîner · nous remarquâmes de nouveau que la quantité des femmes n'étoit pas » du tout proportionnée à celle des hommes. Le matin, il » n'y en avoit pas plus de douze ou quinze, & alors il n'en » restoit que six ou sept. Elles n'étoient ni réservées, ni » chastes, &, pour un petit morceau d'étoffe, les matelots » assouvissoient leur passion. Leurs traits avoient assez de » douceur, mais leurs grands chapeaux pointus leur donnoient l'air des prostituées de profession.

» Nous fumes de retour à bord avant midi. le vaisseau » étoit à l'ancre, quoique nous l'eussions laissé sous voile. » Les fruits & les racines que nous rapportions, furent à » l'instant distribués aux malades, ainsi que des volailles » toutes cuites, qui, ayant été apprêtées, comme sur les » autres Isles de la mer du Sud, avoient la même saveur. » Les patates d'un jaune d'or, aussi douces que des carottes, » (ce qui fit qu'elles ne nous plurent pas à tous également,) étoient très-nourrissantes & très-anti-scorbutiques, » La sécheresse du sol paroît concentrer les sucs de ces » fruits, ainsi que de tous les autres végétaux de cette » Isle. Ceux qui aimoient les bananes, trouverent les leurs » excellentes, & leurs cannes étoient plus sucrées que celles » de Taïti ».

L'après-midi,

L'APRÈS-MIDI, on remplit des pièces d'eau, & nous ouvrîmes un petit commerce avec les Naturels du pays. Quelques-uns de nos Messieurs firent aussi une excursion dans l'intérieur de l'Isle, pour voir ce qu'elle produisoit, & ils revinrent le soir, après avoir été volés. ANN. 1774. Mars.

« L'UN DES NATURELS, qui se trouverent à la place de » débarquement, sembloit avoir de l'autorité sur les autres, » & il consentit de bon cœur à nous accompagner. Il » n'étoit pas aussi timide que le reste de ses compatriotes; » & il se promenoit hardiment avec nous, tandis que les » autres paroissoient alarmés du moindre de nos mouvemens. Cette frayeur cependant ne les empêchoit pas de » fouiller nos poches, & de voler tout ce qu'ils pouvoient. » Nous n'étions pas à terre depuis plus d'une demi-heure, » lorsqu'un d'eux, se glissant par derriere Œdidée, lui arracha de dessus la tête un chapeau noir, & s'enfuit très-vîte, » à travers des pierres raboteuses, où il étoit impossible » de le suivre. Œdidée fut si étonné, qu'il parut en perdre » la parole; &, quand il vint se plaindre, le voleur étoit » déjà fort loin. M. Hodges, assis sur une petite éminence, dessinoit une vue, & un autre Naturel lui enleva » son chapeau de la même maniere. M. Wales étoit à ses » côtés, tenant un fusil, mais il réfléchit, avec raison, qu'une » faute aussi légere ne méritoit pas la mort.

» EN NOUS PROMENANT le long de la côte de la mer, » nous découvrîmes la même espece de céleri qui abonde » sur les greves de la Nouvelle-Zélande, & deux autres » petites plantes communes à cette contrée. Je ne pus pas

ANN. 1774. Mars.

» dire si ces plantes sont indigènes sur l'Isle, ou si » elles ont été produites par des semences qu'ont transporté le courant de la mer ou les oiseaux. Nous trouvâmes aussi une plantation d'ignames, (*dioscorea alata*, Linn.) Les traits, les coutumes & la langue du peuple de l'Isle de Pâques, ayant beaucoup d'affinité avec ce qu'on observe aux Isles de la mer du Sud, nous espérions y voir les animaux domestiques de Taiti, & de la Nouvelle-Zélande, mais, après les recherches les plus soigneuses, je n'y ai remarqué que des volailles ordinaires, très petites & d'un plumage peu fourni, deux ou trois noddies, si apprivoisés, qu'ils se plaçoient sur les épaules des Naturels, frapperent aussi nos regards, mais on ne peut pas en conclure qu'ils aient un grand nombre de ces oiseaux.

» AU COUCHER DU SOLEIL, nous quittâmes l'aiguade; pour marcher vers l'anse où nous attendoit la chaloupe. Comme nous passions sur le terrain où étoit la colonne dont on a parlé, quelques Naturels, qui nous accompagnoient encore, nous firent signe de descendre & de marcher dans l'herbe, le long du piedestal, mais, voyant que nous ne nous embarrassions pas de leurs gestes, ils ne firent aucune autre tentative pour s'opposer à nous. Nous proposâmes diverses questions sur la nature de ces pierres, à ceux qui paroissoient les plus intelligens, &, autant que nous comprîmes leurs reponses, il nous parut que ce sont des monumens érigés à la mémoire de leurs Aréekées ou de leurs Rois. Je pensai que les environs du piedestal, pouvoient bien être un cimetiere, & en les examinant, j'y trouvai des os humains, qui confirmerent mes conjectures. La

» longueur des os humains, montroit qu'ils avoient apparte- Ann. 1774. Mars.
» tenu à des personnes d'une moyenne stature, & un os de la
» cuisse, que je mesurai, répondoit à celui d'un homme de
» cinq pieds neuf pouces. A l'Ouest de l'anse, il y avoit trois
» colonnes, placées en ligne sur une plate-forme ou piédestal
» très-large & très élevé. Les Naturels donnoient à cette
» rangée le nom d'*Hangaroa*, & à la colonne seule, celui
» d'*Obeena*. Dix ou douze Indiens étoient assis à peu de
» distance de la derniere, autour d'un petit feu dans lequel
» ils grilloient des patates. Ils nous offrirent une partie de
» leurs soupers. Cette hospitalité nous surprit dans un pays
» si pauvre, & nous pensâmes aux Peuples civilisés qui,
» en pareil cas, n'ont presque plus de commisération pour
» les besoins de leurs semblables. Nous retournâmes alors à
» bord, avec une petite quantité de patates, & environ six
» ou sept plantes communes, que nous avions rassemblées.
» L'air de la côte fit un très-grand bien aux scorbutiques.
» J'étois parti le matin avec des jambes excessivement en-
» flées; à mon retour, l'enflure avoit diminué, & ma dou-
» leur s'étoit dissipée. Je ne pouvois attribuer cette guérison
» subite qu'à l'exercice que j'avois pris, & peut-être à ces
» émanations salutaires, qui, dit on, suffisent seuls, pour
» rendre la santé à ceux qui ont contracté le scorbut en
» mer. »

LE LENDEMAIN, dès le grand matin, j'envoyai les Lieutenans Pickersgill & Edgcumbe, avec un détachement de soldats, & plusieurs de nos Messieurs, pour reconnoître la contrée. Leur parti étoit composé de vingt-sept personnes. Comme j'étois encore en convalescence, je manquois de 15.

ANN. 1774. Mars. force pour y aller moi-même, & je fus obligé de rester à la place de débarquement parmi les Naturels. Ils me vendirent des patates, qu'ils recueilloient dans une plantation voisine. Mais ce trafic, très-avantageux pour nous, fut bientôt arrêté, par l'arrivée du Propriétaire (du moins je supposai que cet homme l'étoit) de la plantation, qui en chassa tous ses compatriotes. Je conclus, qu'on l'avoit volé, & que le vol entr'eux est défendu. Ils pratiquoient d'ailleurs envers nous toutes les fraudes imaginables, & ordinairement avec succès. A peine avions-nous découvert une de leurs friponneries qu'ils en inventoient une autre. A sept heures du soir, le détachement, que j'avois envoyé dans la campagne, revint après avoir parcouru la plus grande partie de l'Isle.

NOS MESSIEURS partirent du rivage à neuf heures du matin : on sentier les conduisit au côté S. E. de l'Isle, & ils furent suivis d'une foule nombreuse des Naturels, qui se précipitoient vers eux avec beaucoup d'empressement. Bientôt un homme d'un moyen âge, *tatoué* depuis les pieds jusqu'à la tête, & ayant un visage peint d'une sorte de piment blanc, parut avec une pique à la main, se promena à côté d'eux, & fit signe à ses compatriotes de se tenir éloignés & de ne pas incommoder les étrangers. Il arbora ensuite un morceau d'étoffe blanche sur sa pique, & se plaçant à leur tête, il les conduisit lui-même, en agitant ce pavillon de paix. Durant la plus grande partie de la route, le terrain sembloit stérile : c'étoit une argile noire, couverte par-tout de pierres ; il y avoit cependant de vastes champs de patates, & des allées de plantains, mais ils ne virent point de fruit sur aucun des arbres. Vers la partie la plus élevée de

l'extrémité méridionale de l'Isle, le sol (une belle terre rouge) paroissoit beaucoup meilleur, l'herbe y étoit plus longue, & il n'y avoit pas de pierres comme dans les autres cantons, mais on n'appercevoit ni plantations, ni cabanes. ANN. 1774. Mars.

SUR LE CÔTÉ EST, près de la mer, ils rencontrerent trois plates-formes, ou plutôt les ruines de trois plates formes de maçonnerie Il y avoit eu, sur chacune d'elles, quatre grandes statues, trois étoient tombees, la chûte en avoit brisé ou mutilé deux, de sorte qu'il n'en restoit plus qu'une debout, & une seconde couchée, mais entiere. M. Wales mesura celle-ci, & il la trouva de quinze pieds de longueur, & de six pieds de large au-dessus des épaules. Chaque statue portoit sur sa tête une grosse pierre cylindrique, d'une couleur rouge, parfaitement ronde l'une de ces pierres, qui n'étoit pas la plus grande, avoit cinquante-deux pouces d'élévation, & soixante six de diametre. La partie supérieure de quelques cylindres etoit enlevée, mais plusieurs etoient entiers.

DE CET ENDROIT ils suivirent la direction de la côte au N. E. l'homme, qui leur servoit de guide, marchoit toujours le premier, agitant son pavillon. Ils trouverent le pays très stérile, l'espace d'environ trois milles, &, en quelques endroits, manquant de terreau, de maniere qu'il n'offroit qu'un rocher nud, qui sembloit être une mauvaise espèce de mine de fer. Au-delà ils parvinrent à la partie la plus fertile de l'Isle: ce canton étoit entre-mêlé de plantations de patates, de cannes à sucre & de plantains, moins hérissé de pierres, que ceux qu'ils venoient de passer, mais sans eau,

ANN. 1774. Mars

les Naturels leur en apporterent cependant à deux ou trois reprises différentes, &, comme ils avoient soif, ils la burent, quoiqu'elle fût saumâtre & puante. Ils passerent aussi devant des huttes, dont les propriétaires vinrent à leur rencontre, & leur offrirent des patates grillées & des cannes à sucre; &, se mettant à la tête du premier de nos Anglois, qui marchoient de file, pour profiter du sentier, ils leur en donnerent à chacun une. Ils observerent la même méthode dans la distribution de l'eau. Ils eurent soin que les plus altérés n'en bussent pas trop, de peur qu'il n'en restât point pour les derniers. Tandis que ces généreux Insulaires s'efforçoient d'appaiser la faim & la soif des Etrangers, d'autres tâchoient d'enlever tout ce qu'ils avoient reçu en présent. Pour prévenir des suites plus funestes, nos Messieurs furent obligés de tirer un fusil chargé à petit plomb, sur l'un d'eux qui eut l'audace d'arracher un de nos sacs. Le plomb l'atteignit au dos, il abandonna alors le sac, fit quelques pas en s'enfuyant, & ensuite tomba; mais il se releva bientôt & marcha. Nous n'avons pas su s'il étoit dangereusement blessé, ni ce qu'il devint. Comme ce malheur occasionna du délai, & rassembla les Naturels, l'homme qui jusqu'alors avoit conduit la bande, & un ou deux autres, coururent vers nos MM.; mais au-lieu de s'arrêter quand ils en furent près, ils se mirent à courir autour de la bande, en répétant quelques mots d'une maniere amicale. Les Anglois ayant continué leur marche, le vieil guide arbora son pavillon, & dirigea la troupe comme auparavant, & aucun Naturel n'entreprit de commettre de vol.

ILS OBSERVERENT, en passant, un grand nombre d'Indiens

rassemblés sur une colline, tenant des piques à la main, mais qui se dispersèrent à l'appel de leur compatriote, excepté cinq ou six, l'un desquels sembloit être un Indien d'importance. C'étoit un homme robuste & bien fait, d'une physionomie ouverte : il avoit le visage peint, le corps *tatoué*, il portoit un hahou ou vêtement meilleur que celui des autres, & un grand chapeau de longues plumes noires, il aborda nos MM &c, pour les saluer, il étendit ses bras avec les deux mains fermées, il les éleva au-dessus de sa tête, il les ouvrit ensuite le plus qu'il lui fut possible, & les laissa retomber peu-à peu sur ses côtés Le porte-étendard donna son pavillon blanc à cet homme, qui paroissoit être le Chef de l'Isle, celui-ci le remit à un autre, qui le porta devant eux le reste du jour.

Ann. 1774. Mars

« AVANT l'arrivée de cet homme, les Naturels nous » avoient avertis de l'approche de leur *Hé-rée*, ou *Ha-rékée*, ou Roi. Comme les Naturels, en nous faisant » des présens, avoient prononcé le mot *Heeo* (a), ce qui » signifie ami nous allâmes lui offrir des dons, M Pickersgill & moi, en prononçant *Héeo*. Nous demandâmes son » nom, & on nous dit qu'il s'appelloit Ko Toheetai, nous » voulions savoir s'il étoit Chef seulement d'un canton ou » de tout le pays, & sur cela il étendit son bras, comme » pour embrasser l'Isle entière, & dire *Waihu* Afin de » lui montrer que nous le comprenions, nous mîmes nos » mains sur la poitrine, nous l'appellâmes par son nom, » & nous ajoutâmes le titre de Roi de *Waihu*, ce qui lui

(a) *Hoa* aux Isles de la Société est *Woa* à celle des Amis.

ANN. 1774. MARS.

» fit beaucoup de plaisir. Alors il se mit à causer pendant
» long-tems avec ses Compatriotes. On ne remarqua pas
» qu'aucun des Insulaires eût pour lui des égards ou du
» respect : dans une contrée si pauvre, le Chef ne peut guère
» s'approprier des honneurs, sans empiéter sur les droits
» naturels de ses camarades, & sans s'exposer à des dangers.
» Il parut mécontent de ce que nous desirions continuer
» notre marche, & il nous pria de retourner sur nos pas,
» en nous promettant de nous accompagner : mais, voyant
» que nous étions déterminés à aller plus avant, il finit ses
» supplications, & il nous suivit. »

VERS l'extrémité orientale de l'Isle, nos MM rencontrèrent un puits, dont l'eau étoit sale, mais parfaitement douce, parce qu'il se trouvoit fort au-dessus du niveau de la mer. Les Naturels ne vont jamais y boire sans se laver ensuite, & suffent-ils cent, le premier saute directement au milieu du creux, boit & se lave lui-même, sans la moindre cérémonie; un autre prend ensuite sa place, & fait la même chose.

ILS REMARQUERENT que cette partie de l'Isle étoit remplie des statues gigantesques dont on a parlé si souvent; quelques unes placées en grouppes sur des plates formes de maçonnerie, d'autres seules, enfoncées en terre, & à peu de profondeur en général, ces dernieres sont beaucoup plus grosses que les autres. L'une d'elles qui étoit tombée, avoit près de vingt-sept pieds de long, & plus de huit pieds au-dessus de la poitrine ou des épaules, & cependant elle paroissoit bien moindre qu'une qu'ils virent debout : son ombre, un peu après deux heures, suffisoit pour mettre à l'abri

l'abri des rayons du soleil, toute la troupe, composée de près de trente personnes. ANN. 1774. Mars.

« LES INSULAIRES leur donnoient le nom général
» de *Hanga tebow*, ils appliquent le terme d'Hanga
» à chaque rangée : ils appelloient les statues en particulier
» *Ko (a) tomoai*, *Ko-tomoeeréc*, *Ko-hóo-oo*, *Morahena*,
» *Oomarèeva*, *Weenéboo*, *Weenapè*.

« NOUS NOUS ARRÊTAMES pour laisser à M. Hodges le
» tems de dessiner quelques uns de ces monumens : la
» gravure, qui accompagne ce Voyage, est très-exacte.
» Nous profitâmes aussi de l'occasion pour dîner. »

Nos MESSIEURS monterent ensuite sur une colline, d'où ils découvrirent toutes les côtes Est & Nord de l'isle, où ils n'apperçurent ni baie ni crique, propre au débarquement d'une chaloupe, ni rien qui annonçât de l'eau douce. Celle qu'on leur offrit, étoit réellement salée, & cependant ce Peuple en boit beaucoup, tant la nécessité & la coutume ont de force. Ils furent obligés de retourner au puits dont on a parlé; &, après y avoir étanché leur soif, ils dirigerent leur marche vers le vaisseau, parce qu'il étoit quatre heures.

« NOUS TRAVERSAMES le faîte des collines qui se pro-
» longent au milieu de l'isle, par des chemins plus mauvais

(a) *Ko* est l'article comme à la Nouvelle-Zélande, & aux isles des Amis.

AN. 1774. Mars.

» & plus fatigans que jamais : le pays jonché de cendres volcaniques, étoit en friche tout autour de nous, » quoique plusieurs vestiges attestassent une ancienne culture. Je reconnus alors combien la longue durée de mon » rhumatisme m'avoit affoibli. Tous mes membres étoient » crispés, & je pouvois à peine achever le reste de la route, » quoiqu'en pareilles occasions, avant ma maladie, je fusse » infatigable. Les Naturels, voyant que nous prenions un » sentier difficile, nous quitterent tous, excepté un homme » & son petit garçon. Comme nos Officiers & leur suite » alloient trop loin, & qu'ils faisoient un détour pour » arriver au vaisseau, je me séparai d'eux, & avec le Docteur Sparrman, un Matelot, & deux Naturels, je pris » la route la plus courte. L'Insulaire, me voyant, très-foible, » m'offrit sa main, & mettant une dextérité étonnante dans » sa marche sur les cailloux qui bordoient le chemin, il me » soutint pendant un espace considérable. Le petit garçon » alloit devant, & écartoit les pierres qui obstruoient le » passage. Après nous être reposé plusieurs fois, nous » atteignîmes enfin le sommet de la colline, d'où nous » vîmes la mer à l'Ouest, & le vaisseau à l'ancre. La colline » étoit couverte d'un arbrisseau de l'espèce des *mimosa*, qui » y croît jusqu'à la hauteur de huit ou neuf pieds : quelques-unes des tiges, penchées vers la racine, avoient à-peu-près l'épaisseur de la cuisse. Je trouvai encore un nouveau » puits, dont l'eau avoit un goût de pourriture, & l'odeur » de l'*hepar sulphuris* : nous en bûmes cependant malgré » sa mauvaise qualité. Le soleil se coucha bientôt après » notre départ de ce puits : nous marchâmes plus de deux » heures absolument dans les ténèbres, &, durant cet

» intervalle, mon Indien me fut très-utile, mais, comme » j'avois trois milles d'avance, j'attendis M. Pickersgill & » sa troupe, & j'arrivai, avec lui, sain & sauf au bord de » la mer, après avoir fait au moins vingt-cinq milles par » des chemins détestables, où il n'y avoit pas un seul arbre » qui pût nous mettre à l'abri du soleil. Je donnai à mes » bons Conducteurs, tout ce que j'avois d'étoffes de Taiti, » & d'ouvrages de fer.

» Je dois ajouter que la campagne étoit hérissée par- » tout de pierres irrégulières, caverneuses, spongieuses, » brunes, noires & rougeâtres, monumens incontestables » d'un volcan. En général, lorsqu'il n'y avoit pas beaucoup » de pierres dans les sentiers, ils étoient si étroits, que, » pour avancer, il falloit tourner les pieds en dedans : les » Naturels leur donnent aisément cette position. Cette » maniere de marcher étoit très-fatigante pour nous, & » nous nous blessions ou nous tombions à chaque pas. Des » deux côtés le terrain étoit revêtu d'une herbe de la » Jamaïque (*paspalum*), qui croissoit en touffes, & si » glissante, que nous ne pouvions pas nous y soutenir.

» Ailleurs on trouvoit un tuf ferrugineux, des plaines » d'un seul rocher bien réuni, ou de lave noire fondue, » qui sembloit contenir du fer, sans terreau, ni herbe, ni » aucune plante.

» Nous remarquames quelques armes, & en particu- » lier des bâtons minces armés, à la pointe, d'une lave » noire & vitrée, & enveloppée avec soin dans un petit

Ann. 1774. Mars.

» morceau d'étoffe. Je ne vis qu'un homme qui eût une » hache de bataille, ressemblante à celle des Zélandois, » mais beaucoup plus courte : une tête étoit sculptée de » chaque côté, & un petit morceau de verre noir, dont on » a déjà parlé plus haut, représentoit les yeux ».

Dans un petit creux, sur la partie la plus élevée de l'Isle, M. Pickersgill rencontra des cylindres pareils à ceux qui couronnent les têtes des statues. Ceux-ci sembloient plus larges qu'aucun des autres, mais il étoit trop tard pour s'arrêter à les mesurer. M. Wales, qui m'a communiqué ces détails, pense qu'il y a une carrière d'où on a originairement tiré ces pierres, & qu'il n'a pas été très-difficile de les rouler en bas de la colline, après qu'elles ont été taillées. Cette conjecture me paroît fort raisonnable, & je crois que cela est arrivé ainsi.

Sur le penchant de la montagne, vers l'Ouest, ils découvrirent un autre puits; l'eau, fortement minéralisée, avoit, à la surface, une écume verte très-épaisse, & elle exhaloit une puanteur insupportable. Nos Messieurs furent contraints d'en boire, mais bientôt ils en furent malades.

On ne vit que deux ou trois arbrisseaux dans toute cette excursion, ainsi que dans celle de la veille. La feuille & la graine de l'un d'eux (appellées par les Naturels *Torromedo*), ressembloient beaucoup à la feuille & à la graine de la vesce ordinaire, mais la cosse, par sa grosseur & sa forme, approchoit plus de celle du tamarin. La graine a un goût amer désagréable, & les Naturels, voyant nos Messieurs en

manger, leur firent signe de la cracher, ils y supposent, vraisemblablement, quelque qualité pernicieuse, le bois, d'une couleur rougeâtre, est assez dur & assez pesant, mais très-tortu, petit, court, & il ne surpasse pas six ou sept pieds de hauteur. Au coin S. O. de l'Isle, on découvrit un autre petit arbrisseau, dont le bois est blanc & cassant, & ressemble d'ailleurs, par la feuille, au frêne; on apperçut en outre, en plusieurs endroits, la plante dont les Taïtiens font leurs étoffes, mais elle étoit foible & d'une mauvaise venue, & elle avoit tout au plus deux pieds & demi d'élévation. ANN. 1774. Mars.

ILS NE RENCONTRERENT POINT d'animal d'aucune espece; seulement quelques oiseaux frapperent leurs regards à moins que les vaisseaux ne soient dans la plus grande détresse, rien ne doit les porter à relâcher sur cette Isle

« ON A OUBLIÉ de dire que nous fûmes reçus au débarquement par deux cens Naturels assemblés, parmi lesquels je ne comptai que quatorze à quinze femmes, & très-peu d'enfans. Comme ces femmes prodiguoient leurs faveurs, je conjecturai que celles qui étoient mariées & qui étoient sages, avoient été forcées par les hommes de se tenir à leurs habitations dans les parties éloignées de l'Isle. On n'a peut-être jamais vu, dans aucune contrée, des Courtisannes aussi lubriques: les Matelots renoncerent à toute pudeur, & ils ne rougirent pas de se livrer à la débauche, sans chercher à la couvrir autrement que par l'ombre des statues gigantesques.

» NOUS NOUS DÉTACHAMES de la troupe, M. Patten, le

Ann. 1774. Mars.

» Lieutenant Clerke & moi, pour faire de petites promenades séparées, & nous souffrîmes beaucoup de la chaleur » du soleil. Nous avions pris nos fusils, dans l'espérance de » tirer des oiseaux, mais nous fûmes trompés. Nous trouvâmes, dans un champ cultivé, une espèce de *solanum* » *nigrum*, qu'on emploie à Taïti & aux îles de la Société, » comme vulnéraire, & qu'on cultive pour être ici pour » cela. L'herbe, qui pousse communément au milieu des » pierres dans les terrains en friche, avoit été soigneusement » arrachée & étendue sur toute la plantation, ainsi qu'on » y étend la marne, peut-être pour préserver la *solanna* des » rayons brûlans du soleil, ce qui semble prouver que les » Naturels n'ignorent pas entièrement l'économie rurale.

» Passant près de quelques arbrisseaux qui fermoient » l'entrée de deux huttes, nous crûmes entendre des voix » de femmes, mais, prêtant une oreille attentive, nous » n'entendîmes plus rien. Nous traversâmes différens » champs qui n'avoient aucune espèce d'enclos, quoiqu'en » disent les Rédacteurs du Voyage de Roggewin, qui » paroissent avoir consulté leur imagination, plutôt que la » vérité.

» La chaleur nous épuisa, dans un tems où il » nous restoit encore bien du chemin à faire, avant d'arriver au bord de la mer. Nous rencontrâmes, par bonheur, » un Naturel qui recueilloit des patates dans un champ. » Nous lui dîmes que nous avions une grande soif, &; » quoiqu'il fût vieux, il se mit à courir à une vaste plantation de cannes de sucre, & il nous en apporta sur son

» dos une charge des meilleures & des plus remplies de » jus. Après l'avoir récompensé de ses bons offices, nous » nous mîmes à sucer ce jus, qui étoit extrêmement ra- » fraîchissant.

Ann. 1774. Mars.

» ARRIVÉS à la place du débarquement, où le Capi- » taine Cook faisoit divers échanges, nous vîmes des Na- » turels qui le trompoient, en lui vendant des paniers » remplis, en apparence, de bananes, tandis qu'au fond » il y avoit des pierres. Après les noix de cocos, auxquelles » ils donnoient la préférence, ils aimoient beaucoup les » étoffes de Taïti & d'Europe, qu'ils estimoient suivant » la grandeur des pieces; ils mettoient un prix inférieur » aux ouvrages de fer. Quand le marché étoit honnêtement » conclu, la plupart s'enfuyoient avec l'étoffe, la noix de » cocos, ou le clou qu'ils venoient d'acquérir, comme » s'ils eussent eu peur d'un dédit de notre part. Témoins » des basses friponneries qu'ils exerçoient, nous déplorions » leur sort. Quoique la rareté des étoffes force plusieurs » d'entr'eux à aller nuds, ils échangeoient le peu qu'ils » en avoient, contre celles de Taïti, & cependant nous » ne pouvions pas leur en donner une aussi grande quan- » tité. Le desir d'avoir de ces étoffes, les porta à vendre dif- » férentes choses dont probablement ils ne se seroient pas » défaits autrement, & entr'autres des chapeaux, des colliers, » des pendans d'oreilles & de petites figures humaines de bois » de dix-huit pouces ou de deux pieds de long, étroites, & » d'un travail beaucoup plus net & beaucoup plus propre que » celui des statues. Les unes représentoient des hommes, & » les autres des femmes, les traits n'avoient rien d'agréable,

ANN. 1774. Mars

» & l'ensemble de la figure étoit trop large, cependant on » y appercevoit le goût de la sculpture. Le bois en est bien » poli, d'un grain ferme, & d'un brun sombre, ainsi que » celui du casuarina, mais, comme nous n'avions pas encore » vu cet arbre sur l'Isle, j'attendis avec empressement le » retour de nos autres Messieurs, comptant que peut être » leurs découvertes nous donneroient des lumieres là-dessus. » Œdidee étoit enchanté de ces petites figures, mieux tra- » vaillées que les Etees de son pays, & il en acheta plu- » sieurs, qui, à ce qu'il nous dit, seroient d'un grand prix » à Taïti : pendant qu'il faisoit sa Collection, il en trouva » une qui représentoit la main d'une femme, sculptée en » bois jaune & à peu près de grandeur naturelle. Les on- » gles s'étendoient au moins à trois quarts de pouce au-delà » de l'extrémité des doigts, qui étoient dans la position » qu'ils leur donnent à Taïti, quand ils dansent. Le bois est » d'une espèce odorante, & comme les Taïtiens, ils en » recueillent les petits coupeaux pour parfumer leur huile. » Nous n'avions pas rencontré cet arbre, ni observé l'usage » de porter de longs ongles sur cette Isle, & nous ne conce- » vions pas d'où venoient ces morceaux de sculpture assez » bien faits. Œdidée a dans la suite donné cette main à mon » Pere, qui l'a déposée au Musæum à Londres : notre In- » dien rassembloit aussi des chapeaux à plumes, sur-tout » de ceux qui avoient des plumes de frégates, parce que » ces oiseaux rares à Taïti, y sont fort estimés à cause de » leurs couleurs & luisantes.

» NOUS FUMES témoins de la maniere dont le propriétaire » du champ chassa les voleurs qui fouillerent ses pommes de

» terre,

ANN. 1774. Mars.

» terre, dont on a parlé plus haut, les Naturels des Isles de la » Société nous dirent souvent qu'ils infligent des peines » capitales aux voleurs, mais nous n'en avons pas vu » d'exemple. A l'Isle de Pâque, nous n'avons jamais remar- » que que le délit fût puni d'aucune maniere.

» NOUS TROUVAMES A BORD plusieurs Insulaires, qui » étoient venus à la nage, quoique le vaisseau fût à trois » quarts de mille de la côte. Ils témoignerent l'admiration » la plus extraordinaire pour tout ce qu'ils voyoient : cha- » cun d'eux mesura avec les bras tendus la longueur du bâti- » ment de l'avant à l'arriere : des masses si énormes de bois » étonnoient d'autant plus ce peuple, que ses pirogues sont » faites de petits morceaux. Il y avoit, parmi eux, une » femme qui étoit aussi venue à la nage, & qui trafiqua de » ses charmes avec une grande impudence. Elle s'a- » dressa d'abord à plusieurs des Bas-Officiers, & ensuite aux » Matelots : elle égala réellement les fameux exploits de » Messaline (*a*). Enfin un de ses compatriotes l'emmena » dans une de ses pirogues, & pour prix de sa lasciveté, » elle emporta quelques guenilles & quelques morceaux » d'étoffe de Taiti. Une autre des femmes de l'Isle, qui » s'étoit rendue au vaisseau la veille, n'avoit pas été moins » libertine. L'ardeur insatiable de leurs desirs & le succès » de leurs agaceries, au milieu d'un équipage malade, nous » surprenoient également.

(*a*) Voyez Pline, Histoire Naturelle; *L. X, ch. 63*, Tacite, *ann. L. XI. Juven. Sat. VI, v. 129.*

——— Lassata viris, nec dùm satiata recessit.

Ann. 1774. Mars

» Je fis une autre promenade à terre après dîné, & je m'arrêtai quelque-tems avec une famille qui fouilloit des patates; j'allai dans une hutte, très-petite, & on me fit asseoir: il y avoit six ou sept personnes, dont une femme & deux petits garçons. On m'offrit des cannes de sucre, & je présentai à mes hôtes des étoffes de Taïti, dont, à l'instant, ils envelopperent leur tête. Ils ne témoignerent pas autant de curiosité que les Naturels des Isles de la Société, & ils retournerent bientôt à leur premiere occupation. Ils me donnerent plusieurs de leurs chapeaux à panache, pour des morceaux d'étoffe de la largeur d'un mouchoir.

» Les Rédacteurs du Voyage de Roggewin, semblent dire que les Hollandois tirerent fort librement sur les Insulaires, qui ne les offensoient point, &, qu'après en avoir tué un nombre considérable, ils répandirent la terreur dans l'ame des autres. Notre arrivée ranima peut-être cette frayeur, transmise d'âge en âge, ce qui les rendoit si timides & si bienveillans à notre égard, mais, indépendamment de cette considération, il y a, dans leur caractere, une douceur, une commisération & une bonté naturelle, &, par conséquent, de l'hospitalité pour tous les Etrangers qui abordent sur leur misérable Isle. »



CHAPITRE VIII.

Description de l'Isle de Pâque, de ses Productions, de sa situation, de ses Habitans, de leurs Mœurs, & de leurs Usages. Conjectures sur leur Gouvernement, leur Religion, & sur d'autres sujets. Description plus particulière des Statues Gigantesques.

JE VAIS parler plus en detail de cette Isle, qui est sûrement celle où relâcha l'Amiral Roggewin, en Avril 1722, quoique les descriptions de son Voyage ne soient plus d'accord avec l'etat actuel du pays ; c'est peut-être aussi celle que vit le Capitaine Davis en 1686, car, quand on l'apperçoit de l'Est, elle répond parfaitement à ce qu'en dit Wafer, ainsi que je l'ai déjà observé, si ce ne l'est point, la terre qu'il decouvrit ne peut pas être située loin de la côte d'Amérique, puisque cette latitude a été bien reconnue depuis le 80e jusqu'au 100e méridien. Le Capitaine Carteret la plaçoit beaucoup plus loin, mais sa route semble avoir été un peu trop au Sud. Si j'avois trouvé de l'eau douce, je me proposois de passer quelques jours à chercher l'Isle Basse-Sablonneuse, que rencontra Davis, ce qui auroit terminé la question : mais, comme il me restoit un long chemin à faire, avant d'être sûr de remplir les futailles, & comme d'ailleurs j'avois

ANN. 1774. Mars.

Ann. 1774. Mars.

besoin de rafraichissemens, je n'exécutai pas cette entreprise. Le plus petit délai pouvoit entraîner des conséquences fâcheuses pour l'équipage · les Matelots étoient déjà affectés, plus ou moins, du scorbut.

Aucune Nation ne doit prétendre à l'honneur de la découverte de cette Isle: car il n'y a pas de contrée qui soit d'une moindre ressource aux Marins. Il n'y a point de mouillage sûr, point de bois à brûler, & point d'eau douce dont on puisse remplir ses futailles. La Nature a répandu ses faveurs avec bien de la réserve, sur ce coin de terre. Puisque rien n'y croît qu'à force de travail, on ne peut pas supposer que les Insulaires fassent des plantations au-delà de ce qui leur est nécessaire, & leur population étant peu considérable, ils sont incapables de fournir aux besoins des Navigateurs.

Elle produit des patates douces, des ignames, des racines de tata oreddy, des plantains & des cannes de sucre, ces fruits sont assez bons & sur-tout les patates, les meilleures que j'aie jamais mangé, ils ont aussi des citrouilles, mais en si petit nombre, que rien n'étoit dans leur opinion si précieux que la coque d'une noix de cocos. On voit, parmi eux, des volailles apprivoisées, telles que des coqs & des poules, petits, mais d'une bonne saveur, des rats qu'ils semblent manger, car j'ai rencontré un homme qui en tenoit des morts à sa main, il ne voulut pas me les donner, & me fit entendre qu'il se proposoit de s'en nourrir: à peine trouve-t-on quelques oiseaux de terre, & ceux de mer sont en petit nombre, j'y ai compté des frégates, des oiseaux du tropique,

des oiseaux d'œuf, des nodies, des hirondelles, &c. La côte ne paroît point abonder en poisson, du moins nous n'en avons pas pris un seul à l'hameçon ni à la ligne, & nous en avons apperçu bien peu parmi les Naturels. ANN. 1774. Mars

L'ISLE DE PAQUE ou la Terre de Davis, git par 27d 5' 30" de latitude S. & 109d 46' 20" de longitude Ouest. Sa circonférence est d'environ 10 ou 12 lieues, elle a une surface montueuse & pierreuse, & une côte ferme. Les collines sont si élevées qu'on les voit à 15 ou 16 lieues en travers de l'extrémité méridionale, il y a deux Islots de roche gissant près du rivage les pointes Nord & Est de l'Isle s'élevent directement de la mer à une hauteur considérable; entre ces deux pointes, sur la partie S. E. la côte forme une baie ouverte, dans laquelle, je crois, que les Hollandois mouillerent. Je jetai l'ancre, comme on l'a déjà dit, à l'Ouest de l'Isle, trois milles au Nord de la pointe méridionale, la greve sablonneuse restant E. S. E. Cette rade est très-bonne avec les vents d'Est, mais dangereuse avec ceux de l'Ouest, ainsi que l'autre, sur la côte S. E. doit être périlleuse par les vents d'Est.

D'APRÈS ces inconvéniens, ainsi que beaucoup d'autres, un Navigateur ne touchera jamais sur cette Isle, à moins qu'il n'y soit contraint, ou qu'il ne se détourne pas de sa route. Alors la relâche seroit avantageuse, car les Insulaires vendront avec empressement & à bon marché les rafraîchissemens qu'ils auront. Le petit nombre de ceux que nous achetâmes, nous fut utile, mais, dans ces parages, les vaisseaux doivent y avoir besoin d'eau, & on n'y en trouve point. Il

fut impoſſible de conſommer celle que nous y prîmes, tant elle étoit ſalée, elle avoit filtré à travers une greve pierreuſe, dans un puits de pierre. Les Naturels ont conſtruit ce puits pour cela, un peu au Sud de la greve ſablonneuſe, dont on a fait mention ſi ſouvent, & l'eau y entre par le flux & le reflux, avec la marée. Nous en avons vu plusieurs boire de l'eau de la mer.

« L'ISLE eſt ſi ſtérile, qu'on n'y trouve pas plus de vingt » eſpèces différentes de plantes, & la plus grande partie » ne croiſſoit pas ſans culture *(a)*. L'eſpace qu'occupent » les plantations eſt peu conſidérable, en comparaiſon de » celui qui reſte en friche. Enfin le ſol eſt pierreux & par- » tout brûlé par le ſoleil.

» QUAND on conſidere la miſere de ces Inſulaires, on eſt » étonné qu'ils vendent des proviſions, dont la culture a » dû leur coûter beaucoup de peine & de travail. La mau- » vaiſe qualité du ſol, la privation d'animaux domeſtiques, » de bateaux & d'uſtenſiles propres à la peche, rendent » leur ſubſiſtance très-difficile & très-précaire. Mais le deſir » de poſſéder les joujoux, & les curioſités que nous appor- » tions parmi eux, donnant à leurs deſirs une force irré- » ſiſtible les empêchoient de réfléchir ſur les beſoins pre- » ſans, que bientôt ils éprouveroient. »

LES HABITANS de cette Iſle ne ſemblent pas être plus

(a) Les Eſpagnols mettent les courges blanches au nombre des productions vegetales de cette Iſle ; mais nous n'en avons remarqué aucune. Voyez la Lettre judicieuſe de M. Dalrymple au Docteur Hawkſworth.



HOMME DE L'ISLE DE PÂQUES

de six ou sept cents. Ils n'ont que peu de femmes parmi eux, ou bien ils ne leur permirent point, durant notre relâche, de se montrer. Nous n'avons cependant remarqué aucun indice de jalousie chez les hommes, ou de crainte de paroître en public chez les femmes. On s'étendra davantage plus bas sur cette matiere. Ann. 1774. Mars.

A juger du teint, des traits & de la langue des Insulaires, ils semblent avoir tant d'affinité avec les Habitans des Isles plus occidentales, que chacun leur attribuera une origine commune. Il est extraordinaire que la meme Nation se soit répandue sur toutes les Isles, dans ce vaste Océan, depuis la Nouvelle-Zélande, jusqu'à l'Isle de Pâques, c'est-à-dire, sur presqu'un quart de la circonférence du globe. La plupart de ces Insulaires ne se connoissent que par de vieilles traditions, & le laps du tems, a rendu ces Nations, en quelque sorte, étrangeres; chacune a adopté des coutumes, des manieres particulieres, &c. Un Observateur intelligent y apperçoit cependant encore de la ressemblance.

En général, le peuple de cette Isle est d'une race foible. Je n'ai pas vu un homme de six pieds (*a*), & ces Insulaires sont bien loin d'être des géants, comme l'assure un des Auteurs du Voyage de Roggewin. Ils sont vifs & actifs, d'une physionomie assez heureuse, & d'un maintien qui n'est pas désagréable : ils ont de l'aminé & de l'hospitalité pour les

(*a*) On se souviendra que le pied Anglois est moins long que le pied de France.

Etrangers, mais ils sont aussi portés au vol que les Habitans des Isles de la Société.

ANN. 1774. Mars

LES HOMMES sont couverts, depuis les pieds jusqu'à la tête, de figures, toutes à-peu-près pareilles ; ils leur donnent seulement une direction différente, suivant les caprices de leur imagination. Les femmes sont peu *tatouées* ; elles se peignent de rouge & de blanc, ainsi que les hommes. La premiere couleur se tire du Tamarin, mais je ne sais pas de quoi est composée la seconde.

ILS SE VÊTISSENT d'une piece d'étoffe piquée, longue de six pieds sur quatre ou d'une natte : une seconde piece enveloppée autour de leurs reins, & une troisieme sur leurs épaules, forment un habillement complet. Mais la plupart des hommes sont, en quelque sorte, nuds : ils ne portent qu'un tablier entre leurs jambes ; chacune des extrémités de ce tablier s'attache à une corde ou ceinturon, qui est sur leurs reins. Leur étoffe est faite de l'écorce d'une plante, comme celle des Isles de la Société ; mais, parce qu'ils en ont peu, nous trouvâmes un grand débit de celles de Taïti, & même de toute sorte de draps ou de toile.

EN GÉNÉRAL, leurs cheveux sont noirs ; les femmes les portent longs, & quelquefois relevés au sommet de la tête ; les hommes les coupent, ainsi que leurs barbes. « C'est » par propreté comme les Habitans de Tonga-Tabboo, » mais heureusement ils paroissent moins sujets à la lepre. » Ils ornent leur front d'un bandeau rond garni de plumes, & ils se couvrent d'un bonnet de paille, semblable à ceux qu'on



FEMME DE L'ISLE DE PÂQUES

qu'on voit en Ecosse. Je crois que les hommes sur-tout mettent le bandeau, & les femmes le bonnet. Les deux sexes ont de très-grands trous, ou plutôt des fentes dans leurs oreilles, souvent de près de trois pouces de longueur ; ils en replient quelquefois la partie inférieure dans cette fente, & alors on diroit qu'une partie de l'oreille est coupée. Les principaux pendans sont du duvet blanc, des plumes & des anneaux composés d'une substance élastique roulée comme le ressort d'une montre : ils en remplissent l'intérieur du trou. Je jugeai que c'étoit pour donner plus d'étendue à la fente. Excepté des amulettes d'ossemens ou de coquillages, je ne me souviens pas de leur avoir vu d'autres parures. ANN. 1774. Mars.

QUELQUES PACIFIQUES, quelque bons que semblent être ces Insulaires, ils ne manquent pas d'armes offensives, telles que des massues de bois courtes & des piques : ces piques sont des bâtons tortus d'environ six pieds de long, armés à une extrémité d'un morceau de caillou. Ils ont aussi une arme de bois, pareille au pattoo-patoo de la Nouvelle-Zélande. » Mais ils sont en trop petit nombre, & trop pauvres pour » être continuellement en guerre. Il n'est pas probable non » plus qu'ils aient des querelles avec les Isles voisines, puis- » qu'on n'en connoît aucune assez proche pour cela, & les » Habitans de celle de Pâque, ne nous ont rien dit sur » cette matiere. »

ILS HABITENT de très-misérables cabanes basses, composées de bâtons, plantés en terre, à six ou huit pieds de distance les uns des autres, recourbés en haut, réunis au

Ann. 1774. Mars.

sommet, & formant une espèce d'arche gothique. Les plus longs se placent au milieu, & les plus courts de chaque côté & à moins de distance. Le bâtiment est ainsi plus élevé, & plus large au milieu & plus bas & plus étroit vers chaque extrémité. A ces bâtons, ils en attachent d'autres horizontalement, & le tout est couvert de feuilles de cannes de sucre. La porte, qui est au milieu d'un des côtés, a la forme d'un porche, & elle est si basse & si étroite, qu'un homme peut à peine y entrer en se traînant sur ses mains. La plus grande case que j'ai vue, avoit soixante pieds de long, huit ou neuf de haut au milieu, & trois ou quatre à chaque bout. Il y a des espèces de maisons voûtées en pierre, & construites en partie sous terre, mais je n'ai jamais été dans une de celles-là.

Je n'ai vu aucun ustensile de ménage, si ce n'est un petit nombre de citrouilles. Ils préféroient les coques de noix de cocos à tout ce que nous pouvions leur donner. Ils apprêtent leurs alimens de la même maniere qu'à Taïti, c'est-à dire, avec des pierres chaudes, dans un four ou creux fait en terre. Ils échauffent les pierres avec de l'herbe ou des têtes de cannes à sucre & de plantains. Ils grillent, sous des feux de paille, d'herbe sèche, &c les bananes. Nous avons compté souvent dix ou douze feux dans un même endroit: c'étoit communément le matin & le soir.

« Nous n'avons remarqué aucun amusement parmi » eux, & pas un seul instrument de musique. Ils doivent » cependant se livrer à quelque plaisir de ce genre, puis- » qu'un Insulaire, nommé Maroo-wahai, qui coucha sur » notre bord, parla beaucoup de danser, dès que nous

» eûmes calmé ses craintes sur les dangers qu'il croyoit
» courir. »

ANN. 1774. Mars.

JE N'AI APPERÇU que trois ou quatre pirogues dans toute l'Isle : elles étoient très-mauvaises & construites de plusieurs morceaux de bois, joints ensemble par un petit cordage. Elles ont environ dix-huit ou vingt pieds de long. L'avant & l'arrière sont sculptés ou un peu élevés, elles sont très-étroites, & elles ont des balanciers ; elles ne paroissent pas capables de porter plus de quatre personnes, & ainsi elles ne sont point propres aux navigations éloignées. Quelques petits & quelques mauvais que soient ces bâtimens, je ne sais d'où provient le bois dont on les a faits : car il y avoit, en particulier, une planche de six ou huit pieds de long, de quatorze de large à une extrémité, & de huit à l'autre, & nous n'avons pas trouvé un seul arbre, qui puisse donner une planche de la moitié de cette grosseur. En effet, il n'y avoit pas, dans toute la pirogue, une seconde pièce de la moitié de cette grosseur.

ILS PEUVENT s'être procuré ce gros bois de deux manieres : ou les Espagnols l'y ont laissé, ou les flots l'ont apporté sur la côte de l'Isle d'une terre éloignée : peut-être aussi qu'il y a aux environs une Isle d'où ils l'ont tiré. A la vérité, nous n'avons vu aucun signe de terre, & les Naturels du pays ne nous ont donné aucun éclaircissement sur cette matiere, quoique nous ayions employé pour cela toute sorte d'expédiens. Nous ne réussîmes pas mieux en faisant des recherches sur le véritable nom de l'Isle ; car, en comparant nos notes, nous en trouvâmes trois différens, savoir,



moins je n'ai rien apperçu qui porte à le penser. Au contraire, je suppose que ce sont des cimetieres, destinés à certaines classes & à certaines familles. Quelques-uns de nos Messieurs ont vu, ainsi que moi, un squelette humain qu'on venoit de couvrir de pierres dans une de ces plates-formes. Ces plates-formes, en maçonnerie, ont quelquefois trente ou quarante pieds de long, douze ou seize de large, & de trois à douze d'élévation. la dimension dépend en partie de la nature du terrain, car elles sont ordinairement situées au bord de la greve qui fait face à la mer, de sorte que cette façade peut être de dix ou douze pieds, ou davantage de hauteur, tandis que la hauteur des autres côtés, peut n'être pas de plus de trois ou quatre. Elles sont construites, du moins à l'extérieur, de pierres taillées fort larges, & la main d'œuvre n'est pas inférieure à celle du plus bel ouvrage de maçonnerie que nous ayions en Angleterre ; ils n'emploient aucune espèce de ciment, cependant les joints sont très-serrés, & les pierres emmortaisées les unes dans les autres d'une maniere très-adroite. Les côtés ne sont pas perpendiculaires, ils inclinent un peu vers l'intérieur, comme les parapets, &c. qu'on éleve en Europe : mais leurs soins, leurs peines & leur sagacité, n'ont pas pu préserver ces monumens curieux des ravages du tems, qui dévore tout. ANN. 1774. Mars.

LES STATUES, ou du moins la plupart, occupent ces plates-formes qui leur servent de base : elles sont, autant que nous avons pu en juger, à peu-près à mi-corps, & le bas se termine par un tronc. L'exécution en est grossière, mais pas mauvaise. Les traits du visage, & en particulier le nez & le menton, ne sont point mal formés : mais

ANN. 1774. Mars

les oreilles ont une longueur disproportionnée ; &, quant au corps, on a peine à y trouver de la ressemblance avec celui d'un homme.

JE n'AI EXAMINÉ que deux ou trois de ces statues, près de la place du débarquement : elles sont d'une pierre grise, la même, en apparence, que celle des plates-formes. Mais quelques-uns de nos Messieurs qui traverserent l'Isle, & qui en observerent beaucoup d'autres, pensoient que la pierre differe de toutes celles qu'ils ont vu dans le pays, & elle leur parut factice. Nous avons peine à concevoir comment ces Insulaires, qui ne connoissent en aucune maniere les puissances de la mécanique, ont pu élever des masses si étonnantes, & ensuite placer, au-dessus, les grosses pierres cylindriques, dont on a fait mention plus haut. La seule méthode que j'imagine, est d'élever peu-à-peu l'extrémité supérieure, en la soutenant avec des pierres, à mesure qu'elle se hausse, & en bâtissant tout autour, jusqu'à ce qu'elle soit toute dressée : ils feroient ainsi une sorte de colline ou d'échaffaudage, sur lequel ils rouleroient le cylindre pour le placer sur la tête de la statue, & en ôter ensuite les pierres. Mais si la pierre est artificielle, les statues peuvent avoir été mise en place, dans leur position actuelle, & le cylindre posé ensuite, en construisant tout autour une colline, comme on vient de le dire. De quelque maniere qu'on les ait élevées, il a fallu un tems immense ; ce qui montre assez l'industrie & la persévérance des Insulaires, au siécle où on les a élevées, car les habitans actuels n'y ont certainement eu aucune part, puisqu'ils ne réparent pas même les fondemens de celles qui tombent en ruines.

Ils leur donnent des noms différens, tels que *Gatomoara*, *Marapate*, *Kanaro*, *Goway-Toogoo*, *Matta-Matta*, &c &c. qu'ils font précéder du mot *Moi*, & auxquels ils ajoutent quelquefois celui d'*Areekée*. Le dernier signifie Chef, & le premier, lieu où l'on enterre, lieu où l'on dort, (du moins à ce que nous avons compris.) ANN. 1774. Mars.

« CES MONUMENS SINGULIERS, étant au-dessus des forces » actuelles de la Nation, sont vraisemblablement des restes » d'un tems plus fortuné. Sept cens Insulaires, privés » d'outils, d'habitations & de vêtemens, tout occupés du » soin de trouver des alimens & de pourvoir à leurs premiers besoins, n'ont pas pu construire des plates-formes, » qui demanderoient des siécles de travail. En effet, nous » n'avons pas remarqué, dans nos excursions, un seul instrument qui soit du moindre usage dans la maçonnerie » ou la sculpture. Je n'y ai jamais vu de carrieres récemment exploitées, ni aucune ébauche de statue qui pût » passer pour l'ouvrage du tems présent. Il est donc très-probable que jadis ce Peuple étoit plus nombreux, plus » riche & plus heureux, qu'alors il avoit du loisir pour » flatter la vanité de ses Princes, en perpétuant leurs noms » par des monumens durables. Les restes des plantations, » qu'on trouve sur le sommet des collines, donnent un » nouveau poids à cette conjecture. On ne peut pas déterminer par quels accidens divers une Nation si florissante, » a pu décheoir & retomber à l'état d'indigence où on la » trouve aujourd'hui. Mais il est aisé d'imaginer plusieurs » causes capables de produire cet effet, & la dévastation » causée par un volcan, suffiroit seule pour rassembler

ANN. 1774. Mars.

» toutes les miseres sur des Insulaires resserrés dans un si » petit espace; cette Isle, qui peut-être produisit jadis un » volcan, puisque tous les minéraux sont purement volca- » niques, a, suivant toute apparence, été bouleversée par » le feu. Les arbres, les plantes, tous les animaux domes- » tiques, & même une grande partie de la Nation, peuvent » avoir péri dans une de ces épouvantables convulsions de la » Nature, & la faim & la misere auront poursuivi ceux qui » échapperent au feu.

» TOUTES LES FEMMES que nous avons vues dans les différen- » tes parties de l'Isle, ne montent pas à trente, quoique nous » l'ayions traversée presque d'un bout à l'autre, & il n'est point » du tout probable qu'elles se fussent retirées dans quelques » lieux cachés. Si réellement il n'y a pas plus de trente ou » quarante femmes pour six ou sept cens hommes, la » Nation doit s'éteindre en très peu de tems, à moins que » nos principes de physique sur la pluralité des maris, ne » soient erronés. La plupart de ces femmes ne nous ont » pas donné lieu de croire qu'elles ne fréquentent qu'un » seul époux : au contraire, elles sembloient aussi débau- » chées que Messaline & Cleopâtre. Mais cette dispro- » portion est un phénomène si singulier, qu'on a peine à » la croire, & je ne serois pas éloigné de penser que réelle- » ment les deux sexes sont en nombre égal. Quoique per- » sonne de notre équipage n'ait observé de vallées, ou » de retraites où les femmes aient pu se soustraire à nos re- » gards pendant notre séjour, le Lecteur se rappellera cepen- » dant les cavernes dont il a été question plus haut, & dont » les Naturels nous refuserent l'entrée. Les cavernes d'Islande

son

» sont assez vastes pour contenir plusieurs milliers d'habi- » tans, & il est probable que, dans une Isle également » volcanique, telle que celle de Pâque, de pareilles ca- » vernes pourroient servir d'asyle à un grand nombre de » Naturels. Nous ne savons pas pourquoi les habitans de » l'Isle de Pâque sont plus jaloux de leurs femmes que les » Taïtiens. Leurs craintes, à notre égard, n'étoient pas » mal fondées, car la conduite des Matelots est insolente » & immodeste, par-tout où ils jouissent de quelque su- » périorité sur les Peuples sauvages. Ann. 1774. 14 Mars.

» Je dois dire que nous avons apperçu très-peu d'enfans, » & si ce peuple jugeoit à propos de soustraire ses femmes à » nos yeux, il n'y avoit aucune raison de cacher les enfans. » Cette matiere reste ainsi dans l'obscurité, & si réellement » le nombre des femmes n'est pas considérable, il doit avoir » été diminué par quelque accident extraordinaire que les » Naturels seuls peuvent révéler. Notre ignorance de la » langue nous a privé de beaucoup d'éclaircissemens. »

Outre les nombreux monumens d'antiquité, qu'on ne trouve que près de la côte de la mer, il y a plusieurs petits tas de pierres empilées en différens endroits le long du rivage. Deux ou trois des pierres supérieures de chaque pile, étoient généralement blanches, peut-être qu'elles le sont toujours ainsi quand le tas est complet. Sûrement ces tas ont quelque objet : il est probable qu'ils indiquent les endroits où des morts ont été enterrés, & qu'ils tiennent lieu des grandes statues.

Ann. 1774. Mars.

LES OUTILS de ce Peuple sont très-mauvais, & comme ceux de tous les autres Insulaires de cette mer, composés de pierres, d'os & de coquillages, &c. ils attachent peu de prix au fer & aux ouvrages de ce métal, ce qui est extraordinaire, car ils en connoissent l'usage, mais on peut dire que c'est parce qu'ils n'en ont pas un grand besoin.

« ENFIN, en supposant que les volcans ont bouleversé » depuis peu cette Isle, ses habitans doivent plus exci- » ter de pitié qu'aucun autre pays moins civilisé, puisque, » connoissant les commodités, les aisances & le luxe de la » vie, le souvenir de ces biens doit leur en rendre la perte » plus sensible. Œdidée deploroit souvent leur situation, & il » sembloit prendre plus de part à leurs maux qu'à ceux des » Zelandois. Il ajouta un autre bâton au paquet qui com- » posoit son Journal*, & il grava dans sa mémoire cette » observation sur l'Isle de Pâque, *Tata-Mattai, Whennua, Eeno*, le Peuple y est bon, mais l'Isle est très-pauvre; » au-lieu qu'à la Nouvelle Zelande il faisoit plus de re- » proches aux habitans qu'au pays. Ses sentimens étoient » toujours humains, & ses idées toujours justes: rien n'avoit » corrompu la bonté de son cœur, & la droiture de son » entendement »



CHAPITRE IX.

Passage de l'Isle de Pâque aux Isles des Marquises. Evénemens survenus tandis que le Vaisseau mouilloit dans la Baie de la Madre de Dios, & de la Résolution sur l'Isle Sainte-Christine.

EN QUITTANT l'Isle de Pâque, je gouvernai N. O. $\frac{1}{4}$ N. & N. N. O. avec un bon vent d'Est: nous vîmes la côte jusqu'à la distance de quinze lieues. Je projettois de toucher aux Marquises, si je ne rencontrois aucune terre, avant d'y arriver. A peine fûmes-nous en mer, que je fus attaqué d'une seconde maladie bilieuse, un peu moins violente que la premiere. Je crois que je m'étois trop fatigué à l'Isle de Pâque. Ann. 1774. Mars.

» Tous ceux qui avoient fait de longues courses à travers
» l'Isle, avoient le visage brûlé par le soleil, & ils éprou-
» voient des douleurs extrêmes à mesure que la peau se
» levoit. Le séjour à terre & le peu de végétaux que nous
» venions d'y prendre, avoient rétabli la santé des scorbuti-
» ques; mais plusieurs retomberent bientôt, & se plaignirent
» de constipations & de maladies bilieuses, qui sont mor-
» telles dans les climats chauds. Notre Chirurgien fut
» obligé de garder le lit, &, ce qu'il y eut de plus malheu-
» reux, les malades ne pouvoient pas manger les patates

Ann. 1774. Mars. » que nous avions embarquées à l'Isle de Pâque, parce » qu'elles étoient trop venteuses pour leurs estomacs foibles. Les calmes sur-tout nuisirent beaucoup aux malades, » mais on les voyoit se ranimer à mesure que le vent devenoit frais. Nous appercevions, chaque jour, des oiseaux du » Tropique & des fauchets, & nous épouvantâmes plusieurs » bancs de poissons volans qui s'élancerent hors de l'eau. »

22. Le 22, par 19^d 20′ de latitude Sud & 114^d 49′ de longitude Ouest, je gouvernai Nord-Ouest. Depuis notre départ de l'Isle de Pâque, la déclinaison de l'aimant n'avoit pas été
26. de plus de 3^d 4′, & pas moins de 2^d 32′ Est, mais le 26, par 15^d 17′ de latitude Sud & 119^d 45′ de longitude Ouest, elle ne fut plus que 1^d 1′ Est, ensuite elle commença à augmenter.

29. Le 29, par 10^d 20′ de latitude & 123^d 58, de longitude Ouest, je portai au O. N. O. & le lendemain à l'Ouest, étant alors par 3^d 24′ de latitude, parallele que je jugeai celui des Marquises, où, comme je l'ai observé auparavant, je me proposois de toucher, afin de déterminer leur position, qui varie beaucoup dans les différentes cartes. Comme nous avions un bon vent alisé fixe, je fis dresser la forge & réparer diverses ferrures. On travailloit déjà, depuis quelque tems, à calfater les ponts, &c. &c.

En avançant à l'Ouest, nous reconnûmes que la dé-
3 Avril. clinaison augmentoit, mais lentement, car, le 3 Avril, elle n'étoit que de 4^d 40′ Est, par 9^d 32′ de latitude & 132^d 45′ de longitude, suivant une observation faite en même-tems.

ANN. 1774. 24 Mars.

« DEPUIS le 24, le ciel en général étoit serein & la » couleur de la mer d'un joli bleu plus ou moins foncé, » suivant celle du firmament. Les dauphins, les bonites » & les goulus se montroient de tems en tems, ainsi que » différens oiseaux, qui se battoient avec les poissons volans. » La chaleur du soleil, tempérée par le mouvement rapide » de l'air, nous permettoit de faire sur les ponts des pro- » menades fort agréables. Nous avions besoin de ces beaux » jours pour ranimer nos esprits défaillans : les végétaux de » l'Isle de Pâque étoient déjà consommés ; il falloit manger » des viandes salées, marinées depuis trois ans, & dont les » sucs étoient entièrement détruits, ou se contenter de bis- » cuit, si l'estomac ne pouvoit pas digérer ces substances » grossieres. Comme tout le monde desiroit la terre, nous » consultions, avec empressement, les livres qui traitoient » du Voyage de Mindana, & les termes vagues qui expri- » ment la distance des Marquises au Pérou, donnant une » libre carriere à nos conjectures, chaque jour produisoit de » nouveaux calculs sur leur longitude. Nous passâmes pen- » dant cinq jours consécutifs sur les différentes positions » que les Géographes ont donné à ces Isles. Durant cette » route, nous jouimes de quelques soirées charmantes, & » le 3 au coucher du soleil, nous observâmes en particulier » que le firmament & les nuages étoient teints de diffé- » rentes couleurs vertes. Frezier avoit observé, avant nous, » cette couleur qui n'est point extraordinaire, si l'air est » chargé de vapeurs, comme cela arrive souvent entre les » Tropiques. Le même jour, nous prîmes un petit poisson » suceur, qui s'attacha à un poisson volant avec lequel nous » avions amorcé un hameçon, preuve que ces animaux ne

ANN. 1774. Avril.

» sont pas toujours collés aux goulus, & nous apperçûmes un gros poisson de l'espèce des raies, appellé diable de mer par quelques Auteurs, il ressembloit parfaitement à un autre, qui avoit frappé nos regards dans la mer Atlantique, le premier de Septembre 1772. Le nombre des hirondelles, des oiseaux du Tropique & des frégates augmentoit autour de nous à mesure que nous marchions à l'Ouest, & que nous approchions des Isles que nous nous attendions à trouver. »

6. JE CONTINUAI à cingler à l'Ouest jusqu'au 6, à quatre heures de l'après-midi, tems où, par 9d 20′ de latitude & 138d 14′ de longitude Ouest, nous découvrîmes une Isle qui nous restoit à l'O. ¼ S. O. à la distance d'environ trois lieues. Deux heures après, nous en vîmes une autre dans le S. O. ¼ S qui sembloit plus étendue que la premiere. J'arrivai sur celle-ci, & je marchai à petites voiles toute la nuit, ayant un tems pluvieux, variable & des raffales, ce qui est assez commun dans cette mer, quand on est près d'une
7. haute terre. Le lendemain, au matin, à six heures, la premiere Isle nous restoit au N. O., la seconde au S. O. ½ O., & une troisieme à l'O. Je donnai ordre de gouverner entre les deux dernieres : bientôt après, nous en apperçûmes une quatrieme encore plus à l'Ouest. Nous étions alors bien assurés que c'étoient les Marquises, découvertes par Mindana, en 1595. La premiere Isle étoit une nouvelle découverte, & je la nommai Isle de Hood, d'après le jeune Volontaire qui la montra le premier ; la seconde étoit celle de San-Pédro ; la troisieme la Dominica ; & la quatrieme Sainte-Christine.

» LA DOMINICA, la plus voisine de nous, paroissoit » montueuse, & hérissée & stérile à la pointe N. E.; » mais plus loin, au Nord, nous obfervâmes des vallées rem- » plies d'arbres, & par-ci par-là quelques huttes. Comme » la brume s'éclaircissoit, nous vîmes plusieurs roches escar- » pées, pareilles à des clochers, & des sommets creux » entassés au centre de l'Isle; ce qui prouve que les » volcans & les tremblemens de terre ont bouleversé la » surface de ce pays. Toute la partie orientale offre une » coupe perpendiculaire fort élevée, & déchiquetée en » obélisques & en ravins. »

NOUS RANGEAMES le côté S. E. sans trouver la moindre apparence de mouillage, jusqu'au canal qui le sépare de Sainte-Christine. Je traversai ce canal, portant sur la dernière Isle, & je longeai la côte au S. E. cherchant le port de Mindana. Nous dépassâmes plusieurs anses, qui sembloient offrir un ancrage; mais une grosse houle brisoit sur toutes les côtes. Quelques Pirogues se détacherent bientôt des rivages & nous suivirent.

» NOUS REMARQUIONS des cantons agréables sur les » deux terres, entre les fentes des montagnes; mais nous ne » découvrions point de plaines pareilles à celles qui embel- » lissent les Isles de la Société. Cependant la côte de Sainte- » Christine ranimoit notre courage, & nous inspiroit cette » gaieté que ressentent tous les Marins fatigués, à l'aspect » d'une campagne fertile. Les deux pointes de chaque anse, » que nous dépassâmes, enfermoient une vallée remplie de » forêts & de plantations d'une charmante verdure. Nous

» voyions, de toute part, des Habitans courir en contemplant notre vaisseau ».

ANN. 1774. Avril.

PARVENUS devant le port que nous cherchions, j'essayai d'y entrer ; mais comme le vent étoit debout, & qu'il souffloit par raffales violentes de cette haute terre, l'un des grains nous saisit au moment de la manœuvre, cassa un de nos mâts, &c, avant d'avoir viré, nous manquâmes d'être brisés contre les rochers, sous le vent ; ce qui m'obligea de porter au large & de forcer de voiles au-dessus du vent. Je remis ensuite le cap vers la côte, & sans entreprendre de tourner, je mouillai à l'entrée de la baie par trente-quatre brasses d'eau, fond de beau sable. A l'instant, trente ou quarante Naturels du pays s'approchèrent de nous sur dix ou douze pirogues, mais il fallut beaucoup d'adresse pour les engager à venir aux côtés du bâtiment. Enfin une hache & des clous de fiche déterminèrent les Insulaires d'un des canots à s'avancer près des bouteilles : tous les autres imitèrent ensuite cet exemple, &c, ayant échangé des fruits à pain & du poisson contre de petits clous, &c. ils se retirèrent à terre, après le coucher du soleil. Nous observâmes des amas de pierres à l'avant des pirogues, & chaque homme avoit une fronde entortillée autour de sa main.

« QUELQUES unes de leurs pirogues étoient doubles & » portoient quinze hommes, d'autres au contraire, plus » petites, en contenoient de trois à sept. Avant de monter » sur notre bord, ils nous offrirent des plantes de poivre, » (sans doute des symboles de paix) comme aux Isles de » la Société & aux Isles des Amis, pour achever leur » cérémonie,

» cérémonie, nous ne manquâmes pas de les attacher aux
» hauts bans.

Ann. 1774. Avril.

» Ces Insulaires étoient bien faits, d'une jolie figure,
» d'un teint jaunâtre ou tanné, & des piqûres répandues
» sur tout leur corps, les rendoient presque noirs. On par-
» lera plus bas de leur vêtement, leur parure & leurs piro-
» gues. Comme nous demandions sans cesse des cochons,
» ils nous promirent de nous en amener, & le soir, ils nous
» en vendirent en effet un pour un couteau. Dès qu'il fut
» nuit, les Naturels se retirerent, suivant la coutume uni-
» verselle de tous les peuples de la mer du Sud, que la
» nouveauté d'un objet aussi extraordinaire qu'un vaisseau
» Européen, ne peut pas engager à veiller une nuit entiere.
» Les vallées de notre havre étoient remplies d'arbres, &
» tout y répondoit à la description qu'en ont faite les Espa-
» gnols. Nous voyions plusieurs feux à travers les forêts,
» fort loin du rivage, & nous conclûmes que le pays étoit
» bien peuplé. Le lendemain, dès le point du jour, les
» nuages se dissiperent, & nous découvrîmes à plain la
» terre. Sur le côté méridional s'éleve un pic escarpé & inac-
» cessible. Toute la partie Nord est une colline noire &
» brûlée, qui forme une espèce de voûte le long de la côte,
» & qui est revêtue au sommet de casuarinas, mais, au fond
» du havre, se trouve une chaîne très-haute, platte à la
» cime, & ressemblant à la montagne de la Table, au Cap
» de Bonne-Espérance. Dans la partie la plus élevée de ses
» bords, nous remarquâmes des rangées de pieux ou de
» palissades, bien joints, comme des fortifications : c'est
» peut-être ce que les Espagnols ont appellé des retran-

» chemens, en effet, ils ressemblent beaucoup aux hippas » des Zélandois. »

8. Dès le grand matin du 8, les Insulaires nous firent une seconde visite, en plus grand nombre que la veille : ils nous vendirent du fruit à pain, des plantains & un petit cochon pour des clous, des haches, &c. mais ils vouloient souvent garder nos marchandises, sans rien donner en retour : je fus obligé de tirer un coup de fusil pardessus la tête de l'un d'eux, qui nous avoit déjà trompé plusieurs fois : ils se comporterent ensuite avec plus d'honnêteté, & bientôt après quelques-uns monterent à bord. Nous nous préparions alors à touer le vaisseau plus loin dans la baie, & j'allai sur une chaloupe chercher un endroit convenable pour amarrer. Comme il y avoit trop de Naturels à bord, je dis aux Officiers : « Vous devez bien les guetter, sans cette précau» tion, ils commettront des vols. » A peine fus-je dans la chaloupe, qu'on me dit qu'ils avoient pris un des chandeliers de fer du passe-avant, & qu'ils l'emportoient en fuyant, j'ordonnai de faire feu sur la pirogue jusqu'à ce que je pus l'atteindre avec la chaloupe ; mais je défendis de tuer. Les Naturels firent trop de bruit pour que je fusse entendu, & le malheureux voleur fut tué au troisieme coup. Deux autres, qui l'accompagnoient, se jeterent à l'eau, mais ils rentrerent sur leur bord au moment où je m'en approchai. Ils avoient précipité le chandelier dans la mer. Un Indien, d'un âge mûr, vidoit le sang & l'eau, en poussant de grands éclats de rire. L'autre, un jeune-homme d'environ quatorze ou quinze ans, jetoit sur le mort un regard triste & abattu : nous eûmes par la suite lieu de croire que c'étoit son fils.

ANN. 1774. Avril.

« ILS TRAINERENT la pirogue sur la côte à travers la houle,
» & porterent le mort dans les bois. Bientôt nous enten-
» dîmes le son des tambours, & nous vîmes un nombre
» considérable d'Habitans assemblés sur la greve, & armés
» de piques & de massues : ils sembloient nous faire beau-
» coup de menaces. On ne peut s'empêcher de regretter
» la mort de ce malheureux Indien, tué si *légérement*. On
» accuse de cruauté, & avec raison, les premiers Conqué-
» rans de l'Amérique, parce qu'ils traitoient les Peuples de
» ce continent comme des animaux, qu'il est permis de
» tuer pour son amusement ; & combien d'Insulaires de la
» mer du Sud ont péri par les armes des Européens dans
» le dix-huitieme siécle ! Œdidée fondit en larmes quand il
» vit un homme assassiner un autre homme pour une pa-
» reille bagatelle : sa commisération doit faire rougir ces
» Marins civilisés, qui parlent si souvent d'humanité, sans
» que leurs cœurs soient plus compatissans. »

CE MALHEUREUX ACCIDENT mit en fuite les Naturels. Je les suivis dans la baie, & je persuadai à ceux d'une pirogue de se ranger aux côtés de ma chaloupe. Je leur donnai des clous & d'autres choses, ce qui dissipa un peu leurs craintes. Après avoir examiné la baie & trouvé de l'eau douce, (c'est-à-dire ce dont nous avions le plus besoin) je retournai à bord, & on alla placer l'ancre de toue avec trois haussieres, afin de remorquer le vaisseau & virer à pic sur l'ancre d'affourche. Il semble que les Indiens, connoissant alors l'effet de nos armes à feu, ne devoient pas nous engager à leur tirer dessus une seconde fois ; mais, dès que la chaloupe eut placé l'ancre, deux hommes, sur une pirogue, se détacherent

Ann. 1774. Avril.

de la côte, saisirent la corde de la bouée, & entreprirent de la trainer à terre, sans savoir à quoi elle tenoit. De peur qu'après avoir découvert leur méprise, ils n'enlevassent la bouée, on leur tira un coup de fusil. La balle n'alla point jusqu'à eux, & ils n'y firent pas la moindre attention, mais une seconde ayant passé pardessus leur tête, ils abandonnerent la bouée & s'enfuirent vers le rivage. Pendant notre relâche, nous n'eûmes pas occasion de tirer un autre coup de fusil : ce dernier les frappa peut-être plus que la mort de leur compatriote, parce qu'il leur montra que l'éloignement ne les mettoit pas en sûreté ; c'est du moins ce que nous imaginâmes, en les voyant dans la suite fort effrayés à la vue de nos armes. Quelques vols qu'ils commissent, je résolus de ne plus les punir, parce que notre séjour, parmi eux, ne devoit pas être de longue durée. Le trouble & l'embarras qu'ils nous causerent nous retarderent si long-tems, qu'avant que nous fussions prêts à lever l'ancre, le vent s'accrut & souffla par rafales du dehors de la baie, de sorte qu'il fallut amarrer plus fortement. Les Naturels se hasarderent bientôt à revenir près de nous. Il y avoit, sur la premiere pirogue qui s'avança, un homme qui sembloit au-dessus du commun. Il s'approchoit lentement avec un cochon sur son épaule, & il prononçoit quelques mots que nous n'entendions pas. Dès qu'il fut aux côtés de la Résolution, je lui fis présent d'une hache & de plusieurs autres choses : en retour, il me donna son cochon, & je le déterminai enfin à entrer dans le couroir, où il resta peu de tems. Cet Indien fut si bien reçu, que ceux des autres pirogues imiterent son exemple, & les échanges se rétablirent à l'instant.

SUR ces entrefaites, j'allai à terre avec un détachement, pour voir ce qu'on pouvoit y faire. Les Naturels nous accueillirent d'une maniere très-amicale, &c, comme s'il n'étoit rien arrivé, ils nous vendirent des fruits & de petits cochons, & après avoir chargé la chaloupe d'eau, je retournai à bord. Ann. 1774. Avril.

» JE DÉBARQUAI aussi avec le Docteur Sparrman, Œdidée & mon Pere, sous les rochers en forme de voûte.
» Nous fûmes reçus par plus de cent Insulaires, armés de
» piques & de massues, dont ils n'essayerent pas de faire le
» moindre usage; nous les priâmes de s'asseoir, & ils y con-
» sentirent sur-le-champ. Leur prodiguant ensuite toutes les
» marques possibles d'attachement & de bienveillance,
» nous essayâmes de justifier ce qui étoit arrivé; nous leur
» dîmes que nous n'avions mis à mort un de leurs compa-
» triotes, que parce qu'il venoit de nous voler, que nous
» desirions vivre en bonne intelligence avec eux, que
» nous voulions seulement faire de l'eau, du bois, &c., &
» que nous leur donnerions des clous, des haches, &c.
» Nos raisonnemens spécieux les séduisirent: ils sembloient
» persuadés que le mort avoit mérité d'être tué, & ils
» nous menerent le long de la greve à un ruisseau, où l'on
» conduisit ensuite les futailles.

» NOUS N'APPERÇUMES aucune femme dans la foule:
» elles s'étoient probablement retirées au fond des monta-
» gnes à la premiere alarme, mais quelques hommes, qui
» paroissoient être les conducteurs, étoient mieux armés,
» & plus parés que les autres, qui n'avoient pour vêtemens

» qu'un petit morceau d'étoffe autour des reins. Les piquures, » qui couvroient presque entièrement le corps de ceux » d'un moyen âge, empêchoient d'appercevoir l'élégance » de leurs formes ; mais, parmi les jeunes gens qui n'étoient » pas encore *tatoués*, on distinguoit aisément leur beauté » si frappante qu'elle excitoit notre admiration. Nous met- » tions la plupart à côté des modèles fameux de l'anti- » quité :

> Qualis aut Nireus fuit, aut aquosâ
> Raptus ab Idâ. HORAT.

» Le teint de ces jeunes Insulaires, n'étoit pas aussi brun que » celui des gens du peuple des Isles de la Société, mais les » hommes paroissoient infiniment plus noirs, ainsi qu'on » l'a déjà remarqué. Ces piquures étoient disposées avec la » plus grande régularité, & les marques d'une jambe, d'un » bras & d'une joue, &c. correspondoient exactement avec » celles de l'autre. Elles ne représentoient ni un animal, ni » une plante ; mais elles consistoient en taches, en spirales, » barres, échiquiers & lignes, qui offroient un aspect très-bi- » garré. Leur physionomie agréable & ouverte, annonçoit » de la vivacité : ils avoient des yeux grands & noirs, des » cheveux noirs, bouclés & forts, si on en excepte un petit » nombre, qui les avoient couleur de fable. En général, » leur barbe étoit peu fournie, à cause des cicatrices laissées » par le *tatouage*. S'ils ne portoient point d'habits, en re- » vanche ils étoient chargés d'ornemens. Une espèce de » diadème, dont on fait la description plus bas, ou bien » un cercle de plumes de frégates, ou une frange de

» cordons de bourre de cocos, décoroit leur tête. L'oreille » étoit cachée par deux morceaux applatis de bois, d'une » forme ovale & d'environ trois pouces de long, & peints » en blanc avec de la chaux. Une espece de hausse-col » de petits morceaux de bois leger, pareils au liege, & » joints ensemble avec de la gomme en forme circulaire, » pendoit sur le col, ou plutôt sur la poitrine des Chefs » des fèves écarlates (*abrus precatorius.* Linn.) formoient » aussi sur cet hausse-col, un grand nombre de cordons » de deux ou trois pouces de longueur. Ceux qui ne jouis» soient pas de cette noble parure, portoient du moins un » cordon, auquel étoit attaché un coquillage, poli & re» présentant une large dent. On voyoit encore autour de » leur ceinture, de leurs bras, de leurs genoux, & des » chevilles de leurs pieds, des touffes de cheveux. Ils ven» doient pour peu de chose leurs autres ornemens, excepté » ces derniers, auxquels ils mettoient un grand prix, quoi» qu'ils fussent remplis de vermine. Il est probable qu'ils » conservent ces touffes de cheveux, en mémoire de leurs » parens morts ; ou bien ce sont des dépouilles de leurs » ennemis, qu'ils gardent comme des trophées de leurs vic» toires. Un gros clou, ou quelque chose qui frappoit for» tement leurs yeux, l'emportoit ordinairement sur la ré» pugnance qu'ils montroient à nous céder ces précieuses » bagatelles.

Ann. 1774. Avril.

» Après avoir fait ces observations sur les Indiens, qui » nous environnoient, nous quittâmes le rivage, pour pé» nétrer dans les bois, à quelque distance du Capitaine » Cook : je rassemblai des plantes, dont nous avions déjà

ANN. 1774. Avril.

» vues la plupart aux Isles de la Société. Comme nous ne
» voulions pas avancer beaucoup dans l'intérieur de l'Isle,
» le premier jour, nos recherches ne s'étendirent pas au-
» delà de la terre basse qui borde la greve, & qui est entiè-
» rement inhabitée, nous trouvâmes cependant, parmi les
» arbres, des compartimens quarrés, enfermés par de grosses
» pierres, & d'une figure régulière. Nous apprîmes ensuite
» que c'étoient des fondemens de maisons. On peut con-
» jecturer de-là que la mauvaise qualité du terrain a fait
» abandonner ces places, ou qu'ils ne les occupent qu'en
» certaines saisons. Tout ce canton étoit destitué de plan-
» tations, & couvert de grands bois, dont plusieurs paroissent
» bons pour la charpente. Les Naturels n'essayerent point
» de nous arrêter, & nous dirigeâmes notre promenade
» du côté qui nous plut. Une petite colline, revêtue d'une
» longue herbe, qui montoit jusqu'à notre ceinture, se
» projette en avant & sépare cette greve d'une autre qui
» est au Sud. Sur le côté septentrional de cette colline, il y
» a, à l'endroit qu'indiquent les Navigateurs Espagnols, une
» belle source d'eau limpide, qui sort du rocher, forme
» ensuite un petit bassin, & coule-de-là dans la mer, près
» de cette source, un ruisseau descend des hautes collines;
» un second, plus considérable que le premier, se préci-
» pite au milieu de la greve (c'est-là que nous remplîmes
» nos futailles), & on en rencontre un troisième du côté
» du Nord. Cette Isle est bien arrosée, ce qui est fort utile
» aux végétaux, ainsi qu'aux Habitans. Nous retournâmes
» bientôt à la place du marché, emportant la collection
» que nous avions faite, & nous causâmes avec les Naturels,
» qui témoignoient si peu de défiance, qu'ils changeoient
» leurs

» leurs armes contre nos outils de fer. Ces armes étoient » toutes de bois de massue, ou de casuarina (*a*), nous » n'achetâmes que de simples piques, d'environ huit » ou dix pieds de long, ou des massues, qui avoient com- » munément un gros nœud à une extremité. » ANN. 1774 Avril

Dès qu'on eut dîné, je renvoyai les bateaux à l'aiguade, sous la protection d'une Garde. A leur débarquement, les Insulaires s'enfuirent tous, excepté un homme qui sembloit fort effrayé, un ou deux autres revinrent ensuite, & on n'en vit pas un plus grand nombre après midi. Nous ne pouvions concevoir la raison de cette frayeur subite.

« Je restai sur la Résolution, mais mon Pere accompagna » M. Cook, & il remonta une petite colline, jusqu'à une » mauvaise cabane, n'y trouvant point d'habitans, il mit » des clous sur des fruits à pain, qu'il vit près de la hutte, » & il redescendit au rivage, avec quelques plantes.

» IL REMARQUA ensuite que le tems, qui avoit été très- » chaud à terre, étoit beaucoup plus froid à bord, ou de » grosses bouffées de vents, accompagnées quelquefois de » petites pluies, soufflоient des montagnes. »

LE 9, dès le grand matin, les chaloupes allerent faire de l'eau, comme à l'ordinaire, & nos gens n'apperçurent les Naturels, qu'au moment de leur retour. Après 9.

(*a*) « Les Taïtiens lui donnent le nom de *Toa*, qui signifie *Guerre*, » parce qu'il fournit des instrumens de mort. »

Ann. 1774. Avril. déjeûner, je débarquai avant la Garde, & les Naturels se précipiterent, autour de moi, en grande foule. Mais, dès que la Garde eût descendu à terre, j'eus toutes les peines du monde à les empêcher de s'enfuir : enfin leurs craintes se dissiperent, & ils nous vendirent des fruits & des cochons. Je pense qu'ils avoient pris la fuite la veille, parce qu'ils ne me voyoient pas à la tête du détachement, &, sans ma présence, ils se feroient également retirés aujourd'hui.

Vers midi, un Chef, suivi de beaucoup de monde, se rendit à la place de notre débarquement. Je lui offris toutes les bagatelles que j'avois, &, de son côté, il me donna quelques-uns des ornemens dont il etoit paré. Ces échanges finis, il partit qu'il régnoit de la bonne intelligence entre nous ; ayant acheté assez de fruits pour en charger deux chaloupes, nous retournâmes dîner à bord, sans que le Chef voulût nous accompagner.

« Avant de partir plusieurs pirogues étoient arrivées » au vaisseau de la *Dominica*, tandis que d'autres de l'Isle » de Sainte-Christine remontoient le Détroit. Les Indiens, » qui étoient sur les premieres, paroissoient de la même » Nation que ceux que nous connoissions déjà, & ils nous » vendirent les mêmes fruits.

» Le Chef dont on vient de parler, portoit un manteau » d'écorce de mûrier, pareille à l'étoffe de Taïti, & il avoit » le diadême, le haussé col, les pendans d'oreilles, & les » touffes de cheveux. On nous fit entendre que c'étoit le » Roi de toute l'Isle, quoiqu'on ne lui témoignât pas beau-

» coup de respect Il nous avertit qu'il s'appelloit *Honoo*(a), » & qu'il étoit *Hekaai*, titre qui correspond sans doute » à l'Arée de Taïti, & à l'Arécke des Isles des Amis. Il » paroissoit intelligent & d'un bon caractere · sa figure » étoit d'ailleurs très-expressive M Hodges l'a peint » avec vérité, & on en trouve la Gravure dans ce Voyage. » Nous lui demandâmes le nom de son Isle & de celles des » environs, & il nous répondit, que Sainte-Christine se » nomme *Wattahoo*, la Dominica, *Heevaroa*, & Saint-» Pédro *Onateyo*. Œdidee, qui aimoit passionnément ce » peuple, parce qu'il ressembloit, par les mœurs, le langage » & la figure, à ses compatriotes, conversoit sans cesse avec » les Naturels, & il en achetoit un grand nombre d'or-» nemens Il leur apprit différens usages de son pays, & » entr'autres, la methode d'allumer du feu, en frottant » l'un contre l'autre des morceaux de bois secs de l'*Hebis-» cus Tiliaceus* : ils prêterent une oreille attentive à ses » instructions. Les Insulaires estimoient fort les plumes de » Tonga-Tabboo, ou de l'Isle d'Amsterdam, & ils les ache-» terent volontiers au prix de leurs parures de tête, ou » de tous leurs ornemens. Nous ne vîmes qu'une seule » femme âgée assise dans un cercle au milieu de ses com-» patriotes. elle étoit revêtue d'une pièce d'étoffe d'écorce, » comme les femmes des Isles de la Société. à sa figure, » on l'auroit prise pour une Taïtienne.

ANN. 1774. Avril.

(a) « Ce mot signifie une Tortue dans la langue de Taïti, & il » est probable que ces Peuples empruntent quelquefois leurs noms de » ceux des animaux, comme les Habitans de l'Amérique Septentrionale. » Le mot *O-too*, nom du Roi de Taïti, signifie aussi *Heron*

ANN. 1774. Avril.

» Nous fîmes environ un mille & demi sur le bord
» méridional du ruisseau : après avoir traversé un canton,
» d'où nous découvrîmes en plein le Havre, nous entrâmes
» dans un bois épais, composé principalement de *Rattas*
» ou de noyers de Taïti *Inocarpus* (a), d'une grosseur &
» d'une hauteur considérables, & de beaux arbres à pain :
» on trouve ces deux espèces dans les plaines de Taïti, où
» la chaleur est moins violente que sur ces Isles. Nous arri-
» vâmes enfin à une des habitations des Naturels : c'étoit
» une misérable cabane, en comparaison des maisons éle-
» vées des Isles de la Societé, placée sur une plate-forme
» élevée de pierres, qui n'étoient pas même assez unies &
» assez égales, pour qu'on pût s'y asseoir sans se briser le
» corps, quoiqu'elles fussent revêtues de nattes. Les Naturels
» avoient érigé sur cette base des cahes de bambous, serrées
» très-près les unes des autres, d'environ cinq ou six pieds
» d'élévation, & pardessus lesquelles le toit formoit un faîte
» au sommet, composé de petits bâtons couverts de feuilles
» d'arbre à pain & de rattas. Toute la hutte avoit environ
» cinq pieds de long, & huit ou dix de large : l'usage où
» ils sont de soutenir leurs habitations par des fondemens
» de pierres, semble supposer que le pays est sujet en certai-
» nes saisons de l'année, à de fortes pluies & à des inondations.
» Nous y trouvâmes de grands auges de bois remplis de
» morceaux de fruits à pain, mêlés avec de l'eau. Trois In-
» diens, qui parurent près de la hutte, allèrent nous cher-
» cher de l'eau à un ruisseau qui couloit à environ cent

(a) Voyez Forster, *Nova Genera Plantarum*.

» verges delà. Les ayant remercié de leur bonté par des » présens, nous nous rendîmes à la greve, & nous re» tournâmes ensuite à bord. Pour rejoindre notre chaloupe, » nous courûmes le plus grand risque de périr en chavi» rant : la houle, qui brisoit contre les rochers, nous cou» vrit entiérement d'eau. Œdidée, qui étoit resté à terre, » nous voyant en danger, se jeta à la mer, & se rendit » près de nous à la nage, afin de ne pas nous exposer à un » nouveau péril, quand nous voudrions aller le reprendre. »

ANN. 1774. Avril

L'APRES-MIDI, j'envoyai à terre les détachemens chargés de faire de l'eau & des échanges : la plupart des Naturels s'étoient retirés dans l'intérieur du pays. J'allai à l'anse méridionale de la baie, où je me procurai cinq cochons & ensuite dans une maison, qui, à ce qu'on nous dit, étoit à l'homme que nous avions tué. Ce devoit être un personnage considérable, puisqu'il y avoit dans sa cabane & dans les environs, six cochons appartenant alors à son fils, qui s'enfuit à notre approche. Je desirois beaucoup de le voir, de lui faire un présent, & par mes caresses de le convaincre que nous avions tué son Pere, sans mauvais dessein contre la Nation. Il eût été inutile de laisser quelque chose dans l'habitation, parce que les autres l'auroient enlevé, d'autant plus sûrement que je n'aurois pas pu leur expliquer à qui je destinois ce don. Ils observoient rarement une honnêteté rigoureuse en pareille occasion, & je venois d'en voir un exemple frappant. Un homme, qui montoit une pirogue, m'offrit un petit cochon pour un clou de six pouces : je donnai ce clou à un Indien qui manœuvroit la pirogue, & qui le gardant pour lui-même, en présenta un bien

Ann 1774. Avril.

plus petit au maître du cochon : ils commencerent à se disputer, & j'attendis la fin de cette querelle, mais l'Indien, qui tenoit le grand clou, sembloit décidé à le garder, & je les quittai sans savoir comment se termina leur affaire. Le soir, nous retournâmes à bord avec des rafraîchissemens, nous avions assez bien employé notre journée.

« Le Docteur Sparrman passa avec moi l'après-dînée
» à bord ; à décrire & dessiner les plantes que nous avions
» rassemblées le matin. Mais mon Pere accompagna le Capi-
» taine à la greve méridionale, & il trouva, près de la mer,
» plusieurs habitations, sans voir de femmes. C'étoit le
» rivage où les Insulaires porterent le corps de l'homme
» tué : on vient de dire qu'ils arriverent à une cabane qui
» appartenoit au défunt. M. Cook demanda s'il n'avoit
» ni femmes, ni fils, ni sœurs, ni parens, & on lui dit
» qu'elles pleuroient le mort au sommet de la montagne ;
» d'où l'on peut soupçonner que les palissades ou enclos qu'on
» voit le long du sommet des rochers, sont les cimetieres
» des habitans. Le Capitaine fit des échanges en cet en-
» droit, &, quoiqu'il fût entouré des parens de l'Insulaire
» tué, on n'apperçut parmi eux, ni animosité, ni ressen-
» timent. »

10. Le 10, dès le grand matin, les Insulaires vinrent en pirogues des cantons éloignés, & ils nous vendirent des cochons : de sorte que nous en avions alors assez pour en servir à tout l'équipage. En général, ils étoient si petits, que nous en consommions quarante ou cinquante dans un repas. Le détachement achetoit toujours à terre beaucoup de fruits,

Après dîné, je fis une petite expédition sur ma chaloupe, au Sud, le long de la côte, accompagné de quelques-uns de nos Messieurs : on nous vendit dix-huit cochons en différens endroits où je touchai, & je crois que nous en aurions pu obtenir un plus grand nombre. Par-tout où je mis à terre, les Naturels furent très-obligeans à notre égard, & ils nous apporterent avec empressement ce que nous desirions. ANN. 1774. Avril.

» JE DESCENDIS sur la côte avec le Docteur Sparrman : &, » en passant par notre marché, nous reconnûmes que le prix » de nos outils de fer étoit diminué d'au moins deux cens » pour cent depuis notre mouillage dans le havre. Les petits » clous, que les Insulaires avoient d'abord reçu avec em- » pressement, ne passoient plus, & ils n'estimoient pas » beaucoup les grands. Ils ne faisoient aucun cas des grains » de verre, ils préféroient les rubans, les étoffes, & d'autres » bagatelles. Nous achetâmes de gros cochons pour des » pièces d'étoffe de mûrier, couvertes de plumes rouges, » que nous avions apportées de l'Isle d'Amsterdam ou de » Tonga-Tabboo.

» LE TEMS étoit extrêmement chaud, & les Naturels se » donnoient de l'air avec de grands éventails, ils nous en » vendirent plusieurs formés d'une espèce d'écorce ou » d'herbe grossiere, très-bien tressée, & souvent blanchie de » chaux, d'autres avoient de larges feuilles emploiées qui » leur tenoient lieu de parasol, &, en les examinant, je trou- » vai qu'elles appartenoient au *Corypha umbraculifera*, » espece de palmier. Une des planches, qui orne ce Voyage,

» représente ces éventails & les ornemens de tête de ce
» Peuple.

ANN. 1774
Avril.

» MALGRÉ la chaleur extrême, nous résolûmes de gravir
» la montagne, espérant que nous serions récompensés
» de nos peines par de nouvelles découvertes. J'avois sur-
» tout envie d'examiner les palissades qui sont au sommet,
» & sur lesquelles chacun formoit différentes conjectures.
» M. Patten & deux autres de nos MM nous accompagnè-
» rent. Après avoir traversé le joli ruisseau, où les Matelots
» remplissoient les futailles, nous prîmes au côté septentrio-
» nal un sentier, par où le plus grand nombre des Insu-
» laires, qui s'étoient rendus près de nous, étoient arrivés
» de l'intérieur du pays. La montée ne fut pas d'abord très-
» fatigante: nous atteignîmes le haut de plusieurs collines
» doucement inclinées, presque de niveau au sommet,
» & contenant des plantations spacieuses de bananiers,
» dans un ordre admirable. Ces cantons cultivés se dé-
» couvroient tout-à-coup à nos regards, parce que nous
» marchions à travers un bois d'arbres fruitiers serré &
» touffu, & qui nous procuroit un ombrage rafraîchis-
» sant, tout-à-fait agréable. Nous rencontrions çà &
» là un cocotier solitaire, qui, loin d'élever avec fierté sa
» tête majestueuse, se trouvoit abaissé & caché par des
» arbres d'une espèce inférieure. En général, le palmier
» aime un terrain bas, & ne croît pas bien sur les monta-
» gnes; & voilà pourquoi il abonde sur des bancs de corail,
» qui offrent à peine assez de sol pour y prendre racine.
» Quelques Naturels nous suivoient, & plusieurs, qui
» alloient à notre marché, passerent près de nous.

» A MESURE

» A MESURE que nous montions, nous laissions derriere nous un grand nombre de maisons, toutes construites sur une base élevée de pierres, d'après le plan qu'on a déjà décrit. Les unes paroissoient très-neuves & très-propres en-dedans, mais je ne pus pas y distinguer ces lits dont font mention les Espagnols, qui, sans doute, veulent parler seulement des différentes nattes répandues sur le planchet.

» LE TERRAIN devenoit à chaque pas plus escarpé & plus hérissé de roches. Le ruisseau couloit souvent dans un ravin profond, au bord duquel notre sentier étoit un peu dangereux; il nous fallut traverser l'eau plusieurs fois. Nous remarquâmes toujours une plus grande quantité d'habitations en approchant du sommet. Nous prîmes du repos en différens endroits, & par-tout des fruits & de l'eau nous furent offerts par les Naturels, qui ressemblent trop aux Taïtiens, pour ne pas avoir, comme eux, de l'hospitalité. Nous n'en apperçûmes pas un seul de difforme ou de mal fait, ils étoient tous forts, grands & extrémement agiles. Leur position contribue à leur activité, & l'exercice qu'ils sont obligés de prendre, conserve probablement l'élégance de leurs formes. A environ trois milles du rivage, nous apperçûmes une jeune femme, qui sortoit d'une maison située devant nous, & qui montoit en hâte la colline. Elle étoit vêtue d'une étoffe de mûrier, qui descendoit jusqu'à ses genoux : ses traits nous parurent agréables, mais nous n'en jugeâmes que de loin, car elle eut soin de se tenir à trente verges de nous. Les Naturels nous firent alors des signes pour retourner sur nos

Ann. 1774. Avril.

» pas; & ils témoignerent du mécontentement de ce que » nous continuions notre route. Comme nous voulions, le » Docteur Sparrman & moi, conserver les plantes que nous » avions rassemblées, nous revînmes effectivement en » arriere, tandis que M. Patten & les autres allerent en- » viron deux milles plus loin, sans rien découvrir de nou- » veau. La chaleur du jour, notre mauvaise santé & la » fatigue de la route, nous avoient épuisé: d'ailleurs rien » n'annonçoit que nous serions bientôt au sommet, on ne » l'appercevoit qu'à plus de trois milles de distance, au- » delà d'un espace infiniment plus escarpé que celui que » nous venions de parcourir.

» Tous les Cantons, que nous vîmes, sont couverts d'un » riche terreau, parsemés de belles plantations & de bocages » de différens arbres fruitiers. Les rochers au-dessous, qui se » montrent principalement près des bords du ruisseau, ou » sur les côtes rompus du sentier, contiennent des pro- » ductions volcaniques ou diverses laves, dont quelques- » unes sont remplies de coquillages blancs & verdâtres. Par » leurs minéraux, ces Isles ressemblent donc aussi à celles » de la Société, qui paroissent avoir des montagnes brû- » lantes autour des cabanes, nous remarquâmes beaucoup » de cochons, de grosses volailles, & de tems en tems des » rats Les arbres sont d'ailleurs pleins de petits oiseaux » de l'espèce de ceux de Taiti, mais moins nombreux & » moins variés Enfin les Marquises ne different des Isles » de la Société, qu'en ce qu'elles n'ont pas les jolies plaines » qui environnent celles-ci, ou le récif de corail qui forme » leurs excellens havres.

» NOUS NOUS HATAMES de gagner le bord de la mer, avant le départ des chaloupes : le vaisseau, à notre arrivée, étoit environné de Naturels de différentes parties du pays : l'alarme, que le meurtre de l'Indien avoit répandu parmi eux, le premier jour, étoit alors oubliée, & ils vinrent près de nous en très-grand nombre, ils converserent familièrement, & ils témoignerent une extrême joie de tout ce qu'ils voyoient. Ils se souvenoient si peu du meurtre, que plusieurs nous volerent, aussi souvent que l'occasion s'en présenta, mais, quand on les surprenoit, ils ne manquoient jamais de rendre paisiblement ce qu'ils venoient de prendre. Ils danserent beaucoup sur les ponts pour l'amusement des Matelots, & la ressemblance de leurs danses, avec celles des Taitiens, nous frappa. Il paroît que leur musique est aussi la même : ils ont des tambours pareils, & Œdidee en acheta un. ANN. 1774. Avril

» JE RESTAI l'après-midi à bord, & je mis en ordre les collections que nous avions faites. Le soir, M. Cook, quelques Officiers, M. Hodges, le Docteur Sparrman & mon Pere, revinrent au vaisseau, après avoir visité deux anses au Sud du havre où nous mouillions. Ils les trouverent très-ouvertes & exposées à la mer, & ils coururent de grands risques en mettant à terre & en se rembarquant, à cause de la houle prodigieuse qui brisoit sur le rivage. Ils acheterent des cochons & d'autres rafraîchissemens. Les Naturels leur parurent moins réservés qu'aux environs de notre mouillage : ils rencontrerent un nombre considérable de femmes, avec lesquelles les Matelots de la chaloupe eurent bientôt fait connoissance, & plusieurs

» d'entr'elles furent aussi complaisantes que les Indiennes
ANN. 1774. » des Isles de la Société & des Amis, de la Nouvelle-
AVRIL. » Zélande & de l'Isle de Pâque. Elles étoient d'une stature
» inférieure à celle des hommes, mais bien proportionnées;
» & les traits de quelques-unes approchoient du contour
» agréable des Taïtiennes d'un rang distingué. En général,
» leur teint ne différoit pas de celui des gens du Peuple des
» Isles de la Société: il y en avoit de plus blanches que les
» autres, on ne remarqua sur leur corps aucune piquure,
» quoique les hommes soient accoutumés à se défigurer par
» le *tatouage*. Une des plus belles se laissa peindre par
» M. Hodges, & on en donne ici une gravure exacte d'après
» son dessin. Toutes portoient des étoffes de mûrier, mais
» ces étoffes n'étoient ni aussi variées, ni en aussi grand
» nombre qu'à Taïti au lieu de s'envelopper d'une foule de
» pièces, comme les chefs voluptueux de cette Isle, elles
» n'avoient qu'un seul *ahow* ou manteau qui descendoit des
» épaules aux genoux.

» Après avoir passé quelque tems à terre, nos Messieurs
» revinrent à leur chaloupe. Le Capitaine donna plusieurs
» coups à un des Matelots, qui venoit de manquer à son
» devoir. Je ne rapporterois point cette circonstance minu-
» tieuse, si les Naturels n'avoient pas fait une observation
» fort intéressante. Dès qu'ils s'en apperçurent, ils se montre-
» rent l'un à l'autre M. Cook, & ils s'écrierent *tape a-hai
» te tina*, il bat son frere. Ils voyoient très-bien l'autorité
» du Commandant sur l'équipage; mais ils nous regar-
» doient tous comme freres. Je pense qu'ils transposoient,
» parmi nous, les idées de subordination qui régnent chez

» eux, ils se regardent probablement comme une famille
» dont l'aîné est Chef ou Roi. N'étant pas encore par- ANN. 1774. Avril.
» venus à ce degré de civilisation dont jouissent les Taitiens,
» ils ne connoissent gueres les différences de rang, &
» leur constitution politique n'a pas acquis une forme mo-
» narchique déterminée. La nature de leur pays, qui de-
» mande plus de travail & de culture qu'aux Isles de la
» Société, est la principale cause de cette différence; car,
» puisqu'ils ne se procurent pas si aisément leur subsistance,
» la population & le luxe doivent être moindres, & le
» Peuple garde son égalité. Effectivement ils ne montrerent
» ni respect, ni égards particuliers pour leur Roi *Honoo*,
» qui vint nous voir le second jour, après notre arrivée.
» Toute sa prééminence sembloit consister dans son habil-
» lement, plus complet que celui de ses Indiens, qui, par
» choix ou par indolence, vont nuds dans ce climat du
» Tropique, où l'on n'a pas besoin de vêtemens. »

LE LENDEMAIN, au matin, j'allai au même endroit où nous avions été le soir de la veille, mais, sans pouvoir me procurer des cochons, comme je l'espérois. Je ne vins pas à bout de deviner ce qu'ils demandoient en place, des clous qu'ils méprisoient alors; de sorte que je fus obligé de revenir avec trois ou quatre petits cochons, qui coûterent plus qu'une douzaine n'avoit coûté la veille. En arrivant à bord, j'appris que le même changement y étoit arrivé, ainsi qu'à la place de débarquement sur la côte : en voici la raison. Plusieurs de nos Messieurs ayant descendu la veille, céderent en échange différens articles que les Insulaires n'avoient pas encore vu, & qui leur causerent plus de plaisir que les 11.

ANN. 1774 Avril.

clous & les instrumens de fer les plus utiles; mais ce qui acheva de ruiner notre marché, c'est que l'un d'eux donna pour un cochon une grande quantité de plumes rouges qu'il avoit prises à Amsterdam. Personne, parmi nous, ne savoit que ces plumes eussent une telle valeur, nous perdîmes ainsi l'espoir d'acheter beaucoup de rafraîchissemens de ce Peuple: cela arrivera toujours, lorsqu'en pareille occasion on permettra à chacun de faire des échanges pour ce qui lui plaira.

« NOS ACQUISITIONS en Histoire Naturelle étoient peu » nombreuses, parce que ces Isles ressemblent trop à Taïti, » & que d'ailleurs nous y étions depuis trop peu de tems. » Nous n'avons pas formé une connoissance bien intime » avec les Naturels, qui sont dignes de l'étude des Voyageurs » Philosophes. Je regrettois en particulier de partir, » sans examiner ces enclos qui sont au sommet des » montagnes, & qui, je crois, ont quelque rapport avec » leur religion. Les Espagnols font mention d'un Oracle (a), » qui, d'après leur description, semble être un cimetière de » l'espèce de ceux des Isles de la Société. »

COMME cette Isle ne devoit pas nous fournir ce dont nous avions besoin, & ce que nous pouvions espérer de trouver à celles de la Société, & que d'ailleurs elle n'étoit pas commode pour y faire du bois & de l'eau, & donner au vaisseau le radoub nécessaire, je résolus d'appareiller, & de chercher une relâche plus avantageuse. Nous étions

(a) Voyez la Collection de M. Dalrymple. *Vol. I.*

depuis dix-neuf semaines en mer, & nous avions vécu, tout ce tems, de provisions salées: cependant nous avions à peine un seul homme bien malade, & peu se plaignoient de legeres incommodités. Les anti-scorbutiques & les soins extrêmes du Chirurgien, contribuerent sans doute à notre santé. ANN. 1774. Avril.

» LES FRUITS & les viandes fraîches, que nous prîmes » aux Marquises, doivent être regardés comme le premier » restaurant que nous eussions eu dans cette longue cam- » pagne. Le peu de patates de l'Isle de Pâque avoient » arrêté le progrès rapide des différentes maladies répandues » à bord, sans pouvoir les empêcher de reparoître à l'ap- » proche de la zone torride, dont la chaleur violente mettoit » en fermentation notre sang putride & stagnant. Je crois » réellement que c'est à M. Patten, notre Chirurgien, que » l'Angleterre doit la vie de ceux qui firent la dangereuse » expédition dont on écrit l'Histoire. M. Cook, de son » côté, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit assurer le » bien-être de l'équipage & le succès du Voyage. Quoiqu'il eût » reconnu le danger de s'exposer au soleil brûlant de l'Isle » de Pâque, il avoit mis une activité singuliere pour acheter » des provisions, & veiller sur ce qui se passoit à terre, & » sa santé ne s'en trouvoit pas mieux. Les efforts, que j'avois » faits en gravissant la montagne, nuisirent aussi à la mienne, » & me procurerent une maladie de bile dangereuse. »



CHAPITRE X.

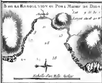
Départ des Marquises. Situation, étendue, forme & aspect des differentes Isles. Description des Habitans, de leurs Coutumes, Habillemens, Habitations, Alimens, Armes, & Pirogues. Recherches sur leur Bonheur, & leur Population.

ANN. 1774. 12 AVRIL. ON LEVA l'ancre à trois heures après-midi, & je portai sur la Dominica, afin de reconnoître la côte occidental de cette Isle, mais comme le soleil étoit couché, avant que j'y arrivasse, la nuit se passa à louvoyer entre les deux terres. Le
12. lendemain, au matin, nous vîmes à découvert la pointe S. O, d'où la côte court N. E., il n'étoit pas probable que nous trouvassions un bon mouillage de ce côté, parce qu'il est exposé aux vents d'Est : nous n'avions que peu de vent alors, & il étoit variable, & accompagné d'ondees de pluie. Enfin nous atteignîmes une brise de l'E. N. E., avec laquelle nous cinglâmes au Sud. A cinq heures, P. M la baie de la Résolution nous restoit E. N. $\frac{1}{2}$ E., à la distance de cinq lieues, & l'Isle de la Madelène au S. E, à environ neuf lieues. C'est la seule vue que j'ai prise de cette Isle. Delà je mis le cap au S. S. O. $\frac{1}{2}$ O. pour O-Taiti, dans le dessein de rencontrer quelques-unes des Isles que découvrirent les premiers Navigateurs, & sur-tout les Hollandois, mais dont les positions ne sont pas bien déterminées.

IL EST A PROPOS

PLAN DES MARQUISES DE MENDOÇA







Benard Direx.

IL EST A PROPOS de revenir aux Marquises, reconnues pour la premiere fois, comme je l'ai déjà observé, par l'Espagnol Mindana, qui leur a donné le nom général & le nom particulier qu'elles portent. Ce qu'on en dit dans la Collection des Voyages à la mer du Sud, de M Dalrymple, n'est défectueux que sur la position. C'est la principale raison qui m'a engagé à y toucher; il est d'autant plus utile de bien déterminer ce point, qu'il fixera, en grande partie, les gissemens de autres Isles de Mindana.

LES MARQUISES sont au nombre de cinq; la Magdalena, Saint Pedro, la Dominica, Sainte-Christine, & l'Isle de Hood: celle-ci, la plus septentrionale, gît par 9d 26′ de latit. S., & N. 13d O, à cinq lieues & demie de la pointe Est de la Dominica, qui est la plus grande de toutes les Isles, & qui s'étend à l'Est & à l'Ouest l'espace de six lieues. Elle a une largeur inégale, & environ quinze ou seize lieues de tour, elle est remplie de collines escarpées, qui s'élevent en chaînes directement hors de la mer: ces chaînes sont séparées par des vallées profondes, revêtues de bois, ainsi que les côtes de quelques unes des collines: son aspect est stérile, mais elle est habitée. Sa latitude est 9d 44′ 30″ S. Saint-Pédro, qui a environ trois lieues de tour, & qui est assez haut, gît au Sud, à quatre lieues & demie de l'extrémité orientale de la Dominica; nous ne savons pas s'il est désert. La Nature n'y a pas répandu ses largesses avec trop de profusion. Sainte-Christine gît sous le même parallele, trois ou quatre lieues plus à l'Ouest. Cette Isle, qui court Nord & Sud, a neuf milles de long dans cette direction, & environ sept lieues de circonférence. Une chaîne étroite de

ANN. 1774. Avril.

collines, d'une élévation considérable, se prolonge dans toute la longueur de l'Isle. D'autres chaînes sortent de la mer & se joignent à celle-ci, dont elles égalent la hauteur. Des vallées resserrées & profondes, fertiles, ornées d'arbres fruitiers, &c. & arrosées par de jolis ruisseaux d'une eau excellente, coupent ces montagnes. Nous n'avons vu que de loin la Magdalena : sa position doit être à-peu-près 10^{d} 25′ de latitude & 138^{d} 30′ de longitude. Ces Isles occupent l'espace d'un degré en latitude, & à peu-près un demi-degré en longitude, savoir du 138^{d} 47′ au 139^{d} 13′ Ouest, longitude de l'extrémité occidentale de la Dominica.

LE PORT DE MADRE DE DIOS, que j'ai nommé Port de la *Résolution*, gît près du milieu du côté Ouest de Sainte-Christine, & sous la terre la plus élevée de l'Isle, par 9^{d} 55′ 30″ de latitude, & 139^{d} 8′ 40″ de longitude Ouest, & au N. 15′ O. de l'extrémité occidentale de la Dominica. La pointe Sud de la baie est un rocher escarpé d'une hauteur considérable, dont le sommet se termine en une colline à pic, où vous appercevez un sentier qui conduit, par le haut de la chaîne étroite, dessus la cime des collines. La pointe Nord n'est pas si élevée, & la pente est plus insensible : ces deux pointes sont à un mille l'une de l'autre dans la direction du N. $\frac{1}{4}$ N. E. & S. $\frac{1}{4}$ S. O. La baie, qui a près de trois quarts de mille de profondeur, & de trente-quatre à douze brasses d'eau, fond de sable propre, renferme deux anses sablonneuses, séparées l'une de l'autre par une pointe de rocher. Il y a dans chacune un ruisseau d'une eau très-bonne. L'anse septentrionale est la plus commode pour faire du bois & de l'eau. On y trouve la petite cascade, dont



VUE DES MARQUISES.

parle Quiros, Pilote de Mindana, mais le village est au fond de la seconde anse. Ce côté de l'Est offre plusieurs autres anses ou baies, & on peut se tromper, en prenant quelques-unes au Nord pour celle-ci, c'est pourquoi le gissement de l'extrémité Ouest de la Dominica, est la meilleure direction qu'on puisse donner. ANN. 1774. Avril

LES ARBRES, les plantes & les autres productions de ces Isles, du moins autant que nous les connoissons, sont à-peu-près les mêmes qu'à Taïti & aux Isles de la Société. On peut s'y procurer des cochons, des volailles, des plantains, des ignames, quelques racines, & une petite quantité de fruits à pain & de noix de cocos. Nous achetâmes d'abord ces differens articles avec des clous. Les grains de verre, les miroirs & les bagatelles pareilles, si recherchées aux Isles de la Société, n'ont aucun prix ici, & même les clous perdirent beaucoup de leur valeur, comme on l'a déjà remarqué.

EN GÉNÉRAL, les habitans des Marquises sont la plus belle race des habitans de cette mer. Ils paroissent surpasser toutes les autres Nations par la régularité de leur taille, & de leurs traits. Cependant la ressemblance de leur langage à celui que parlent les Naturels de Taïti & des Isles de la Société, prouvent qu'ils ont une même origine. Œdidée conversoit assez bien avec eux, mais, quoique je susse un peu la langue de Taïti, je ne venois pas à bout de me faire entendre. « J'observerai qu'ils ne pouvoient pas prononcer R. »

LES HOMMES sont *tatoués* de la tête aux pieds : ils

Ann. 1774 Avril. portent différentes figures, arrangées suivant les caprices de leur imagination, plutôt que suivant la coutume. Ces piqûres leur donnent un regard sombre, mais les femmes (qui en ont peu), les jeunes gens, & les jeunes enfans (qui n'en ont point du tout), ont le teint aussi blanc que celui de quelques Européens. La taille des hommes est ordinairement de cinq pieds dix pouces à six pieds, mais je n'en ai vu aucun d'aussi gras & aussi fort que les Earées de Taiti. D'un autre côté, je n'en ai point apperçu de maigres. Leurs dents sont moins bonnes, & leurs yeux moins vifs & moins animés que ceux des habitans des autres Nations. La couleur de leurs cheveux varie comme parmi nous; cependant je n'en ai point trouvé de rouge. Quelques-uns les portent longs, mais en général ils les ont courts, & ils laissent seulement, de chaque côté de la tête, deux touffes relevées par un nœud Ils disposent, de différentes manières, leur barbe, qui est communément longue. Les uns la partagent & l'attachent en deux touffes au-dessous du menton, d'autres la tressent, ceux-ci la laissent flotter, & ceux-là la coupent à une certaine hauteur.

Leur vêtement, le même qu'à Taiti, est composé également d'écorce d'arbres; mais ils n'ont pas une aussi grande quantité d'étoffes, & elles ne sont pas aussi bonnes. La plupart des hommes seroient entièrement nuds sans le *Morra* (comme on l'appelle à Taiti), c'est-à-dire, sans une bande de toile qui passe autour de la ceinture, & tombe entre les jambes. Ce simple vêtement suffit au climat, & satisfait la modestie. Les femmes sont vêtues d'une pièce d'étoffe, qui enveloppe leurs reins en forme de jupon,



FEMME DE L'ISLE St. CHRISTINE.



CHEF DE L'ISLE DE Ste. CHRISTINE

descend au-dessous du milieu de la jambe, & un manteau flottant couvre leurs épaules. Leur principale parure de tête & leur premier ornement, est une sorte de large diadême artistement fait des fibres de la gousse d'une noix de cocos; il présente au devant une coquille de nacre de perle arrondie & pardessus cette premiere, une seconde plus petite, d'une très-belle écaille de tortue, trouée de différentes manieres curieuses, au centre de cette seconde, il y a un troisieme morceau rond de nacre de perle, à-peu-près de la grandeur d'un demi-écu, & enfin un quatrieme morceau d'écaille de tortue, peint & de la grandeur d'un schelling. Cet ornement pare ordinairement leur front; mais quelques uns le portent aussi de chaque côté, alors il est fait de plus petites pieces: tous ces diadêmes sont embellis de plumes de la queue des coqs ou des oiseaux du Tropique, qui se tiennent debout, de façon qu'elles forment un joli panaché. Ils mettent autour de leur col, un collier de bois leger, dont le côté supérieur & antérieur est couvert de petits pois rouges qui y sont collés avec de la gomme: ils garnissent aussi leurs jambes de touffes de cheveux d'hommes attachés à un cordon; souvent au lieu de cheveux, ils emploient des plumes courtes, mais on apperçoit rarement sur la même personne tous les ornemens dont on vient de parler.

ANN. 1774. Avril.

LE CHEF, qui vint nous faire visite, est le seul que j'aie vu avec tout cet attirail, leurs ornemens ordinaires sont des colliers, des amulettes de coquillage, &c.; je n'ai remarqué aucun pendant d'oreille, quoiqu'ils eussent tous les oreilles percées.

LEURS HABITATIONS sont placées dans les vallées, sur

les côtés des collines, & près de leurs plantations : elles sont construites de la même maniere qu'à Taïti, mais elles sont beaucoup moins bonnes, & seulement couvertes de feuilles d'arbre à pain. La plupart sont bâties sur un pavé de pierres, quarré ou oblong, élevé un peu au-dessus du niveau du terrain. Il y a aussi de semblables pavés près de leurs maisons, & ils vont s'y asseoir & s'y récréer.

« Je n'ai trouvé nulle part de fruits à pain aussi gros & » aussi délicieux que les leurs ; nous en achetâmes plusieurs » parfaitement mûrs, qui étoient tendres comme des flans, » mais un peu trop sucrés. Excepté la pomme *Spondias*, » ils mangent les mêmes fruits & les mêmes racines qu'à » Taïti ; ils se nourrissent sur-tout de végétaux, quoiqu'ils » aient des cochons & des volailles, & qu'ils prennent » quantité de poissons en certains tems ; ils ne boivent que » de l'eau, car les noix de Cocos sont rares, du moins dans » les cantons que nous avons parcourus. Je crois cependant » que, puisqu'ils ont la racine de poivre, & qu'ils s'en » servent comme d'un signe de paix, ainsi que les autres » Insulaires, ils en tirent aussi un breuvage enivrant. »

Ce Peuple est moins propre dans ses repas que les Taïtiens ; leur cuisine est sale d'ailleurs : ils apprêtent le cochon & les volailles dans un four de pierres chaudes, comme aux Isles de la Société ; mais ils grillent sur le feu les fruits & les racines, &, après en avoir ôté l'écorce ou la peau, ils les mettent avec de l'eau dans une huche, où j'ai vu les hommes & les cochons manger tous à-la-fois. Je les ai trouvé un jour délayant des fruits & des racines

au fond d'un vase chargé d'ordures, au moment où les cochons venoient de le quitter, sans le laver, sans même laver leurs mains, qui n'étoient pas moins sales, &c, lorsque je leur témoignai que cela me causoit du dégoût, ils se moquèrent de moi. Je ne sais si jamais il n'y a plus de propreté parmi eux. Les actions de quelques individus ne suffisent pas pour dire que toute une Nation suit une coutume générale. Ann. 1774. Avril.

« Voici cependant un article sur lequel ils sont plus » propres que les Taïtiens; aux Isles de la Société, les » excrémens qui remplissent les chemins, blessent, tous les » matins, le nez & les yeux; mais les habitans des Marquises » sont accoutumés, comme les chats, à les cacher dans » les entrailles de la terre. Les Taïtiens comptent sur le » secours des rats, qui mangent avidement ces ordures, » ils sont convaincus que leur usage est, le plus propre du » monde, car Tupia reprocha aux Européens leur préten- » due délicatesse, quand il vit dans chaque maison de Ba- » tavia un petit édifice destiné à Cloacine. »

J'IGNORE si les hommes & les femmes font dans l'usage de manger séparément, je n'ai fait aucune remarque sur cela, & en tout j'ai vu peu de femmes.

ILS SEMBLENT avoir des asyles ou des forteresses au sommet des plus hautes collines; mais nous ne les avons apperçues qu'avec nos lunettes, parce que ne connoissant pas les dispositions des Naturels, qui (je crois) sont humaines &

Ann. 1774. Avril.

pacifiques, je n'ai permis à personne de l'équipage d'y aller.

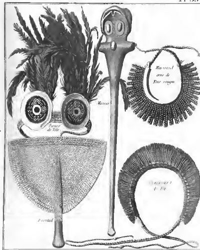
Leurs massues & leurs piques ressemblent à celles de Taïti; elles sont un peu mieux faites: ils ont aussi des frondes, avec lesquels ils jettent fort loin des pierres, mais ils n'ont pas une extrême adresse pour toucher le but.

Leurs pirogues sont de bois, & de l'écorce d'un arbre mol, qui croît près de la mer en grande abondance, & qui est très-propre à cet usage: elles ont de 16 à 20 pieds de long, & environ 15 pouces de large; deux bouts solides forment l'avant & l'arriere; l'arriere s'éleve ou se courbe un peu, mais dans une direction irréguliere, & finit en pointe, l'avant se projette horizontalement, & offre une ressemblance grossiere d'un visage humain sculpté; elles se manœuvrent avec des pagayes, & plusieurs ont une sorte de voile latine de natte.

Nous n'avons remarqué dans l'isle d'autres quadrupèdes que les cochons, & les coqs & les poules sont les seuls animaux apprivoisés; cependant les bois paroissent remplis de petits oiseaux d'un très-joli plumage, & qui chantent bien. La crainte d'alarmer les Naturels nous a empêché d'en tuer autant que nous aurions pu le faire.

« Le nombre des habitans des Marquises ne peut pas » être fort considérable, car ces isles sont très-petites. *Waitahoo*, ou Sainte-Christine a environ 8 lieues de tour,

O-Heeva-Roa



Ornemens et Armes de l'Isle des Marquises.

» *O-Heeva-Roa* (a), ou *Dominica*, 15; *Onateyo*, ou » *S. Pédro*, 3, & *Magdalena*, que nous vîmes seulement » de loin, 5, suivant ce que disent les Espagnols. La Do» minica, la plus grande des Marquises, est si escarpée & » si hérissée de roches dans la plupart des cantons, que, » proportionnellement à son étendue, elle ne peut pas avoir » autant d'habitans que Sainte-Christine. Les terrains propres » à la culture, sont très-peuplés sur ces isles; mais, comme » elles sont toutes remplies de montagnes & de landes » stériles, il est douteux que ce groupe de terre contienne » 50 mille ames.

» LES ESPAGNOLS qui les découvrirent, y trouverent un » Peuple doux & paisible; ils eurent cependant un petit » différend à Magdalena, probablement à cause de quelque » mal entendu, ou du caractere violent & impétueux de » ces Navigateurs. On a déjà parlé de l'accueil qu'ils nous » firent, & de leur rapport avec les Taïtiens. Les Habitans » des Marquises ne peuvent pas goûter les avantages que » procurent à ceux des Isles de la Société, les fertiles plai» nes qui bordent leurs côtes. Après avoir cultivé le terrain » nécessaire à leur subsistance, il ne reste plus d'espace » pour ces plantations étendues de mûrier, qui frappent » par-tout les yeux à Taïti, &, lors même qu'ils auroient » de l'emplacement, ils ne pourroient pas y employer le » tems qu'exige cette branche de culture. On ne remarque

(a) Il est à remarquer que ce nom se trouve dans la Liste des Isles que Tupia communiqua à l'Equipage de l'*Endeavour*. Les Insulaires des Marquises, qui ne peuvent prononcer *R*, disent toujours *O-héva-oa*.

ANN. 1774. Avril.

» point aux Marquises l'opulence & le luxe, la profusion
» d'alimens, la quantité & la variété d'étoffes dont jouissent
» les Taitiens, mais les Insulaires y ont le nécessaire : ils
» sont tous égaux, actifs, bien portans, & rien ne peut les
» priver de ce qui fait leur bonheur. Les Taitiens ont plus
» d'aisance, ils sont peut-être plus habiles dans les Arts,
» & ils mènent une vie plus raffinée, mais ils ont perdu
» leur égalité primitive, une partie vit des travaux de
» l'autre, & des maladies les punissent déjà de leurs excès. »

——— Scilicet improbæ
Crescunt divitiæ tamen,
Curtæ nescio quid semper abest rei. HORAT.



CHAPITRE XI.

Description de plusieurs Isles découvertes dans la Traversée des Marquises à Taïti. Description d'une Revue navale.

AVEC UN BON VENT D'EST, je gouvernai S. O. — S. O. $\frac{1}{4}$ O & O. $\frac{1}{4}$ S. O. « Pour plus de sûreté, nous mettions » en panne chaque nuit, car nous étions très-proches de » l'Archipel des Isles basses, qui a toujours passé pour fort » dangereux. Les Navigateurs Hollandois en particulier en » donnent une idée défavorable, Schouten l'appelle la » mauvaise mer, & Roggewin le labyrinthe : le dernier per» dit un de ses vaisseaux, la galere africaine, sur une de ces » Isles, qu'il appelle Isle pernicieuse : cet accident, arrivé » de mémoire d'homme, est connu aux Isles de la Société, » & on en peut conclure que l'Isle pernicieuse n'est pas fort » éloignée de ce groupe. » ANN. 1774. Avril.

LE 17, à 10 heures du matin, on vit une terre restant au O. $\frac{1}{4}$ N., que nous reconnûmes ensuite pour être une ceinture de petites Isles basses, réunies par un récif de corail. Je rangeai la côte N. O. à la distance d'un mille, jusqu'aux trois quarts de sa longueur, qui est de près de quatre lieues : nous arrivâmes ensuite à une crique ou goulet, qui sembloit ouvrir une communication dans le lac situé au milieu de l'Isle. Comme je voulois acquérir quelques connoissances sur les 17.

ANN. 1774. Avril.

productions de ces Isles, à moitié submergées, nous mîmes à la cape, & j'envoyai le Maître sonder : en dehors, il ne trouva point de fond.

» NOUS VOYIONS le terrain couvert d'espace en espace » de cocotiers d'un aspect agréable, des arbres & des arbrisseaux en cachoient quelquefois les tiges, mais leur belle » tête s'élevoit toujours au-dessus des autres. Les intervalles, » entre ces cantons verdoyans, étoient si bas que les flots de » la mer se précipitoient pardessus, & atteignoient l'intérieur » de la lagune : la tranquillité de l'eau, resserrée par son banc » de rochers, & sa couleur de lait dans les endroits peu pro» fonds, contrastoient avec la surface bouclée des vagues » couleur de Beryl de l'Ocean.

» LES ROCHERS nous parurent teints, en plusieurs en» droits, d'un bel écarlatte, comme les trouva le Commo» dore Byron, des pirogues qui naviguoient sur le lac, des » tourbillons de fumée qui sortoient du milieu des grouppes » d'arbres, & des hommes armés de longues piques & de » massues, qui couroient le long du rivage, achevoient de » varier notre perspective. Nous remarquions aussi des » femmes qui se retirerent à l'extrémité la plus éloignée d'un » banc, portant des paquets sur leur dos, preuve qu'elles » n'auguroient pas favorablement de notre apparition sur la » côte. Ces Insulaires ayant eu le malheur de vouloir » s'opposer aux chaloupes de M. Byron, perdirent quelques» uns de leurs Compatriotes, & furent chassés de leur ha» bitation, pendant tout un jour, par l'équipage du Dauphin, » qui mangea à discrétion leurs noix de cocos, & il ne faut

» pas s'étonner s'ils faisoient déjà des préparatifs pour mettre
» leurs petites richesses en sûreté contre l'invasion d'une race ANN. 1774. Avril.
» d'étrangers qu'ils regardoient comme leurs ennemis. »

QUELQUES-UNS se rassemblerent sur le rivage. Le Maître me dit à son retour, qu'on ne pouvoit pas entrer dans le lac pas la crique, large de 50 brasses à l'entrée, & profonde de 30, que le fond étoit de roche par-tout, & que des bancs de corail entouroient les bords. Nous n'étions pas obligés de conduire le vaisseau à cet endroit, comme les Naturels nous avoient annoncé des dispositions amicales, en venant paisiblement sur notre chaloupe, ou en prenant tout ce qu'on leur donnoit, j'envoyai deux bateaux bien armés à terre, sous le commandement du Lieutenant Cooper, afin d'obtenir une entrevue, & de donner à M. Forster une occasion de faire des recherches d'Histoire Naturelle. Je vis nos Messieurs débarquer sans la moindre opposition de la part des Insulaires, qui étoient sur le rivage: bientôt apres, j'apperçus 40 ou 50 hommes tous armés, qui s'avançoient pour joindre leurs Compatriotes, & nous nous tînmes très-proches de la côte, afin de pouvoir soutenir nos bateaux, en cas d'attaque: heureusement il n'y eut aucune hostilité, les bateaux revinrent, & M. Cooper me dit qu'à son débarquement, un petit nombre de Naturels étoit venu à sa rencontre sur la greve, & qu'une grosse troupe se rangea à la lisiere du bois, avec une pique à leur main: ils reçurent très-froidement nos présens, ce qui prouve que notre débarquement leur causoit peu de plaisir. A l'arrivée de leur renfort, il jugea à propos de se rembarquer, d'autant plus que le jour étoit déjà fort avancé, & j'avois donné ordre d'employer

ANN. 1774. Avril. tous les moyens possibles pour éviter une escarmouche. Quand nos Matelots rentrerent sur leurs bateaux, quelques Insulaires vouloient les pousser au large, & d'autres les retenir, mais enfin ils les laisserent partir tranquillement. Le Lieutenant rapporta cinq cochons, qui paroissoient abonder dans l'Isle; il ne vit de fruits que des noix de cocos, & il en acheta deux douzaines. L'un des Matelots eut un chien pour un seul plantain, ce qui nous fit croire qu'ils manquent de bananes.

CETTE ISLE, que les Naturels appellent Tiookéa, fut découverte & reconnue par le Commodore Byron: sa forme est un peu ovale, elle a environ dix lieues de tour, & elle gît dans la direction de l'E. S. E. & du O. N. O. par 14° 27′ 30″ de latitude S. & 144° 56′ de longitude Ouest. Les habitans & peut-être ceux de toutes les Isles basses, sont d'une couleur beaucoup plus brune, que ceux des Isles plus élevées, & leur caractere semble plus farouche. Cette différence provient peut-être de leur position. La Nature n'y ayant pas répandu ses faveurs avec autant de profusion, que sur les autres, les hommes y recourent sur-tout à la mer pour leur subsistance: ils sont par conséquent plus exposés au soleil & aux rigueurs du tems, & ils deviennent ainsi plus noirs, plus forts, & plus robustes; car certainement ils ont une origine commune. Nos gens n'observerent que des hommes vigoureux, bien faits, & qui avoient sur leur corps la figure d'un poisson, emblême de ce qui occupe leur loisir.

« JE VOULUS être de cette expédition, quoiqu'une

» maladie de bile me tourmentât toujours beaucoup. Les
» Insulaires n'avoient d'autre vêtement, qu'un très-petit
» morceau d'étoffe autour des reins. Leurs femmes ne
» s'approcherent pas de nous ; mais celles que nous vîmes de
» loin, étoient du même teint que les hommes ; elles por-
» toient un morceau d'étoffe un peu plus large, en forme
» de tablier. Les cheveux & la barbe des hommes étoient
» ordinairement noirs & bouclés, & coupés quelquefois :
» je remarquai des cheveux extrêmement jaunes à la pointe.
» Dès que nous eûmes débarqué, ils nous embrasserent &
» toucherent nos nez, suivant la coutume de la Nouvelle-
» Zélande. Œdidée, qui nous accompagnoit, acheta plu-
» sieurs chiens pour de petits clous, & d'autres pour des
» bananes mûres, qui venoient des Marquises. Ce fruit
» étoit fort estimé par les Habitans de l'Isle-Basse, qui
» le reconnurent sur-le-champ. Il paroît donc qu'ils ont
» des liaisons avec les Hautes-Isles, puisque les bananes ne
» croissent jamais sur leurs bancs de corail déchaussés.
» Les chiens n'y sont pas d'une race différente de ceux
» des Isles de la Société, mais ils ont un joli poil long, de
» couleur blanche Œdidée étoit fort empressé d'en acheter,
» parce que, dans son pays, on fait usage de ce poil pour
» orner les cuirasses des Guerriers. Nous entreprîmes d'aller
» directement dans le bocage, au-dessus duquel étoient
» situées les habitations des Guerriers, mais les Naturels
» s'y opposerent, & nous longeâmes la pointe, recueillant
» diverses plantes, & en particulier du cochléaria, qui
» étoit commun, & qui sembloit très-salubre. Les Insu-
» laires nous apprirent qu'ils brisent cette plante, qu'ils la
» mêlent avec des poissons à coquilles, & qu'ils la jettent

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774. Avril.

» dans la mer, lorsqu'ils apperçoivent un banc de poissons. » Cette amorce enivre les poissons pour quelque tems, & » alors ils viennent sur la surface de l'eau, où on les prend » aisément. Ils donnent à cette plante utile le nom d'*É-* » *now*. On y trouve aussi une grande quantité de pourpier, » ressemblant au pourpier ordinaire, & que les Naturels » appellent *E-toorée*. Cette plante croît aux Isles de la » Société, & sert de nourriture au Peuple. Plusieurs arbres » de cette Isle se rencontrent aux Isles de la Société, & » j'y ai remarqué des plantes que nous ne connoissions pas » encore.

» LE SOL est extrêmement maigre ; des bancs de corail, » très-peu élevés au-dessus de la surface de l'eau, servent » de fondement : ils sont revêtus d'un sable grossier blanc, » mêlé de débris de corail & de coquillages, & d'une couche » très-mince de terreau.

» EN FAISANT le tour de la pointe, nous arrivâmes der- » riere les habitations, & nous découvrimes une autre » pointe, qui se projetoit dans la lagune, & formoit » une espèce de baie, dont la côte est entièrement garnie » d'arbrisseaux & de bocages. L'eau est très-basse entre les » deux pointes : nous apperçûmes un grand corps de Natu- » rels qui y passerent la mer, & qui traînoient leurs piques » après eux. Gagnant à l'instant les buissons, nous vînmes » à côté de quelques huttes, dont les Habitans étoient » sur la greve : nous n'apperçûmes que des chiens, dans » l'intérieur de ces huttes très-petites, basses & couvertes » d'une espèce de claire-voie de branches de palmier. Les

» remises

» remises de leurs pirogues sont composées exactement des
» mêmes matériaux, mais un peu plus larges: j'y trouvai des
» pirogues très-courtes, mais fortes & ajoutées aux deux
» bouts, avec une quille aigue. En arrivant à la greve, nous
» nous mêlâmes parmi les Naturels, qui furent fort étonnés
» de nous voir sortir de leur village.

ANN. 1774. Avril.

» SUR CES ENTREFAITES, Œdidée nous aidoit à causer
» avec les Insulaires, qui nous dirent qu'ils ont un Chef, ou
» un Aréékée. En tout, leur langue approche beaucoup du
» dialecte de Taïti, excepté que leur prononciation est plus
» grossiere & plus gutturale.

» LES HOMMES du renfort dont on a parlé plus haut, étoient
» armés de longues massues, ou de pieux arrondis & courts,
» & de piques longues de quatorze ou de neuf pieds, gar-
» nies de queues dentelées de raies. Nous nous hâtâmes
» alors de nous rembarquer, &, entre les divers mouve-
» mens, d'hostilité, d'attaque & de ruse que nous remar-
» quâmes, ils parurent contens de notre départ: quelques-
» uns jeterent, près de nous, de petites pierres dans l'eau,
» & tous sembloient fiers de nous avoir épouvantés. Ils
» parlerent beaucoup, & très-haut, après que nous fûmes
» en mer, & enfin ils s'assirent le long de la greve, à l'ombre
» des arbres. Dès que nous fûmes à bord, le Capitaine fit
» tirer pardessus leurs têtes, &, dans la mer, devant eux,
» quatre ou cinq coups de canon, pour leur montrer quelle
» étoit notre puissance. Les derniers boulets sur-tout, les
» effrayerent tellement, qu'ils quitterent tous cette pointe

Ann. 1774. Avril.

» avec la plus grande précipitation. Ils ne nous vendirent pas » plus de trente noix de cocos & de cinq chiens

» M. Byron rencontra, sur cette Isle, des puits, qui » contenoient peu d'eau douce, mais qui cependant suffisoient » à la consommation des Insulaires. Ce Navigateur décou- » vrit aussi, dans les bocages, des cimetieres de pierre, qui » ressemblent tout-à-fait aux marais des Taitiens; ils suf- » pendoient également, aux branches d'arbres des envi- » rons, des offrandes animales ou végétales. Cette circons- » tance, la figure, les mœurs & la langue du Peuple, » donnent d'ailleurs lieu de croire qu'ils ont beaucoup de » rapport avec les Habitans plus fortunés des Isles montueu- » ses du voisinage.

» Les vastes lagunes, qui sont en-dedans de ces Isles » circulaires, sont probablement des réservoirs abondans » de poissons, qui leur fournissent une subsistance assurée. » La partie sablonneuse des bancs, est un lieu où les tor- » tues peuvent commodément déposer leurs œufs, & il » paroît, par les débris que trouva l'équipage du Dauphin, » qu'ils savent prendre ces gros poissons, dont la chair doit » être un régal pour eux. Le peu de plantes qui croissent » autour est très utile, & leur facilite des moyens de pêcher: » quelques arbres sont si gros, que de leurs troncs on peut » faire des pirogues, &, avec leurs branches, des armes & » des outils. Le cocotier, la principale richesse de plusieurs » Nations du Globe, est aussi pour eux d'une utilité infinie. » Les noix qu'il porte donnent, quand elles sont vertes,

» d'une pinte à une quarte de liqueur limpide, d'une douceur agréable & d'une saveur particuliere : cette boisson, fraîche, est excellente pour éteindre la soif dans un climat chaud. Quand la noix a pris de l'accroissement, la moëlle, qui ressemble d'abord à de la crême, se forme, elle devient ensuite ferme & huileuse comme une amande, & elle est très-nourrissante : on en exprime souvent l'huile, dont ils se peignent les cheveux & tout le corps. La coque dure fournit aux Naturels des coupes, & la bourre filandreuse qui l'enveloppe, des cordages fort élastiques, qui ne s'usent gueres par le frottement, &c, en outre, différens meubles & outils : les longues feuilles ou branches à panaches, qui s'élancent du sommet de la tige, couvrent leurs maisons, & en les tressant on en fabrique des paniers : l'écorce intérieure donne une espèce de vêtement qui suffit dans ce climat, &, lorsque la tige ne pousse plus de rejettons, on l'emploie encore à la construction des huttes, ou à la mâture d'une pirogue. Outre les poissons & les végétaux, ils ont aussi des chiens qui sont ichtyophages, & que les Habitans des Isles de la Société trouvent bons à manger. Ainsi, sur ces misérables bancs de rochers, la Nature produit ce qui est nécessaire à la subsistance d'une race entiere d'hommes. On sait que le corail est l'ouvrage d'un ver, qui agrandit son habitation à mesure que la grosseur de son corps augmente. Ce petit animal, qui paroît si insensible qu'on le distingue à peine d'une plante, construit un édifice de roches, depuis un point du fond de la mer, que l'art humain ne peut pas mesurer, jusqu'à la surface des flots, & il prépare une base assurée à la résidence de l'homme.

ANN. 1774. Avril.

Ann. 1774. Avril.

» Le nombre de ces Isles basses est très-grand, & on est bien éloigné de les connoître toutes, il y en a dans toute l'étendue de la mer Pacifique, entre les Tropiques. Elles sont sur tout très communes l'espace de dix ou quinze degrés à l'Est des Isles de la Société. Quiros, Schouten, Roggewin, Byron, Wallis, Carteret, M. de Bougainville & Cook sont tous tombés sur de nouvelles dans leur route, &, ce qui est plus remarquable, ils les ont vu habitées à deux cens quarante lieues à l'Est de Taïti. A chaque nouvelle route, les vaisseaux rencontreront probablement d'autres Isles de cette espèce, & sur-tout entre le seizieme & dix-septieme degré de latitude Sud: aucun Navigateur n'ayant encore reconnu ce parallele du côté des Isles de la Société. Il seroit digne des Philosophes de rechercher pourquoi ces Isles sont si nombreuses & forment un si grand Archipel au vent de celles de la Société, tandis qu'elles sont dispersées au loin les unes des autres, au-delà de ce grouppe d'Isles montueuses Il est vrai qu'il y a un autre Archipel de bancs de corail à l'Ouest, (je veux parler des Isles des Amis) mais celles-ci sont très-différentes & paroissent beaucoup plus vieilles, elles occupent plus d'espace, & elles renferment assez de sol pour que les productions vegetales des hautes terres puissent y croître. »

18. Le 18, à la pointe du jour, après avoir passé la nuit à faire de petites bordées, j'arrivai sur une autre Isle, que nous voyions à l'Ouest à huit heures, nous rangeâmes la bande S. E. à un mille de la côte Nous la trouvâmes pareille en tout à celle que nous venions de quitter. « Elle présente des bou-

» quets nombreux d'arbrisseaux & d'arbres, & elle est ornée » de beaucoup de palmiers. » Elle s'étend N. E. & S. O. l'espace de près de quatre lieues, & elle a de trois à cinq milles de large. Elle gît S. O. ¼ O à la distance de deux lieues de l'extrémité occidentale de Tiookéa, & le milieu est par 14d 37′ de latit. Sud & 145d 10′ de longit. Ouest. Ces Isles doivent être les mêmes auxquelles le Commodore Byron a donné le nom d'Isles de George. Leur position en longitude, déterminée par des observations de lune, faites près de la côte, corrigée en outre par la différence de longitude, mesurée avec la montre marine jusqu'à Taiti, est de 3d 54′ plus à l'Est que ne le dit le Commodore. Je pense que cette correction peut s'appliquer à toutes les Isles qu'il a découvertes. ANN. 1774. AVRIL.

APRÈS avoir dépassé ces Isles, je mis le cap S. S O. ½ O & S. O. ¼ S., avec un bon vent d'Est: différens signes, & surtout une mer tranquille, nous annonçoient terre, &, le 19, 19. à sept heures du matin, on en vit une à l'Ouest; j'arrivai dessus, & atteignis l'extrémité Sud-Est à neuf heures. C'étoit une autre de ces Isles submergées, ou à moitié inondées, si communes dans cette partie de l'Océan, c'est à dire, une ceinture de petites Isles, jointes ensemble par un récif de rocher de corail. En général, l'Océan est par tout incommensurable en-dehors de la bordure: tout l'intérieur est couvert d'eau, & on m'a dit qu'il y a beaucoup de poissons & de tortues dont se nourrissent les Naturels. Ceux qui habitent les parties basses, donnent quelquefois des tortues aux Habitans des parties hautes, pour des étoffes, &c. Ces golfes seroient d'excellens havres, si les bâtimens

ANN. 1774. Avril.

pouvoient y aborder. Si on en croit les Habitans des autres Isles, on peut entrer dans quelques-uns. Les Européens n'ont pas fait, sur cela, des recherches assez exactes; le peu d'espérance d'y trouver de l'eau douce, a communément découragé toutes leurs tentatives. J'en ai vu un grand nombre, mais je n'y ai pas apperçu une seule passe.

« UNE FOULE D'INSULAIRES couroient le long du rivage » tenant des piques à la main. La lagune du milieu paroissoit très-spacieuse, & plusieurs pirogues y marchoient à la » voile. Il me paroît que les cantons les plus élevés & les » plus fertiles sur les rochers de corail, sont ordinairement » sous le vent, à l'abri de la violence de la houle. Mais il y » a rarement dans cette mer des tempêtes assez fortes pour » que l'habitation de ces Isles soit dangereuse, &, lorsque » le tems est beau, il doit être agréable de naviguer sur » les vagues tranquilles de la lagune, tandis qu'en dehors » l'Océan est agité d'une maniere desagréable. »

CETTE ISLE gît par 15^d 26′ de latitude, & 146^d 20′ de longitude : elle a huit lieues de long dans la direction du N. N. E. & du S. S. O. sa largeur est d'environ trois lieues. En approchant de l'extrémité méridionale, on découvrit, du haut des mâts, une autre Isle basse au S. E. à environ quatre ou cinq lieues; mais, comme elle étoit au-dessus du vent, je ne pus pas l'atteindre. Bientôt après une troisieme parut au S. O. $\frac{1}{4}$ S. je gouvernai dessus, &, à deux heures après midi, j'étois en travers de l'extrémité E. située par 15^d 47′ de latitude S. & 146^d 30′ de longitude Ouest. Elle s'étend O. N. O. & E. S. E.. sa longueur est de sept lieues.

dans cette direction, mais elle n'en a pas plus de deux de largeur. Elle ressemble à tous égards aux autres. Seulement il y a un peu moins d'islots, & la terre, sur le récif, qui enferme le lac, est un peu moins ferme. En rangeant la côte Nord à la distance d'un demi-mille, nous vîmes des Insulaires, des huttes, des pirogues & des espèces d'échafauds, construits, à ce qu'il nous parut, pour faire sécher du poisson. Les Naturels paroissoient de la même race qu'à Tiookea, & ils étoient armés de longues piques comme eux. En serrant l'extrémité O. nous découvrîmes une quatrieme Isle au N. N. E. Elle sembloit basse comme les autres, & elle gît à l'Ouest de la premiere Isle, à la distance de six lieues. J'ai donné à ces quatre Isles le nom de *Palliser*, en honneur de mon digne ami Sir Hugues Palliser, Contrôleur de la Marine.

« JE CROIS que la plus septentrionale est l'Isle pernicieuse
» sur laquelle Roggewin perdit la galere l'*Africaine* : le
» gouvernail de chaloupe que M. Byron *(a)* trouva sur
» Tiookea, qui est à peu de distance de ces Isles, semble
» confirmer mon opinion. »

NE VOULANT PAS marcher plus loin dans l'obscurité, je passai la nuit à faire de petites bordées sous les huniers, & le 20, à la pointe du jour, nous doublâmes l'extrémité Ouest de la troisieme Isle, & nous atteignîmes tout-de-suite une grosse houle qui venoit du Sud, signe certain que nous étions hors de ces Isles basses, &, comme nous ne voyons plus de terre, je mis le cap S. O $\frac{1}{4}$ S. pour Taiti, profitant d'un 20.

(a) Voyez la Collection d'Hawksworth, *Vol. I.*

ANN. 1774. Avril.

vent fort de l'Est, accompagné d'ondées de pluie Malgré l'opinion de M Forster, on ne peut pas determiner avec quelque degré de certitude, si le grouppe d'Isles, que nous venons de depasser, fait partie de celles qu'ont découvert les Navigateurs Hollandois car ils ne nous en ont pas transmis la position avec assez d'exactitude Il est cependant nécessaire d'observer que la partie de l'Océan, qui s'étend du 20^{d}. au 14e ou 12^{d} de latitude, est si remplie de ces Isles-Basses, qu'un Navigateur ne peut pas prendre trop de precautions dans sa marche.

« Il n'est pas possible de décrire la joie que ressentit
» l'equipage, voyant qu'on portoit le cap sur Taiti Assurés
» de la bienveillance des Insulaires, nous regardions cette
» Isle, comme une seconde patrie. Nos malades comptoient
» rétablir leur santé, en se promenant ou se reposant à
» l'ombre de ses bocages frais, & en partageant les mets
» delicieux des Naturels. Ceux qui etoient bien portans,
» espéroient y acquérir une nouvelle vigueur, & faire une
» provision de forces capables d'affronter les périls & les
» fatigues qui nous attendoient. Le Capitaine étoit sûr d'y
» trouver assez de rafraîchissemens pour achever heureuse-
» ment son expedition l'Astronome desiroit beaucoup d'éta-
» blir son observatoire à terre, afin de remettre en marche
» le garde tems qui s'étoit arrêté, après notre depart de la
» Nouvelle-Zelande nous n'étions pas moins empressés d'y
» aborder, afin de completer notre collection de Bota-
» nique, que notre court séjour, pendant le premier hiver,
» avoit rendu très-imparfaite.

» ŒDIDÉE

» Œdidée étoit peut-être plus empressé que nous tous de » voir Taiti, où il n'avoit jamais été, quoique plusieurs de » ses parens & de ses amis y fissent leur résidence. Comme » les Naturels des Isles de la Société, la regardent comme » la plus riche & la plus puissante, comme nous lui avions » dit souvent la même chose, sa curiosité étoit encore plus » vive : d'ailleurs, ayant rassemblé un grand nombre de » curiosités, il comptoit qu'elles le rendroient un person- » nage important parmi ses Compatriotes, & il avoit acquis » tant de nouvelles idées, & visité des pays si lointains & si » inconnus, qu'il espéroit attirer les regards & l'attention » du sien. Il étoit ravi de penser que chacun le caresseroit, » qu'il vivroit dans l'intimité avec nous en présence des » Indiens, qu'il leur apprendroit nos usages & nos manieres, » & pardessus tout qu'il s'amuseroit avec nos armes à feu. » Sans doute, il souhaitoit aussi de rendre service à ses Com- » pagnons de Voyage, qu'il aimoit d'un attachement sin- » cere, & dont il étoit généralement estimé. »

Ann. 1774. Avril

NOUS DÉCOUVRÎMES la haute terre de Taiti le 21, &, à midi, nous nous trouvions à environ treize lieues à l'Est de la Pointe-Vénus, sur laquelle je gouvernai : étant à-peu-près par son travers, au coucher du soleil, nous diminuâmes de voiles & louvoyâmes toute la nuit, qui fut raffaleuse & accompagnée de pluie. 21.

« CHACUN contemploit la Métropole des Isles du Tro- » pique, &, quoique je fusse très-malade, je me traînai sur » le pont, pour jouir de la vue de cette terre, où j'espérois » trouver la fin de mes maux. Je m'éveillai dès le grand

Ann. 1774. Avril.

» matin, & je fus aussi surpris de ce charmant coup-d'œil, » que si ç'eût été la premiere fois que je l'examinois. L'Isle » étoit infiniment plus belle alors que huit mois auparavant. » Les forêts, sur les montagnes, revêtues d'un nouveau » feuillage, sembloient étaler avec complaisance la variété » de leurs couleurs : j'appercevois des cantons agréables sur » les collines inférieures, parées d'une robe de verdure. » Mais les plaines sur tout brilloient par l'éclat de leurs » couleurs : les teintes les plus vives embellissoient ces fer- » tiles bocages, en un mot, tout rappelloit à notre esprit » l'Isle enchantée de Calypso.

Ille terrarum mihi præter omnes,
Angulus ridet. Horat.

» L'imagination & les yeux revoloient sans cesse vers » ce délicieux paysage, & ce qui accroissoit nos plaisirs, en » longeant la côte, nous découvrîmes des lieux que nous » avions déja parcourus.

» Quand les Insulaires nous apperçurent, ils mirent » leurs pirogues en mer & nous apporterent des présens de » fruit. Parmi les premiers, qui vinrent à bord, il y avoit » deux jeunes gens d'un certain rang, que nous fîmes entrer » dans la chambre du Capitaine, où on leur présenta Œdidee. » La politesse de la Nation vouloit qu'ils lui offrissent en » dons des vêtemens : & à l'instant ils ôterent les leurs, » qui étoient d'une étoffe fine, & ils les mirent sur ses » épaules. Pour les remercier, il leur montra tous ses trésors, » & il leur donna quelques plumes rouges auxquels ils » attachoient un grand prix. »

LE LENDEMAIN, au matin, à six heures, je mouillai dans la baie de Matavai par sept brasses. Dès que les Naturels en furent informés, plusieurs vinrent nous témoigner leur joie de nous revoir. Ann. 1774. 22 Avril.

COMME je relâchois dans cette place, principalement afin de donner à M. Wales, une occasion de connoître l'erreur de la montre par la longitude observée, & de déterminer de nouveau la marche des gardes-tems, la premiere chose qu'on fit, fut de débarquer ses instrumens & de dresser une tente pour la réception des soldats & de tous ceux qu'il faudroit envoyer à terre. Nous n'avions personne de dangereusement malade, les rafraîchissemens pris aux Marquises, avoient écarté le scorbut.

» TANDIS que le Capitaine, le Docteur Sparrman & » mon Pere allerent à terre, la maladie me retint à bord, » je m'amusai à faire des échanges par les fenêtres de ma » chambre : des Naturels me vendirent bientôt des fruits, » des mullets & des bonites, qu'ils apportoient en vie dans » une espèce d'auge, placée entre les deux corps d'une » double pirogue, & garnie, aux deux extrémités, d'un » ouvrage d'osier, par où l'eau entroit. Je me procurai des » poissons curieux, mais nos Messieurs ne rapporterent rien » de nouveau de leur excursion. Ils avoient trouvé tout le » pays plus brillant qu'à notre départ, une verdure écla- » tante, des arbres chargés de fruits, des ruisseaux qui » rouloient leurs ondes à plein lit, & un grand nombre de » nouvelles maisons construites. Œdidée, qui les accom- » pagna à terre, ne revint pas le soir, il avoit rencontré

ANN. 1774. Avril

» plusieurs de ses parens, & en particulier une sœur nommée Teïäa, une des plus jolies femmes de l'Isle, mariée à un homme grand & bien fait, appelle Noona, personnage d'un certain rang & natif d'Uliétéa. Sa maison, très-vaste, étoit située près de nos tentes, seulement à environ cent verges au-delà de la riviere. Œdidée avoit quitté ses vêtemens Européens avant d'aller à terre, & mis ceux que ses Amis lui avoient donné. Il changea de costume avec un degré d'empressement & de plaisir, qui montroit sa prédilection pour les usages & les mœurs de son pays. Il ne faut pas s'étonner qu'un Naturel des Isles de la Société préfere la vie heureuse, les alimens sains, & les habits simples de ses Compatriotes, à l'agitation perpétuelle, aux mets dégoûtans, & à la parure gênante & bizarre d'une troupe de Navigateurs Européens, puisqu'on voit les Eskimaux retourner joyeusement dans leur affreux pays, se nourrir de la peau & de l'huile rance de baleine, après avoir mangé à Londres des viandes substantielles, & joui de la pompe des vêtemens, & de la magnificence de cette grande Capitale.

» ŒDIDÉE fut traité ainsi qu'il l'espéroit, tous les Taïtiens qui le virent le regardoient comme un prodige : ils lui offrirent les mets les plus exquis, plusieurs vêtemens complets, & les nymphes de la contrée lui prodiguerent leurs faveurs. Il aimoit le plaisir comme tous les enfans de la Nature : privé de femmes pendant long-tems, & ayant pris peut-être du goût pour la débauche, en fréquentant les Matelots, il ne manqua pas d'en profiter, & il ne revint plus guères à bord. Ce qui lui donnoit le plus de

» goût pour rester à terre, c'est qu'il pouvoit aisément y satis- ANN. 1774. Avril.
» faire tous ses desirs. D'ailleurs le vaisseau, sous un climat
» chaud, est un asyle peu commode pendant la nuit. Il y
» auroit été enfermé dans une chambre étroite & puante,
» au-lieu que sur la côte il respiroit un air pur, embaumé
» de parfums agréables, & rafraichi par un vent de côte,
» exactement pareil au zéphir, dont parlent tant les Poetes.
» Enfin l'heureux Œdidée goûta des jouissances dont nous
» sommes incapables de sentir le charme.

» Dès le premier soir, les Matelots appellerent des
» femmes à bord, & les excès de débauches qui s'y pas-
» serent, sont incroyables. J'ai déjà remarqué que les Taï-
» tiennes qui se prostituent, sont toutes d'une classe com-
» mune, ou même de la derniere : j'ajouterai que c'étoient
» les mêmes qui avoient si souvent vendu leur pudeur, lors
» de la premiere relâche. Il est donc clair que ces filles de
» débauche forme une classe parmi leurs Compatriotes, &
» que l'impudicité est loin d'être universelle, comme on
» l'a assuré, & comme on l'a cru. O-mai dira peut être, dans
» sa patrie, qu'il ne connoît pas la chasteté en Angleterre,
» parce qu'il n'a point trouvé de cruelles sur les trottoirs
» du Strand. »

LE 23, le tems fut pluvieux. Nos bons Amis, les Natu- 23.
rels, nous fournirent assez de fruits & de poissons, pour en
servir aux deux équipages.

« LE DOCTEUR SPARRMAN & mon Pere avoient été à terre
» tout le jour, & ils revinrent après le coucher du soleil.
» Ils avoient pénétré jusqu'au district d'O-Parre, à travers

Ann. 1774. Avril.

» la colline One-Trée. Ils y rencontrèrent la mère de Tootahah, & Happai, le pere du Roi, & ils firent de petits présens à l'un & à l'autre. Un Naturel leur rendit plusieurs bons offices; il se précipita à la nage, & il alla chercher au fond d'un étang des canards sauvages qu'ils venoient de tuer: ils marcherent ensuite jusqu'à sa demeure, placée à au moins dix milles à l'Ouest de la Pointe-Vénus. Il prépara pour eux des fruits, il fit une espèce d'excellent pudding en mêlant ensemble de la moelle de noix de cocos & de la racine d'eddy emiettée: il cueilloit, sur les arbres des environs de sa hutte, des noix de cocos qu'il offroit à ses hôtes au moment où il les détachoit du palmier. Après dîné, il leur présenta un vêtement d'une étoffe fine, parfumée, & il les accompagna au vaisseau en apportant des fruits, il coucha à bord, & s'en alla le lendemain, enchanté des couteaux, des clous & des grains de verre qu'on lui donna. Le Docteur Sparrman & mon Pere virent, près de la maison du Roi, deux chevres que le Capitaine Furneaux lui avoit laissé.

» Je me hasardai à aller à nos tentes le matin, mais, après avoir fait environ trente pas, je fus obligé de m'asseoir pour ne pas tomber en défaillance. Les belles pommes, que les Naturels mettoient en vente, paroissoient si bonnes, que je transgressai l'ordre positif du Médecin; &, dès que j'en eus mangé une, je retournai à bord. Tandis que je fus à terre, nos gens n'acheterent pas moins de cinquante grosses bonites pour des clous de fiche & des couteaux, & assez de fruits pour en servir de fortes portions à tout l'équipage. A mon retour, je vis dans les fers un Taitien,

» qui étoit déjà venu à bout de voler des clous. Plusieurs » de ses Compatriotes, d'un rang distingué, intercéderent » en sa faveur, & offrirent des bonites pour obtenir sa » liberté. On y consentit ; mais on les avertit que désormais » les voleurs seroient punis impitoyablement. ANN. 1774. Avril.

» LES FEMMES, qui avoient passé la première nuit à bord, » revinrent ce soir, accompagnées de plusieurs autres, de sorte » que chaque Matelot eut la sienne. La nuit fut très belle » & la lune charmante, &, comme nous célébrions la Fête » de S George, Patron de la Grande-Bretagne, ils mêlerent » les plaisirs de Venus aux orgies de ces anniversaires. »

LE 24, le Roi O-Too & plusieurs autres Chefs, suivis d'un nombreux cortège, nous rendirent visite, & nous apporterent en présent dix ou douze gros cochons, outre des fruits : nous les accueillîmes le mieux qu'il nous fut possible. Je fus averti de l'arrivée du Prince, & son empressement me parut de bon augure. Sachant combien il étoit de mon intérêt de gagner son amitié, j'allai à sa rencontre près de nos tentes, & je le conduisis sur ma chaloupe, ainsi que ses Amis, à bord, où ils resterent à dîner. Ils partirent ensuite chargés de présens, & très-contens de notre réception. 24.

» LE ROI étoit accompagné de sa sœur Towai & de » son frere, & il ne montroit plus cette défiance qu'il avoit » lors de notre premiere relâche. Il demanda sur-tout des » plumes de perroquet rouge, qu'il appelloit *oora*. Les petits » présens de ce plumage précieux qu'Oedidée fit à ses Amis ;

ANN. 1774. Avril. » donnerent sans doute occasion aux demandes du Prince: » cherchant à l'instant tout ce que nous avions rassemblé aux » Isles des Amis, nous en trouvâmes une quantité considé- » rable, que nous ne jugeâmes pas à propos de montrer tout » à la fois. J'ai déjà dit plus haut que quelques-unes de ces » plumes étoient collées sur une pièce d'étoffe, très-près les » unes des autres, & que plusieurs étoient répandues sur des » étoiles effilées de trognon de noix de cocos: nos hôtes en » reçurent sept ou huit de la premiere espece, & une ou deux » étoiles, & ils s'en allerent fort satisfaits. Ils mettent un prix » inestimable à ces plumes rouges, dont les Guerriers ornent » leurs vêtemens, & dont ils se servent, peut-être, dans les » grandes solemnités. »

25. LE LENDEMAIN, nous eûmes beaucoup de tonnerre, d'éclairs & de pluie, ce qui n'empêcha pas le Roi de me faire une seconde visite, & de m'apporter une grande quantité de rafraîchissemens pour avoir de nouvelles plumes rouges de parrot. Les principaux personnages des deux sexes s'efforcerent de gagner nos bonnes graces, en nous amenant des cochons, des fruits, & tout ce que produisoit l'Isle, afin d'obtenir aussi de ces plumes. Il fut heureux pour nous d'en avoir beaucoup, car notre fonds de marchandises étoit alors fort épuisé: de sorte que, sans elles, il m'eût été difficile d'approvisionner le vaisseau des rafraîchissemens nécessaires.

« NOTRE AMI POTATOW, sa femme du moment, Whaneeow » & Polatehera, sa premiere femme, vinrent aussi nous » voir. Ils étoient attirés par l'éclat de nos plumes rouges, » & ils ne négligerent rien afin d'en avoir; ils donnerent » les

» les plus gros cochons pour de petits morceaux d'étoffe
» garnis de ces plumes. Ann. 1774. Avril.

» LE TONNERRE du matin avoit été très-violent, & pour
» plus de sûreté, on plaça une chaîne de cuivre au haut du
» grand mât: à l'instant où un des Matelots venoit de l'ôter
» du milieu des haubans, & de jeter l'extrémité au-delà
» le platbord, un éclair terrible s'élança pardessus le vaisseau,
» & nous vîmes la flamme s'écouler le long de la chaîne, il
» fut suivi d'un coup de tonnerre épouvantable, qui ébranla
» tout le bâtiment, au grand étonnement des Européens &
» des Taïtiens qui étoient à bord. Cette explosion ne nous
» causa pas le moindre dommage, ce qui prouve l'utilité de
» la chaîne électrique, si bien démontrée d'ailleurs, tandis
» que l'Endeavour étoit à Batavia (a). »

J'ÉTOIS DÉCIDÉ à ne relâcher sur cette Isle que jusqu'à ce que M. Wales eût fait l'observation dont j'ai parlé, je croyois que nous n'y aurions pas plus de succès que l'année précédente, mais la maniere dont on nous recevoit, & les excursions que nous fîmes dans les plaines de Matavaï & de O-partée, me convainquirent de mon erreur: nous trouvâmes qu'on venoit de construire, & qu'on construisoit encore dans ces deux places une grande quantité de grosses pirogues & de maisons de toute espèce; que le même Peuple, qui, huit mois auparavant, n'avoit pas d'asyle pour s'y mettre à l'abri, vivoit alors dans des habitations spacieuses, plusieurs

(a) Voyez la Collection d'Hawkesworth, *Tome IV* de la Traduction Françoise.

ANN. 1774. Avril. gros cochons rôdoient autour des cases, & on appercevoit d'ailleurs la prospérité d'un état naissant. « Nous avions déjà » tant de cochons, qu'il fallut faire une étable à terre, & » l'on se souvient qu'en 1773, c'étoit une faveur, lorsque le » Roi ou le Chef vouloit bien nous en céder un seul. »

D'APRÈS ces favorables circonstances, je jugeai que je ne gagnerois pas à me retirer sur une autre Isle, je résolus d'y faire un plus long séjour, & d'ordonner qu'on commençât le radoub du vaisseau, &c. En conséquence, on porta à terre les futailles vides & les voiles pour les réparer ; on calfata le bâtiment, on raccommoda les agrêts les hautes latitudes méridionales avoient rendu indispensables tous ces travaux.

26. LE MATIN du 26, j'allai à O-parrée avec quelques-uns de nos Officiers, & MM. Forster, pour faire à O-too une visite en forme. En approchant, nous observâmes un mouvement de quantité de grandes pirogues, mais nous fûmes surpris, à notre arrivée, d'en voir plus de 300 rangées en ordre, le long de la côte, toutes complétement équipées & armées, & sur le rivage un nombre considérable de Guerriers. Un armement si inattendu rassemblé autour de nous, dans l'espace d'une nuit, excita différentes conjectures. nous débarquâmes cependant au milieu de la flotte. nous fûmes reçus par une foule immense de Naturels, la plupart avoit des armes, mais les autres n'en avoient pas, le cri des derniers étoit *Tayo no O-Too*, & celui des premiers *Tayo no Towha*. Ce Chef, à ce que nous apprîmes par la suite, étoit Amiral, ou Commandant de la flotte & des troupes. Au

moment où je mis à terre, un autre Chef, nommé Tee, oncle du Roi, & un de ses Ministres, vint à ma rencontre. Je lui demandai des nouvelles d'O-too : Towha vint bientôt me recevoir avec beaucoup de courtoisie, il me prit par une main, & Tee par l'autre, & sans savoir où je desirois aller, ils me traînerent ainsi à travers le Peuple, qui se sépara en deux haies, & qui, de toutes parts, poussoit vers moi les acclamations d'amitié *Tayo no Tootee*. Une partie vouloit me conduire à O-too, & l'autre vouloit que je restasse près de Towha. Arrivé à la place d'audience, on étendit une natte sur laquelle on me fit asseoir : Tee me quitta ensuite, & il alla chercher le Roi. Towha m'engageoit à ne pas m'asseoir & à le suivre; mais, comme je ne connoissois pas ce Chef, je n'y consentis point. Tee revint bientôt, & souhaitant me conduire vers le Prince, il prit ma main pour cela. Towha s'y opposa, de sorte que les deux Taïtiens me tirant chacun à eux, me fatiguerent beaucoup, & je fus obligé de dire à Tee de permettre à l'Amiral de me mener vers sa flotte. Dès que nous fûmes devant le bâtiment Amiral, nous trouvâmes deux haies d'hommes armés, destinés, à ce que je pensai, à écarter les spectateurs, & à m'ouvrir un passage, mais, comme j'étois résolu à ne pas y aller, je donnai pour excuse l'eau qui se trouvoit entre les Pirogues & moi. A l'instant un homme se jeta à mes pieds, & m'offrit de me porter. Je déclarai alors positivement que cela ne me plaisoit point. Towha me quitta, sans que je visse quel chemin il prit, tout le monde refusa de me le dire.

Ann. 1774. Avril.

« Ce Towha s'en alla très-froidement, & il paroît qu'il « étoit fâché : il avoit beaucoup d'autorité, car, au

ANN. 1774. Avril. » moment où il s'approcha de nous, les Gens du Peuple » s'écrierent : *Voici Towha*, & ils lui firent place avec un » degré de respect qui nous étonna »

EN JETANT les yeux autour de moi, j'apperçus Tee, qui, je crois, ne m'avoit jamais perdu de vue; je lui demandai des nouvelles du Roi, & il m'apprit qu'il étoit allé dans le pays *Mataou*, & il me conseilla de me retirer sur ma chaloupe. Nous suivîmes son Conseil, dès que nous fûmes rassemblés, car M Edgcumbe étoit seul à mes côtés; les autres se trouvoient poussés & confondus dans la foule, comme nous l'avions été.

EN ENTRANT sur notre chaloupe, nous profitâmes du moment pour examiner cette grande flotte. Les bâtimens de guerre consistoient en 160 grosses doubles pirogues de 40 à 50 pieds de long, bien équipées, bien approvisionnées, & bien armées ; mais je ne suis pas sûr qu'elles eussent leur complement de Guerriers & de Rameurs, ou plutôt je ne le crois pas. Les Chefs & tous ceux qui occupoient les plates-formes de combats étoient revêtus de leurs habits militaires, c'est-à-dire, d'une grande quantité d'étoffes, de turbans, de cuirasses & de casques. La longueur de quelques uns de ces casques embarrassoit beaucoup ceux qui les portoient tout leur équipage sembloit mal imaginé pour un jour de bataille, & plus propre à la représentation qu'au service. Quoi qu'il en soit, il donnoit sûrement de la grandeur à ce spectacle, & les Guerriers ne manquoient pas de se montrer sous le point de vue le plus avantageux

« LE VÊTEMENT de ces Guerriers, dont on a déja dit un

Ann. 1774. Avril.

» mot, étoit très bigarré ; il consistoit en trois grandes pièces » d'étoffe, trouées au milieu, & posées les unes au-dessus des » autres, celle du dessous & la plus large, étoit blanche, la » seconde rouge, & la supérieure & la plus courte brune ; » leurs boucliers ou cuirasses étoient d'osier, couverts de » plumes & de dents de goulu. Nous vîmes quelques casques » d'une grandeur énorme, car ils avoient près de cinq pieds de » haut ; c'étoient de longs bonnets d'osier cylindriques ; la par» tie de l'avant étoit cachée par un demi-cercle plus serré, & » qui devenoit plus large au sommet, & il se détachoit en» suite du cylindre de manière à former une courbe : ce » fronteau, de la longueur de quatre pieds, étoit revêtu par» tout de plumes luisantes, bleues & vertes d'une espèce de » pigeon, & d'une jolie bordure de plumes blanches ; un » nombre prodigieux de longues plumes de queue des oiseaux » du Tropique divergeoient de ses bords en rayons, ce qui » ressembloit à l'Auréole dont les Peintres ornent commu» nément les têtes des Anges & des Saints. Il falloit un grand » turban d'étoffe, pour y placer cette parure incommode, » mais, comme les Guerriers veulent seulement éblouir les » spectateurs, en la mettant, & qu'elle n'est peut-être d'au» cune utilité, ils l'ôterent bientôt, & ils la poserent sur la » plate-forme. Les principaux Commandans se distinguoient » d'ailleurs par de longues queues rondes, composées de » plumes vertes & jaunes, qui pendoient sur leur dos, & » qui rappelloient à notre esprit les Bachas Turcs ; Towha » l'Amiral en portoit cinq, à l'extrémité desquelles flottoient » des cordons de bourre de cocos, entre-mêlés de plumes » rouges ; il n'avoit point de casque, mais un turban, » qui seoit fort bien à son visage ; il paroissoit âgé de

Ann. 1774. Avril.

» 60 ans, mais il étoit extrêmement vigoureux, grand, & » d'une physionomie noble & prévenante ».

Des pavillons, des banderoles, &c. décoroient les pirogues, de sorte qu'elles formoient un spectacle majestueux, que nous ne nous attendions pas à voir dans ces mers. Des massues, des piques & des pierres composoient leurs instrumens de guerre. Les bâtimens étoient rangés près les uns des autres, la proue tournée vers la côte, le vaisseau Amiral occupoit le centre. entre les bâtimens de guerre, il y avoit 170 doubles pirogues plus petites, qui toutes portoient un pavillon peu spacieux, & un mât & une voile, ce dont manquoient les pirogues de guerre. Nous les jugeâmes destinées aux transports, à l'avitaillement, &c., car ils ne laissent, dans les bâtimens de guerre, aucune espèce de provisions. Je comptai qu'il n'y avoit pas moins de 7760 hommes sur ces 330 bâtimens : ce nombre paroît d'autant plus incroyable, qu'on nous dit qu'elles appartenoient seulement aux districts d'Attahourou & d'Abopatea Dans ce calcul, je supposé que chaque pirogue de guerre contenoit 40 hommes, Guerriers, ou Rameurs, & que chacune des petites étoit montée par huit. Quelques-uns de nos MM. évaluerent à un nombre supérieur la quantité de monde qu'il y avoit sur les pirogues de guerre, il est sûr que la plupart sembloit avoir besoin de plus de Pagayeurs que je n'en mets, mais je crois qu'elles n'avoient pas leur complet Tupia m'apprit, dans mon premier voyage, que toute l'isle ne levoit que 6 ou 7 mille hommes: puisque deux districts fournissoient ce nombre de soldats, ses calculs doivent avoir été ceux des anciens tems, ou bien il n'y comprenoit que les *Tatatous*, c'est-à-dire, les

Guerriers, ou les hommes adonnés aux armes dès leur enfance, & non pas les Rameurs, ni ceux qui étoient nécessaires à la manœuvre des autres pirogues : je crois qu'il parloit de la milice sur pied, & non pas de toutes les forces que l'Isle peut mettre en campagne au besoin. Cette matiere sera discutée plus au long dans un autre endroit. Ann. 1774. Avril

« Le spectacle de cette flotte agrandissoit encore les idées » de puissance & de richesses que nous avions de cette Isle, » & tout l'équipage étoit dans l'étonnement : en pensant » aux outils que possédent ces Peuples, nous admirions la » patience & le travail qu'il leur a fallu pour abattre des » arbres énormes, couper & polir les planches, & enfin » porter ces lourds bâtimens à un si haut degré de perfection. » C'est avec une hache de pierre, un ciseau, un morceau de » corail & une peau de raie, qu'ils avoient produit ces » ouvrages.

« Les deux batimens, qui composent les pirogues doubles, étoient joints ensemble, par quinze ou dix huit baux » de traverse, qui se projetent quelquefois fort au delà des » deux bordages, & qui ont de douze à vingt-quatre pieds de » longueur, & environ trois pieds & demi de large : quand » ils sont si longs, ils font une plate-forme de cinquante, » soixante ou soixante dix pieds de longueur. L'avant & » l'arriere sont élevés de plusieurs pieds hors de l'eau, & » sur-tout la poupe qui a de longs becs de différentes formes, & de près de vingt pieds de haut. Une étoffe blanche étoit communément placée entre les deux becs de » chaque double pirogue, ce qui tenoit lieu de pavillon, &

Ann. 1774. Avril. » le vent l'enfle comme une voile. D'autres portoient une » étoffe bariolée de rayures rouges, qui, à ce que nous » apprîmes dans la suite, sert à reconnoître les divisions » des divers Commandans. A l'avant, on voyoit une grande » colonne sculptée, au sommet de laquelle étoit la tête » d'un homme, souvent peinte en rouge avec de l'ocre. » Des panaches de plumes noires, auxquelles pendoient » d'autres banderoles de plumes, couvroient ordinairement ces colonnes. Le premier Voyage de Cook donne la coupe & les dimensions de ces pirogues.

» La plate-forme de combat est érigée vers l'avant de » la pirogue, & appuyée sur des colonnes de quatre à six » pieds de haut, ornées de sculpture : elle s'étend au-delà » de toute la largeur du bâtiment, & a de vingt à vingt-» quatre pieds de long & environ huit ou dix de large. Les » rameurs sont assis dans la pirogue, ou au-dessous de la » plate-forme de combat, entre les baux de traverse & les » épars longitudinaux, de sorte que par-tout où ces bois » se croisent, il y a place pour un homme dans l'espace » intermédiaire. Celles de dix-huit baux & de trois épars » de chaque côté, outre un épars longitudinal entre les » deux pirogues, n'ont par conséquent pas moins de cent » quarante-quatre rameurs, & huit hommes pour les » gouverner, dont quatre sont placés à l'avant & quatre à » l'arrière. La plus grande partie de ces pirogues, ne contenoit pas alors tant de rameurs.

» Nous prîmes une chaloupe, & longeant l'arrière des » pirogues, jusqu'à l'extrémité de la file, nous remarquâmes » dans

» dans chaque bâtiment, de gros tas de piques & de longues massues, ou de haches de bataille, dressées contre la » plate-forme: chaque guerrier tenoit d'ailleurs, à la main, » une pique ou une massue: il y avoit aussi des amas de grosses » pierres, les seules armes missives que nous apperçûmes.

ANN. 1774. Avril.

» NOUS OBSERVAMES, sur quelques-unes des petites » pirogues, des feuilles de bananes, & les Naturels nous » apprirent que c'étoit là où on déposoit les morts: ils don» noient à ces bâtimens le nom *E-vaa no t'Eatua*, *piro-* » *gues de la Divinité*. Le nombre infini d'Indiens, ainsi » rassemblés, nous frappoit du moins autant que l'aspect » brillant de cette marine. »

APRÈS avoir bien examiné cette flotte, je desirois beaucoup de revoir l'Amiral, afin d'aller, avec lui, à bord des pirogues de guerre. Nous demandâmes envain de ses nouvelles Je mis à terre pour m'informer où il étoit, mais il y avoit tant de bruit & tant de foule, que personne ne fit attention à ce que je disois. Enfin Tee arriva, & me chuchota à l'oreille qu'O-Too étoit parti pour Matavaï; il me conseilla de retourner & de me rembarquer pour descendre dans un autre endroit. Je suivis son conseil, qui excita dans notre esprit différentes conjectures. Nous en conclûmes que Towha étoit un Chef puissant & mécontent, qui se disposoit à faire la guerre à son Souverain, car nous n'imaginions pas qu'O-Too pût avoir d'autre raison de quitter O-Parrée, comme il le fit.

A PEINE fûmes-nous hors d'O-Parrée, que toute la flotte se mit en mouvement du côté de l'Ouest, d'où elle venoit.

ANN. 1774. Avril.

En arrivant à Matavai, nos Amis nous dirent qu'elle faisoit partie d'un armement destiné contre Eimeo, dont le Chef avoit secoué le joug de Taiti, & s'étoit rendu indépendant. On nous apprit encore qu'O-Too n'étoit pas à Matavai, & même qu'il n'y étoit point venu ; de sorte que nous ne concevions pas les raisons de sa fuite d'O-Parrée. Ceci nous engagea à y retourner une seconde fois l'après-midi : nous l'y retrouvâmes alors, & nous sûmes qu'il avoit évité de me voir, le matin, parce que quelques-uns de ses Sujets ayant volé plusieurs de mes vêtemens qu'on lavoit à terre, il craignoit que je n'en exigeasse la restitution. Il me demanda, à diverses reprises, si je n'étois pas fâché ; &, quand je l'assurai que non, & que les voleurs pouvoient garder mes effets, il parut satisfait. Towha prit l'alarme, en partie, pour le même sujet. Il pensa que le mécontentement m'empêchoit d'aller à bord de son bâtiment ; & que je n'aimois pas voir dans mon voisinage tant de forces, dont je ne connoissois pas la destination. Ainsi, une méprise m'ôta l'occasion d'examiner, avec plus de soin, une partie des forces navales de cette Isle, & de m'instruire davantage de leurs manœuvres. Une pareille circonstance ne se présentera plus, car la flotte étoit commandée par un Chef brave, intelligent & éclairé, qui auroit répondu à toutes mes questions ; &, comme nous aurions eu les objets sous les yeux, nous nous serions sûrement entendus les uns les autres. Malheureusement Œdidée ne nous accompagnoit pas ce matin, & Tee, le seul homme sur qui nous pouvions compter, ne servoit qu'à nous embarrasser d'avantage.

« O-Too eut soin de nous conduire à ses habitations, à

» travers une campagne, qui ressembloit à un jardin, des » arbres fruitiers chargés de feuillages, les fleurs odoriférantes des arbustes & les nappes limpides des ruisseaux, formoient devant nos yeux un spectacle mouvant de la plus » grande beauté. Toutes les maisons étoient propres & bien » tenues, quelques-unes entourées de roseaux, & d'autres » ouvertes, comme celles du Peuple. Nous jouîmes plusieurs heures de la compagnie du Prince, de ses parens, » & des principaux personnages de sa suite, qui tous nous » témoignerent beaucoup d'attachement. La conversation, » sans être fort suivie, fut très-animée, & les femmes, en » particulier, rient & babillerent avec une extrême gaeté. » Je remarquai qu'elles s'amusoient souvent à jouer sur des » mots, & leurs traits d'esprit & leurs saillies, de bonne » humeur, nous divertirent quelquefois. Nous partagions » cordialement le bonheur qui semble naturel à cette Isle » fortunée, & nous ne pensâmes à nous rembarquer qu'après » le coucher du soleil. Le contentement & le calme des » Naturels, leur maniere de vivre simple, les délices du » paysage, l'agrément du climat, l'abondance, la salubrité & » le goût exquis de leurs fruits, tout jettoit nos cœurs dans » le ravissement. » Nous nous fîmes, O-Too & moi, des présens mutuels, &, après avoir pris congé, nous retournâmes à bord.

ANN. 1774. Avril.



CHAPITRE XII.

Visite que nous font O-Too, Towha, & plusieurs autres Chefs. Vol commis par un des Naturels; effets de ce vol, & Observations générales sur cette matiere.

Ann. 1774. 27 Avril. LE MATIN du 27, Towha m'envoya deux gros cochons & des fruits, par deux de ses domestiques, à qui il avoit donné ordre de ne rien recevoir, &c, en effet, je leur offris des présens qu'ils ne voulurent point accepter. Bientôt j'allai à O-Parrée, où je trouvai ce Chef & le Roi, &c, après avoir resté peu de tems à terre, je les ramenai dîner à bord, ainsi que Tarevatoo, frere cadet du Roi, & Tee: à l'approche du vaisseau, l'Amiral, qui n'en avoit jamais vu, témoigna une extrême surprise. On le conduisit dans l'intérieur du bâtiment, & il en examina toutes les parties avec une grande attention. O Too faisoit les honneurs, & lui expliquoit tout, car alors il connoissoit bien la structure de la *Résolution*. Towha ayant dîné, mit un cochon dans les entreponts, & se retira, sans que je susse rien: il ne me laissa pas le tems de le remercier, par des libéralités, de ce présent, ni de celui qu'il m'avoit fait le matin: le Roi & sa suite partirent aussi bientôt. O-Too montroit du respect pour ce Chef: il desiroit que je lui en témoignasse de mon côté, & cependant il en avoit conçu de la jalousie, je ne sais pourquoi. Il nous

avoua franchement, la veille, que Towha n'étoit pas son ami. Ces deux Chefs me sollicitèrent, à bord, de les aider contre Tiarrabou, quoique la paix régnât alors entre les deux Royaumes, & on me dit que leurs forces réunies alloient marcher contre Eimeo. Je ne sais pas s'ils me firent cette proposition dans la vue de rompre avec leurs voisins & leurs alliés, en cas que je promisse du secours, ou seulement pour sonder mes dispositions; probablement ils auroient embrassé volontiers une occasion qui les mît en état de conquérir ce Royaume, & de le réunir au leur, comme il l'étoit autrefois. Quoi qu'il en soit, je n'entendis plus parler de ce projet, & je ne dis rien qui pût les y encourager.

ANN. 1774. Avril.

« JE FUS FRAPPÉ de l'extrême attention que portoit » Towha sur toutes les parties du bâtiment: il admiroit la » force & la grosseur des couples, des mâts & des cordages, & il trouva nos manœuvres & nos machines si » supérieures à celles de son pays, qu'il nous demanda plu» sieurs choses, & sur tout des cables & des ancres. Il étoit » alors vêtu comme le reste du Peuple, & nud jusqu'à la » ceinture, à cause de la présence du Roi: je eus peine à le » reconnoître, il avoit beaucoup d'embonpoint & un ventre » énorme, que les longs plis de ses robes militaires cachoient » la veille. Ses cheveux étoient gris-argent, & sa physio» nomie la meilleure & la plus prévenante que j'aie jamais » vue sur ces Isles. Il mangea de bon cœur, ainsi qu'Otoo, » ce qu'on lui servit. Le Roi, qui se mettoit fort à son aise, » ne se gênoit pas plus que chez lui, & il prenoit plaisir à » instruire Towha de nos manières. Il lui apprit à se servir » du couteau & de la fourchette, à manger du sel avec la

Ann. 1774. Avril.

» viande & à boire du vin. Il badinoit sur la couleur rouge » du vin, & au moment où il alloit l'avaler, il disoit que » c'étoit du sang. Towha ayant goûté d'une de nos liqueurs » composée d'eau-de-vie & d'eau, voulut goûter de l'eau-» de-vie seule, & l'appella *Evai no Bretannee*, de l'eau de » la Bretagne, & il en but un verre sans faire de grimaces. » Il fut très-joyeux, ainsi que Sa Majesté, & ils montrèrent, » l'un & l'autre, beaucoup de goût pour notre maniere de » vivre & d'apprêter les alimens. »

28. Le lendemain, Wahéatua, Roi de Tiarrabou, nous envoya un cochon, il demandoit en retour quelques plumes rouges que je remis, avec d'autres choses, à son Député. Je ne sortis pas du vaisseau ce jour ; mais MM. Forster, le Docteur Sparrman, &c partirent pour les montagnes où ils se proposoient de passer la nuit.

« Dans la foule de pirogues, qui ne cessoient de nous » entourer, il y avoit toujours des Chefs de districts, qui » nous apportoient des cochons, & ce qu'ils avoient de » plus précieux, pour les échanger contre des plumes » rouges auxquelles ils mettoient un prix extravagant. Ces » plumes produisirent une grande révolution dans les liai-» sons des femmes avec nos Matelots ; ceux qui avoient eu » soin de faire provision de cette marchandise précieuse » aux Isles des Amis, recevoient les caresses des Taitiennes » & choisissoient, parmi elles, celles qui leur plaisoient » davantage. Le fait suivant prouvera quelles tentations » irrésistibles ces plumes excitoient dans l'ame des Tai-» tiens. J'ai dit ailleurs que les femmes des Chefs ne

» permettoient aucune liberté aux Européens, & que si, » avant le mariage, les filles accordoient leurs faveurs, les » épouses ne souilloient point la couche nuptiale : cependant un Chef vint offrir sa femme à M. Cook, & la » Taitienne, suivant l'ordre de son mari, essaya de séduire » le Capitaine, & pour cela elle exposa ses charmes avec » beaucoup d'imprudence. Je fus fâché que cette proposition » vint de la part de Potatow, dont le caractere étoit d'ailleurs sans tache, mais, après nous avoir montré tant de » grandeur, il descendit à cet excès de bassesse. Sa conduite » nous inspira une indignation que nous ne pumes pas nous » empêcher de lui témoigner, & nous lui fimes de sanglans » reproches sur sa foiblesse. Heureusement les Matelots » avoient vendu aux Marquises une quantité considérable » de ces plumes rouges, avant de savoir le prix qu'elles » auroient ici. Si toutes ces richesses avoient été apportées » à Taiti, il est probable que la valeur des provisions se » seroit tellement accrue, que nous aurions obtenu moins » de rafraichissemens que lors de notre premiere relâche. » Une seule plume formoit un présent d'une extrême valeur » & fort supérieur à un grain de verre & à un clou, & » le plus petit morceau d'étoffe, revêtu de ces plumes, » produisoit la folle joie que ressentiroit un Européen qui » trouveroit le diamant du Grand-Mogol. Potatow nous » apporta son casque monstrueux de cinq pieds de haut, » & il l'échangea contre des plumes, d'autres suivirent son » exemple, & chaque Matelot acheta des bouchiers sans » nombre. Ce qui est plus étonnant, ils nous offrirent ces » habits singuliers, dont on parle dans le premier Voyage » de Cook, qu'ils refuserent absolument d'échanger en

Ann. 1774. Avril.

» 1769. Ces vêtemens, composés de productions les plus rares de l'Isle & de la mer qui l'environne, & travaillés avec un soin & une adresse extrêmes, doivent être, parmi eux, d'un prix considérable. Nous n'en achetâmes pas moins de dix, qu'on a rapportés en Angleterre. Le Capitaine Cook en a donné un au Muséum, & mon Pere a eu l'honneur d'en présenter, à l'Université d'Oxford, un second, qui est déposé aujourd'hui au Muséum Ashmoléen. Cet ajustement remarquable consiste en une planche légère d'une forme demi-ronde d'environ deux pieds de long, & de quatre ou cinq pouces de large : la planche est garnie de cinq coquilles de nacre de perle choisies, attachées à des cordons de bourre de cocos, passées dans les bords des coquilles, & dans plusieurs trous dont le bois est percé : une autre coquille de la même espèce, mais plus grande, festonée de plumes de pigeon, gris-bleu, est placée à chaque extrémité de cette planche, dont le bord concave est tourné en haut. Au milieu de la partie concave, il y a deux coquilles qui forment ensemble un cercle d'environ six pouces de diametre, & au sommet de ces coquilles, il y a un très-grand morceau de nacre de perle oblong, s'élargissant un peu vers l'extrémité supérieure, & de neuf ou dix pouces de hauteur. De longues plumes blanches de la queue des oiseaux du Tropique, forment autour un centre rayonnant. Du bord convexe de la planche, pend un tissu de petits morceaux de nacre de perle, qui, par l'étendue & la forme, ressemble à un tablier : on y compte dix ou quinze rangs de pieces d'environ un pouce & demi de long, & un dixieme de pouce de large, chacune est trouée aux deux

» extrémités,

» extrémités, afin de pouvoir se poser sur d'autres rangs
» Les cangées sont parfaitement droites & paralleles, les
» supérieures coupées & extrêmement courtes, à cause du
» demi-cercle de la planche. Les inferieures sont aussi com-
» munement plus étroites, & aux extrémités de chacune
» est suspendu un cordon, orné de coquillages, & quel-
» quefois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche
» flotte un gland ou une queue ronde de plumes vertes &
» jaunes, sur chaque côté du tablier, ce qui est la partie la
» plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à
» une grosse corde attachée autour de la tête du pleureur.
» L'ajustement tombe perpendiculairement devant lui; le
» tablier cache sa poitrine & son estomac, la planche couvre
» son col & ses épaules, & les deux premieres coquilles
» masquent son visage. Une de ces coquilles est percée d'un
» petit trou, à travers lequel celui qui les porte, regarde
» pour se conduire. La coquille supérieure & les longues
» plumes dont elle est entourée, s'étendent à au moins deux
» pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme

ANN. 1774. Avril.

» LE RESTE de l'habit n'est pas moins remarquable. Le
» pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays,
» c'est-à-dire, une natte ou une piece d'étoffe trouée au
» milieu; il place dessus une seconde piece de la même
» espece, mais dont la partie de devant, qui retombe
» presque jusqu'aux pieds, est garnie de boutons de coques
» de noix de cocos. Une corde d'étoffe brune & blanche,
» attache ce vêtement autour de la ceinture: un large
» manteau de réseau, entouré de grandes plumes bleuâtres,
» couvre tout le dos, & un turban d'étoffes brunes &

Ann. 1774. Avril.

» jaunes, retenues par de petites cordes brunes & blanches, » est placé sur la tête. Un ample chaperon de rayures » d'étoffes parallèles, & alternativement brunes, jaunes & » blanches, descend du turban sur le col & les épaules, » afin qu'on ne voie de la figure humaine que le moins » possible.

» ORDINAIREMENT le plus proche parent du mort, porte » cet habillement bizarre, il tient dans sa main deux grandes » coquilles perlieres, avec lesquelles il produit un son con- » tinuel, & dans l'autre un bâton armé de dents de goulu » dont il blesse tous les Naturels qui s'approchent, par » hasard de lui (a). Je ne sais pas quelle a été l'origine de » cette singulière coutume, mais il me semble qu'elle est » destinée à inspirer de l'horreur, & l'ajustement fan- » tastique qu'on vient de décrire, ayant cette forme » effrayante & extraordinaire que les nourrices attribuent » aux esprits & aux fantômes, je suis tenté de croire qu'il » y a quelque superstition cachée sous ce rit funéraire. » Peut-être imaginent-ils que l'ame du mort exige un » tribut d'affliction & de larmes, & c'est pour cela qu'ils ap- » pliquent des coups de dents de goulu. Quoi qu'il en soit, » les Naturels ne nous ont donné aucune lumiere sur ce » sujet. Ils nous parloient fort en détail de la cérémonie » & du vêtement; mais il n'a pas été possible de nous » faire entendre, quand nous demandions la cause de » cet usage. Œdidée découvrit seulement qu'à la mort » d'un homme, c'est une femme qui accomplit le rit

(a) Voyez le premier Voyage de Cook.

» funéraire, mais que c'est un homme, à la mort d'une
» femme.

» EN ANGLETERRE, les habits de deuil de Taïti ont
» excité tant de curiosité, qu'un Matelot en a vendu un
» 25 guinées. Les Taïtiens, à cet égard, ne le cèdent, en
» rien, aux Nations civilisées. Après que Œdidee eut ra-
» conté tout ce qu'il savoit des pays qu'il avoit vus, les
» Chefs nous demandoient, sans cesse, des curiosités de
» Tonga-Tabbo, Waihoo, & Waitahoo (*a*), plutôt que
» des marchandises d'Angleterre. Les ajustemens de tête
» en plumes des deux dernieres Isles, & les paniers, les
» massues & les étoffes peintes de la premiere, leur plai-
» soient extrêmement, ils acquéroient, avec empressement, les
» nattes de Tonga-Tabbo, quoiqu'en général elles
» fussent pareilles à celles qu'ils fabriquent. Nos Matelots
» profiterent de cette fantaisie pour les tromper; ils leur ven-
» doient, sous le nom d'Amsterdam, des nattes achetées
» aux Isles de la Société. Ainsi, il y a une ressemblance uni-
» verselle dans les goûts des hommes de tous les pays.

» CE RAPPORT nous parut encore plus frappant, en les
» voyant écouter avidement les histoires d'Œdidee, leur
» compatriote. Ils le suivoient toujours en foule, les vieil-
» lards lui témoignoient beaucoup d'estime, & les princi-
» paux personnages de l'Isle, sans en excepter la famille
» Royale, recherchoient sa compagnie. Outre le plaisir de

(*a*) De l'Isl. d'Amsterdam, de l'Isle de Pâque & de Sainte-Christine.

ANN. 1774 Avril.

» l'entendre, ils obtenoient de lui des présens fort riches : il » passoit son tems si agréablement à terre, où il trouvoit, à » chaque pas, de nouveaux Amis, qu'il venoit rarement à » bord, à moins que ce ne fût pour y chercher quelques-» uns de ses trésors, ou pour montrer le bâtiment à ses » connoissances, & les présenter au Capitaine Cook & à » ses compagnons de voyage. Ce qu'il racontoit cependant » paroissoit quelquefois trop merveilleux, pour être cru, & » alors les Taïtiens nous demandoient s'il disoit la vé-» rité. La pluie changée en pierre, les rochers blancs & » les montagnes solides que nous convertissions en eau » douce, & le jour perpétuel du cercle antarctique, leur » sembloient sur-tout si inconcevables, que nous eûmes » peine à le leur persuader. Ils crurent plus aisément ce » qu'on leur raconta des Cannibales de la Nouvelle-Zé-» lande, quoique cet usage les remplit d'horreur.

» ŒDIDÉE, pendant l'excursion que fit mon Pere aux » collines, amena, sur la Résolution, une troupe de Natu-» rels, pour leur montrer la tête du Zélandois que M. Pie-» kersgill conservoit dans de l'esprit-de-vin. Après qu'on la » leur eut fait voir, de nouvelles foules accoururent bientôt, » afin de jouir d'un si étrange spectacle. Je fus présent » toutes les fois qu'on l'exposa devant eux, &, ce qui m'é-» tonna, ils ont, dans leur langue, le terme de Te Taë Aï, » *mangeurs d'hommes*, qu'ils prononcerent tous dès le » premier abord. En proposant des questions sur cette cir-» constance extraordinaire, parmi les Chefs & les Insulaires » les plus intelligens, ils me dirent qu'ils savent par tradi-» tion, que très-anciennement il y avoit sur leurs Isles des

» mangeurs d'hommes d'une taille très-robuste, & qui causerent de grands ravages dans la contrée, mais que cette race abominable étoit éteinte depuis long-tems. O-Mai, avec qui j'ai causé, sur ce sujet, en Angleterre, m'a dit depuis la même chose, & en termes encore plus forts. Faut-il en conclure qu'une troupe de Cannibales descendirent jadis dans cette Isle, ou n'est-il pas évident plutôt, que les Taïtiens furent autrefois antropophages, avant d'arriver à ce degré de civilisation qu'ont amené par la suite l'excellence de leur pays & de leur climat, & la profusion de végétaux & de nourritures animales dont ils jouissent? Plus on examine l'Histoire des différentes Nations, & plus cet usage semble universel. On voit encore à Taïti des restes d'antropophagie. Le Capitaine Cook y remarqua, en 1769 (a), quinze mâchoires récentes, suspendues à une maison. »

Ann. 1774. Avril.

Le 29, dès le grand matin, O-Too, Towha & plusieurs grands, nous apporterent, à bord, des provisions & quelques-unes des curiosités les plus précieuses de l'Isle. De mon côté, je leur fis des dons qui leur causerent beaucoup de plaisir; je profitai aussi de l'occasion, pour m'acquitter envers Towha des civilités que j'avois reçu de lui. 29.

LA NUIT auparavant, un des Naturels entreprenant de voler une futaille à l'Aiguade, fut pris en flagrant délit, envoyé à bord, & mis aux fers, & O-Too & les autres Chefs

(a) Voyez le premier Voyage de Cook.

Ann. 1774 Avril.

le virent dans cette situation. Après que je leur eus exposé son crime, O-Too demanda sa liberté, je la refusai, en disant que, puisque je punissois les hommes de mon équipage, quand ils commettoient la moindre offense envers ses sujets, il étoit juste aussi de châtier ce Taitien, & que j'avois résolu de me charger moi-même de ce soin, parce que je savois qu'autrement son crime resteroit impuni. En conséquence, j'ordonnai qu'on conduisît le voleur à terre dans les tentes, & le suivant avec O-Too, Towha, &c. je fis mettre la Garde sous les armes, & attacher l'Indien à un poteau. O-Too, sa sœur, & plusieurs Naturels demanderent sa grace avec instance, Towha, sans proférer un seul mot, étoit fort attentif à tout ce qui passoit. J'adressai alors des plaintes au Roi sur la conduite de cet homme, & sur celle de son Peuple en général, je lui dis que nous ne leur prenions rien sans les payer; &, énumérant les différens articles que nous leur donnions en échange de leurs provisions, animaux, outils, étoffes, &c. j'insistai particulièrement sur ce qu'ils avoient tort de nous voler, puisque nous étions leurs Amis, j'ajoutai que le châtiment de cet homme seroit un moyen de sauver la vie à quelques-uns de ses Compatriotes, en les détournant de commettre de pareils crimes, pour lesquels ils seroient tués, tôt ou tard, à coups de fusil. Mes argumens, qu'il comprit, je crois, très-bien, parurent le persuader, & il me supplia seulement que l'homme ne fût pas *mattérou* (mis à mort). Je commandai à la foule, qui étoit assez nombreuse, de se tenir à une distance convenable, &, en présence de l'assemblée, le voleur reçut 24 coups de fouet, il les supporta avec beaucoup de fermeté. Les Naturels, effrayés, s'enfuirent, mais Towha courant après eux, les rappella & les harangua plus d'une

demi-heure. Son discours étoit composé de petites sentences dont je n'entendis que quelques-unes, mais, à ce que j'appris, il récapitula une partie de ce que je venois de dire à O-Too, il exposa les avantages divers que nous leur avions procuré, & condamnant leur conduite passée, il leur recommanda d'en avoir une différente à l'avenir. La grace de ses gestes & l'attention de ses Auditeurs lui donnerent, dans notre esprit, le rang de grand Orateur. Ann. 1774. Avril.

O-Too ne dit pas un mot. Dès que Towha eut fini sa harangue, j'ordonnai aux soldats de marine de faire l'exercice, & de tirer des volées à balle, &, comme ils étoient très-prompts dans leurs manœuvres, il est plus aisé de concevoir que de décrire l'étonnement des Insulaires, sur-tout de ceux qui n'avoient rien vu de semblable auparavant.

Les Chefs prirent ensuite congé, & se retirerent avec leur cortège, plus effrayés peut-être que charmés de ce qu'ils avoient vu.

« Towha revint l'après-midi avec sa femme, qui étoit » très-âgée, & qui sembloit avoir un aussi bon caractère que » son mari : ils montoient une grande double pirogue, garnie » d'un pavillon sur l'arriere, & conduite par huit Pagayeurs ; ils » nous inviterent, M. Hodges & moi, à entrer dans leur » bâtiment, & nous les accompagnâmes à O-parrée. Pendant » la route, Towha nous fit différentes questions, & en par- » ticulier sur la nature & la constitution de notre patrie. Il » croyoit que M. Banks étoit au moins frere du Roi, & le » Capitaine Cook Grand-Amiral ; il fut fort étonné, & il

ANN. 1774. Avril.

» nous écouta avec une extrême attention, quand nous lui apprîmes qu'il se trompoit, mais, dès que nous lui dîmes que nous n'avions ni noix de cocos, ni arbres à pain, il parut avoir assez mauvaise opinion de notre pays, malgré les avantages que nous lui exposions d'ailleurs. En débarquant, il ordonna de servir un repas de poissons & de fruits : nous avions quitté la table pour partir, mais, ne voulant pas le blesser, nous nous assîmes & nous mangeâmes des mets excellens, nous comparions cet heureux pays au Paradis de Mahomet, où l'appétit n'est jamais rassasié. J'ai oublié de dire que voulant tout de suite manger avec nos mains, Towha nous arrêta, & nous pria d'attendre ; & bientôt un homme de sa suite apporta un grand couteau de cuisine & des bâtons de bambou, qui devoient nous tenir lieu de fourchettes. Towha découpa les mets, & il nous donna à chacun un bambou, en disant qu'il mangeroit à la maniere angloise; au lieu de porter son fruit à pain à sa bouche en gros morceaux, il le coupoit en petites parcelles, & il en prenoit une après chaque bouchée de poissons, pour montrer que, depuis le tems qu'il avoit dîné avec nous, il n'avoit pas oublié nos usages. La femme dîna à part, quand nous eûmes fini, suivant la coutume invariable du pays, après nous être promenés, &, après avoir causé avec eux jusqu'au coucher du soleil, nous nous embarquâmes sur leur pirogue, pour aller au district appellé *Atahooroo*, dont une partie appartenoit à Towha. Ils nous firent de tendres adieux, & promirent de revenir au vaisseau en peu de jours. Nous louâmes une double pirogue pour un clou, & nous fûmes de retour à bord avant la nuit. J'y trouvai le Docteur Sparrman & mon Pere qui

» arrivoient

» arrivoient des montagnes, Hoona, le petit Taitien, plein » de vivacité & d'intelligence, dont j'ai parlé ailleurs, avoit » été leur conducteur. Ils parvinrent, le soir, à une hutte, » sur la seconde chaîne, après avoir traversé des vallées profondes, & gravi sur deux collines escarpées, que la pluie » avoit rendu très-glissantes : ils y rencontrerent un homme » avec sa femme & trois enfans, l'homme agrandissoit sa » cabane, en y posant de nouvelles branches d'arbres, mais » il quitta son ouvrage pour leur préparer à souper. Ils allumerent du feu, & veillerent & dormirent chacun à leur » tour : nous apperçûmes le feu du vaisseau, & ils entendirent, à minuit, le son de la cloche d'équipage, quoiqu'ils fussent à plus d'une lieue. La nuit fut belle & fraîche, » mais leur hôte généreux, qui s'appelloit Tahéa, tourmenté » par un rhume violent, ne cessa de tousser. A la pointe du » jour, ils se mirent en marche vers le sommet des montagnes, & Tahéa les précédoit, portant des noix de cocos : » les difficultés s'accrurent à mesure qu'ils montoient, les » sentiers rasoient les bords étroits des collines, dont les » côtés étoient presque perpendiculaires, ce qui étoit plus » dangereux, les pluies de la veille avoient rendu les chemins fort glissans à une hauteur fort considérable, ils » trouverent, sur l'escarpement des flancs, des arbrisseaux » & des bois épais, &c, voulant cueillir des plantes, ils tomberent sur des précipices vraiment épouvantables, plus » loin, toute la chaîne étoit couverte d'une forêt, où ils » rassemblerent un grand nombre de plantes qu'ils n'avoient » jamais vues dans les vallées au-dessous. Ils furent assaillis » d'une grosse pluie, dès qu'ils eurent passé la chaîne, &

ANN. 1774. Avril.

ANN. 1774. Avril.

» Tahéa leur dit, au milieu d'un canton très-dangereux;
» qu'il ne pouvoit pas aller plus loin. Le Docteur Sparrman
» & mon Pere résolurent cependant de laisser par derriere
» leurs sacs de plantes & de provisions, &, armés d'un seul
» fusil, ils s'avancerent jusqu'au sommet de la montagne,
» qu'ils atteignirent une demi-heure après. A ce moment,
» les nuages se dissiperent, & ils découvrirent Huaheine,
» Tethuroa & Tabbuamanoo. On peut juger par-là quelle est
» la hauteur des montagnes de Taiti, puisqu'Huaheine en est
» éloignée de 40 lieues. Le coup d'œil de la plaine fertile
» qui étoit sous leurs pieds, & de la vallée de Matavai, où
» la riviere fait d'innombrables détours, étoit ravissant; mais
» des nuages épais les empêcherent de rien distinguer sur le
» côté méridional de l'Isle: bientôt l'autre partie fut cachée
» aussi, & enveloppée d'un brouillard qui mouilloit jusqu'à
» la peau. En descendant, mon Pere eut le malheur de
» tomber sur des roches, & il se meurtrit tellement la jambe,
» que la douleur manqua de le jeter dans l'évanouissement;
» quand il entreprit de se remettre en mouvement, il s'ap-
» perçut qu'il s'étoit fait une rupture, pour laquelle il porte
» maintenant un bandage. Tahéa l'aida à descendre, & ils ga-
» gnerent bord vers quatre heures de l'après-midi. Les collines
» supérieures sont composées d'une espece d'argile très-
» dure & très-compacte. La végétation, à la cime des mon-
» tagnes, est abondante, & les forêts recelent des plantes
» inconnues. Le Docteur Sparrman chercha le bois odorant
» dont les Naturels parfument leur huile. Tahéa leur montra
» plusieurs especes qui en tiennent quelquefois lieu, mais il
» ne put pas, ou il ne voulut point leur indiquer celle-là.

» O-Mai m'a dit qu'on ne compte pas, à Taiti, moins de » quatorze plantes avec lesquelles on parfume, ce qui prouve » combien ce Peuple aime les odeurs. ANN. 1774. AVRIL.

» LE NOMBRE des prostituées étoit fort augmenté sur notre » bord, depuis que nous avions montré les plumes rouges; » &, cette nuit, plusieurs roderent autour des ponts, cherchant des amoureux. Le porc frais les attiroit aussi, car, » privées chez elles de ce mets exquis, elles tâchoient d'en » obtenir de nous, & quand elles en venoient à bout, elles » en consommoient une quantité incroyable, la digestion » les exposoit ensuite à de grands embarras, & elles troubloient souvent les Matelots, qui vouloient dormir, après » les fatigues de la journée: dans certaines occasions pressantes, elles desiroient être accompagnées de leurs amans; » mais, comme ceux ci n'y consentoient pas toujours, les » entre-ponts se remplissoient d'ordures. Tous les soirs, ces » femmes se divisoient en différentes troupes, qui dansoient » sur les gaillards d'arriere & d'avant, & sur le grand pont; » leur gaieté étoit tumultueuse, & approchoit quelquefois de » l'extravagance, d'autres fois, l'originalité & la bizarrerie » de leurs idées nous amusoient. Un de nos Scorbutiques, à qui » les nourritures végétales avoient rendu un peu de forces, » excité par l'exemple de ses camarades, fit sa cour à une » Taitienne, la mena vers le fort dans son poste, & alluma » une chandelle. L'Indienne regarda son amant en face, &, » s'appercevant qu'il avoit perdu un œil, elle le prit par » la main, & le conduisit sur le pont auprès d'une fille qui » avoit éprouvé le même accident, & elle lui dit: *Celle-ci* » *vous convient, mais pour moi, je n'aurai pas de privautés avec un borgne.* »

Ann. 1774. 30 Avril.

Le lendemain, au matin, j'eus occasion de voir les équipages de dix pirogues de guerre exécuter une partie de leurs manœuvres. Le trentieme jour du mois, elles étoient parties de la côte, avant que j'en fusse informé, de sorte que je n'assistai qu'à leur débarquement. Les Indiens avoient tout leur équippement de combat, les Guerriers portoient leurs armes & leurs vêtemens militaires, &c. J'observai qu'au moment où la pirogue touchoit à terre, les Rameurs sautoient dehors, & qu'à l'aide de ceux qui se trouvoient sur la côte, ils traînoient le bâtiment à un endroit convenable, & qu'ensuite chacun s'en alloit avec sa pagaye. Tout cela se fait avec tant de promptitude que, cinq minutes après leur débarquement, il ne semble pas qu'il se soit rien passé de pareil. Je pensai que ces bâtimens avoient peu de Pagayeurs, je n'en comptai que trente dans les plus grands, & seize ou dix-huit dans les autres. Les Guerriers, placés sur la plate-forme, excitoient les Rameurs à redoubler d'efforts. Quelques jeunes Gens, assis dans la sculpture de l'arriere, au-dessus de ceux qui gouvernoient, tenoient à la main des baguettes blanches. Je ne sais pas pourquoi ils occupoient cette place, à moins qu'étant au-dessus de tous les autres, ce ne fût pour faire sentinelle, examiner & avertir de ce qui frappercit leurs regards. Tarevatoo, le frere du Roi, me dit le premier que ces pirogues étoient en mer, &, sachant que M. Hodges traçoit des dessins de ce qu'il appercevoit de curieux, il me chargea tout-de-suite de l'envoyer chercher. Comme M. Hogdes étoit descendu à terre avec moi, on l'eut bientôt trouvé, & il eut occasion de rassembler des dessins particuliers pour son grand tableau de la flotte d'O-Parrée, qui en donnera une idée plus nette & plus juste que la description que j'en pourrois faire.

J'assistai au deshabillement des Guerriers, & je fus surpris de la quantité & de la pesanteur des étoffes qu'ils avoient sur eux, je ne concevois pas comment ils pouvoient supporter ce fardeau dans une bataille. Une pièce d'une longueur immense enveloppoit leur tête en forme de turban ou de chapeau: peut-être qu'elle tient lieu de casque, & qu'elle pare les coups, plusieurs l'avoient garnie de branches seches de petits arbrisseaux couvertes de plumes blanches. ANN. 1774. Avril.

DIFFÉRENS CHEFS m'envoyerent ou m'apporterent une grande quantité de provisions, le premier de Mai. 1 Mai.

« MON PERE, remis de la fatigue de la derniere course » & de la meurtrissure qu'il s'étoit faite, alla à terre, & » trouva O-Rettée, le Chef d'O-Hiddea, district & havre » où mouilla M. de Bougainville. Ce Chef demanda au Capi- » taine Cook si, à son retour en Angleterre, il verroit M. de » Bougainville, qu'il appelloit Potavirée, &, ayant eu une » réponse négative, il proposa la même question à mon » Pere, qui lui dit que cela étoit possible, quoiqu'il ne vécût » pas dans le même Royaume. *Alors*, repliqua O-Rettée, » *dites-lui que je suis son Ami, & que je desire de le revoir* » *à Taïti, & afin que vous vous souveniez de ma commission,* » *je vous enverrai un cochon dès que je serai chez moi*. Il se » mit ensuite à raconter que son ami, M. de Bougainville, » avoit deux vaisseaux, &, sur l'un d'eux, une femme lade: » il revint souvent à cette circonstance, car il lui paroissoit » extraordinaire qu'une femme seule s'embarquât dans une » pareille expédition. Il parla aussi de l'arrivée d'un vaisseau » Espagnol, que nous avions déjà appris durant notre » premiere relâche, mais il nous assura que lui & ses

ANN. 1774 Mai. » Compatriotes ne sentoient pas beaucoup d'affection pour » ces Etrangers. O-Rettee avoit des cheveux blancs, » mais il étoit bien portant & vigoureux, comme tous » les vieillards de Taiti semblent l'être. Sa physionomie » annonçoit un caractère vif, gai & généreux. Il nous dit » qu'il avoit assisté à plusieurs batailles, & il nous montra les » cicatrices de différentes blessures, &c, en particulier, un » coup de pierre, qui avoit laissé sur sa tempe une trace pro- » fonde. Il combattoit à côté de Tootahah, le jour où ce » brave Guerrier fut tué. »

2. LE 2, les domestiques de Towha vinrent me faire un présent d'un cochon, & ils m'amenerent une pirogue chargée de fruits & de racines. Je reçus aussi un semblable présent d'O Too, par les mains de Tarevatoo, qui resta à dîner avec nous. J'allai ensuite à O-Parrée rendre visite à O-Too, & je retournai à bord le soir.

« LE DOCTEUR SPARRMAN remonta, avec moi, la vallée » de Matavaï, que les Naturels appellent Tooa-Ooroo. Ce » fut la premiere excursion un peu longue que j'entrepris » depuis ma maladie, je fus enchanté du beau spectacle » qu'offroit la campagne, ranimée par la saison pluvieuse, » & je fus étonné des améliorations que j'appercevois dans » tout le district. Par-tout de nouvelles plantations, fort » étendues, & en bon ordre, frappoient nos regards. Je » trouvois de nouvelles habitations construites, &c, en plu- » sieurs endroits, les Naturels travailloient à de nouvelles » pirogues. Durant notre premiere relâche, la guerre, entre » les deux Péninsules, avoit été fatale à ce canton, mais

» alors on n'en appercevoit plus de traces : toute la contrée » annonçoit l'abondance, des troupeaux de cochons rodoient autour de chaque cabane, aucun Naturel n'essayoit, comme autrefois, de les soustraire à nos yeux. Je » remarquois, avec joie, un changement dans la conduite » des Insulaires : ils ne nous importunerent pas une fois, en » nous demandant des grains de verre & des clous, & au- » lieu de se faire presser pour nous vendre des provisions, » ils tâchoient, à l'envi, de l'emporter l'un sur l'autre, par » des actes de bienveillance & d'hospitalité. Nous ne pas- » sions devant aucune hutte, sans qu'on nous invitât d'en- » trer & d'y prendre des rafraîchissemens, & nous n'accep- » tâmes jamais leur invitation sans être touchés de leur » politesse naïve. A dix heures, nous atteignîmes l'habita- » tion de l'Indien généreux, qui nous avoit si bien régalé, » lors de notre premier séjour dans l'Isle, quand nous re- » venions des collines très-fatigués (a). Il nous donna des » noix de cocos, & nous promîmes de dîner avec lui à notre » retour de la vallée. Il n'y avoit point de maisons au-delà » de la sienne, parce que les montagnes, des deux côtés, » s'approchoient de très-près, & étoient excessivement escar- » pées. Environ un mille plus loin, la colline, sur le côté » oriental, offroit une coupe perpendiculaire de quarante » verges de hauteur, dont le dessus formant une inclinaison, » étoit revêtu d'arbrisseaux jusqu'à une élévation considé- » rable. Une belle cascade tomboit, de cette partie festonée, » dans la riviere, & animoit la scène, qui d'ailleurs étoit » triste, sauvage, mais pittoresque. En avançant davantage,

(a) Voyez la fin du premier Volume.

ANN. 1774. MAI.

» nous observâmes que plusieurs angles de ce rocher perpendiculaire, se projetoient en saillies, &, après avoir marché dans l'eau, pour arriver au pied, nous le trouvâmes composé de colonnes réelles d'un basalte, noir & compacte, dont les Naturels font des outils. ces colonnes étoient debout, paralleles & jointes l'une à l'autre, leur diametre ne sembloit pas exceder quinze ou seize pouces, & on n'y remarquoit qu'un ou deux angles, qui fussent saillans. Comme tous les Naturalistes supposent que le basalte est une production de volcan, c'est une nouvelle preuve que Taiti a éprouvé beaucoup de bouleversemens par l'action des feux souterrains, où la Nature travaille en grand aux opérations de chymie les plus étonnantes. Au delà de ces colonnes, les montagnes resserrent plus ou moins la vallée dans l'espace de deux ou trois milles. ayant déja été obligé de traverser la riviere près de cinquante fois, il nous fut difficile d'aller plus loin; nous arrivâmes enfin au même endroit où M. Banks fut obligé de terminer son excursion *(a)*, nous fûmes également contraints de nous arrêter, &, fatigués de grimper continuellement sur des rochers & un terrain hérissé de pierres, nous retournâmes sur nos pas. Chemin faisant, je cueillis quelques plantes, que nous n'avions pas encore vues, &, après une promenade de deux heures, nous gagnâmes la demeure de notre généreux Ami. Ayant mangé de bon cœur les vegetaux qu'il nous servit, pour le recompenser, nous lui donnâmes des plumes rouges, qui lui

(a) Voyez la Collection d'Hawkesworth, *Tome II. pag.* 43.., de la Traduction Françoise

» causerent

» causeront un grand plaisir, & des outils de fer, qui lui » feront encore utiles, quand il aura perdu ou détruit les » plumes. Sa fille, que nous avions vue dans notre premiere » visite, étoit alors mariée à un Taïtien d'un canton éloi- » gné: nos présens l'avoient rendu une riche héritiere. Le » coucher du Soleil nous ramena à bord, nous avions exa- » miné, à loisir, la plaine de Matavaï, & joui de cette belle » scène, sur laquelle une soirée délicieuse répandoit encore » de nouveaux charmes. » ANN. 1774. Mai

EN EXAMINANT, le 3, l'état de nos provisions de mer, on trouva le biscuit gâté: le triage que nous en avions fait, & l'exposition à l'air, n'avoient pas eu l'effet que nous en attendions, il fallut porter à terre tout ce qui en restoit, l'aérer & le nettoyer de nouveau : on en jeta une grande quantité d'absolument pourrie. La moisissure de ce biscuit nous étonna; car il étoit dans de bons tonneaux, & il occupoit l'endroit le plus sec de la cale, nous jugeâmes qu'elle provenoit de la glace que nous avions prise si souvent à bord, en marchant au Sud, ce qui rendoit la cale humide & froide, & enfin de la chaleur qui avoit suivie, quand nous étions au Nord. Quel qu'en fût la cause, la perte, pour nous, étoit la même, elle nous réduisit à une petite ration, & même à manger du mauvais pain. 3.

« JE RECOMMANDAI à M. Hogdes de visiter la cascade que » j'avois trouvée dans la vallée, & il partit, dès le matin, avec » plusieurs de nos Messieurs, pour la dessiner, ainsi que les » colonnes de Basalte, qui sont au dessous.

ANN. 1774. Mai.

» NOUS MANGEAMES d'un grand albécore (*Scomber Thinnus, Linn.*), ce qui nous enflamma à tous le visage, & » nous procura un violent mal de tête. La dyssenterie attaqua » quelques personnes, & un domestique, qui en avoit plus » mangé que les autres, eut des vomissemens & des évacuations affreux. Il est probable que ce poisson fut pris avec » quelque plante enivrante, ce qui donna peut-être à sa » chair une qualité nuisible.

» NOUS APPRÎMES qu'Œdidée venoit d'épouser la fille de » Toperrée, Chef do Matavai; l'un des Volontaires nous » dit qu'il avoit assisté à ce mariage, & qu'il avoit vu faire » un grand nombre de cérémonies, mais quand on le pria » de nous les raconter en detail, il répondit que, quoiqu'elles » fussent très-curieuses, il ne pouvoit s'en rappeller aucune, » & que d'ailleurs, s'il s'en souvenoit, il ne sauroit pas comment s'exprimer. De cette maniere, nous perdimes l'occasion de faire des découvertes intéressantes sur les usages de » ces Insulaires: c'est dommage qu'un Observateur intelligent » n'ait pas été témoin de ce mariage. Œdidée amena son » épouse à bord, elle étoit très-jeune, d'une petite taille, & » sa beauté n'avoit rien de remarquable, mais très-versée dans » l'art de demander des présens, elle alloit sur chaque partie du vaisseau, rassemblant une grande quantité de grains » de verre, de clous, de chemises & de plumes rouges, que » chacun s'empressoit de lui donner, parce que nous aimions » tous son mari. Œdidée nous apprit qu'il desiroit beaucoup » de s'établir à Taïti, parce que ses Amis lui offroient des » terres, une maison, & des propriétés de toute espèce, il » étoit aggrégé à la famille d'un Arée, estimé par le Roi

» lui-même, & respecté de tous les Insulaires, & même un » de ses Amis lui avoit donné un Domestique, ou Toutow, » qui ne le quittoit jamais, qui exécutoit ponctuellement » ses ordres, & qui enfin, par sa soumission & son obéissance, » ressembloit à un esclave. Ann. 1774. Mai.

» QUOIQU'ŒDIDÉE eût renoncé au projet de venir en Angleterre, Hoono, ce jeune-homme intelligent, dont » on a parlé plusieurs fois, souhaitoit de visiter cette » contrée, & il pria instamment mon Pere, ainsi que plu-» sieurs autres de nos Messieurs, de le prendre à bord. Mon » Pere ayant proposé de se charger de tous les frais, le Ca-» pitaine Cook y consentit sur-le-champ, & on annonça au » jeune Taïtien qu'il devoit s'attendre à ne jamais revoir sa » patrie, parce que, peut-être, on n'enverroit pas un autre » vaisseau à Taïti. Hoono étoit trop empressé de partir pour » que cette difficulté l'arrêtât, il sacrifia l'espoir de retour-» ner dans son pays au plaisir de connoître le nôtre; mais, » le soir, M. Cook déclara qu'il ne vouloit point le recevoir » sur son vaisseau, & le jeune-homme fut obligé de rester à » Taïti. Comme nous nous proposions de lui apprendre l'art » du Charpentier & du Serrurier, il seroit retourné dans son » Isle avec des connoissances au moins aussi utiles qu'O-Maï, » qui, après un séjour de deux ans en Angleterre, sera en » état d'amuser ses Compatriotes avec la musique d'une » orgue portative, ou avec des marionnettes.

» NOUS EMPLOYAMES les jours suivans à visiter les plaines » de Matavaï & la vallée étendue d'Ahonnoo, qui est une » des plus fertiles, & en même tems des plus pittoresques » de toute l'Isle. »

Ann. 1774. 4 Mai. Le 4, il ne nous arriva rien qui soit digne d'être rapporté.

5. Le Roi & plusieurs grands personnages nous firent une visite, le 5, & nous apporterent, comme à l'ordinaire, des cochons & des fruits. L'après midi, MM Forster & le Docteur Sparrman partirent pour les montagnes, & ils revinrent
6. le lendemain au soir, ayant fait dans leur route quelques nouvelles découvertes.

« Nous passames une seconde nuit dans la cabane de » Tahea, mais nous ne crûmes pas qu'il fût nécessaire de » veiller chacun à notre tour. Notre hôte fut très-gai, & il » voulut absolument que nous l'appellassions *Medua* (pere), » & sa femme *O-pattea* (a) (mere)

» Nous nous mîmes à gravir la montagne dès le grand » matin, mais nous n'allâmes pas jusqu'au sommet, nous » rassemblâmes dans la forêt un grand nombre de nouvelles » plantes, & je tuai une mouette. Comme nous partimes » avant le lever du soleil, Tahea & son frere, qui nous ac» compagnoient, prirent des hirondelles de mer, qui dor» moient sur les buissons, le long du chemin : ils nous » dirent que plusieurs oiseaux aquatiques venoient se reposer » sur les montagnes, après avoir voltigé tout le jour sur la » mer pour chercher de la nourriture, & que l'oiseau du

(a) *Pattea* est proprement une expression enfantine, qui équivaut à notre *Mamma*, *Maman*, les Taïtiens l'emploient dans le même sens que nous employons celle-ci.

» Tropique, en particulier, s'y cachoit. Les longues plumes de sa queue qu'il dépose toutes les années, se trouvent communément à terre, & les Naturels les recherchent avec empressement. Nous vîmes les nuages s'avancer par-dessus le sommet, & descendre vers nous: afin de tenir nos plantes seches, nous nous rendîmes en hâte au vaisseau, où nous trouvâmes toute la Famille Royale, & dans la foule Neehourai, sœur aînée d'O too, mariée à T'arree-Deire, fils d'Ammo (a) T'arree Watow, frere du Roi, resta parmi nous, après que tous les autres furent partis, & passa la nuit à bord. Pour l'amuser, on tira des feux d'artifice du haut des mâts, ce qui lui causa un extrême plaisir. A souper, il nous fit l'énumération de tous ses parens, & il nous raconta l'histoire de Taiti. O-Mai m'a confirmé, en Angleterre, tous les détails qu'il me donna; il nous apprit qu'Ammo, Happai & Tootahah étoient trois freres, & qu'Ammo, comme le plus vieil, avoit la souveraineté de tout Taiti. Il épousa O poréa (Oberea,) Princesse du sang royal, & il en eut T'arree-Deire, qui fut appellé, dès le moment de sa naissance, Aree-Rahai, ou Roi de Taiti. Sous le regne d'Ammo, le Capitaine Wallis visita l'Isle, & trouva Obéréa revêtue de l'autorité souveraine, environ un an après son départ, une guerre relative entre O Ammo & son vassal Wahéatua, Roi de la plus petite Péninsule Wahéatua débarqua à Papatra, où Ammo résidoit, &, après avoir mis en déroute ses forces, & massacré une grande partie de ses soldats, il brûla les plantations & les ANN. 1774. Mai.

(a) Voyez la Collection de M. Hawkesworth, *Tom. II, pag.* 407, de la Traduction Françoise.

ANN. 1774. Mai.

» cabanes, & emmena tous les cochons & toutes les volailles » qu'il put trouver. Ammo & Oberea, avec toute leur suite, » dont O Maï m'a dit qu'il faisoit partie, s'enfuirent dans les » montagnes, au mois de Decembre 1768. Le Conquérant » consentit enfin à la paix, à condition qu'Ammo se dépouil- » leroit du gouvernement, & que le droit de succession se- » roit ôté à son fils, & donné à O-Too, fils aîné de son frere » Happai. La convention se termina de part & d'autre, & » Tootohah, frere cadet d'Ammo, fut nommé Regent. » Cette révolution ressemble beaucoup à celles qui arrivent » souvent dans les Royaumes despotiques de l'Asie : il est » rare que le Conquérant ose gouverner le pays qu'il a sub- » jugué : ordinairement il le pille, & il y nomme un autre » Souverain qu'il choisit dans la famille regnante.

» Obéréa avoit de fréquentes querelles avec son mari, & » elle le battoit souvent. Ils se séparerent, le mari prit pour » maîtresse une jeune femme très-belle, & Obérea, de son » côté, prodigua ses faveurs à Obadée & à d'autres amans. » Les infidélités d'Ammo semblent avoir été le fondement » de ces disputes : ces brouilleries, qui ne sont pas aussi com- » munes à Taiti qu'en Angleterre, arrivent cependant quel- » quefois, sur tout si la femme commence à perdre ses » charmes, & exige toujours les mêmes soins. Voici un second » fait dont nous fûmes témoins. Polatehera, jadis femme » de Potatow, mais qui en étoit alors separée, avoit pris en » sa place un jeune mari ou amant, dès qu'elle avoit vu son » premier époux s'attacher à une autre Taitienne. Le jeune » homme aimoit une fille de son âge, & ils se donnoient » des rendez-vous sur notre vaisseau, &, comme ils ne

» cachoient pas bien leurs amours, on les découvrit. La fiere » Polarehera les surprit un marin, donna à sa rivale plusieurs » coups sur la tête, & fit à l'amant coupable une sévere » réprimande.

ANN. 1774. Mai.

» LE CAPITAINE COOK trouva, en 1767, le gouvernement » de Taiti dans les mains de Tootahah : ce Prince, devenu » fort riche, par les présens qu'il avoit reçu des Anglois, » après le départ de l'Endeavour, persuada aux Chefs de » O-Taiti Nue ou de la grande Péninsule de marcher contre » Wahéatua, qui avoit fait un si grand outrage à sa famille. » Ils équiperent une flotte, & se rendirent à Tiarrabou, où » Wahéatua se prépara à les recevoir; mais comme c'étoit » un vieillard (a) qui desiroit finir ses jours en paix, il assura » Tootahah par Députés qu'il étoit son ami, qu'il lui resteroit » toujours attaché, & il le conjura de retourner dans son » pays, sans attaquer ceux qui l'aimoient. Tootahah, dont » ces caresses ne changerent point la résolution, donna » ordre de livrer bataille : la perte fut à-peu-près égale des » deux côtés, & Tootahah se retira, afin d'attaquer l'enne- » mi par terre. Happai & toute sa famille, désapprouvant » cette entreprise, resterent à O-parrée, mais Tootahah em- » mena O-Too, & se mit en route entre les deux Pénin- » sules; Waheatua vint à sa rencontre, il y eut un com- » bat sanglant; Tootahah y périt, & son armée fut dis- » persée. Quelques Taitiens nous dirent qu'il fut fait pri- » sonnier, & mis à mort ensuite; mais d'autres, & sur-tout » O-Mai nous assurerent qu'on le massacra dans le fort de

(a) Voyez la Relation du premier Voyage.

Ann. 1774. Mai.

» la mêlée. O-Too se retira en hâte au fond des montagnes » avec un petit nombre d'amis choisis, & Wahéatua, suivi » de ses forces victorieuses, marcha sur-le-champ à Mataval » & à O-parrée. A son arrivée, Happai s'enfuit, mais Wa- » heatua lui fit dire qu'il n'avoit aucun différend avec lui ni » avec sa famille, & qu'il avoit toujours souhaité la paix. » O-Too, après avoir traversé des chemins difficiles & des » précipices, arriva bientôt du sommet des montagnes ; » joignit son Pere & tous ceux qui l'accompagnoient. Une » paix générale fut conclue ; O-Too prit les rênes du gou- » vernement, & les améliorations que nous remarquons » depuis huit mois, semblent prouver qu'il travaille avec » intelligence au bien-être de ses sujets.

» Te Arée-Watow nous apprit en outre que son Pere » avoit huit enfans, 1.° Tedua Neehoutai, âgée d'environ » trente ans, & mariée à T'arree Deeree, fils d'Ammo, » 2.° Tedua Towrai, âgée de vingt-sept ans, qui n'étoit pas » encore mariée, & qui sembloit avoir une aussi grande auto- » rité parmi les femmes, que le Roi son frere en avoit sur » toute l'Isle ; 3.° O-Too, Arée Rahai, ou Roi de Taiti, qui » a environ vingt six ans. Wahéatua est obligé de découvrir » ses épaules en sa présence, comme devant son légitime » Seigneur ; 4.° Tedua Tehamai, morte jeune, 5.° T'earée » Watow, qui sembloit âgé d'environ seize ans, il nous dit » qu'il portoit un autre nom, que j'ai oublié, d'où je conclus » que celui que je viens d'énoncer étoit son titre, 6.° Tu- » buaiterai, appellé aussi Mayorro, âgé de dix ou onze » ans, 7.° Erreretua, petite fille de sept ans, & 8.° Te- » paow, petit garçon de quatre ou cinq ans, un corps sain, » sans

» sans être corpulent, & une tête touffue, paroissoient ca- ANN. 1774. Mai.
» ractériser toute la famille, en général, leurs traits étoient
» agréables, mais leur teint un peu brun, si on en excepte
» celui de Neebouraï & d'O-Too : ils étoient fort chéris
» de la Nation, qui, en tout, aime passionnément ses
» Chefs, leur conduite est en effet si affable & si amicale,
» qu'elle inspire une bienveillance universelle. Tedua-
» Towraï accompagnoit ordinairement le Roi son frere,
» quand il venoit nous voir à bord, & elle ne croyoit pas
» s'abaisser, en vendant aux Matelots des fruits & diffé-
» rentes curiosités pour des plumes rouges. Se trouvant un
» jour dans la Grand'Chambre avec O-Too, le Capitaine
» Cook & mon Pere, elle regardoit des tas d'outils de fer
» & d'autres marchandises; M. Cook ayant été appellé sur
» le pont, elle chuchota quelque chose à son frere, qui, à
» l'instant, s'efforça de détourner l'attention de mon Pere,
» en lui proposant diverses questions. Mon Pere, qui s'ap-
» perçut de ses desseins, fit semblant de ne pas regarder
» autour de lui, & la Princesse croyant ne pas être vue,
» cacha deux grands clous dans les plis de son vêtement.
» Quand M. Cook revint, mon Pere l'avertit de ce petit
» stratagême, mais ils jugerent qu'il valoit mieux n'en rien
» dire que l'ébruiter. On remarquera que toutes les fois
» qu'elle avoit témoigné du goût pour quelques-unes de
» nos richesses, on ne les lui avoit jamais refusées, au
» contraire, nous lui en donnions plus qu'elle n'en de-
» mandoit. Il est donc extraordinaire qu'elle ait eu la
» tentation de voler une chose qu'elle pouvoit acquérir
» honnêtement. Plusieurs des femmes, qui étoient à bord,
» furent accusées de conduire dans son lit des Towtows,

ANN. 1774. Mai. » ou des hommes d'un rang inférieur, sans que son frere » en sût rien. Dans un pays où l'on suit librement les mouvemens de la Nature, on ne peut pas attendre de la réserve de ceux à qui leur rang permet encore plus qu'aux » autres de faire toutes leurs volontés. Les passions sont » les mêmes par-tout: le même instinct domine l'Esclave » & le Prince, & produit toujours le même effet dans tous » les pays. »

7. EN ALLANT à terre, le matin du 7, je trouvai O-Too dans nos tentes, & je lui demandai la permission de couper du bois de chauffage. Comme il ne me comprenoit pas trop bien, je le pris par la main, & je le menai près du rivage, au pied d'un arbre, & là, je lui expliquai plus clairement ce que je desirois: il y consentit, & je lui promis en même tems que je ne couperois aucun arbre fruitier. Il fut charmé de cette attention, & il la publia tout haut, à différentes reprises, aux Taïtiens qui étoient autour de nous. L'après-midi, il vint sur notre bord, avec toute la Famille Royale, c'est à dire, son pere, son frere & ses trois sœurs: ce fut proprement la visite de cérémonie de son pere. Il m'offrit en présent un habit complet de deuil, curiosité que nous estimions beaucoup: je lui donnai, en retour, ce qu'il desira, & ses desirs ne se bornerent pas à peu de chose. &, après avoir distribué des plumes rouges à toute la compagnie, je les remenai à terre dans ma chaloupe. O-Too fut si enchanté de notre accueil, qu'il me dit, en partant, que je pouvois couper autant d'arbres, & de l'espèce qu'il me plairoit.

8. PENDANT la nuit du 7 au 8, une des Sentinelles, à terre,

fit une faute qui troubla notre bonne intelligence. Elle s'endormit ou elle quitta son poste, & l'un des Naturels profita de l'occasion pour lui enlever son fusil Tee, qu'O-Too avoit envoyé à bord pour cela, vint m'en donner les premieres nouvelles; il me prioit de me rendre près de lui, parce qu'il *Mataoued*. Nous ne savions pas assez leur langue pour entendre tout ce que racontoit Tee, mais nous jugeâmes tous qu'il étoit arrivé quelque chose qui alarmoit le Roi. Afin d'être mieux informé, j'allai moi-même à terre avec Tee & Tarevatoo, qui avoit couché sur notre bord. En débarquant, le Sergent, qui commandoit le détachement, m'apprit tout ce qui s'étoit passé : je trouvai les Naturels très-effrayés, & la plupart en fuite. Tarevatoo s'échappa aussi de mes côtes, & bientôt il ne resta, près de moi, que Tee. Je me mis en marche avec lui pour chercher O-Too, &, en avançant, je tâchai de calmer les craintes du Peuple, mais en même tems j'insistai sur la reddition du fusil. Après avoir fait quelque chemin dans l'intérieur du pays, demandant à chacun où etoit O-Too, Tee s'arrêta tout-à-coup, & me conseilla de revenir sur mes pas, en me disant qu'O-Too s'étoit refugié au milieu des montagnes, qu'il iroit le trouver seul, & qu'il lui diroit que j'étois toujours son ami : différens Taitiens m'avoient demandé, plus de cinquante fois, si véritablement j'étois fâché contre leur Roi, si j'avois de la colere, & Tee promit, en outre, d'employer tous ses efforts pour rapporter le fusil. Je fus convaincu alors qu'il seroit inutile de m'avancer davantage, quoique je fusse seul, & sans armes, le Prince etoit si effrayé, qu'il n'osoit pas me voir : je profitai de l'avis de Tee, & je retournai à bord. J'envoyai ensuite Œdidee auprès d'O-Too, pour lui

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai. persuader que ses craintes manquoient de fondement, que je ne demandois rien autre que le fusil, & qu'il lui étoit facile de me l'accorder.

Après le départ d'Œdidée, nous observâmes six grandes pirogues qui s'approchoient, du côte de la pointe Vénus. Quelques Matelots, que j'avois chargé d'épier la conduite des Habitans des environs, m'apprirent qu'elles étoient chargées de bagage, de fruits, de cochons, &c. Comme il y avoit lieu de soupçonner de vol quelques-uns de ceux qui montoient ces bâtimens, je résolus de les intercepter; &, m'embarquant pour cela sur une des chaloupes, j'ordonnai à une seconde de me suivre. L'une des pirogues, qui étoit un peu en avant des autres, vint droit au vaisseau; je m'approchai d'elle, & j'y trouvai deux ou trois femmes que je connoissois. Elles me dirent qu'elles portoient à bord de la Résolution quelque chose pour moi, &, en leur demandant des nouvelles d'O-Too, elles m'assurerent qu'il étoit alors dans nos tentes. Charmé de cette réponse, je donnai contre ordre de ne pas saisir les pirogues, pensant que peut-être elles venoient à bord, ainsi que celle-ci que je laissai à peu de verges du vaisseau, & je me fis conduire à terre, afin de parler à O-Too; mais, à mon débarquement, j'appris qu'il n'y avoit pas été, & qu'on ne savoit pas ce qu'il étoit devenu. En regardant derriere moi, j'apperçus toutes les pirogues qui s'enfuyoient en hâte, celle que j'avois laissé aux côtés de la Résolution, s'enfuyoit aussi sans être allé à bord. Fâché d'avoir été ainsi trompé, je résolus de les poursuivre, & en passant près du vaisseau, je donnai ordre de détacher une autre chaloupe. Nous prîmes cinq de ces six

pirogues, mais la ruse réussit à la premiere, car elle s'échappa. De retour à bord avec nos prises, on me dit que les Indiens, qui m'avoient dupé, se tinrent à un des côtés du vaisseau sans faire aucun effort pour y aborder; qu'ils laisserent leur pirogue derriere comme s'ils avoient voulu se ranger sous l'arriere, ou de l'autre côté, & que, tout-à-coup, ils s'enfuirent à force de rames. Ainsi la pirogue, qui ne portoit que des femmes, devoit nous amuser par des mensonges, tandis que les autres, chargées de bagage, de cochons & de fruits, comme on l'a dit, éviteroient de tomber entre nos mains. Ann. 1774. Mai.

SUR une des pirogues que nous prîmes, il y avoit un Chef, ami de M. Forster, qui jusques-là s'étant donné le titre d'Earée, se piquoit si quelqu'un avoit des doutes sur sa dignité, & trois femmes, son épouse & sa fille, & la mere de Toutaha. Je résolus de retenir ces Taitiennes en captivité, ainsi que les pirogues, & de dépêcher le Chef à O-Too, pensant qu'il auroit assez de credit sur lui pour en obtenir le fusil, & sur-tout puisque nous avions des moyens de nous venger. Cependant il étoit très-peu disposé à faire cette ambassade; il me donna différentes excuses, il dit qu'il étoit d'un rang trop bas pour une commission si honorable, il ajouta qu'il n'étoit point *Earée*, mais *Manahouna*, & que par conséquent je pourrois envoyer un Député plus convenable, qu'un *Earee* devoit être chargé d'aller parler à un *Earée*, & comme il n'y avoit point d'*Earée* qu'O-too & moi, je ferois mieux de m'y rendre moi-même. Tous ses argumens auroient été inutiles, si Tee & Œdidée, arrivés alors à bord, n'avoient pas donné un nouveau tour à l'affaire, en

ANN 1774. Mai.

déclarant que le voleur du fusil étoit de Tiarrabou, & qu'il étoit rentre dans ce Royaume, de maniere qu'O-Too ne pouvoit plus s'y saisir. Je doutai de la vérite de leur recit, jusqu'à ce que, m'engageant à envoyer une chaloupe à Wahéatua, Roi de Tiarrabou, ils s'offrirent à faire la députation & à rapporter le fusil. Je leur demandai pourquoi ils ne se chargeoient pas de la commission sans une chaloupe; ils dirent qu'autrement on ne rendroit pas l'arme à feu.

QUOIQUE l'histoire qu'ils racontoient ne me satisfît pas entierement, elle paroissoit cependant probable, & je jugeai qu'il valoit mieux oublier cette affaire, que de venger, sur une Nation, un crime dont aucun de ses membres n'étoit coupable. Je relâchai donc deux pirogues, les trois autres appartenoient à Maritata, Chef de Tiarrabou, qui l'avoit vu à nos tentes quelques jours auparavant, & puisqu'on me protestoit qu'un de ses Sujets avoit volé le fusil, je voulois les retenir, mais comme Tee & Œdidee m'assurerent de l'innocence de Maritata & de ses gens, je m'en dessaisis encore, je chargeai Tee de dire à O-Too que je ne ferois plus de recherches sur le fusil, persuadé que ses Sujets ne le retenoient pas: je le crus perdu pour jamais. Mais, sur la brune, trois hommes, qui avoient poursuivi le voleur, le rapporterent aux tentes, avec quelques autres choses qu'on nous avoit volé sans que nous le sussions. J'ignore s'ils se donnerent cette peine d'eux-mêmes, ou si ce fut par ordre d'O-Too. Je les récompensai, & je cessai toutes mes poursuites sur cet objet. Ces trois hommes, & quelques autres qui se trouverent présens, me jurerent qu'un des Sujets de Maritata

avoit commis le vol, & alors je fus fâché d'avoir relâché si-tôt ses pirogues Je crois, qu'en cela, Tee & Œdidée me tromperent volontairement. ANN. 1774. Mai.

QUAND on eut rapporté le fusil, &c. tous les Spectateurs & tous les Insulaires, qui vinrent nous voir ensuite, prétendirent qu'ils avoient eu quelque part à cette restitution, & ils demanderent une récompense, mais personne ne joua si bien son rôle que Nuno, homme d'un certain âge, & que je connoissois depuis 1769. Il s'approcha de nous avec un air farouche, & la fureur peinte sur le visage; il tenoit à sa main une grosse massue, il s'escrimoit autour de lui, pour montrer comment il avoit seul tué le voleur, & cependant nous savions tous qu'il n'étoit pas sorti de sa maison.

AINSI finit cette journée tumultueuse, &, le lendemain, 9.
dès le grand matin, Tee, fidèle Ambassadeur d'O-Too, revint à bord, m'avertir qu'O-Too étoit allé à Oparrée, & qu'il desiroit que je lui envoyasse quelqu'un (je compris qu'il vouloit un Naturel), pour l'assurer que j'étois toujours son *Tayo*. Je lui demandai pourquoi il ne s'étoit pas acquitté lui-même de cette commission, puisque je l'en avois chargé. Il me fit des excuses, mais je crois que réellement il n'avoit pas vu le Roi. En un mot, je crus devoir y aller moi-même, car tandis que le tems se passoit en messages, nous restions sans fruits, les échanges étoient interrompus, & les Insulaires n'apportoient rien au marché. Je partis accompagné de quelques Officiers & de Tee, je m'avançai jusqu'auprès d'Oparrée, où, après avoir attendu une heure & envoyé plusieurs messages, le Prince parut enfin. Assis,

ANN. 1774. Mai.

comme à l'ordinaire, à l'ombre des arbres ; & les premieres salutations finies, il me pria de *parou* (c'est-à-dire de parler.) Je commençai par lui dire, qu'il s'étoit alarmé sans raison, puisque je m'étois declaré son Ami, & que je n'étois point fâché contre lui ni ses sujets, mais contre les habitans de Tiarrabou, auteurs du vol. Il me demanda alors, pourquoi j'avois tiré dessus les pirogues, & je répondis que cela s'étoit fait par hasard : j'ajoutai que ces bâtimens appartenoient à Maritata, l'un des Chefs de Tiarrabou, qu'un de ses sujets avoit volé le fusil & occasionné tout ce trouble, & que si je reprenois ces pirogues, je les mettrois en pièces, & toutes les autres de ce Royaume. Cette déclaration lui plut, ainsi que je l'espérois, parce qu'il avoit une aversion naturelle pour ses voisins. Tous les Spectateurs confirmerent ce que j'avançai, & firent peut-être plus d'impression que moi. Ainsi se rétablit la tranquillité : O-Too me promit que le lendemain, on nous fourniroit des fruits, &c. comme à l'ordinaire.

NOUS RETOURNAMES, avec lui, à sa résidence d'Oparrée, & là, nous examinâmes quelques-uns de ses chantiers (car ils méritoient bien d'être ainsi appellés) & de grandes pirogues ; les unes construites depuis peu, & d'autres qu'on achevoit ; il y en avoit deux plus grandes, que je n'en aie jamais vues dans cette mer. Je me mis ensuite en route pour le vaisseau, toujours accompagné de Tee, &, après qu'il eut dîné, il alla informer le vieil Happi, pere du Roi, que tout étoit raccommodé.

CE VIEIL CHEF occupoit alors les environs de Matavai, &

&ecce qui suivit nous fit croire qu'il n'étoit pas content, car, le même soir, il envoya chercher, sur notre bord, tous les Tameas, qui n'étoient pas en petit nombre, & il plaça des sentinelles en différens endroits de la côte, pour empêcher les Insulaires de s'embarquer. ANN. 1774. Mai

LE LENDEMAIN, on ne nous apportoit point de provisions, & j'en demandai la cause: on me dit que Happi étoit *Mataoued*, affligé de ce contre-tems. Je ne voulus pas user d'aucunes représailles, je supposai que Tee ne l'avoit pas vu, ou que les ordres d'O-Too n'étoient pas encore parvenus à Matavai. Quelques fruits qu'on nous envoya d'O-parrée, & que nous apportèrent nos Amis, servirent à la consommation de ce jour & du lendemain, & nous donnèrent des espérances pour l'avenir O-Too se rendit à nos tentes l'après-midi, & il amena, avec lui, beaucoup de provisions. J'allai l'y trouver, & je lui reprochai de ne pas permettre aux Insulaires de notre voisinage de nous vendre des fruits. J'insistai pour qu'il donnât à l'instant des ordres sur cela, & il y consentit, ou il en avoit déjà donné auparavant, car, bientôt après, on nous en apporta plus que nous ne pûmes en placer sur les vaisseaux. On ne doit pas s'étonner de cette abondance, puisque le peuple se tenoit tout prêt: quand on en accorda la permission, chacun s'empressa de nous en vendre, & je crois que la prohibition leur parut aussi dure qu'à nous. 10.

O-Too desirant de voir l'explosion des gros canons du vaisseau, j'en fis tirer douze du côté de la mer. Comme ce spectacle étoit absolument nouveau pour lui, il lui causa

Ann. 1774. Mai

autant de peine que de plaisir. Le soir, nous l'amusâmes avec des feux d'artifices, qui le réjouirent beaucoup.

AINSI finirent tous nos différends, sur lesquels je vais faire quelques remarques. J'ai déjà observé que les Insulaires guettoient sans cesse les occasions de nous voler. Les Chefs les encourageoient, ou ils manquoient d'autorité pour les en empêcher. Mais il est plus probable qu'ils connivoient à ces vols, puisqu'ils aidoient toujours le coupable à se cacher. Les vols audacieux qu'ils commettoient étoient d'autant plus extraordinaires, qu'ils couroient souvent risque d'être fusillés, & si ce qu'on nous déroboit étoit de quelque valeur, ils savoient bien qu'on les obligeroit à le rendre. Dans ce dernier cas, le bruit s'en répandoit comme le vent sur tout le voisinage. Ils jugeoient, d'après nos démarches, du prix de ce qu'ils avoient dérobé, si c'étoit une bagatelle, ou une chose pareille à celles que nous leur donnions ordinairement, nous y faisions peu ou point attention, mais quand la chose volée étoit importante, tout le monde prenoit l'alarme & s'enfuyoit en hâte avec ses richesses. Le Chef alors étoit *Matoued*, il ordonnoit de ne nous plus fournir de provisions, & il se retiroit dans un canton éloigné. Tout cela se faisoit si subitement, que leur fuite nous donnoit la première nouvelle d'un vol. Soit qu'on les obligeât ou qu'on ne les obligeât pas à une restitution, il falloit se réconcilier avec le Chef, avant qu'il fût permis aux sujets de nous rien vendre. Ils savoient très-bien que, sans leur consentement, nous ne pouvions rien acheter, & ils ne manquoient jamais d'observer strictement cette règle, sans considérer que toutes leurs pirogues de guerre, d'où dépend la force

de la Nation, leurs habitations, & même ces fruits qu'ils refusoient d'échanger, étoient en notre pouvoir. Il est difficile de deviner leur conduite, si nous avions usé de toutes nos forces. J'ai retenu, pendant un certain tems, quelques-unes de leurs pirogues, mais je n'ai jamais attenté à leur propriété. Parmi les expédiens divers qu'on me proposoit, j'ai toujours choisi celui qui paroissoit le plus équitable & le plus modéré. Un petit présent au Chef réussissoit à merveille, & mettoit souvent nos affaires sur un meilleur pied qu'auparavant, quoiqu'ils fussent les agresseurs, je n'en devenois pas plus févere: mon équipage ne manqua jamais ou presque jamais aux régles que je crus devoir lui imposer. M'y prenant d'une autre maniere, je me ferois à la fin nui à moi-même, &, par la destruction de leurs richesses, je ne pouvois espérer que la vaine gloire de les obliger à faire les premieres ouvertures d'accommodement, & qui sait si mes violences auroient produit cet effet? La bonté de leur caractère, & la bienveillance de leur cœur, un traitement doux de notre part, & la crainte de nos armes à feu, nous rendoient promptement leur amitié. Si j'avois cessé de me comporter avec humanité à leur égard, j'aurois aigri leur caractère, & un usage trop fréquent de nos armes à feu, auroit excité leur vengeance, & leur auroit peut-être appris que ces armes ne sont pas si terribles qu'ils l'imaginoient. Ils sentoient très-bien la supériorité de leurs nombres, & personne ne connoît la force d'une multitude en fureur. Ann. 1774. Mai.



CHAPITRE XIII.

Préparatifs pour quitter l'Isle. Seconde Revue navale. Différens autres Incidens. Description de l'Isle & de ses forces navales. Nombre de ses Habitans.

AN. 1774. 11 Mai. LE MATIN, du 11, on nous apporta, de toute part, une grande quantité de fruits. Towha, l'Amiral, nous en envoya comme à l'ordinaire par ses domestiques, en leur défendant de rien accepter en retour, il me fit prier aussi d'aller le voir à Attahourou, parce qu'étant malade, il ne pouvoit venir à bord. Ne pouvant pas alors entreprendre ce voyage, je lui renvoyai ses domestiques & Œdidée chargés de présens. Comme les réparations les plus essentielles du vaisseau étoient finies, je résolus de quitter Taiti dans peu de jours, &, en conséquence, on embarqua tout ce que nous avions à terre, afin que les Naturels vissent que nous étions sur le point de partir.

12. LE 12, la vieille Obéréa, qui passoit pour la Reine de l'Isle pendant la relâche du Dauphin en 1767, & que je n'avois pas vu depuis 1769, se rendit près de nous, & elle nous apporta des cochons & des fruits.

« ELLE NOUS DIT qu'elle venoit pour avoir des plumes

ANN. 1774. Mai.

» rouges : elle sembloit âgée de quarante ou cinquante ans, » elle étoit grande, forte & pleine d'embonpoint, & ses » traits, qui paroissoient avoir été plus agréables, étoient » devenus un peu mâles. Sa physionomie conservoit quel- » que chose de son ancienne élévation, & elle avoit de la » liberté & de la noblesse dans son maintien : elle ne resta » pas long-tems à bord, probablement parce qu'elle sen- » toit qu'elle ne jouoit plus à nos yeux un aussi grand rôle » qu'en 1769, ou lors du Voyage du Capitaine Wallis. Après » avoir demandé des nouvelles de ses Amis de l'Endéavour, » elle retourna à terre sur sa pirogue. O-Ammo vint » aussi sur notre bord, mais il excita encore moins d'atten- » tion qu'Obéréa, &, comme on le connoissoit peu, on ne » lui permit pas même d'entrer dans la chambre du Capi- » taine : il eut peine à vendre ses cochons, parce que nous en » avions tant à bord, qu'il ne nous restoit plus de place. »

O-Too arriva, bientôt après, avec une nombreuse suite & beaucoup de provisions. Je mis une grande libéralité dans mes présens, pensant que je voyois peut être, pour la derniere fois, ces bonnes gens, qui avoient si généreusement pourvu à nos besoins. Le soir, on les amusa avec des feux d'artifice.

« ILS NOUS REGARDOIENT comme un Peuple fort extraor- » dinaire, qui avoit les feux & les étoiles à sa disposition, & » ils donnoient à nos feux d'artifice le nom d'*Heeva Bre-* » *tannee*, *la fête Angloise*. »

LE 13, les vents soufflerent de l'Est, & le tems fut beau. 13.

Ann. 1774. Mai.

Cependant l'appareillage n'étoit pas prêt, parce qu'O-Too m'avoit fait promettre de le revoir encore une fois, & je lui destinois un dernier présent. Œdidée n'étoit pas encore revenu d'Attahourou, différens bruits couroient sur son compte, les uns disoient qu'il étoit retourné à Matavai, d'autres qu'il ne reviendroit pas; & plusieurs vouloient qu'il fût à O-Partée. Afin de connoître la vérité, j'allai, le soir, à O-Partée, & je l'y trouvai, ainsi que Towha, qui, malgré sa maladie, ayant résolu, de m'embrasser, avant mon départ, étoit en marche pour se rendre au vaisseau. Une enflure lui interdisoit entiérement l'usage d'un pied & d'une jambe. Comme le jour étoit fort avancé, nous fûmes obligé d'abréger notre visite, &, après avoir parlé à O-Too, je retournai, avec Œdidée, à bord.

Ce jeune-homme desiroit véritablement de rester sur cette Isle, car on l'avoit persuadé, ainsi que plusieurs autres, que nous ne reviendrions pas. Je l'avertis qu'il étoit le maître de demeurer ou de nous quitter à Ulietea, ou de nous suivre en Angleterre, & je lui avouai que, s'il choisissoit le dernier parti, il ne rentreroit probablement jamais dans son pays; que, dans ce cas, je prendrois soin de lui, & que je lui tiendrois lieu de Pere. Il jeta ses bras autour de mon col & pleura beaucoup, en disant que plusieurs de ses Compatriotes l'engageoient à demeurer à Taïti. Je lui conseillai d'aller à terre, de conférer avec ses Amis, & de venir me retrouver le lendemain. Il étoit très-aimé sur le vaisseau, de sorte que chacun l'engageoit à s'embarquer pour la Grande Bretagne: on lui exposoit toutes les belles choses qu'il y verroit, & les richesses immenses dont il reviendroit chargé. Mais je jugeai

à propos de le détromper, parce que son desir de partir étoit fondé sur l'espérance du retour, & je ne voyois aucune occasion de le ramener dans sa patrie, à moins qu'on envoyât un vaisseau uniquement pour cela, & nous ne pouvions pas l'espérer. Il me parut très-injuste de prendre, à mon bord, un Habitant de ces Isles, sous des conditions que je ne serois pas le maître de remplir. D'ailleurs cet Indien nous étoit alors absolument inutile : plusieurs jeunes gens s'offrirent d'eux-mêmes à venir, à rester & à mourir à *Pretane*, (nom qu'ils donnoient à notre pays, comme on l'a déjà dit) O-Too me pressa beaucoup d'en emmener un ou deux, qui acheteroient pour lui des plumes rouges à Amsterdam : il me protesta que s'ils ne revoyoient plus son Isle, il ne me voudroit point de mal. Quelques-uns de nos MM. souhaitoient aussi en prendre pour domestiques. Mais je résistai à toutes les sollicitations de cette espece, parce que je savois, par expérience, qu'ils ne nous seroient d'aucune utilité pendant le Voyage, & mes vues ne s'étendoient pas plus loin. Ce qui me détermina, c'est que je me croyois obligé de veiller à leur bien-être pour le reste de leur vie, &, en effet, je contractois des obligations à leur égard, puisqu'on ne pouvoit pas les tirer de leur patrie sans mon consentement.

ANN. 1774 Mai

LE LENDEMAIN, au matin, Œdidée se rendit à bord, & m'apprit qu'il se décidoit à rester dans l'Isle, mais M. Forster le détermina à nous accompagner à Ulietéa. 14.

« IL PRÉSENTA au Capitaine Cook plusieurs Insulaires de
» Bolabola, dont l'un étoit son frere. Ils demandoient à être
» transportés aux Isles de la Société, & M. Cook y consentit
» de bon cœur.

ANN. 1774. Mai.

» TOUT TRANSPORTÉ de joie, il nous annonça, en » secret, qu'il avoit partagé la couche d'Oberéa la nuit » derniere : il regardoit cette faveur signalée, comme une » marque de distinction, & il nous montra plusieurs pieces » de l'étoffe la plus fine qu'elle lui avoit donnée. Obéréa, » malgré sa vieillesse, conservoit donc encore des desirs » très-vifs. »

BIENTÔT après, Towha, Poatatou, Oamo, Happi, Obéréa, & quelques autres de nos Amis, nous apporterent des fruits, &c. Pour monter Towha sur le vaisseau, « on laissa » tomber un fauteuil, soutenu par des cordes, & nous le » tirâmes en haut, ce qui lui fit un grand plaisir, & ce » qui étonna beaucoup ses Compatriotes. » On l'assit ensuite sur une chaise, au milieu du gaillard ; sa femme étoit avec lui. Parmi divers présens que je fis à ce Chef, il y avoit un pavillon Anglois, qui l'enchanta d'autant plus, que je lui en appris l'usage.

« NOUS PARLAMES de l'expédition projetée contre » Eiméo, & Towha continua de nous assurer qu'elle auroit » lieu immédiatement après notre départ. Malgré sa mala- » die, il étoit déterminé à commander la flotte en personne : » il nous dit que sa vie étoit peu importante, puisqu'il ne » pouvoit pas être long-tems utile à son pays ; quoique très- » infirme, il étoit fort gai, tous ses sentimens annonçoient le » véritable héroïsme : il prit congé de nous avec une ten- » dresse & une cordialité extrêmes. »

DÈS que nous eûmes renvoyé nos Amis, nous apperçûmes un grand



FLOTTE

Bénard Fecit

un grand nombre de pirogues de guerre, doublant la pointe d'O-Partée. Voulant les examiner de plus près, je me rendis en hâte, sur la côte, avec quelques uns de nos Messieurs: j'arrivai avant que les pirogues eussent débarqué, & j'eus occasion de voir de quelle maniere elles approchent du rivage: quand elles se trouverent devant l'endroit, où elles projettoient d'atterrer, elles se formerent en divisions, composées de trois ou quatre bâtimens, (peut-être qu'il y en avoit un peu plus dans chaque division,) qui se suivoient de près, & ensuite chaque division, l'une après l'autre, pagaya, de toutes ses forces, vers le rivage: la manœuvre s'exécuta d'une maniere si adroite, qu'elles formerent, le long de la greve, une ligne qui n'avoit pas un pouce d'inflexion. Les Rameurs étoient excités par leurs Chefs, placés sur les plates-formes, & dirigés par un homme qui tenoit une baguette à la main, & qui occupoit l'avant de la pirogue du milieu. Ce Conducteur annonçoit aux Rameurs, par des paroles & par des gestes, quand ils devoient pagayer tous à-la-fois; quand l'un des côtés devoit s'arrêter, &c. Les pagayes de gouvernail ne suffisoient pas pour la marche. La promptitude de tous leurs mouvemens prouvoit leur habileté dans la manœuvre. Après que M. Hodges eut dessiné la flotte, telle qu'elle étoit le long de la côte, nous mîmes à terre, & nous allâmes à bord de plusieurs de ces pirogues, afin de les mieux contempler. La flotte, composée de quarante voiles, & équippée de la même maniere que celle dont on a parlé plus haut, appartenoit au petit district de Tettaha, & elle venoit à O-Parree passer, comme la premiere, la revue du Roi. Elle étoit suivie de quelques petites doubles pirogues, qu'ils appelloient *marais*, & qui avoient, à l'avant, une

An. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai. espèce de double couchette couverte de feuilles vertes, chacune suffisante pour contenir un homme. Ils nous dirent que c'est-là où l'on dépose les morts ; je suppose qu'ils vouloient parler des Chefs, car autrement ils devroient perdre peu de monde dans les combats. O-Too, qui étoit présent, eut la bonté d'ordonner, à ma priere, à quelques-unes des troupes, de faire leur exercice. Deux détachemens commencerent d'abord avec des massues, mais ce combat finit tout de suite, de sorte que je n'eus pas le tems de faire des observations. Ils livrerent ensuite un combat singulier, & ils montrerent avec beaucoup de prestesse les différentes manieres de se battre ; ils paroient fort adroitement les coups que leurs adversaires essayoient de leur porter. Ils étoient armés de massues & de piques, qu'ils lançoient comme des darts. Ils faisoient un saut en l'air, pour éviter les coups de massues qu'ils tâchoient de s'appliquer sur les jambes, & afin d'éviter ceux qui menaçoient leur tête, ils se couchoient un peu & sautoient de côté ; ainsi, le coup portoit à terre. Ils paroient les coups de pique ou de dart, à l'aide d'une pique qu'ils tenoient droit devant eux, qu'ils inclinoient ensuite plus ou moins, suivant la partie du corps qu'attaquoit leur antagoniste, en remuant un peu la main à droite ou à gauche, ils échappoient facilement, & d'une maniere aisée, à toutes les bottes. Il me sembla que, lorsqu'un combattant avoit paré les coups de l'autre, il ne profitoit pas de l'avantage qui s'offroit à lui. Par exemple, après avoir paré un dart, il se tenoit toujours sur la défensive, & il laissoit son antagoniste en prendre un autre : il ne profitoit pas du tems pour le transpercer. Ces champions ne portoient aucun vêtement superflu. Les Spectateurs leur enleverent une ou

M

L

N

N

deux pièces d'étoffes dont ils étoient couverts, & ils nous les donnerent. Dès que le combat eut fini, la flotte partit, sans suivre aucun ordre. Chaque bâtiment s'empressa de gagner le large le premier, & nous allâmes accompagner O-Too à un de ses chantiers, où on construisoit deux grandes *pahies*; chacune avoit cent huit pieds de long. On étoit prêt à les lancer, & on vouloit en faire une double pirogue. Le Roi me demanda un grapin & une corde, j'y ajoutai un pavillon Anglois, (dont il connoissoit très-bien l'usage,) & je le priai de donner au *pahie* le nom de *Britannia*. Il y consentit, & elle reçut effectivement ce nom. ANN. 1774. Mai.

» L'HOMME qui commandoit la manœuvre avec une baguette à la main, peut être comparé au Κελευστης des navires des anciens Grecs, & cette flotte de Taïti nous rappella souvent les forces navales qu'employoit cette Nation dans les premiers tems de son Histoire. Les Grecs étoient sans doute mieux armés, parce qu'ils se servoient des métaux, mais on voit, par les écrits d'Homere, qu'ils combattoient sans ordre, & que leurs armes étoient aussi simples que celles de Taïti. Les efforts réunis de la Grece contre Troye, ne furent guères plus considérables que l'armement d'O-Too contre l'Isle d'Euméo, & il y a apparence que les *mille Carinae* si célébrées, n'étoient guères plus formidables qu'une flotte de grandes pirogues, qui exigent de cinquante à cent vingt hommes pour les manœuvrer. La navigation des Grecs ne surpassoit pas celle des Taïtiens d'aujourd'hui par son étendue, car elle se bornoit à de courtes traversées d'une Isle à l'autre, & comme les étoiles, pendant la nuit, dirigeoient les

ANN. 1774. Mai.

» Navigateurs, dans l'Archipel, elles guident aussi les Insulaires de la Mer Pacifique. Les Grecs avoient de la bravoure, & les blessures nombreuses des Chefs de Taïti, sont des preuves de leur courage & de leur intrépidité. Il paroît que, dans les batailles, leur imagination s'exalte jusqu'à la phrénésie, & que leur bravoure est toujours en accès. D'après les combats d'Homere, il est évident que l'héroïsme, qui produisoit les exploits que raconte le Poëte Grec, étoit exactement de la même nature. Qu'il nous soit permis de prolonger encore un peu cette comparaison. On nous peint les Héros d'Homere, comme des hommes d'une grosseur & d'une force plus que naturelles. Les Chefs de Taïti, comparés au bas peuple, sont si supérieurs, par leur stature & l'élégance de leurs formes, qu'ils paroissent être d'une race différente (a). Leurs estomacs, d'une dimension prodigieuse, exigent une quantité extraordinaire d'alimens. On remarque que les Héros du siége de Troye, & les Chefs de Taïti sont fameux, par la quantité d'alimens qu'ils consomment, & il paroît que les Grecs n'aimoient pas moins le porc que les Taïtiens d'aujourd'hui. On observe la même simplicité de mœurs dans les deux Nations, & leur caractère est également hospitalier, affectueux & humain. Il y a même de la ressemblance dans leur constitution politique. Les Chefs des districts de Taïti, sont des Princes puissans qui n'ont pas plus de respect pour O-Too, que les Grecs n'en

(a) Cette différence de taille a engagé M. de Bougainville à dire qu'il y a réellement deux races différentes. Voyez son Voyage autour du Monde.

» avoient pour Agamemnon, & on parle si peu du bas-peuple » dans l'Iliade, qu'on a lieu de supposer qu'il étoit d'aussi » peu d'importance que les Towtows de la Mer du Sud. » Enfin je pense que la ressemblance pourroit être poussée » plus loin; mais je n'ai voulu que l'indiquer sans abuser de » la patience des Lecteurs. Ce que j'ai dit, prouve assez que » les hommes, parvenus au même degré de civilisation, » se ressemblent les uns les autres plus que nous ne le » croyons, même aux deux extrémités du monde. Je se- » rois fâché d'avoir fait ces courtes observations, si elles » engageoient un Ecrivain systématique à trouver une, ori- » gine commune aux Grecs & aux Habitans de la Mer du » Sud. La manie de rapprocher les Egyptiens & les Chi- » nois, par exemple, a excité tant de disputes dans ces » derniers tems, que les vrais Savans desirent qu'elle ne » devienne pas une maladie contagieuse ».

Ann. 1774. Mai.

TOWHA me donna un cochon & une tortue qui pesoit environ soixante livres. Il fit mettre l'un & l'autre, en secret, dans notre chaloupe, parce que ce don déplaisoit à quelques-uns de ses Grands, qui par-là étoient privés d'un régal. Il m'offrit aussi un gros goulu, qu'on tenoit prisonnier dans une cuque; (on lui avoit coupé quelques-unes de ses nageoires, pour qu'il ne pût pas s'échapper) mais le porc & le bon poisson, que nous venions de manger sur cette Isle, nous inspiroit du dedain pour un poisson si grossier. Le Roi & son premier Ministre, Tee, vinrent dîner avec nous à bord, & ils nous firent ensuite des adieux très-touchans. Le Prince ne cessa pas de me solliciter de retourner encore à Taiti, &, avant de sortir du vaisseau, il prit un

ANN. 1774. Mai

jeune-homme par la main, & il me le présenta, en me priant de le mener à Amsterdam, où il l'envoyoit chercher des plumes rouges. Je lui dis que, sachant qu'il ne reviendroit point, il m'étoit impossible de l'embarquer, mais que si jamais quelque vaisseau abordoit de la Grande-Bretagne à Taiti, je lui enverrois ou je lui apporterois des plumes rouges en abondance. Cette promesse parut le satisfaire; le jeune-homme avoit grande envie de partir, & si je n'avois pas résolu de n'emmener aucun Insulaire (outre Œdidée s'il vouloit s'en venir), & si je n'avois pas refusé, la veille, à M. Forster la permission de prendre un petit domestique, j'y aurois consenti. O-Too demeura dans sa pirogue aux côtés du vaisseau, jusqu'à ce que nous fûmes sous voiles. Alors il pagaya vers la côte, & il fut salué de trois coups de canons.

« O-Too proposa à mon Pere & à M. Hodges de rester à » Taiti, & il lui promit très-sérieusement de les faire Atée » ou Chefs des riches cantons d'Oparrée & de Matavai, je » ne sais si cette invitation avoit des motifs d'intérêt, ou si » elle provenoit uniquement de la bonté de son cœur. » Nous quittâmes cet aimable Prince avec l'émotion & » la tristesse naturelle en pareilles occasions. »

UN DES AIDES OU CANONIER fut si enchanté de la beauté de l'Isle & du caractere de ses habitans, qu'il forma le projet d'y rester. Sachant bien qu'il ne pouvoit pas l'exécuter tant que nous serions dans la baie, dès que nous en fûmes dehors, & qu'on eut rentré les chaloupes, & deployé les voiles, il se jetta à l'eau: il étoit bon nageur; mais on le découvrit

bientôt un bateau le poursuivit sur la chaloupe & le reprit. On observa à mi-chemin, entre la Résolution & le rivage, une pirogue qui sembloit nous suivre, mais qui étoit destinée à le prendre à bord ; dès que les Taïtiens, qui la montoient apperçurent notre bateau, ils se tinrent éloignés ; notre déserteur avoit concerté son plan avec eux, & O-Too qui en fut instruit, l'avoit encouragé. ANN. 1774. Mai.

« ILS ESPÉROIENT, avec raison, qu'un Européen leur » procureroit de grands avantages. »

EN CONSIDÉRANT la position de ce fuyard, il ne parut pas si coupable, & le desir qu'il avoit de rester à Taïti me sembla moins extraordinaire. Il étoit Irlandois de naissance, & il avoit servi dans la Marine Hollandoise. Je le pris à Batavia au retour de mon premier Voyage, & il ne m'avoit pas quitté depuis. Je ne lui connoissois ni Parens ni Amis, & rien ne l'engageoit à habiter un coin du monde plutôt qu'un autre. Toutes les Nations lui étoient indifférentes, & où pouvoit-il goûter plus de bonheur que sur une de ces Isles ? Là, sous le plus beau climat de la terre, il alloit jouir des besoins & des aisances de la vie, & achever ses jours dans la tranquillité & l'abondance. Je crois que je lui aurois accordé mon consentement s'il me l'avoit demandé, avant l'appareillage.

« LA RÉSOLUTION de ce Déserteur étoit fort raisonnable ; » quand il auroit eu des liaisons de parenté ou d'amitié en » Angleterre, il ne pouvoit pas espérer d'y être aussi heureux

» que l'est le dernier des Taitiens. A son retour dans la » Grande Bretagne, au lieu de se reposer après une navi- » gation si longue & si pénible, il jugea avec raison qu'on » le conduiroit sur un autre vaisseau, où il auroit à essuyer » les mêmes fatigues & les mêmes veilles. En supposant » qu'on lui permît de se reposer quelques jours, il s'at- » tendoit à être saisi au milieu de ses plaisirs, & à être » traîné de force à la défense de son pays, avec la perspec- » tive d'être tué à la fleur de son âge, ou de rester estropié, » s'il échappoit à ces malheurs, il devoit toujours gagner sa » subsistance *à la sueur de son front*, malédiction qu'on ne » ressent pas à Taiti. Les travaux du bas-peuple, chez nous, » sont continuels & souvent excessifs : avant de manger du » pain, il faut labourer la terre, recueillir, battre & moudre » le grain, il faut cultiver cent fois plus de productions que » n'en consomme chaque individu, car on est obligé de » nourrir les animaux dont le secours est absolument néces- » saire dans le labourage, pour acquérir la liberté de semer » la terre, d'acheter des vêtemens, indispensables dans un » climat rigoureux, d'avoir des outils, &c. que d'ailleurs on » feroit aisément de ses propres mains, si l'agriculture seule » n'absorboit pas toute l'attention. Le Commerçant, le Ma- » nufacturier & l'Artiste doivent tous travailler avec une » égale assiduité, afin de fournir des marchandises au Fer- » mier qui leur donne du pain. Combien la vie molle des » Taitiens est différente de celle-là ! Deux ou trois arbres » à pain, qui croissent presque sans culture, & qui subsistent » plus qu'un homme, fournissent à chaque Particulier une » nourriture fraîche & abondante les trois quarts de l'année.

» ils en sont

» ils en font fermenter, & ils en conservent pour les trois » autres mois, les plantes qui, à Taiti, demandent le plus » de soins, comme les choux & les racines d'Eddo, en » exigent beaucoup moins que nos choux & que les her- » bages de nos jardins. On plante un arbre à pain, en » detachant une de ses branches, qu'on fiche en terre; » la banane, dont la riche grappe semble un poids trop » pesant pour une tige herbacée, se reproduit du pied de » la racine, le palmier royal, qui est tout-à-la-fois l'orne- » ment de la plaine & d'une extrême utilité aux Habitans, » la pomme d'or, dont nous avons éprouvé les effets salu- » taires, & beaucoup d'autres fruits y viennent en si grande » abondance, & avec si peu de peine, que je pourrois les » appeller spontanés. La fabrique des étoffes est un passe- » tems agréable, & la construction des cabanes & des pi- » rogues, ainsi que la manufacture des outils & des armes, » sont des occupations amusantes, parce que les ouvriers » jouissent seuls du fruit de leurs travaux, ils passent donc » la plupart de leurs jours dans un cercle de jouissances » variées, au milieu d'un pays où la Nature a répandu des » paysages charmans, où la température de l'air est chaude, » mais rafraîchie sans cesse par une brise de mer, & où le » Ciel est presque toujours serein : ce climat & ses produc- » tions exquises contribuent à la force & à l'élégance de » leurs formes : ils sont tous bien proportionnés, & quelques- » uns auroient servi de modele à Phidias ou à Praxitele, » leurs traits ont de la douceur, & leur visage ne porte » point l'empreinte des passions, leurs grands yeux, leurs » sourcils arqués, & leurs fronts élevés, donnent de la no- » blesse à leur tête, qu'orment d'ailleurs une barbe fournie

ANN. 1774. Mai.

ANN. 1774. Mai.

» & de beaux cheveux (a), les femmes, compagnes de leur » félicité, sont très-intéressantes, comme on l'a dit tant de » fois. On trouve dans la vie de ces Insulaires l'uniformité » du bonheur : ils se levent avec le soleil, & ils vont se laver » à la riviere ou à la fontaine, ils passent le matin à travailler » ou à se promener, jusqu'à ce que la chaleur augmente : » ils se retirent alors dans leurs habitations, où ils se reposent » à l'ombre d'un arbre : là, ils s'amusent à lisser leurs che- » veux, ou à les parfumer d'huile odorante, ou ils jouent » de la flûte & chantent, ou enfin ils écoutent le ramage » des oiseaux. A midi, ils dinent, après leur repas, ils » reprennent leurs amusemens domestiques, & l'on re- » marque, durant cet intervalle, une affection mutuelle » répandue dans tous les cœurs. Nous avons souvent joui » de ce spectacle d'innocence & de bonheur, les saillies » gaies sans malice, les contes simples, la danse joyeuse, & » un souper frugal amenent le soir : on se lave une seconde » fois à la riviere, & on finit ainsi la journée sans inquié- » tude & sans peine.

» IL FAUT convenir que ces avantages, attrayans pour » les ames très-honnêtes, le sont bien davantage pour ceux » qui n'ont rien de plus à cœur que les jouissances char- » nelles, & quand on ne supposeroit pas des vues bien » élevées au Matelot dont on a fait mention, il ne faut pas » s'étonner qu'une vie si douce l'ait séduit. Peut-être

(a) Les autres Navigateurs ont dit que les Taitiens arrachent les poils de la lèvre supérieure, de la poitrine, & des aisselles : mais cette coutume n'est pas générale ; les Chefs, en particulier, & le Roi lui-même, conservent leurs moustaches.

» qu'accoutumé à l'activité, à l'agitation des passions, peut- ANN. 1774. Mai.
» être qu'habitué à porter ses pensées sur le passé & l'avenir,
» peut-être que connoissant une quantité innombrable d'ob-
» jets ignorés des Taitiens, il auroit été bientôt fatigué
» d'une tranquillité monotone, convenable seulement à un
» Philosophe qui s'est dégoûté du monde, ou à un Peuple
» dont les pensées sont simples & bornées, car les idées de
» bonheur sont infiniment variées dans les différentes Na-
» tions & dans les individus, suivant les mœurs & les prin-
» cipes de chacun, & suivant le degré de civilisation où on
» se trouve. »

Dès qu'on eut ramené le Matelot sur le vaisseau, je le fis mettre aux fers pour quinze jours, & je gouvernai pour Huaheine, afin d'y voir nos Amis, mais, avant de quitter Taiti, il est à propos de parler de l'état actuel de cette Isle, d'autant plus qu'elle avoit beaucoup changé depuis huit mois.

J'AI DÉJA INDIQUÉ les améliorations qui nous avoient frappé dans les plaines de Matavaï & d'O-parrée, nous en observâmes également sur tous les autres cantons. Nous ne concevions pas comment, dans un espace de huit mois, ils avoient pu construire tant de grandes pirogues & de maisons Les outils de fer qu'ils avoient tiré de nous & des autres Nations qui ont relâché dernièrement à cette Isle, contribuent sans doute à ce progrès, & ils ne manquent pas d'ouvriers, ainsi qu'on le verra bientôt.

LE NOMBRE des cochons excitoit notre étonnement: lors de notre premiere relâche, ils n'étoient probablement pas

Ann. 1774. Mai.

aussi rares que nous l'imaginâmes, mais parce qu'ils ne vouloient pas nous en vendre, ils les avoient soustrait à nos regards. Quoi qu'il en soit, nous en prîmes, cette fois, autant que nous en pûmes consommer, & même nous en embarquâmes quelques uns.

Pendant le séjour que je fis à Taïti, l'année précédente, j'avois une opinion assez défavorable des talens d'O-Too. Les progrès que je remarquai dans l'Isle, depuis cette époque, me convainquirent de mon erreur, & c'est sûrement un homme de mérite. Il est vrai qu'il est entouré de Conseils judicieux, qui, je crois, ont une grande part au gouvernement; au fond, je ne sais pas jusqu'où s'étend son pouvoir, comme Roi, ni quelle autorité il a sur les Chefs. Tout paroissoit d'ailleurs avoir concouru à l'état florissant de l'Isle. Sans doute il y a des divisions parmi les Grands de cet Etat, ainsi que dans la plupart des autres pays : autrement, pourquoi le Roi nous disoit-il que Towha l'Amiral, & Potatow, deux principaux Chefs, n'étoient pas ses Amis? Nous le crûmes jaloux de la puissance considérable dont ils jouissoient; car, dans toutes les occasions, il sembloit rechercher leurs bonnes graces. Nous avons lieu de penser qu'ils venoient de lever le plus grand nombre de bâtimens & d'hommes que pouvoit fournir l'Isle, pour marcher contre Eimeo, & qu'ils alloient commander tous les deux cette expédition, qui, à ce qu'on nous dit, devoit commencer cinq jours après notre départ. Wahéatua, Roi de Tiarrabou, avoit promis d'envoyer une flotte qui se joindroit à celle d'O-Too, afin de l'aider à réduire à l'obéissance le Chef d'Eimeo. Il semble me souvenir qu'on nous apprit qu'un jeune Prince étoit un des

Commandans. On imagine qu'une Isle aussi petite qu'Eiméo, ne pouvant braver les forces réunies de ces deux Royaumes, entreprit de terminer la querelle par une négociation, mais on ne nous a rien dit de pareil, au contraire, on ne parloit que de combattre, Towha me protesta plus d'une fois qu'il y mourroit, ce qui prouve l'idee qu'il se formoit de cette guerre. Œdidee m'assura que la bataille se donneroit en mer, & dans ce cas, l'ennemi avoit une flotte à-peu-pres égale à celle qui alloit l'attaquer, ce qui ne me paroît pas probable. Il y avoit d'autant plus d'apparence que les Insulaires d'Eimeo resteroient à terre sur la defensive, qu'ils suivirent ce plan cinq ou six ans auparavant, quand ils furent assaillis par les Habitans de Tiarrabou, qu'ils repousserent Cinq Officiers-Géneraux dirigeoient cette expédition, & O-Too étoit du nombre · s'il nous les ont nommes suivant le rang qu'ils occupoient, O Too ne remplissoit que la troisieme place dans le commandement Cela est assez vraisemblable, puisqu'étant jeune, il ne pouvoit pas avoir assez d'expérience pour commander en Chef dans une campagne qui exigeoit beaucoup d'habileté & de savoir.

J'AVOUE que j'aurois volontiers resté cinq jours de plus à Taïti, si j'avois été sûr que l'expédition auroit lieu, mais nous jugeâmes qu'ils desiroient notre depart, & qu'ils ne vouloient pas commencer leur campagne tant que nous serions parmi eux. On nous avoit dit, pendant tout notre séjour, qu'on ne se battroit que dans dix lunes, & ce ne fut que la veille de notre appareillage, qu'O-Too & Towha convinrent qu'ils alloient livrer bataille, cinq jours après que nous aurions mis à la voile, comme si cet espace de tems

ANN. 1774. Mai.

eût été néceſſaire pour achever leurs préparatifs. En effet, nous occupions une partie de leur tems & de leur attention. Je remarquois que, depuis pluſieurs jours, O-Too & les autres Chefs ne ſollicitoient plus nos ſecours: ayant été beaucoup importuné là-deſſus, je leur avois promis que ſi leur flotte partoit au moment de notre appareillage, je marcherois, avec eux, contre Eiméo; mais ils ne me parlèrent pas depuis ſur cet objet. En examinant cette affaire, ils avoient probablement conclu qu'ils ſeroient bien plus en ſûreté ſans moi, ils ſavoient que je ne donnerois la victoire à qui je voudrois, & que peut-être je ne ferois que dépouiller les vainqueurs & les vaincus Quelques fuſſent leurs raiſons, ils ſouhaitoient d'être debarraſſés de nous, avant de rien entreprendre. Ainſi, nous fûmes privés de voir l'équipement de toute la flotte, nous aurions peut-être été temoins d'un combat de mer; ce qui nous auroit inſtruit de leurs manœuvres.

JE N'AI JAMAIS PU découvrir combien de vaiſſeaux compoſeroient cette expédition: je n'en ai vu que deux cens dix, outre de petites pirogues deſtinées à ſervir de bâtimens de tranſport, &c. & outre la flotte de Tiarrabou, ſur la force de laquelle on ne nous a rien dit. Je n'ai pas pu ſavoir non plus le nombre d'hommes néceſſaires pour équipper cette flotte: quand je le demandois, les Inſulaires répondoient, *warou, warou, warou*, Te Tara, c'eſt-à-dire, *beaucoup, beaucoup, beaucoup* d'hommes, comme ſi cette quantité eût ſurpaſſé toutes les évaluations de leur arithmétique. En comptant quarante hommes pour chaque pirogue de guerre, & quatre pour chacune des autres, ſuppoſition qui paroît modérée,

le nombre sera de neuf mille. On est étonné de la force de cette armée, levée seulement dans quatre districts, & même celui de Matavaï ne fournissoit pas le quart de sa flotte. On vient de dire que ce calcul ne comprend point celle de Tiarabou, & peut-être aussi que d'autres districts armoient alors de leur côté de nouvelles pirogues. Je crois cependant que toute l'Isle ne faisoit pas des préparatifs en cette occasion, car nous n'en avons remarqué aucun à O-Parée. D'après ce que nous avons vu, & d'après ce que nous avons appris, je pense que le Chef, ou les Chefs de chaque canton, avoient la sur-intendance de l'équipement de la flotte de leur district, mais, l'équipement formé, toutes les pirogues passoient en revue devant le Roi de qui elles relevent en dernier lieu de cette maniere, il connoît l'état de toutes ses forces, avant qu'elles entrent en campagne. ANN. 1774. Mai.

ON A DÉJA OBSERVÉ que cent soixante pirogues de guerre appartenoient à Attahouroo & à Ahopata, quarante à Tettaha, & dix à Mataval, qui n'y envoyoit pas le quart de ses forces. En admettant que chaque district de l'Isle (il y en a quarante-trois) arme le même nombre de pirogues que Tettaha, on trouvera que toute l'Isle peut équipper mille sept cens vingt pirogues de guerre, & soixante-huit mille hommes, à quarante hommes pour chaque bâtiment (a).

(a) « M. Forster fait un autre calcul : il dit, si chacun des quarante-» trois districts arme vingt pirogues de guerre, à trente-cinq hommes » chacune, il n'y auroit pas, dans toute la flotte, moins de trente » mille hommes, sans compter les bateaux de suite, &, si ces Guer-» riers formoient le quart de la population, l'Isle doit contenir au » moins cent vingt mille Habitans. » M. Forster ajoute, « Qu'il a » reconnu, dans la suite, que ce calcul n'étoit pas assez considérable. »

ANN. 1774. Mai

ET, comme les Guerriers ne peuvent pas prendre plus d'un tiers de la population des deux sexes, y compris les enfans, toute l'Isle contient au moins deux cens quarante mille Habitans, nombre qui me parut incroyable au premier moment, mais quand je réfléchis à ces essaims de Taïtiens, qui frappoient nos regards par tout où nous allions, je fus convaincu que cette évaluation n'est pas trop grande. Rien ne prouve mieux la fertilité & la richesse de ce pays, qui n'a pas quarante lieues de tour.

L'ISLE ne formoit jadis qu'un Royaume: j'ignore depuis quand elle est divisée en deux États. Les Rois de Tiarrabou sont une branche de la famille de ceux de O Poureonu: les deux Princes sont aujourd'hui proches parens, & je crois que le premier dépend, en quelque sorte, du second. O-Too est appellé *Earée de Hie* de toute l'Isle; & on nous a dit que Waheatua, Roi de Tiarrabou, se découvroit devant lui, ainsi que le dernier de ses Sujets. Cet hommage est dû à O-Too comme *Earée de Hie* de l'Isle, à Taeevatou son frere, & à sa sœur cadette; à l'un, comme héritier, & à l'autre, comme héritier apparent: sa sœur aînée, étant mariée, n'a pas droit à cette vénération.

LES *EOWAS* & les *Whannos* paroissoient quelquefois couverts devant le Roi, mais nous n'avons jamais pu savoir si c'étoit par politesse, ou s'ils y sont obligés, en vertu de leur place: ces hommes, les principaux personnages qui entourent le Roi & qui forment sa Cour, sont ordinairement

& peut-être

& peut-être toujours ses parens. Tee, dont j'ai parlé si souvent, étoit de ce nombre. On nous a dit que les *Eowas*, qui occupent le premier rang, servent par tour & par journées, ce qui nous les fit appeller les Gentilshommes de service : je ne puis pas assurer que nous ne nous trompions point en ceci. Tee quittoit rarement le Roi ; en effet, sa présence étoit nécessaire, parce qu'il étoit plus en état de traiter les affaires qui se passoient entre nous & le Prince, on le chargeoit toujours de cette commission, & j'ai lieu de croire qu'il l'exécutoit à la satisfaction des deux Parties. ANN. 1774. Mai.

IL EST FACHEUX que nous connoissions si superficiellement ce Gouvernement, car nous ne savons point par quelle liaison & par quel rapport, tant de classes, d'ordres, de fonctions & d'emplois différens, forment un corps politique. Je suis sûr cependant que c'est une espèce d'administration féodale, &, s'il est permis d'en juger, d'après ce que nous avons vu, elle a de la stabilité, & sa forme n'a rien de vicieux.

LES *Eowas* & les *Whannos* mangent toujours avec le Roi excepté les *Towtows*, je ne sache pas qu'aucun Insulaire soit excepté de ce privilege ; mais il n'est point ici question des femmes, qui ne mangent jamais avec les hommes, de quelque rang qu'elles soient.

MALGRÉ cette espèce d'établissement monarchique, la personne ou la Cour d'O-Too n'avoit rien qui pût, aux yeux d'un Etranger, distinguer le Roi de ses Sujets : je ne l'ai jamais vu vêtu que d'une piece commune d'étoffe,

ANN. 1774. Mai.

enveloppée autour de ses reins, de maniere qu'il sembloit fuir toute pompe inutile, & il mettoit plus de simplicité dans ses actions qu'aucun autre des *Earées*. Je l'ai observé pagayant, avec les autres Rameurs, quand il venoit au vaisseau, ou qu'il s'en retournoit, & même lorsque quelques-uns de ses *Toutous* assis, le regardoient & ne faisoient rien. Tous ses Sujets l'abordent & lui parlent librement, & sans la moindre cérémonie, par tout où ils le rencontrent. J'ai remarqué que les Chefs de ces Isles sont plus aimés que craints par le Peuple. Ne peut-on pas en conclure qu'ils gouvernent avec douceur & avec équité?

ON A DIT que Wahéatua, Roi de Tiarrabou, est parent d'O-Too, qui l'est aussi des Chefs d'Eiméo, Tapammannoo, Huaheine, Uhetéa, O-Taha & Bolabola; car ils sont tous alliés à la famille Royale de Taiti. C'est un usage parmi les *Earees*, & les autres Insulaires d'un rang distingué, de ne jamais se marier avec les *Toutous*, ou dans des classes inférieures à la leur. Ce préjugé est probablement une des grandes causes qui produisent les Sociétés appellées Earéoies (a). Il est sûr que ces Sociétés empêchent beaucoup l'accroissement des classes supérieures, dont elles sont uniquement composées; car je n'ai jamais ouï-dire qu'un *Toutou* fût *Earréoy*, ni qu'il pût sortir de la classe dans laquelle il est né.

(a) Voyez, dans la Relation du premier Voyage, des détails sur ces Sociétés singulieres, où un grand nombre d'hommes & de femmes se réunissent en corps, & mettent, dit-on, en commun, leurs épouses & leurs maris.

J'AI DÉJA EU OCCASION de parler de la passion extraordinaire des Taitiens pour les plumes rouges, ils les nomment *oora*, & celles qu'ils appellent ouravine, & qui croissent sur la tête d'un perroquet verd, sont aussi précieuses à leurs yeux, que les diamans le sont en Europe. Ils mettent un grand prix à toutes les plumes rouges, mais ils en mettent un particulier à celles-ci, & ils savent très-bien distinguer les unes des autres: plusieurs de nos Matelots essayerent de les tromper, en teignant d'autres plumes, mais leur fourberie ne put pas réussir. Ils en forment des panaches de huit ou dix, & ils les attachent à l'extrémité d'une petite corde d'environ trois pouces de long, faite des grosses fibres extérieures de la noix de cocos, & si bien torse qu'elle est ferme comme un fil d'archal, & sert de queue au panache. Ils les emploient comme des symboles des Eatuas ou des Divinités, dans toutes leurs cérémonies religieuses. Je les ai vu souvent tenir un de ces panaches, & quelquefois deux ou trois plumes seulement entre l'index & le pouce, & dire une priere, dont je ne comprenois pas un mot. Les Navigateurs qui aborderont désormais à cette Isle, doivent se pourvoir de plumes rouges; les mieux faites, & les plus petites, seront les meilleures: ils doivent aussi y apporter une provision considérable de grosses & de petites haches, de clous de fiche, de lames, de couteaux, de miroirs, de grains de verre, &c. Les draps de lit & les chemises auront du débit, sur tout parmi les femmes, comme l'expérience l'a appris à plusieurs de nos Messieurs. ANN. 1774. Mai.

LES DEUX CHÈVRES que le Capitaine Furneaux donna au Roi O-Too, lors de notre derniere relâche, sembloient

ANN. 1774. Mai.

devoit perpétuer leur race. La chèvre avoit déjà fait deux petits, devenus si gros que bientôt ils alloient engendrer, & elle étoit pleine pour la seconde fois. Les Taïtiens paroissoient aimer passionnément ces animaux, qui, étant fort bien nourris, s'accoutumoient au climat: on peut espérer que, dans quelques années, ces quadrupèdes se propageront jusques sur les Isles voisines, & qu'ainsi ils rempliront, peu-à-peu, toutes les terres de la Mer du Sud. Les moutons que nous y avions laissé étoient morts, excepté un, qui, à ce que nous comprimes, vivoit encore. Nous y avons déposé en outre vingt chats, ainsi qu'à Ulietea & à Huaheine.



CHAPITRE XIV.

Arrivée du Vaisseau à l'Isle d'Huaheine. Récit d'une Expédition faite dans l'Isle. Plusieurs incidens survenus pendant notre Relâche.

» UN VENT FRAIS nous éloignoit de Taïti: nous regardions
» toujours cette Isle charmante, lorsqu'un autre spectacle ANN. 1774. Mai.
» attira nos regards sur les ponts. C'étoit une des plus belles
» femmes de l'Isle, qui avoit résolu de venir avec nous à
» Uliétéa, sa patrie. Ses parens, qu'elle avoit quitté quelques
» années auparavant pour s'enfuir avec son Amant, vivoient
» encore, & sa tendresse filiale la portoit à les revoir. Elle
» ne craignoit point leur colère, au contraire, elle s'atten-
» doit à en être bien reçue, en effet, ces Insulaires par-
» donnent aisément les fautes de jeunesse. Comme O-Too
» avoit défendu, expressément, à aucune de ses sujettes de
» nous suivre, elle s'étoit cachée à bord durant la dernière
» visite de ce Prince, mais, se voyant alors en pleine mer,
» elle ne craignit point de se montrer. Le frère d'Œdidée,
» son domestique & deux autres Naturels de Bolabola,
» nous accompagnèrent aussi: ils se fioient à des étrangers
» qui avoient ramené si fidèlement un de leurs Compa-
» triotes, & qui s'efforçoient de leur donner toutes sortes
» de marques d'amitié: leur compagnie anima notre con-
» versation & abrégea en quelque sorte notre passage à

ANN. 1774. Mai. » Huaheine. La Taïtienne portoit l'habit complet d'un de » nos Officiers, & elle étoit si charmée de son nouveau » vêtement, qu'elle descendit à terre ainsi vêtue, dès qu'on » eut abordé. Elle dîna avec les Officiers sans le moindre » scrupule, & elle rit, des préjugés de ses Compatriotes, » avec toute la grace des femmes du monde. Si son éducation avoit été soignée, elle auroit brillé par son esprit, » même en Europe, puisque son extrême vivacité, jointe » à des manieres tres polies, la rendoit déjà supportable.

15. » NOUS MARCHAMES toute la nuit, & le 15, au matin, » nous découvrîmes Huaheine. »

A UNE HEURE, après midi, je mouillai à l'entrée septentrionale du havre d'O'Wharre. les chaloupes mises en mer, remorquerent le vaisseau dans un lieu convenable, & on amarra avec une ancre de poste, & une ancre de toue, à moins d'une encablure de la côte. Durant les manœuvres, plusieurs Naturels vinrent nous faire une visite : le vieil Chef Oree, qui étoit à leur tête, m'offrit un cochon & d'autres présens, avec les cérémonies accoutumées.

« CES INDIENS nous demanderent des haches, mais » parce qu'il nous en restoit peu, nous les gardâmes pour » les grandes occasions Le soir, il y eut un calme parfait, » & nous fûmes enchantés de voir & d'entendre les Insulaires, assis dans leurs maisons, le long de la côte autour » de leurs flambeaux, qui sont des noix huileuses, enfilés » à un mince bâton. »

16. LE LENDEMAIN, ils commencerent à nous apporter des

fruits. Je rendis la visite d'Orée, & je lui fis mes présens. Je lui donnai entr'autres choses des plumes rouges. Il en prit deux ou trois dans sa main droite, & les mettant ensuite entre l'index & le pouce, il dit une prière, à laquelle il me parut que les Spectateurs faisoient peu d'attention. On déposa bientôt après deux cochons dans ma chaloupe, & Orée & plusieurs de ses Amis vinrent dîner à bord avec nous. Après dîné, il m'exposa quels présens seroient plus agréables à lui & à ses amis, & il mit les haches & les clous au premier rang. En conséquence, je lui accordai ce qu'il demandoit : il voulut absolument distribuer mes dons aux autres, & il s'en acquitta à la satisfaction de tout le monde. Un jeune homme d'environ dix ou douze ans, son fils, ou son petit-fils, sembloit être le personnage le plus considérable, & il eut la plus grande part à ses libéralités. ANN. 1774. Mai.

QUAND cette distribution fut finie, ils retournerent tous à terre.

« POREO LE JEUNE, Taïtien, qui s'étoit embarqué avec » nous huit mois auparavant, & qui s'étoit retiré à Ulietéa, » vint à bord dès le grand matin : il nous avoua qu'il étoit » resté parderrière, malgré lui, lors de notre départ ; » qu'aimant une jolie fille, elle lui avoit donné un rendez- » vous, où il alla après avoir remis la poire à poudre du » Capitaine, qu'arrivé à l'endroit que lui fixoit sa belle » maîtresse, il fut attaqué par le pere de la fille & par » d'autres hommes, qui le dépouillerent de ses vêtemens » Européens, le battirent & le tinrent enfermé, jusqu'à ce » que nous fûmes sous voile ; qu'il profita ensuite d'une

ANN. 1774. Mai.

» occasion pour passer à Huaheine, où l'hospitalité de ses » Amis avoit pourvu à sa subsistance, & qu'enfin il n'étoit » point dans la misère. On peut conclure de cette histoire » que les Habitans de ces isles ne permettent pas toujours » à leurs enfans de suivre leurs propres inclinations, mais » quelques soient là dessus leurs principes, le Pere de l'In- » dienne n'étoit point autorisé à prendre à Poréo ses habits.

» NOUS DESCENDÎMES, à terre, le plutôt qu'il nous fut » possible, & nous parvînmes aux lagunes que la mer forme » au Nord du havre; elles étoient environnées de marais, » remplis d'un grand nombre de plantes des Indes orien- » tales, & une vase visqueuse qu'à son apparence & à son » odeur fœtide, nous jugeâmes être de la même nature » que l'*hepar sulphuris*, en composoit les bords. Il y avoit » aux environs des troupes considérables de canards; mais » il étoit difficile d'en approcher, parce que nous enfonçions » dans la vase, dès que nous voulions y poser le pied. La » perspective de cette pièce d'eau est cependant très-agréable » & très-pittoresque, mais les émanations puantes passent » probablement pour mal saines, car nous vîmes peu de ca- » banes autour de la bordure du côté de la mer, ces lagunes » sont enfermées par un banc de corail étroit, couvert de » sable, un peu élevé, le long duquel nous trouvâmes » beaucoup de cocotiers; les marais vont delà en pente, » jusqu'à l'eau qui croupit. L'un des Naturels nous offrit » des noix de cocos, alors très rares sur l'isle. En revenant, » notre domestique, qui portoit un sac de plantes & un » second sac d'outils de fer, fut attaqué & terrassé par » cinq ou six Insulaires qui l'auroient dépouillé, si le

» Docteur

» Docteur Sparrman n'étoit accouru à son secours les voleurs
» s'enfuirent avec une hache, c'est la seconde fois que nos ANN. 1774. MAI.
» gens furent ainsi audacieusement assaillis par les Indiens
» d'Huaheine, qui, en général, semblent plus licentieux
» sous le Gouvernement foible du vieil Orée, que ceux de
» Taïti ou des autres Isles de la Société.

» CE VIEIL CHEF étoit plus indolent que lors de notre
» premiere relâche, & sa tête nous paroissoit fort affoiblie.
» Il avoit les yeux rouges & enflammés, & tout le corps
» écaillé & maigre. Il nous fut aisé d'expliquer ce chan-
» gement, quand nous apprîmes qu'il aimoit beaucoup la
» boisson enivrante qu'ils tirent du poivre, & qu'il en pre-
» noit de très grandes quantités. Œdidée eut l'honneur de
» passer plusieurs nuits à boire avec lui, & il s'éveilloit
» communément le lendemain avec un violent mal de
» tête. »

LE 17, j'allai à terre, afin de me plaindre au Chef de 17.
l'outrage dont on a parlé tout-à-l'heure, mais il n'étoit pas
dans les environs de notre mouillage. L'après-midi, tandis
que je me promenois sur la greve, une personne vint me
dire qu'Orée desiroit de me voir. Je me mis en route avec
le Député, & je fus conduis dans une grande maison, où le
Chef & plusieurs Insulaires de distinction étoient rassemblés
& tenoient, á ce que je crus, un conseil. Après que je fus
assis, & qu'ils eurent achevé leur conversation, Orée fit
une harangue, & un de ses Compatriotes y répondit; je n'y
compris rien, sinon qu'il étoit question du vol commis la
veille. Le Chef m'assura que lui, & tous ceux qui étoient

Ann. 1774. Mai. présens (c'étoient les principaux Chefs des environs) n'y avoient aucune part, & il m'engagea à tuer les coupables avec les canons. Je lui protestai que je n'accusois de ce crime, ni lui, ni les Insulaires qui l'entouroient, que je traiterois les voleurs, & tous les autres que je pourrois surprendre, comme il le desiroit. Je demandai ensuite où étoient ces brigands, & je priai qu'on me les amenât, afin de les châtier, mais il répondit qu'ils s'étoient enfuis dans les montagnes, & qu'il ne pouvoit pas les attraper. J'ignore s'il disoit la vérité. Je savois que des recherches sans violence, ne les engageroient pas à me livrer les criminels, & je ne voulois pas employer la force.

Le soir, quelques uns de nos Messieurs assisterent à un Spectacle Dramatique. La pièce représentoit une fille qui s'enfuyoit avec nous de Taiti. Le fait étoit vrai, & la jeune femme, dont il a été question plus haut, vit elle-même jouer ses propres aventures, ce qui lui causa tant de chagrin, que nos Messieurs eurent toutes les peines du monde de l'engager à rester jusqu'à la fin; elle versa beaucoup de larmes. La réception que lui firent ses Amis à son retour, formoit le dénouement, qui n'étoit guères favorable à la pauvre Taïtienne. Ces peuples, dans l'occasion, composent sur-le-champ de petites pièces qu'ils ajoutent aux grandes. N'est-il pas raisonnable de supposer, qu'ils punissoient cette fille par une satyre, afin de décourager celles qui voudroient imiter son exemple?

Le matin du 18 Octe vint à bord, & m'apporta des fruits; il resta à dîné, &, l'après-midi, il voulut voir tirer de gros

canons chargés à boulets !! nous fit cette priere, parce qu'il avoit eu dire à Œdidée, & à nos autres passagers Taitiens, que nous avions eu cette complaisance sur leur Isle: il desiroit qu'on tirât contre les collines, mais je n'y consentis point, de peur que le boulet n'y arrivant pas, causât des malheurs, d'ailleurs il devoit mieux en voir l'effet dans l'eau. ANN. 1774. Mai.

QUELQUES-UNS des Bas-Officiers, à qui j'avois permis de courir la campagne pour leur amusement, emmenerent deux Naturels qui leur servirent de guide, & ils emporterent des sacs remplis de clous, de haches, &c afin de faire des échanges sur leur chemin. Les deux guides usant d'adresse, s'enfuirent avec les deux sacs, voici comment ils s'y prirent. Les Officiers avoient deux fusils, afin de tuer des oiseaux, &, après une ondée de pluie, leurs guides en montrerent plusieurs qu'ils les engagerent à tirer. L'un des fusils ayant fait long feu plusieurs fois, & l'autre étant parti, au moment où les Taïtiens virent qu'ils n'avoient plus rien à craindre de ces armes à feu, ils s'enfuirent: nos Messieurs stupéfaits, les regarderent, & aucun d'eux n'eut la présence d'esprit de courir après eux.

« NOUS FÎMES différentes excursions dans la campagne les deux derniers jours, & nous en rapportâmes
» du corail, des coquillages & des hérissons que les Naturels rassemblerent pour nous sur la côte de la mer. Differens Chefs, qui vinrent revoir leurs anciennes connoissances, nous offrirent des cochons & des boucliers de guerre,
» & ils eurent soin de ne pas s'en dessaisir, avant d'avoir vu
» l'ami auquel ils destinoient ces présens.

Ann. 1774. Mai.

» Nous gravîmes aussi sur une colline, plantée par tout » d'arbres à pain, de poiviers & de mûriers, d'ignames & » d'Eddoes. Les mûriers ou les arbres d'étoffe étoient cul- » tivés avec une attention particulière; l'intervalle entre » chaque pied étoit proprement sarclé, & de vieilles coquilles, » & du vieil corail brisé servoient de marne, & un sillon ou » canal profond entouroit la terre afin de la tenir à sec. Ils » avoient brûlé en plusieurs endroits des fougeres & des » arbrisseaux, pour y former de nouvelles plantations. Presque » au haut de la colline, nous trouvâmes une maison, où, une » vieille femme & sa fille, nous accueillirent avec hospita- » lité; nous leur donnâmes des grains de verre, des clous » & quelques plumes rouges: elles accepterent les plumes » uniquement comme des curiosités, car elles n'y met- » toient aucun prix. Les autres Insulaires d'Huaheine n'y » en attachoient pas davantage. Ils demanderent des ha- » ches en échange de leurs cochons, & de petits outils de » fer pour d'autres provisions; &, comme nous avions assez » de porc, leurs propositions nous parurent désavantageu- » ses, quoiqu'elles fussent les mêmes que lors de notre pre- » miere relâche. Les plumes rouges n'ayant point ici de » valeur intrinséque, c'est une nouvelle preuve de l'opu- » lence & du luxe des Taitiens, qui les achetent avec tant » d'empressement. Cette différence provient de l'extrême » fertilité de Taiti comparée à celle d'Huaheine, où la » plaine qui sert de ceinture aux collines, est si étroite & » si peu considérable, que les Naturels sont obligés de » cultiver les collines.

» Nous retrouvames au *Heiva*, de la veille, les Insu-

» laires qui avoient volé si adroitement les deux faces des » Officiers : ils avouerent leur faute, & promirent, si on » leur pardonnoit, d'apporter en équivalent des boucliers » de guerre. On consentit à cette priere, & effectivement » le lendemain ils tinrent leur parole. Ann. 1774. Mai.

» A CHAQUE MOMENT ils essayoient de nous voler : on » en surprit un qui tâchoit de dérober une poire à poudre, » & on lui donna quelques coups pour le corriger. Les vê-» temens Européens de la Taïtienne que nous avions ame-» née, tenterent aussi les Naturels, plusieurs l'assaillirent » dans une maison au moment où elle y pensoit le moins, » & se mirent à la déshabiller, heureusement quelques-uns » de nos Messieurs allerent à son secours & dispersèrent » les brigands : cet accident l'effraya si fort, que depuis elle » ne sortit plus seule du vaisseau. »

LA MATINÉE du 19 fut pluvieuse, & l'après-dînée belle. 19.

« NOUS FîMES une promenade vers la longue passe » où le Docteur Sparrman avoit été volé huit mois aupa-» ravant. Il plut tellement, qu'il fallut nous réfugier dans » une petite hutte. Nous y trouvâmes une famille aimable, » qui nous offrit du fruit à pain frais & du poisson. Une » vieille femme, d'un rang un peu distingué, s'étoit réfu-» giée aussi sous le même toit avec un homme de sa suite, » qui menoit un cochon. Nous partîmes ensemble, lorsque » la pluie eut cessé, & la bonne femme, après nous avoir » présenté son cochon, nous invita à sa maison, située à une

ANN. 1774. Mai.

» distance considérable. Nous traversâmes la colline, & descendîmes sur les bords de la mer de l'autre côte de l'Isle.
» Le chemin fut très-glissant, mais je recueillis des plantes
» nouvelles. Le ciel devint parfaitement beau, avant notre
» arrivée dans la plaine. Nous vîmes une baie & un banc
» etendu de corail, & un petit Islot qu'habitoient des trou-
» pes nombreuses de canards sauvages, de corlieux & de
» becassines : à la sollicitation de notre bonne vieille, les
» Naturels nous présenterent des rafraîchissemens ; ayant
» chassé quelque tems, nous repassâmes la colline dans une
» autre direction, & au-delà d'une belle vallée bien peu-
» plee, & couverte de toute sorte de plantations, nous attei-
» gnîmes enfin l'habitation de la femme, qui etoit sur le
» rivage. Nous y trouvâmes un viellard, son mari, &
» beaucoup d'enfans, dont quelques-uns étoient d'un âge
» mûr. Elle nous régala de volailles, de fruit à pain, de noix
» de cocos, & elle nous renvoya ensuite sur sa pirogue au
» vaisseau, dont nous étions éloignés d'environ cinq milles
» par mer : la distance auroit ete au moins deux fois plus
» grande, en faisant le chemin par terre. Cette bonne In-
» dienne mit, dans les services qu'elle nous rendit, un em-
» pressement, que je n'avois jamais remarqué, quoique, sur
» toutes les Isles de la mer du Sud, on nous eût donne des
» preuves sans nombre d'attachement & d'hospitalité. »

20. Le 20 dès le grand matin, trois Officiers partirent pour la chasse, un peu contre mon gré, parce que je savois que les Naturels guettant toutes les occasions de voler ceux qui se détachoient en petites troupes, devenoient chaque jour plus audacieux. A trois heures de l'après-midi, on m'avertit

que nos chasseurs venoient d'être saisis & dépouillés de tout ce qu'ils possédoient. Je me rendis, sur-le-champ, à terre avec M. Forster, & l'équipage d'une chaloupe, & je m'emparai d'une grande maison, de ce qu'elle contenoit, & j'arrêtai deux Chefs qui s'y trouvoient; mais, comme je ne voulois pas répandre l'alarme dans les environs, je fis tout cela si paisiblement, que les Insulaires savoient à peine que nous étions descendus. Je restai autour de l'habitation, jusqu'à ce que j'appris que les Officiers étoient revenus sains & saufs, & qu'on leur avoit tout rendu : je quittai alors la maison, & j'y remis ce que nous en avions enlevé. Les Officiers eux-mêmes me racontèrent ensuite à bord toute l'affaire. De petites insultes de leur part, excitèrent les Taïtiens à saisir leurs fusils, ce qui amena une violente querelle, quelques Chefs s'en mêlèrent, ôterent les Officiers du milieu de la foule, & leur firent restituer ce qu'on leur avoit pris. ANN. 1774. Mai.

« IL FAUT DIRE que le second Lieutenant avoua que les » Anglois avoient été les agresseurs; l'un d'eux ayant tué » deux pigeons, voulut qu'un Naturel allât les chercher » dans l'eau; l'Indien qui avoit souvent eu cette complaisance, refusa cette fois de faire le service d'un chien : un » des Officiers le battit alors, jusqu'à ce qu'il obéît, & le » pauvre Insulaire se traîna dans la vase, avec beaucoup » d'agilité. Quand il eut ramassé les canards qui étoient à une distance considérable de la côte, il s'enfuit à la nage, les emporta à l'autre bord de la lagune, il sentoit bien » que ces oiseaux pouvoient à peine payer sa peine. Comme » ceci piqua nos gens, l'un d'eux chargea son fusil à balle, » il tira, & manqua heureusement l'Indien. Il se prépa-

ANN. 1774. Mai.

» roit à tirer un second coup, lorsque la foule qui l'entouroit, voyant qu'on se jouoit avec autant d'insolence de la vie d'un Naturel, tomba sur lui & saisit cette arme terrible dont les farouches étrangers abusoient si cruellement. L'Anglois appella ses camarades à son secours, & quoique l'un d'eux lachât son fusil, chargé à plomb, dans les cuisses d'un Insulaire, les Indiens furieux, les frapperent impitoyablement. Le domestique d'Œdidée, jeune homme robuste d'une très-petite taille, accompagnoit nos Messieurs, & il se battit courageusement en leur faveur, mais il fut terrassé par le nombre. »

CECI arriva à un endroit où l'on nous avoit dit auparavant, que des Taitiens s'étoient réunis pour former une troupe de voleurs, dans le dessein de détrousser tous ceux qui y passeroient. Il paroît que le Chef ne put ni prévenir ni arrêter ces outrages multipliés. Je ne le vis pas ce soir, mais j'appris d'Œdidée qu'il vint sur le rivage un moment après mon rembarquement pour le vaisseau, & qu'il étoit si affligé de ce qui venoit de se passer, qu'il en versa des larmes.

» JE NE DOIS PAS oublier que nous débarquâmes dans une maison, qui sembloit être une hôtellerie ou caravanserai destiné aux voyageurs: il y avoit des personnes de différentes familles, avec lesquelles nous conversâmes d'abord paisiblement, mais, à la nouvelle de l'accident arrivé à nos Officiers, la plupart s'enfuirent, & ceux qui resterent, donnerent des marques de crainte, & retournerent à bord, nous vîmes les Naturels abandonner le pays des environs »

Le 21,

LE 21, dès la pointe du jour, nous apperçûmes plus de soixante pirogues sous voiles, qui sortoient du Havre, & qui marchoient vers Ulietéa. En demandant la destination de cette flotte, on nous dit qu'elle étoit montée par des *Earéoys* (*a*), & qu'ils alloient faire une visite à leurs confrères des Isles voisines. On peut presque les comparer aux Francs-Maçons; on nous assura qu'ils se secourent les uns les autres quand ils sont dans le besoin, ils semblent pratiquer des usages, qu'ils ne veulent point, ou qu'ils ne peuvent pas expliquer. Œdidee nous apprit qu'il en étoit, Tupia en étoit aussi, & ni l'un ni l'autre n'ont consenti à me donner une idée nette de ces établissemens. Œdidee nie qu'on mette à mort les enfans qu'ils ont de leurs maîtresses, ainsi que Tupia & plusieurs Taïtiens nous l'avoient protesté. J'ai eu différentes conversations avec Omaï sur cette matière, & il m'a confirmé tout ce qu'on raconte dans mon premier Voyage. ANN. 1774. 21 Mai.

ŒDIDÉE couchoit ordinairement à terre, & il vint me faire un message de la part d'Orée, qui desiroit que je débarquasse, suivi de vingt-deux hommes, pour aller châtier, avec lui, treize voleurs. Afin de se souvenir du nombre des Soldats que demandoit le Chef, le Député apporta vingt-deux morceaux de feuilles : c'est leur méthode de calculer. Dès que j'eus reçu cette députation extraordinaire, je me rendis auprès du Chef, je le priai de m'expliquer plus clairement son intention, & tout ce que j'en appris, fut que ces voleurs formant une troupe de bandits, réunis

(*a*) Des Membres de ces Sociétés de débauche, où toutes les femmes & tous les hommes sont en commun.

en corps, se proposoient de nous saisir & de nous détrousser par tout où ils nous trouveroient, & qu'ils avoient pris les armes pour cela: il m'invitoit à les punir. Je l'avertis que si je me mettois en marche, ils s'enfuiroient dans les montagnes; il m'apprit alors qu'ils étoient résolus à nous attaquer, & il me conseilla de les détruire eux & leurs maisons; mais il me pria d'épargner leurs voisins & les habitations des environs, ainsi que les pirogues & le Whennoo. Comme s'il avoit voulu s'assurer d'avance de ma bonne volonté en faveur des innocens, il me présenta un cochon, offrande de paix de la part du Whennoo; il étoit si petit, qu'on ne pouvoit guères le présenter que dans une cérémonie de cette espèce. Ce Chef intelligent voyoit bien, (ce que les autres Taitiens n'imaginoient peut-être pas) que tout le voisinage dépendoit de nous, &, pour arrêter nos forces, il recourut à un expédient qui doit être sacré parmi eux. En retournant à bord, je pensai à sa proposition, qui me parut fort étonnante. Je me décidai cependant de m'y rendre, de peur que mon refus n'encourageât ces brigands à commettre de plus grands actes de violence, &, comme le bruit de leurs vols devoit bientôt se répandre à Ulietéa, où je me proposois de relâcher, mon indulgence auroit pu engager les Insulaires à nous traiter de la même maniere, ou plus mal encore.

« Le Lecteur aura soin de remarquer que ces Indiens » avoient fort à se plaindre de l'injustice de nos Gens, & » qu'ils étoient armés par le ressentiment & la colere. » Je débarquai avec 48 hommes, y compris les Officiers, MM. Forster, le Docteur Sparrman & M. Hodges. Le Chef,

suivi de peu de monde, nous joignit bientôt, & nous marchâmes, en bon ordre, à la recherche des bandits. Durant la route, le cortège s'accrut à chaque pas. Ann. 1774. Mai.

« Orée demanda bientôt à rester derriere, mais » M. Cook l'engagea, ainsi que quelques autres, à nous suivre; & il ordonna à la foule de ne pas marcher plus avant, » sous prétexte qu'au moment du combat, nous ne pourrions plus distinguer nos Amis de nos Ennemis. »

Œdidée, qui étoit avec nous, commença à s'alarmer, observant que plusieurs des Insulaires qui nous accompagnoient, faisoient partie de la troupe que nous allions attaquer, & il nous avertit qu'ils nous conduisoient sûrement à un endroit où leurs camarades nous tomberoient dessus avec avantage. Je ne sais pas si ses craintes avoient quelque fondement; mais ce fut le seul en qui nous eussions confiance, & nous réglâmes nos mouvemens d'après ses avis. Quelques milles au-delà, nous apprîmes que les bandits, que nous poursuivions, s'étoient enfuis dans les montagnes, je déclarai alors à Orée que je ne m'avancerois pas plus loin, car il nous falloit traverser une vallée profonde, bordée, de chaque côté, de rochers escarpés, où un petit nombre d'hommes, avec des pierres, pouvoient couper notre retraite, s'ils avoient les projets qu'Œdidée persistoit toujours à leur prêter. Pleinement résolus de revenir sur nos pas, nous fîmes volte-face, & nous apperçûmes, en divers endroits, des Insulaires qui nous avoient suivi, descendant des flancs des collines, & tenant, dans leurs mains, des assées qu'ils quitterent à l'instant, & qu'ils cacherent sous

ANN. 1774. Mai.

des buissons, quand ils se virent découverts. Ceci sembloit prouver qu'Œdidee avoit eu raison de nous donner ses conseils, mais si le Peuple avoit de mauvaises intentions contre nous, je ne puis croire que le Chef les partageât. Pendant notre retraite, nous nous arrêtâmes à un endroit convenable pour nous rafraîchir. Je demandai aux Taitiens des noix de cocos, & ils nous en donnerent sur-le-champ. Je pense qu'ils desiroient fort que nous quittassions la côte, car ils étoient sûrement effrayés, quoique nous n'eussions rien fait qui fût capable de leur causer la moindre alarme. Deux Chefs nous apporterent chacun un cochon, un chien, & de petits plantains, symboles ordinaires de paix, & ils me les présenterent un à un, en observant les cerémonies accoutumées. Un autre m'offrit un cochon, & il voulut le transporter lui-même au vaisseau. Nous continuâmes ensuite notre route, jusqu'à la place de débarquement, où on tira plusieurs volées, pour convaincre les Naturels que nous pouvions former un feu continuel. Nous montâmes alors les chaloupes, & le Chef, nous suivant de près, amena une grande quantité de fruits sur le vaisseau, où il resta à dîner. En sortant de table, les Insulaires nous envoyerent de nouveaux fruits & deux cochons, de sorte que cette petite excursion nous procura plus de rafraîchissemens que nous n'en avions obtenu avec nos présens. Ils furent certainement épouvantés, à la vue d'un détachement si fort, qui pénétroit l'intérieur de leur pays, & la puissance des armes à feu, sembla les frapper plus que jamais : je crois qu'auparavant ils avoient une idée assez foible ou assez méprisable des armes à feu en général, car ils n'avoient vu tirer que des oiseaux par ceux de nos Gens qui se promenoient dans leurs champs, &

qui, n'étant pas bons tireurs, perdoient communément deux coups sur trois, les fusils d'ailleurs faisoient souvent long feu, & on les chargeoit lentement. Ayant bien remarqué tout cela, ils en avoient conclu que les armes à feu ne sont pas si terribles qu'on vouloit le leur faire croire. ANN. 1774. Mai.

« Ainsi finit notre expédition guerriere, au grand contentement de quelques-uns d'entre nous, qui aimoient trop les Indiens pour desirer leur mort. D'autres, accoutumés aux scènes horribles de la guerre & du carnage, montroient un détestable empressement d'éprouver leur adresse, en tirant sur des hommes, plutôt que sur des oiseaux. Nous ne vîmes que peu de Naturels, autour du vaisseau, l'après-midi »

Quand les Chefs prirent congé, le soir, ils promirent de nous envoyer beaucoup de provisions; le lendemain, nous reçûmes effectivement des fruits, mais les cochons étoient ce qui nous manquoient le plus, & on nous en apporta peu. 21.

« Un Chef, nommé Moruraa, avoit choisi mon Pere comme son Ami, & où je fis, à lui, à sa femme & à sa fille, des présens, en retour de ceux qu'il apporta, mais mes dons lui parurent si préférables aux siens, qu'il en fut enchanté, & ses yeux me témoignerent sa gratitude avec une éloquence particuliere. »

J'allai à terre l'après-midi, & je trouvai Orée qui

» envoyoit en députation à O-Poonée, Roi de Bolabola. Cet » Ambassadeur paroissoit très-stupide. Nous ne pûmes pas » cependant pénétrer le secret de sa mission, qui d'ailleurs » nous intéressoit peu. »

ANN. 1774. Avril.

Le 23, le vent souffla de l'Est, comme il avoit toujours 23.
soufflé depuis notre départ de Taiti. Le lendemain, dès le 24.
grand matin, nous démarrâmes, &, à six heures, nous mîmes en mer. Le bon vieil Chef fut le dernier Insulaire qui quitta le vaisseau. En partant, je lui dis que nous ne nous reverrions plus, il se mit à pleurer, & il me répondit « *Laissez* » *venir ici vos enfans, & nous les traiterons bien.* » Orée est d'un excellent caractere, mais la plupart de ses Sujets, qui ne le valent point, semblent abuser de son grand âge. Terrederi, son petit-fils & son héritier, est encore très-jeune. La maniere douce avec laquelle j'ai toujours traité le Peuple de cette Isle, & l'imprudence de nos Messieurs, qui erroient dans la campagne, persuadés que leurs armes à feu les rendoient invincibles, exciterent les Insulaires à commettre des violences, que jamais les Taitiens n'avoient osé entreprendre.

Durant notre relâche, je me procurai du fruit à pain, des noix de cocos, &c. plus que nous ne pouvions en consommer, mais pas assez de cochons pour en servir chaque jour à l'équipage : quoique ces animaux ne paroissent point rares dans l'Isle, il faut cependant convenir que la quantité que nous en prîmes, pendant la relâche précédente, les avoit beaucoup diminué, & avoit repandu dans l'Isle un

Ann. 1774. Mai. grand fonds de nos marchandises D'ailleurs nous avions alors peu d'outils, de meubles, d'effets, &c à leur donner en échange; le petit nombre de plumes rouges qui nous restoient, étoient de peu de valeur, comparées au prix que nous les vendions à Taiti. Je fus obligé de faire fabriquer, aux Forgerons, différentes especes d'outils de fer, de clous, &c. afin d'être en état de me pourvoir de rafraîchissemens aux autres isles, & de maintenir mon influence & mon crédit parmi les Naturels.



CHAPITRE XV.



CHAPITRE XV.

Arrivée à Ulietéa, Réception qu'on nous fit. Divers incidens survenus pendant notre relâche. On nous apprend que deux Vaisseaux ont été à Huaheine. Préparatifs pour quitter Ulietéa; regret des Insulaires à cette occasion. Caractere d'Œdidée. Observations générales sur ces Isles.

Dès que nous eûmes débouqué le havre, je fis voile & je portai sur l'extrémité méridionale d'Ulietéa. Comme il y eut peu de vent l'après-midi, le soleil se coucha avant que j'atteignisse l'extrémité Ouest de l'Isle, où nous passâmes la nuit : un léger vent variable dura jusqu'à dix heures du lendemain, au matin, lorsque l'alisé d'Est prévalut, & je me hasardai à remonter le havre, après avoir détaché une chaloupe qui chercha un mouillage à l'entrée. Quand nous eûmes fait un petit nombre de bordées, nous arrivâmes devant le canal, & le vaisseau pénétra à toutes voiles le plus qu'il fut possible. On jeta ensuite l'ancre, & on plia les voiles : c'est la maniere d'entrer dans la plupart des havres qui sont sous le vent de ces Isles, car les chenaux, en général, sont trop étroits pour y manœuvrer. Nous étions mouillés alors entre les deux pointes du recif, qui forme l'entrée. chacune étoit éloignée de nous seulement de deux tiers

ANN. 1774. MAI.

24.

d'encablure, & la mer brisoit dessus à une si grande hauteur & avec tant de violence, qu'elle auroit paru terrible à des Navigateurs moins accoutumés à ces parages. Les chaloupes ayant porté en mer les ancres & les machines de toue, le vaisseau fut remorqué, & nous jetâmes l'ancre la nuit. Pendant ce travail, le Chef Oréo, mon vieil ami, & plusieurs autres vinrent nous voir ils ne manquerent pas de nous apporter des presens.

ANN. 1774. Mai.

25. LE LENDEMAIN, le vaisseau fut remorqué de nouveau, & amarré dans un mouillage convenable, qui commandoit toutes les côtes qui nous entouroient. Sur ces entrefaites, j'allai à terre, avec les Officiers, rendre une visite au Chef, & lui offrir les presens accoutumés. En entrant dans sa maison, nous fûmes reçus par quatre ou cinq vieilles femmes, qui pleuroient & se lamentoient, & qui, en même tems, se découpoient la tête avec des instrumens de dents de goulu, le sang inondoit leurs visages & leurs épaules : ce qu'il y eut de plus fâcheux, il fallut essuyer les embrassemens de ces vieilles furies, dont la face nous couvrit de sang. Cette cérémonie (car c'en étoit une) finie, elles sortirent, se laverent, & revinrent bientôt aussi joyeuses que le reste de leurs Compatriotes. » Oreo parut enchanté de notre » retour. La présence d'Œdidée & de l'Ambassadeur » que nous amenions, affermit sans doute la bonne opi- » nion qu'il avoit de nous, & inspira de la confiance » à tout son Peuple. » Après avoir resté là peu de tems, le Chef & ses Amis, mirent un cochon & des fruits dans ma chaloupe, & ils vinrent dîner à bord avec nous.

Ann. 1774. Mai.

« L'APRÈS-MIDI, nous nous promenâmes le long de la crique, où étoit le vaisseau, autant que le permit la pluie. La côte étoit bordée d'une quantité innombrable de pirogues, & chaque maison ou cabane fourmilloit d'Habitans qui se préparoient à faire de bons dînés sur des tas de provisions accumulées par-tout. On a déjà dit qu'il y a une Société particuliere (appellée Arréoy), d'hommes & de femmes, qui se rassemblent de tems-en-tems, & voyagent sur toutes les Isles, en se livrant aux plaisirs & à la débauche. Durant notre relâche à Huaheine, nous avions vu soixante-dix pirogues montées par plus de sept cens Arréoys, qui partirent un matin pour Ulietéa : nous apprîmes ici qu'ils passerent quelques jours au côté oriental de cette Isle, & qu'ils étoient arrivés sur la côte Ouest, seulement un jour ou deux avant nous, nous remarquâmes que c'étoient tous des personnages de quelque importance, & de la race des Chefs. Le *Tatouage* des uns offroit de larges figures, & Œdidée nous assura que c'étoient les premiers de l'Ordre, & que plus ils étoient couverts de piquures, & plus leur rang étoit élevé. En général, ils étoient tous robustes & bien faits, & tous Guerriers de profession. Œdidée avoit beaucoup de respect pour cette Société, & il nous déclara qu'il en étoit. Ceux qui la composent sont unis par les liens d'une amitié réciproque, & ils exercent entr'eux l'hospitalité dans toute son étendue : dès qu'un Arréoy en va voir un autre, quoiqu'il ne le connoisse pas, il est sûr qu'on pourvoira à ses besoins, & qu'on lui donnera ce qu'il voudra demander : on le présente aux Membres de l'Ordre, qui se disputent à qui le comblera de plus de caresses & de

Ann. 1774. Mai.

» préſens; c'eſt pour cela qu'Œdidee jouit de tant de plaiſirs » à Taïti. Les premiers Inſulaires qui le virent à bord, » étoient Arréoys, & à l'inſtant ils lui offrirent leurs habits, » parce qu'il n'avoit que des vêtemens Européens. Il paroît » qu'une ou plusieurs perſonnes de chaque petite famille » de Chef entrent dans cette Communauté, dont la Loi » invariable & fondamentale eſt qu'aucun des Membres ne » peut avoir d'enfans. D'après le témoignage des Naturels » les plus éclairés, nous avons lieu de croire que, dans ſon » inſtitution primitive, on exigeoit un célibat perpétuel, » mais, comme cette Loi bleſſe trop les mouvemens de la » Nature, qui ſont d'une vivacité extraordinaire dans ce » climat, ils y manquerent bientôt: ils conſervent cependant l'eſprit de cette abſtinence, en ſuffoquant tous les » enfans qui naiſſent parmi eux.

» Les Arréoys jouiſſent de différens privilèges & on a » pour eux une grande vénération aux Iſles de la Société » & à Taïti, ils ſont très-fiers de ne point avoir d'enfans. » Quand on dit, à Tupia, que le Roi d'Angleterre a une » nombreuſe famille, il avoua qu'il ſe croyoit plus grand que » ce Prince, parce qu'il étoit Arréoy (a). Chez la plupart » des autres Peuples, le nom de Pere eſt honorable, & il » imprime le reſpect, mais un Arréoy Taïtien le prend » pour un terme de mépris & de reproche.

» Dans les grandes aſſemblées que tiennent les Arréoys; » & dans les voyages qu'ils ſont, ils ſe nourriſſent des végé-

(a) Je tiens cette Anecdote du Capitaine Cook.

» taux les plus exquis, ils mangent beaucoup de porc, de » viande de chien, de poissons & de volailles, que les » Towtows, ou la classe inférieure du Peuple leur fournissent » libéralement. On leur prépare aussi une boisson de racine » de poivre dont ils font une consommation étonnante Les » plaisirs sensuels les accompagnent par tout où ils vont, » ils ont de la musique & des danses, qu'on dit être très-las» cives, sur tout la nuit, quand ils ne sont vus de personne.

ANN. 1774. Mai

» L'ISLE étant sortie depuis long-tems de sa barbarie pre» miere, une Société si injurieuse au reste de la Nation ne » s'y seroit point perpétuée jusqu'à présent, si elle n'offroit » pas des avantages considérables. Deux raisons semblent » favoriser l'existence des Arreoys, & ces deux raisons » tiennent l'une à l'autre, la premiere, la nécessité d'entre» tenir un corps de Guerriers pour défendre la contrée » contre l'invasion & les déprédations de l'Ennemi : tous » les Arréoys sont en effet soldats, mais comme l'amour » pouvoit les énerver, on les assujettit peut-être d'abord à » un célibat qu'ensuite ils ont trouvé trop difficile, enfin, » par cet établissement, on a lieu de croire qu'ils veulent » empêcher la multiplication de la race des Chefs. Un » Taitien intelligent, Législateur de son pays, a pu prévoir » que le Peuple gémiroit à la longue sous le joug de ces » petits tyrans, si on les laissoit pulluler en liberté. Le moyen » le plus court, d'aller au devant de ce mal étoit d'obliger une » partie des Chefs à garder le célibat, mais, afin de vaincre leur » répugnance & les assujettir à un si grand sacrifice, il falloit » leur offrir quelque compensation : c'est peut-être de-là que » vient la haute estime de toute la Nation pour l'Ordre de

ANN. 1774. Mai.

» l'Arréoy · peut-être expliquera-t-on aussi par-là l'autre, & la gourmandise des Membres, car les Guerriers » jouissent de pareils avantages dans toutes les Nations, » avant qu'ils deviennent de vils mercénaires de la tyrannie. » Dès que les Arréoys enfreignent leurs premieres Loix, » admirent les femmes parmi eux, il est aisé de concevoir » qu'ils perdrent peu-à-peu l'esprit de chasteté qui animoit » leur Corps. Sûrement ce sont aujourd'hui les Insulaires » les plus voluptueux, quoique je n'aie pas eu occasion de » remarquer ce raffinement de débauche qu'on leur a reproché. On a dit que chaque femme est commune à tous » les hommes; mais, en faisant des questions sur cette » matiere, il nous a paru que cette accusation a peu de » fondement (*a*).

» QUELQUES ARRÉOYS sont mariés à une femme, de la » maniere qu'Œdidée avoit épousé la fille de Toparrée (*b*), » mais d'autres ont une maîtresse passagere. La plupart con- » noissent sans doute les prostituées, communes sur toutes » les Isles. La dissolution est beaucoup plus universelle dans » chaque pays policé de l'Europe, & je ne crois pas qu'on » puisse en conclure qu'il y existe une société d'hommes

(*a*) On ne peut s'empêcher de remarquer ici, que M. Forster accuse un peu légerement d'inexactitude, la Relation du premier Voyage; car, puisqu'il convient que les Etrangers mêlent de la débauche à leurs assemblées, qu'ils font mourir les enfans qui naissent parmi eux, seroit-il donc étonnant que chacune de leurs femmes fût commune à tous les hommes?

(*b*) Voyez ce qu'on en a dit plus haut.

» & de femmes aussi débauchées qu'on le suppose les » Arréoys (a).

» QUAND on considere le caractere doux, généreux & » tendre des Taïtiens, on ne conçoit pas comment ils » peuvent massacrer leurs enfans, on est révolté de la barbarie » farouche du Pere, & sur tout de la dureté impitoyable » de la Mere, qui étouffe la voix & l'instinct de la Nature; » mais la coutume éteint tous les sentimens & tous les » remords. Dès qu'on m'eut assuré que les Arréoys pra- » tiquent cet usage cruel, je reprochai à notre Ami Œdidee » de se vanter d'être d'un si détestable Corps, j'employai » sur cela tous les argumens possibles, je le convainquis enfin, » & il me promit de ne pas tuer ses enfans, & de quitter » la Société, dès qu'il obtiendroit le titre glorieux de Pere. » Il nous protesta que les Arréoys ont très rarement des » enfans. Comme ils choisissent vraisemblablement leurs » femmes & leurs maîtresses parmi les prostituées, & comme » d'ailleurs ils portent la volupté à un point extrême, ils » n'ont pas beaucoup à craindre d'engendrer. Les réponses » d'Omai, que j'ai consulté sur ce sujet, après mon retour » en Angleterre, m'ont fait encore plus de plaisir, car elles » diminuent la noirceur de ce crime, & lavent le gros de » la Nation du reproche qu'on pourroit lui faire d'y prendre » part, il m'a confirmé que les Loix immuables des Arréoys, » ordonnent de mettre à mort les enfans, que la préémi-

(a) On peut répondre à ce raisonnement que les passions fâcheuses des Peuples civilisés, s'opposent à cette communauté des femmes dont on a cependant vu des exemples, même dans les grandes Nations.

AVR. 1774. 1 Mai. » nence & les avantages d'un Arréoy sont si précieux, qu'il » leur sacrifie la pitié, que la mere ne consent jamais à » cet horrible assassinat, mais que son mari & les autres » Membres la persuadent de se dessaisir de l'enfant, & que, » lorsque les prieres ne suffisent pas, on emploie la force, » il ajoutoit en outre que ce meurtre se commet tou- » jours en secret, de maniere que personne du Peuple, ni » même des Towtows & des domestiques de la maison ne » le voient, que si quelqu'un en étoit témoin, les Meur- » triers seroient tués (a).

» Les Arréoys s'établirent dans notre voisinage, ils paf- » serent plusieurs jours dans les fêtes & dans la joie, & nous » inviterent souvent à être de leurs festins.

26. » Le 26, après avoir erré dans le pays jusqu'au coucher » du soleil, nous retournâmes au vaisseau au moment où » Œdidée, la femme, & les autres Passagers Indiens venoient » de le quitter. Nous reçûmes la visite d'un grand nombre » de Naturels, & entr'autres de plusieurs femmes, qui ref- » terent parmi les Matelots. Les Habitantes d'Huaheine » avoient été peu complaisantes pour eux, ils furent obligés » de se contenter de quelques étrangeres qui étoient en

(a) « Je dois remarquer qu'il y a presqu'autant de dépravation dans » nos contrées policées. Des misérables affichent publiquement, à » Londres, leurs talens, & offrent leurs services pour procurer l'avor- » tement. (Voyez, sur cela, un Avertissement dans un Papier public, » *Morning post* N°, 1311, du Mercredi 15 Janvier 1777.) On leur permet » de trafiquer impunément de la destruction des enfans qui sont dans le » ventre de leur mere. »

» visite

» visite sur cette Isle, & ils se livrerent ici au plaisir avec le » plus grand empressement. » ANN. 1774. Mai.

M. FORSTER, dans ses excursions de botanique, trouva l'hospitalité dans toutes les cabanes, & il vit un cimetiere de chiens que les Naturels appelloient *Marai no te oore* (a), mais je crois que ce n'est pas parmi eux une coutume générale, puisque peu de chiens y meurent de mort naturelle: communément ils les tuent & ils les mangent, ou ils les offrent à leurs Dieux; c'étoit probablement un *Marai* ou Autel, où on avoit mis une offrande de cette espèce, où peut-être, quelque Insulaire avoit, par fantaisie, enterré son chien favori de cette maniere. Quoi qu'il en soit, je ne puis croire que ce soit un usage universel, &, quant à moi, je n'avois jamais rien vu jusqu'alors, ni rien entendu dire de pareil.

LE 27, dès le grand matin, Oréo, sa femme, son fils, sa fille, & plusieurs de ses Amis nous firent une visite, & ils nous apporterent une assez grande quantité de toutes sortes de rafraîchissemens; c'étoient, pour ainsi dire, les premiers que nous eussions obtenu. Ils resterent à dîner. 27.

« BOBA, Vice-Roi de l'Isle d'O-Taha, & Teïna, la belle » Danseuse dont M. Hodges avoit eu tant de peine à faire » le portrait (b), étoit aussi avec Oréo. Boba étoit un jeune

(a) On a donné quelquefois, dans cette Traduction, le nom de *Morai*, à ces Temples ou Cimetieres; mais M. Forster les appelle toujours *Maraï*, & M. Cook, lui-même, les nomme de tems-en-tems *Marai*.

(b) Et dont on trouve une Gravure dans ce Voyage.

ANN. 1774. Mai.

» homme grand & bien fait, natif de Bolabola, & parent
» de O-Poonée, Roi de cette Isle, & Conquerant d'Uhé-
» téa & de Taha. Œdidée nous a dit souvent qu'il est héri-
» tier présomptif d'O-Poonée, dont il doit épouser la seule
» fille, âgée de douze ans, & qu'on assure être fort belle.
» Boba étoit Arréoy, & il entretenoit, comme maîtresse, la
» charmante Teina, qui étoit alors enceinte. Nous nous
» entretînmes avec elle sur l'usage de tuer les enfans des
» Arréoys, notre petit dialogue se fit dans les termes les plus
» simples, parce que nous ne connoissions pas assez leur
» langue pour exprimer des idées abstraites. Toute notre
» réthorique fut ainsi bientôt épuisée, & elle produisit peu
» d'effet, seulement Teina Maï nous dit que *notre Eatua*
» *(notre Dieu), en Angleterre, seroit peut-être fâché de*
» *la conduite des Arréoys ; mais que le leur n'en étoit*
» *pas mécontent. Elle ajouta que si nous voulions venir*
» *de notre patrie chercher son enfant, elle le conserveroit*
» *peut-être en vie, pourvu toutefois que nous lui appor-*
» *tassions une hache, une chemise & des plumes rouges.*
» Elle rit tellement, en nous adressant cette réponse, que
» nous ne crûmes pas qu'elle parlât sérieusement. Nous
» aurions essayé en vain de continuer la conversation, car
» toutes sortes d'objets différens détournoient son attention ;
» elle avoit déjà eu beaucoup de peine à nous écouter si
» long-tems. »

APRÈS-MIDI, nous les accompagnâmes à terre, où on joua pour nous une pièce appellée *Mididi Harramy*, ce qui signifie *l'Enfant vient*. Le dénouement fut l'accouchement d'une femme en travail ; ils firent paroître tout-à-coup

sur la scène un gros enfant, haut d'environ six pieds, qui courut autour du théatre, traînant après lui un grand torchon de paille, suspendu par une corde à son nombril. ANN. 1774. MAI.

« L'HOMME, qui joua le rôle de la femme, fit tous les gestes » que les Grecs alloient admirer dans les bosquets de Venus » Ariadne, près d'Amathie, où on observoit la même céré- » monie, le second jour du mois *Gorpiaeus*, en mémoire » d'Ariadne, qui mourut en couches (*a*), ainsi, l'imagination » folle des hommes a inventé, dans tous les pays, les cou- » tumes les plus extravagantes.

» IL EST IMPOSSIBLE d'exprimer les éclats de rire des » Naturels, lorsqu'ils virent le nouveau-né courant sur la » scène, & poursuivi par des Danseuses qui essayoient de » l'attraper.

» LES FEMMES contemplerent, sans rougir, toute la pièce, » qui n'étoit point du tout indécente pour elles, & elles » ne furent pas obligées, comme nos Dames d'Europe, de » regarder à travers leurs éventails.

» AU COMMENCEMENT, à la fin & dans les entr'actes, il » y eut des danses & des pantomimes. Poyadua, fille » d'Oreo, déploya son agilité ordinaire, & nous l'applau- » dîmes de bon cœur; des hommes jouerent aussi des » farces, dans les chansons desquelles nous reconnûmes le » nom du Capitaine Cook, de plusieurs personnes de l'équi-

(*a*) Voyez Plutarque, Vie de Thésée.

Ann. 1774. Mai.

» page, & il nous parut qu'il étoit question d'un vol commis » par un de leurs Compatriotes. Une autre farce représenta » l'invasion des Insulaires de Bolabola, & pour cela ils se » battirent les uns les autres à coups de courroie ou de » fouets qui produisoient un bruit retentissant. »

J'eus occasion de voir une seconde fois la pièce de *l'Enfant vient*, & je remarquai qu'au moment où ils reçurent l'homme qui représentoit l'enfant, ils comprimerent & applatirent son nez; j'en conclus qu'ils compriment ainsi celui des enfans, à l'instant où ils naissent, & voilà peut-être pourquoi ils ont tous, en général, le nez plat. Cet endroit de la pièce nous fit quelque plaisir par sa nouveauté, & la maniere grotesque dont il fut joué. Comme nous rîmes beaucoup, il est probable qu'ils la jouerent si souvent dans la suite, pour nous mieux amuser; mais cette comedie, ainsi que les autres, ne pouvoient nous distraire qu'une fois, d'autant plus que faute de connoître leur langue, nous entendions peu les paroles.

28. Le 28 se passa à-peu près de la même maniere que la veille, c'est-à-dire, que je régalai nos Amis, qui, à leur tour, tâcherent de nous divertir.

« Orgo, qui dîna à bord, but une bouteille de vin sans » paroître ivre. Il fut très facétieux, comme à l'ordinaire. Il » parla sur tout des pays que nous avions visités dernierement, & dont Œdidée, son Compatriote, lui avoit fait la » description. Après qu'on lui eut résolu différentes questions qu'il proposa, il dit que, quoique nous eussions vu

» bien des pays, il nous citeroit une Isle que nous ne connoissions pas encore. *Elle ne gît*, ajouta-t-il, *qu'à quelques jours de chemin ; elle est habitée par des Géans monstrueux, aussi hauts que le grand mât, & aussi gros à la ceinture que la tête du cabestan. Ces Peuples sont bons ; mais quand ils se fâchent contre quelqu'un, ils le prennent & le jettent dans la mer, comme si c'étoit une petite pierre. Si vous arrivez près de leurs côtes avec votre vaisseau, ils se rendront peut-être à gué à côté du bâtiment, & ils l'emporteront, sur leur dos, à terre.* Il » mit dans son discours plusieurs autres circonstances badines, &, pour donner plus de poids à ce qu'il avançoit, » il finit, en nous disant que l'Isle s'appelloit *Mirro, Mirro* : » nous jugeâmes que toute son histoire *(a)* étoit une ironie, » contre cette partie de notre relation, qu'il ne croyoit » point, & dont il ne pouvoit pas se former une idée. Nous » admirâmes l'imagination & la gaieté d'esprit qui brilloit dans » ce conte, & nous crûmes, avec M. de Bougainville, que » l'abondance du pays, qui procure aux Insulaires du contentement & du plaisir *(b)*, leur donne en même tems ce » talent & ce caractere.

ANN. 1774. Mai.

» LONGEANT la côte, au Sud, nous rencontrâmes un » pays très-fertile & des Habitans hospitaliers. Nous parvînmes à un grand bâtiment de pierre, appellé *Marai no* » *Parua*, cimetiere du Parua. Ce monument avoit soixante

(a) Cette Histoire étoit peut-être fondée sur une de leurs opinions mythologiques dont on parlera plus bas.

(b) Voyez le Voyage Autour du Monde, de M. de Bougainville.

ANN. 1774. Mai

» verges de long & cinq de large : les murailles étoient » formées de grandes pierres, & d'environ six ou huit pieds » de haut. Je montai pardessus, & je trouvai l'intérieur cou- » vert de petites pierres de corail.

» DE-LA, nous fîmes plusieurs milles jusqu'à une baie » spacieuse, où trois petites Isles gissent en-dedans du récif. » Le pays, autour de cette baie, étoit marécageux & rempli » de canards. Après avoir passé quelque tems à en tirer, » nous nous embarquâmes sur deux petites pirogues, » & nous descendîmes sains & saufs sur un des Islots. Il » y avoit quelques cocotiers & quelques arbrisseaux, mais » point d'arbres fruitiers : nous ne vîmes qu'une seule hutte » de Pêcheur, qui renfermoit des filets & d'autres meubles » nécessaires à la pêche. Nous retournâmes bientôt sur la » côte de la Grande Terre, sans avoir trouvé de coquil- » lages, quoique l'espoir d'en recueillir nous eût engagé à » passer l'eau. »

29. LE LENDEMAIN, nous reconnûmes qu'on avoit volé des gouvernails, des grapins & des crocs dans nos chaloupes, placées près de la bouée, à environ soixante ou soixante-dix verges du vaisseau. Dès que j'appris cette nouvelle, j'allai en informer le Chef, mais il connoissoit le vol, par qui, & où il avoit été commis, &, sur-le-champ, il vint dans ma chaloupe, à la poursuite des Larrons. Après avoir marché assez loin, le long de la côte, vers l'extrémité méridionale de l'Isle, il nous fit débarquer aux environs de quelques maisons, où on nous rapporta bientôt tout ce qui avoit été pris, excepté le gouvernail de fer de la pinnasse, qu'on me

dût être un peu plus avant dans l'intérieur du pays. Je témoignai le desir d'aller le chercher, mais Oréo ne s'en soucia pas, & il se sauva adroitement, sans être apperçu, par derriere des arbres. Je savois que, sans lui, je ne pourrois rien faire. Le Peuple commença à s'alarmer, quand il me vit poursuivre mon chemin, & j'en conclus que les Spectateurs n'étoient pas les maîtres de me rendre le gouvernail. J'envoyai donc un Député au Chef, pour le prier de revenir. Il revint en effet, nous nous assîmes alors, & on nous servit quelques alimens: il croyoit peut-être que, comme je n'avois pas déjeûné, j'étois de mauvaise humeur, parce que j'avois faim. On m'apporta ensuite deux cochons, qu'on me pria d'accepter: je les reçus, & les craintes des Naturels se dissiperent. Je crus faire un bon marché d'acquérir ces deux excellens cochons, pour une chose qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de recouvrer. La paix ainsi terminée, nous retournâmes à bord, & Oréo, & son fils, dînerent avec nous. Nous allâmes, après-midi, à terre, & on joua une piece pour ceux d'entre nous qui voulurent perdre leur tems à y assister. Outre ces comédies, que le Chef faisoit représenter souvent, il y avoit, dans le voisinage, une troupe d'Acteurs ambulans, qui tenoient spectacle chaque jour, mais toutes les pieces étoient si ressemblantes, que nous en fûmes bientôt fatigués, d'autant plus que nous ne pouvions y rien appercevoir d'intéressant. On y parloit beaucoup de nous, de notre vaisseau & de notre pays, mais je ne sais pas comment. Il paroît que c'étoit un compliment qu'on nous adressoit, & ils retranchoient probablement cette partie de la piece quand nous n'y étions pas. Je me rendois au théâtre d'Oréo, ordinairement vers la fin de la piece, & j'allai deux fois à l'autre,

ANN. 1774. Mai.

Ann. 1774. Mai.

pour donner quelque chose aux Acteurs. Il n'y avoit d'Actrice, au théâtre d'Oréo, que sa fille, jolie brune, à qui, dans ces occasions, ses nombreux Adorateurs faisoient beaucoup d'offrandes. Je crois que c'étoit une des principales raisons qui engageoit son Pere à nous divertir si souvent avec ces spectacles.

» TANDIS que le Capitaine Cook fit des démarches pour recouvrer ce qu'on nous avoit volé, je descendis à terre d'un autre côté, & je vis un hèeva ou danse qu'exécuterent deux petites filles : leur vêtement n'étoit pas aussi brillant que celui de Poyadua, & elles danserent beaucoup plus mal qu'elle. Le tamow, ou les cheveux tressés qui ornoient leurs têtes, n'étoient point disposés en forme de turban, mais formoient plusieurs longues touffes, qui produisoient un joli effet, & qui ressembloient, en quelque sorte, à la coeffure élevée de nos femmes.

» JE TROUVAI ensuite Poyadua qui dansoit, &, comme si elle avoit voulu surpasser toutes les autres actrices, elle étoit mieux parée qu'à l'ordinaire, & elle portoit plusieurs de nos bagatelles d'Europe. Son agilité surprenante, le mouvement gracieux de ses bras & l'agitation rapide de ses doigts, excitoient l'admiration de ses Compatriotes, & il faut convenir qu'elle méritoit tous les éloges que lui donnoient les Spectateurs. Les Naturels étoient sur-tout enchantés des contorsions extraordinaires de sa bouche, qui nous sembloient horribles, & qui fut la seule chose que nous critiquâmes.

» TOUT



TYNAI-MAI, Jeune Femme de l'Isle d'Ulietea

» TOUT, dans ces environs, respiroit la joie, & l'assemblée des Arreoys, occasionna, sans doute, des » Spectacles plus fréquens leur présence égayoit la contrée, & chacun goûtoit alors des plaisirs tumultueux. Ils » ôtoient souvent leurs vêtemens, ils passoient leur tems » dans une oisiveté voluptueuse, ils parfumoient leurs cheveux d'huiles odorantes, ils chantoient & jouoient de la » flûte, ils ne quittoient un divertissement que pour se livrer » à un autre, ils ressembloient si bien à ce Peuple fortuné » qu'Ulysse trouva en Phéacie, que ces vers d'Homere leur » conviennent parfaitement.

» La Parure, la Danse & les Chants, occupent tous nos » momens.

» Nous passons le jour en Fêtes, & la nuit à faire l'Amour.

» NOTRE AMI Œdidée étoit peut-être le seul des Nobles » qui ne partageoit point la joie & les divertissemens de » ses Compatriotes. Il ne recevoit pas les marques distin» guées de faveur qu'on lui avoit prodiguées à Taiti, car il » paroît que, même sur les Isles de la mer du Sud, un » homme n'est jamais moins estimé que dans son pays. Tous » ses parens, qui ne formoient pas un petit nombre, atten» doient de lui des présens, comme une obligation de sa » part, à Taiti, au contraire, sa libéralité lui faisoit des Amis, » & lui procuroit beaucoup d'avantages. Tant qu'il resta à » ce généreux Indien quelques unes des richesses qu'il avoit » rassemblées, au péril de sa vie, pendant notre dange» reuse & triste campagne, on ne cessa point de lui en » demander, &, quoiqu'il donnât de bon cœur tout ce

ANN. 1774. Mai.

» qu'il avoit, ses connoissances l'accusoient d'avarice. Il fut » bientôt réduit à venir, à bord, nous supplier de lui accor- » der de nouveaux trésors, car il n'avoit plus que quelques » plumes rouges, & d'autres curiosités, qu'il destinoit à » O-Poonée, son parent, Roi de Bolabola.

» AINSI MÉCONNU, il desiroit de retourner à Taïti, & » il nous dit qu'il vouloit s'y établir dès qu'il auroit vu » Poonée, & le reste de sa famille qui habitoit Bolabola. Il » nous auroit même suivi avec joie en Angleterre, si nous » lui avions donné la moindre espérance de revenir dans » la mer du Sud; mais le Capitaine Cook lui déclarant qu'on » n'y renverroit jamais de vaisseau, il aima mieux être privé » du plaisir de voir la Grande-Bretagne, que de quitter les » lieux charmans où il est né. Quand on réfléchit sur ce » qu'est devenu O-Maï, son Compatriote, on a lieu de » penser que cette résolution a été avantageuse à son cœur » & à sa morale. Il ne connoît point la splendeur d'une des » plus belles contrées de l'Europe, mais il n'a point d'idée » de ces vices abominables qui déshonorent nos brillantes » Capitales. »

30. LE 30, dès le grand matin, je partis avec les deux chaloupes, accompagné des deux MM. Forster, d'Œdidée, du Chef, sa femme, son fils & sa fille, pour une habitation, située à l'extrémité septentrionale de l'isle, & qu'Œdidée disoit être à lui. « Il nous avoit tant parlé de ses possessions, » que quelques-uns des Officiers paroissoient en douter, » & il fut bien aise de prendre une occasion de se justi- » fier. » Il avoit promis de me donner des cochons & des

fruits en abondance ; mais, en y arrivant, nous trouvâmes que le pauvre Œdidée n'y jouissoit d'aucune autorité, quelque droit qu'il pût avoir au *Whennoa*, que possédoit alors son frere, qui, bientôt après notre débarquement, me présenta deux cochons, avec les cérémonies ordinaires. Je lui offris, en retour, un très-beau présent, & Œdidée lui donna aussi quelque chose. Ann. 1774. Mai.

CETTE cérémonie finie, je fis tuer & apprêter un des cochons, & j'assistai moi-même à toute l'opération que je vais décrire. Trois hommes étranglerent d'abord l'animal, après l'avoir placé sur son dos, deux poserent sur son gosier un bâton assez gros, & ils en presserent, de toutes leurs forces, les deux extrémités. Le troisieme, tenant ses jambes de derriere, lui remplit le fondement d'herbes, pour empêcher l'air, à ce que j'imaginai, d'entrer ou de sortir. Ils le tinrent, dans cette position, environ dix minutes, avant qu'il fût entiérement mort. Sur ces entrefaites, quelques Insulaires échaufferent le four, qui étoit tout près ; ils mirent le cochon sur le brasier, & ils lui brûlerent ou flamberent le poil, & il en sortit presqu'aussi net que s'il avoit été échaudé. Comme il étoit dépouillé de son poil d'un côté, on appliqua l'autre au feu. Cette opération finie, on le porta cependant au bord de la mer, où il fut raclé avec des pierres de sable & du sable, ce qui acheva de nettoyer la peau. Quand ils eurent bien enlevé le sable & la boue, on rapporta le cochon au premier endroit, & on le posa sur des feuilles vertes très-propres, afin de l'ouvrir. On fendit d'abord la peau du ventre, on detacha la graisse, ou le lard, entre la peau & la chair, qu'on mit sur une grande feuille verte, on ouvrit

ANN. 1774. Mai.

ensuite le ventre, & on ôta les entrailles, qu'on emporta dans un panier : je ne sais pas ce qu'on en fit, mais je suis sûr qu'elles ne furent pas jetées : on remplit aussi une large feuille du sang. Le cochon fut lavé avec de l'eau douce, en dedans & en-dehors, & on mit dans son ventre des pierres chaudes & des feuilles vertes. Le four se trouva alors suffisamment chaud ; on en ôta le feu, & quelques unes des pierres rouges, ils firent, avec les autres pierres, une espèce de pavé au fond du creux ou du four, &, après l'avoir couvert de feuilles, ils y placerent le cochon sur son ventre. Le lard & la graisse ayant été lavés dans l'eau, on les mit dans un vase, fabriqué, à l'instant, de l'écorce verte d'un plantain, avec deux ou trois pierres chaudes, & on les plaça sur un des deux côtés du cochon. Le sang, renfermé dans une feuille, fut encore mis dans le four, & on le couvrit d'une pierre chaude, ainsi que le fruit à pain & les plantains : ils déposerent pardessus, des pierres, du sable qu'ils ramasserent dans les environs, & ils acheverent l'opération, en couvrant bien le tout de terre. Tandis que le cochon cuisoit, on garnit de feuilles vertes le plancher d'une grande remise de pirogues.

« PENDANT CES ENTREFAITES, je montai, avec le Docteur Sparrman & mon Pere, sur les collines voisines, & nous ne trouvâmes rien de nouveau, quoique nous nous fussions éloignés d'au moins sept ou huit milles du vaisseau. »

APRÈS deux heures & dix minutes, on ouvrit le four, & on en ôta tout ce qui y étoit. Ceux des Naturels qui dînerent avec nous, s'assirent les uns à côté des autres à un bout de

la table; on plaça le cochon devant nous, & devant eux la graisse & le sang, qu'ils mangerent principalement, ils dirent qu'ils étoient *mamity*, très-bons. ANN. 1774. Mai.

« UNE FOULE DE TOWTOWS qui nous entouroient, jetoient » des regards avides sur ce mets, mais on ne leur en donna » point, on en offrit quelques morceaux à la femme d'Oreo » & à sa fille, qui les envelopperent soigneusement pour » s'en régaler quand elles seroient seules. Quoique ce co- » chon eût été apprêté en entier & découpé par les hom- » mes, cela n'empêcha pas les femmes d'en accepter des » portions. D'autres fois cependant elles ne mangent que ce » qui a été apprêté par de petits garçons qu'on entretient » pour cela *(a)*, ou du moins, elles ne mangent pas des » mets apprêtés pour les hommes.

» D'AUTRES PEUPLES ne mangent pas avec les femmes : » plusieurs de Nations Negres, & même les Naturels du pays » de Labrador, suivent le même usage. Dans les Tribus des » Africains & des Eskimaux, l'extrême mépris des hommes » pour le sexe en est la cause; mais, comme les Taïtiennes » sont traitées amicalement & avec estime, cette coutume » doit avoir une autre origine, & peut-être que des obser- » vations exactes la découvriront dans la suite *(b)*.

(*a*) Voyez la Relation du premier Voyage de Cook.

(*b*) On peut voir dans l'Ouvrage, intitulé : *l'Esprit des Usages des différens Peuples, T. I*, une conjecture sur l'origine de cet usage, qui n'est pas présenté très-exactement par M. Forster; les Taïtiens n'ont pas seulement de la répugnance à manger avec les femmes, les hommes se fuient aussi pour prendre leurs repas.

ANN. 1774. Mai.

» M. Cook avoit apporté quelques bouteilles d'eau-de-» vie, en la mêlant avec de l'eau, j'en fis la liqueur qu'aiment » tant les Marins Anglois, & qu'ils appellent *grog*. Les » Arreoys, & d'autres Chefs, la trouverent forte & » presqu'aussi bonne que celle qu'ils tirent de la racine du » poivre, & ils en burent beaucoup : ils burent ensuite des » coups d'eau-de-vie pure ; elle leur parut si excellente, » & ils y revinrent si souvent, qu'ils furent bientôt obligés » de se coucher pour dormir. »

Le cochon, qui fit notre dîné, pesoit environ trente livres : quelques parties des environs des côtes me semblerent un peu trop cuites, mais celles qui étoient plus charnues se trouverent parfaites, & la peau, qu'on peut à peine avaler quand le porc a été apprêté à notre maniere, avoit un goût & une saveur supérieure, à tout ce que j'aie jamais mangé en ce genre. J'ajouterai que, durant ces différentes opérations, ils montrerent une propreté admirable. J'ai été très-détaillé sur ce sujet, parce que je ne me souviens pas qu'aucun de nous ait vu auparavant tous les préparatifs de leur cuisine, & ils ne sont pas décrits avec exactitude, dans la relation de mon premier Voyage.

Tandis qu'on préparoit le dîné, j'examinai le Whennoa d'Œdidee. Il y avoit peu de terrain, mais il étoit dans un canton agréable, & les maisons bien arrangées, formoient un très joli village, ce qu'on voit rarement sur ces Isles. Après dîné, nous partîmes pour le vaisseau, avec l'autre cochon, & quelques plantains : nous avions espéré de nous procurer beaucoup de rafraîchissemens, mais nous fûmes bien trompés.

An. 1774. Mai.

EN RETOURNANT au vaisseau, nous mîmes à terre au coin d'une maison, où nous apperçûmes quatre figures de bois, de deux pieds de long, rangées sur une tablette : elles avoient une piece d'étoffe autour des reins, & sur leurs têtes une espece de turban, garni de longues plumes de coq. Un Naturel, qui occupoit la cabane, nous dit que c'étoient *Eatua note Toutou, les Dieux des Serviteurs ou des Esclaves.* Cette assertion ne suffit peut être pas pour conclure qu'ils les adorent, & qu'on ne permet point aux serviteurs & aux esclaves d'avoir les mêmes Dieux que les hommes d'un rang plus élevé. Je n'ai jamais ouï dire que Tupia fit une pareille distinction, ni même que ses Compatriotes rendissent un culte à quelque chose de visible. D'ailleurs ce sont les premieres Divinités de bois que nous ayons rencontrées sur quelqu'une de ces Isles, & même nous jugeâmes que c'étoient des Dieux, uniquement sur la parole d'un Insulaire, peut-être superstitieux, & que peut-être nous n'avons pas compris. Il faut convenir que les habitans de cette Isle, sont, en général, plus superstitieux qu'à Taiti. Dans la premiere visite que je fis au Chef, il me pria de ne permettre à personne de mon équipage de tuer des hérons, ni des pie-verds, oiseaux aussi sacrés chez eux, que les rouges-gorges, les hirondelles, &c. le sont parmi les vieilles femmes en Angleterre : Tupia, qui étoit Prêtre & qui connoissoit bien leur religion, leurs coutumes, & leurs traditions, ne montrât pourtant aucun égard pour eux. Je fais cette remarque, parce que plusieurs de nos Officiers pensoient que ces oiseaux étoient des *Eatuas* ou Dieux. A la vérité, nous adoptâmes cette opinion en 1769, & nous en aurions adopté d'autres plus absurdes, si Tupia ne nous avoit pas

ANN. 1774. Mai. détrompé. Nous n'avons pas retrouvé un homme d'autant de pénétration & de connoissances que lui, & par conséquent nous n'avons pu ajouter que des idées superstitieuses à ce qu'il nous a dit de la Religion de ces contrées.

« NOUS ARRIVAMES, à cinq heures, à bord, comme le
» jour étoit très-chaud nous retournâmes à terre, pour nous
» baigner dans une belle fontaine, qui nous avoit servi
» souvent au même usage. Des arbres odorans courboient
» leurs branchages sur ses ondes fraiches & limpides, qui se
» trouvoient ainsi à l'abri du soleil. Ce bain nous fut très-
» salutaire : les Naturels ne manquoient jamais de s'y rendre,
» le matin & le soir, pour s'y laver également. Ces Isles sont
» pleines de charmans reduits de l'espece de celui-ci : ils
» embellissent la contrée & contribuent, sans doute, à la
» santé des habitans. »

LES INSULAIRES, sachant que nous mettrions bientôt à la
31. voile, nous apporterent, le 31, plus de fruits qu'à l'ordinaire. Parmi ceux qui vinrent à bord, il y avoit un jeune-homme de six pieds quatre pouces & $\frac{6}{10}$, & sa sœur plus jeune que lui, avoit cinq pieds dix pouces $\frac{1}{2}$. Nous achetâmes beaucoup de cochons & de fruits.

« NOUS FIMES, de notre côté, différentes excursions sur
» les collines, où nous recueillîmes des plantes, que nous
» ne connoissions pas encore. Ces collines ressembloient
» exactement à celles de Taïti, mais elles étoient un peu
» plus basses. Nous trouvâmes une vallée très pittoresque
» environnée d'une forêt d'arbres & d'arbustes, & arrosée
» par

» par un joli ruisseau, qui tomboit en plusieurs cascades sur » des rochers brisés & sur des précipices. »

Le 2, dans l'après-midi, on nous dit que, trois jours auparavant, deux vaisseaux étoient arrivés à Huaheine, que l'un étoit commandé par M. Banks, & l'autre par le Capitaine Furneaux. L'homme qui annonça cette nouvelle, ajouta qu'il s'étoit enivré à bord de l'un des bâtimens, & il décrivit si bien la personne de M. Banks, & celle du Capitaine Furneaux, que je n'eus pas le moindre doute sur ce qu'il assuroit, & je pensai à envoyer ce même soir une chaloupe avec des ordres pour le Capitaine Furneaux, lorsqu'un Naturel, ami de M. Forster, qui vint nous voir, nia toute cette histoire, & protesta que c'étoit *Wa-warre*, un mensonge. Celui qui nous avoit informé de la prétendue arrivée de ces vaisseaux venoit de partir, de sorte que je ne pus pas les confronter, & les Spectateurs ne savoient rien sur cela que par ouï dire, je différai le départ de la chaloupe jusqu'à ce que je fusse mieux informé. Le soir, nous tirâmes des feux d'artifices, pour amuser les Insulaires, sur une des petites Isles situées à l'entrée du havre. 2 Juin.

J'avois résolu d'appareiller le lendemain, mais le bruit, vrai ou faux, de l'arrivée de ces deux bâtimens, me fit changer de dessein. Le Chef avoit promis d'amener à bord le Naturel qui en parla le premier; mais on ne put pas le trouver, & peut être qu'il se cacha. Le matin, les opinions des Insulaires étoient partagées là-dessus, mais, l'après-midi, ils convinrent tous que c'étoit une fausseté. M. Clarke avoit été, dans la partie la plus éloignée de l'Isle, faire de 3.

Ann. 1774. Juin. nouvelles recherches, il revint sans rien apprendre de satisfaisant. En un mot, cette nouvelle me parut trop mal fondée pour dépêcher une chaloupe, ou pour différer mon depart plus long-tems.

« En repassant au Cap de Bonne-Espérance, nous apprîmes que le Capitaine Furneaux étoit parti d'Huaheine, long-tems avant le tems où on supposoit qu'il avoit relâché sur cette Isle M. Banks n'avoit pas quitté l'Europe On nous a dit depuis que M. Saint-Denys, Navigateur François, etoit allé dans la Mer du Sud avec deux vaisseaux au milieu de 1774, epoque dont il est ici question.

« Les Naturels, voyant que notre départ ne feroit plus differe, nous vendirent leurs fruits à bon marché Comme notre provision de haches & de couteaux étoit épuisée depuis long tems, notre Armurier travailla à en faire de nouveaux, d'une forme très-mauvaise, & de très peu de valeur, sur-tout les couteaux, qui étoient de morceaux de cercle de fer Les Naturels en furent satisfaits, & ils ne savoient pas distinguer à l'œil les bons des mauvais.

« Parmi les Naturels des Isles de la Société, il y a un petit nombre d'hommes instruits des traditions nationales, & des idées de Mythologie & d'Astronomie répandues dans le pays. O-Mai, tandis que nous etions en mer, nous avoit souvent parlé d'eux, comme des plus savans de ses Compatriotes, & il les nommoit *Tata-o-Rerro*, terme qu'on peut rendre par celui de maître Après beaucoup

» de recherches, nous trouvâmes dans le district d'Hamaméno un Chef nommé Tootavai, qui pourroit en être; nous regrettâmes de ne l'avoir pas connu plutôt, mais mon Pere résolut d'employer le tems qui lui restoit, à faire des recherches sur un sujet aussi intéressant que l'Histoire des Opinions Religieuses. Ann 1774. Juin

« TOOTAVAI fut charmé de trouver une occasion de » deployer ses connoissances. il étoit flatté de notre attention à l'écouter, & il parla sur le même objet avec plus de patience & plus long-tems, que nous ne l'attendions d'un Habitant de ces Isles, dominé par la vivacité & la legereté de son caractere. La religion de ces Insulaires paroît former un systême de polythéisme singulier. Quelques peuples absorbés par le soin de pourvoir à leur subsistance, ne s'élevent pas jusqu'à la Divinité, mais il y en a peu: ceux de Taiti & des Isles de la Société croient l'existence d'un Etre Suprême, créateur de toutes choses. Ces nations ont fait des recherches plus ou moins profondes sur les qualités de cet esprit universel & incompréhensible, & elles ont adopté des absurdités en se perdant là-dessus dans des réflexions inutiles. Les petits esprits que surchargeoit la vaste conception d'une perfection suprême, personnifierent bientôt les differens attributs de la Divinité. Les Dieux & les Déesses devinrent innombrables, & une erreur en enfanta mille autres. L'homme, dans le cours de l'éducation, apprit de son pere l'existence d'un Dieu, & l'instinct nourrit en lui cette idée. La population s'accrut, les distinctions de rang s'établirent, & on vit naître de nouvelles passions. Dans chaque société des

Ann. 1774. Juin.

» individus profitant du penchant du peuple à adorer, s'efforcerent de captiver le jugement de la multitude, & défigurant les qualités du Tout-Puissant, éteignirent l'affection du genre-humain à l'égard de son bienfaicteur, & lui firent craindre sa colere. Il paroît que ceci est arrivé aux Isles de la Société comme ailleurs : les Habitans révèrent des Divinités de toute espece, & ce qu'il y a de plus singulier, chaque Isle a une Théogonie séparée. Le lecteur doit comparer ce que nous allons dire avec les observations sur cette matiere, insérées dans le premier Voyage du Capitaine Cook (a).

» TOOTAVAÏ commença à nous apprendre que sur chaque Isle de ce groupe, ils donnent un nom différent au Dieu Suprême, Créateur de la terre & du ciel ; &, voulant s'exprimer plus clairement, il ajouta que sur chaque Isle, on croit des Divinités différentes, parmi lesquelles il y en a une reconnue de toutes, qui tient le premier rang. Ainsi, à Taïti & Eiméo, l'Etre Suprême, c'est O-Rooahottoo, à Huaheine, c'est Tané, à Ulietea, O-Roo, à O-Taha, Orra, à Bolabola, Taootoo, à Mowrua, O-Too, & à Tabboona, Mannoo (l'Isle de Sir Charles Saunders) Taroa.

» TREIZE DIVINITÉS président sur la mer dont elles ont le gouvernement : savoir, 1.° Oorohaddoo. 2.° Tama-Ooee. 3.° Ta-Apée. 4.° O-Tonateeoneo. 5.° Tanèea. 6.° Tahoumeonna. 7.° Ota-Mauwe. 8.° Owhaï. 9.° O-Whatta. 10.° Tahooa. 11.° Te-Oorya. 12.° O-Mahoo-

(a) Tom. II, pag. 317, de la Traduction Françoise.

» roo 13° O-Whàddoo Une Divinité différente de celle-là, Oo-Marrào, passe cependant pour avoir créé la mer. Il en est de même du soleil, créé par O-Mauwée, Dieu puissant, qui produit les tremblemens de terre La Divinité qui réside dans cet astre, & qui le gouverne, se nomme Tooroomo-Hororiiree : ils lui donnent une très-belle forme, & des cheveux qui lui descendent jusqu'aux pieds. Ils assurent que les morts vont partager son habitation, & que là ils mangent continuellement du fruit à pain & du porc, qui n'ont pas besoin d'être préparés au feu. Ils croient que chaque homme a au-dedans de lui un être séparé appellé Tee, qui agit d'après l'impression des sens, & qui de ses conceptions forme des pensées. (a) Cet être, qui ressemble à l'ame, existe après la mort, & il habite les images de bois placées autour des cimetieres, auxquelles ils donnent le même nom de Tee. Ainsi, la croyance d'une vie à venir, & l'union de l'esprit & de la matiere, sont répandues jusque sur les Isles les plus éloignées. Nous n'avons pas pu découvrir s'ils admettent des récompenses ou des châtimens dans l'autre monde, mais il est probable que ces idées ne sont point étrangeres à une nation dont la civilisation est aussi avancée que celle de Taiti.

ANN. 1774. Juin.

» LA LUNE, suivant eux, a été créée par une Divinité femelle, nommée O-Heenna, qui gouverne aussi cette planete, & qui réside dans les taches ou les brouillards noirs Les femmes chantent un couplet qui semble être

(a) Les Naturels donnent aux pensées le nom de *Parau no te Oboo*, ce qui signifie littéralement, *pensées dans le ventre*.

Ann. 1774. Juin.

» un acte d'adoration à cette Divinité; cet usage provient
» peut-être de ce qu'elles pensent qu'elle a de l'influence
» sur les infirmités périodiques de leur sexe.

Te-Oowa no te Malama,
Te Oowa te heenârro.

Le Brouillard en dedans de la Lune,
Ce Brouillard j'aime ?

» On a lieu de supposer que, pour les Taïtiens, la Déesse
» de la Lune n'est pas la chaste Diane des Anciens, mais plu-
» tôt l'Astarté des Phéniciens. Les étoiles ont été créées par
» une Déesse appellée Teetoo-Matarou, & les vents sont
» gouvernés par le Dieu Orréé-Orréé.

» Outre ces grandes Divinités, ils ont un nombre con-
» sidérable de Dieux inférieurs, dont quelques-uns passent
» pour être méchans, & pour tuer les hommes pendant
» leur sommeil. Le Tahowa Rohai ou le Grand-Prêtre de
» l'Isle, les adore publiquement dans les principaux Mo-
» raïs. On adresse aux Dieux bienfaisans des prieres qu'on
» ne prononce pas à haute voix: nous ne remarquions ces
» prieres qu'au mouvement des lèvres des Indiens. Le Prê-
» tre leve les yeux au Ciel, & l'Eatua ou Dieu est supposé
» descendre & converser avec lui, sans être apperçu du
» peuple, & sans être entendu de qui que ce soit excepté
» du Prêtre, qui, comme on voit, a soin de voiler la Reli-
» gion de mysteres.

» On offre aux Dieux des cochons & des volailles rô-
» ties, & toute sorte de comestibles, mais on ne rend pas

» d'autre culte aux Divinités inférieures, & sur-tout aux » esprits malfaisans. On croit que quelques-uns habitent » une certaine Isle déserte nommée Mannua, où on les voit » sous la figure d'hommes grands & forts, qui ont des yeux » farouches, & qui dévorent ceux qui approchent de leur » côte. Ceci fait peut-être allusion à l'antropophagie, qui » semble avoir existé jadis sur ces Isles, comme je l'ai observé » ailleurs.

» IL Y A des plantes consacrées particulièrement aux » Divinités. On trouve souvent près des Morais ou des » Temples le casuarina, le palmier & le bananier, ainsi » qu'une espèce de *crataeva*, sorte de poivre, l'*hibiscus* » *populneus*, la *dracaena terminalis*, & le *calophyllum*, » qui tous passent pour des signes de paix & d'amitié. Des » oiseaux, tels que le héron, le martin-pêcheur, & le coucou » sont aussi consacrés à la Divinité, mais j'ai déja observé » que tous les Insulaires n'ont pas une égale vénération pour » eux, & il faut remarquer que différentes Isles donnent » en cela la préférence à différens oiseaux.

» LES PRÊTRES conservent leurs places pendant leur vie, » & leur dignité est héréditaire. Le Grand Pontife de cha» que Isle est toujours un Arée, qui jouit du premier rang, » après celui du Roi. On les consulte dans la plupart des » occasions importantes : on leur donne ce qu'il y a de meil» leur dans la contrée, car ils ont trouvé le moyen de se » rendre nécessaires. Il y a aussi, sur chaque district, un » ou deux Docteurs, ou Tata-O-Rerro, comme Tootavaï, » qui savent la Theogonie & la Cosmogonie, & qui, à de

Ann. 1774. Juin.

» certains tems, instruisent le peuple les Indiens conservent ainsi les connoissances qu'ils ont dans la Geographie » & Astronomie, & sur la division du tems Ils nomment » quatorze mois lunaires dans l'ordre suivant Le premier, » O-pororo-Moña; le second, O pororo-Moorée, le troisieme, Moorehah, le quatrieme, Oohée-Eiya, le cinquieme, O-Whirre Ammà, le sixieme, Taowa, le septieme, Owhirre Erre-Erre, le huitieme, O-Téarrée, le neuvieme Ote-Tai, le dixieme, Wàrehoo; le onzieme, Wàhou; le douzieme, Pipirrée, le treizieme E-Oonoonoo; » le quatorzieme, Oomannoo. Les trois premiers mois collectivement s'appellent Oorroo, ou la saison du fruit à » pain, mais nous ne savons pas encore par quel arrangement ils font de ces mois un cycle, ou une année complete. Il paroit que quelques-uns, sur-tout le second & le » septieme, sont intercalaires, car leurs noms ressemblent à » ceux du premier & du cinquieme, & ils les inserent dans » les différentes années. Chacune des lunes est composée de » 29 jours. Pendant les deux derniers, ils disent que la lune » est morte, parce qu'on ne la voit pas, il est donc clair, » qu'ils commencent à compter de la premiere apparition » de la Planete, & non du tems réel de la conjonction Le » vingt-cinquieme jour de la treizieme lune E-Oonoonoo, » répondoit à notre troisieme de Juin, jour où on nous » apprit ces differens details.

» LE NOM DE TAHOWA, que les Taïtiens donnent aux » Prêtres, ne leur est pas particulier, ils le donnent aussi » aux personnes qui connoissent la propriété du petit nombre de plantes, qu'ils emploient comme les remèdes de

» differentes

» différentes maladies. La quantité de leurs remédes n'est » pas considérable, & leur médecine est très-simple, mais » ils n'ont pas beaucoup de maladies, & elles ne sont point » compliquées. »

LE 4, dès le grand matin, j'ordonnai de tout apprêter pour l'appareillage. Oréo, le Chef, & toute sa famille vinrent à bord nous dire adieu pour la derniere fois; ils étoient accompagnés d'Oo-oo-rou l'*Earée de Hi* & de Boba l'*Earée* d'O-Taha, & de plusieurs de leurs Amis. Ils nous apporterent tous des présens, mais Oo-oo-rou en fit un beaucoup plus considérable que les autres, parce que c'etoit sa premiere & sa derniere visite. Je leur donnai tout ce qui me restoit de marchandises & de meubles. L'hospitalité avec laquelle ce peuple m'avoit accueilli, me rendoit chere toute la Nation, & ils méritoient bien d'obtenir de moi tout ce qu'il etoit en mon pouvoir de leur accorder. Je leur proposai des questions sur les vaisseaux qu'on disoit être venus à Huaheine; &, sans exception, ils nierent tous le fait. Pendant qu'ils resterent à bord, ils ne cesserent pas de me conjurer de retourner les voir. Le Chef, sa femme & sa fille, & sur-tout les deux femmes, pleurerent presque sans relâche. Je ne sais pas si leur chagrin etoit réel ou simulé: peut être y avoit il quelque chose de factice, mais je le crus réel. Enfin, quand il fallut lever l'ancre, ils prirent congé de nous d'une maniere très-affectueuse & très-tendre. La derniere priere d'Oréo fut encore pour m'engager à retourner: quand il vit que je ne voulois pas le lui promettre, il demanda le nom de mon *Marai*, du lieu où l'on m'enterreroit. Je ne balançai pas un moment à lui répondre *Stepney*, 4.

ANN. 1774. Juin

nom de la Paroiſſe que j'habite à Londres. Il me ſupplia de le répeter pluſieurs fois, juſqu'à ce qu'il le pût prononcer; alors cent bouches à-la-fois s'écrierent *Stepney marai no Toote*, *Stepney le tombeau de Cook*. M. Forſter m'apprit enſuite qu'un homme, à terre, lui avoit demandé la même choſe, mais il fit une réponſe différente & plus convenable, en diſant qu'un Marin ne ſavoit pas où il ſeroit enterré. Toutes les grandes familles de ces Iſles ont coutume d'avoir des cimetieres particuliers, qui paſſent, avec leurs biens, à leurs héritiers. Le *Marai* d'O-Parée à Taiti, pendant le régne de Tootoha, étoit appellé *Marai no Tootaha*, mais on le nomme aujourd'hui *Marai no O-Too*, comme on l'a déjà remarqué. Quelle plus grande preuve d'amitié ces Inſulaires pouvoient-ils nous donner, que de vouloir ſe ſouvenir de nous, lors même que nous ne ſerions plus? Nous leur avions répété ſouvent que nous les voyions pour la derniere fois: ils voulurent ſavoir dans quel endroit nos cendres iroient ſe joindre à celles de nos Ancêtres.

COMME je ne pouvois ni promettre, ni eſpérer, qu'on enverroit de nouveaux vaiſſeaux ſur ces Iſles, Œdidee, notre fidele Compagnon, ſe décida à reſter dans ſa patrie, mais il nous quitta avec des regrets qui montroient bien ſon eſtime pour nous, & rien ne put l'y déterminer que la crainte de ne jamais revoir ſon pays. Quand le Chef me preſſoit avec tant d'inſtance de revenir, je lui fis quelquefois des reponſes qui lui laiſſoient un peu d'eſpérance. Œdidée, à l'inſtant, me tiroit de côté, & il ſe faiſoit répéter ce que je venois de dire. « lorſqu'il fallut nous ſéparer, il courut de chambre en » chambre pour embraſſer tout le monde. »



O-HEDIDEE, Jeune homme de Bolabala

ENFIN je ne puis pas décrire les angoisses qui remplirent l'ame de ce jeune homme quand il s'en alla ; il regardoit le vaisseau, il fondit en larmes, & il se coucha de désespoir au fond de la pirogue.

« EN SORTANT des récifs, nous le vîmes encore qu'il » étendoit ses bras vers nous. »

IL VÉRIFIOIT bien la maxime, qu'on n'est jamais prophète dans sa patrie. A Taiti, on avoit des égards pour lui, & on lui donnoit tout ce qu'il desiroit, mais il n'excitoit pas ici la moindre attention. Il avoit de l'intelligence & du sens, &, comme la plupart de ses Compatriotes, il étoit d'un caractère docile, doux & humain, mais il étoit fort ignorant sur la religion, le gouvernement, les mœurs, les usages & les traditions de son pays, & par conséquent il ne nous auroit rien appris d'essentiel, s'il s'étoit embarqué avec nous. D'ailleurs il auroit plus servi qu'Omai à donner une idée juste de la figure & du caractère de ces Insulaires. Au moment où il sortit du vaisseau, il me demanda *tatou parou*, quelque chose qu'il pût montrer aux Commandans des autres bâtimens qui, dans la suite, relâcheroient sur son Isle, j'y consentis, & je lui accordai un certificat du tems qu'il avoit été avec nous, & je le recommandai à ceux qui toucheront ici après nous.

NOS AMIS nous quitterent à onze heures, au moment où nous levâmes l'ancre pour mettre en mer, mais Œdidée ne s'en alla que quand nous fûmes hors du havre. Il s'arrêta afin de tirer quelques coups de canon, comme c'étoit l'an-

Ann. 1774. Juin.

niversaire de la naissance de Sa Majesté, on tira le salut de réjouissance à notre depart.

En abordant sur ces Isles, la premiere fois, j'avois envie de visiter la fameuse Bolabola de Tupia, mais, comme j'avois pris à bord assez de rafraîchissemens de toute espèce, & que la route que je projetois exigeoit tout mon tems, je renonçai à ce dessein, & je marchai à l'Ouest, faisant nos derniers adieux à ces Isles fortunées, où la Nature a, d'une main prodigue, répandu ses faveurs.

« Malgré leurs imperfections, ces peuples sont peut être
» plus innocens & plus vertueux, que les Nations plus raffi-
» nées & plus instruites. Sans citer l'exemple d'Œdidee, nous
» avons observé souvent des actions reciproques de bienfai-
» sance, ce qui prouve qu'ils pratiquent beaucoup les vertus
» sociales. J'ai vu un seul fruit à pain, ou quelques noix de
» cocos, partages entre un grand nombre de personnes, de
» maniere que chacun en avoit un petit morceau; je les ai
» vu se donner mutuellement leurs habits & se rendre des
» services, avec le même empressement qu'ils mettoient à
» nous obliger. Afin d'empêcher la houle de mouiller nos
» pieds, lorsqu'il falloit entrer dans nos chaloupes ou en
» sortir, ils etoient prêts à nous porter sur leur dos; ils se
» chargeoient des curiosités que nous achetions, & ils re-
» fusoient rarement d'aller chercher, dans l'eau, les oiseaux
» que nous tuyons. Si la pluie nous surprenoit dans nos
» excursions, ou que la chaleur du soleil ou la fatigue de la
» route nous accablassent, ils nous offroient leurs habita-

» tions pour nous y reposer, & ils nous offroient leurs meil- ANN. 1774. Juin.
» leures provisions: ces hôtes généreux se tenoient même
» un peu loin de nous, & ne touchoient jamais à aucun mets,
» avant d'en être priés, &, sur ces entrefaites, quelques
» personnes de la famille, s'occupoient à nous donner de l'air
» avec une feuille, ou avec la branche d'un arbre. Avant de
» quitter la maison, ils nous adoptoient communément
» suivant nos différens âges, en qualité de peres, de freres
» ou de fils. Ils nous croyoient tous parens. Les Chefs de
» toutes les Isles de la Société, descendent de la même
» famille; ils regardoient comme parens tous les Officiers
» de l'équipage, & ceux qui mangeoient ensemble, ils sup-
» posoient que le Capitaine Cook & mon Pere étoient
» freres, uniquement par cette raison; ils sont mauvais phy-
» sionomistes. En général, leur hospitalité, à notre égard, étoit
» absolument désintéressée, &, comme ils sont généreux
» sans s'en appercevoir, nous eûmes une très-bonne opinion
» de leur conduite entr'eux. »

IMITANT la libéralité de la Nature, ils fournissent de bon cœur, & sans épargne, aux besoins des Navigateurs. Durant les six semaines que nous y passâmes, nous eûmes, dans la plus grande abandance, du porc frais, & tous les fruits qui étoient de saison, outre du poisson à Taïti & des volailles sur les autres Isles. Nous donnâmes en retour des haches, des clous, des ciseaux, des goujes, des étoffes, des plumes rouges, des grains de rassade, des couteaux, des miroirs, &c. qui y auront toujours du prix. Je ne dois pas oublier les chemises, article essentiel quand on a des présens à faire,

fur tout pour ceux qui veulent fréquenter le beau fexe, car alors une chemife tient lieu ici d'une pièce d'or en Angleterre : les femmes de Taiti, après avoir dépouillé leurs Amans de leurs chemifes, trouverent une méthode de fe procurer leurs habits. Elles avoient coutume d'aller à terre chaque matin, & de revenir à bord le foir, ordinairement couvertes de guenilles : elles fe fervoient de ce prétexte pour demander, avec importunité, à leurs Amans de meilleurs habits : quand l'Amant ne pouvoit plus lui donner les fiens, il falloit qu'il les revêtit d'une étoffe du pays. ces honnêtes Courtifannes portoient, à terre, ces vêtemens ; elles revenoient encore en guenilles, & il falloit les habiller de nouveau. Ainfi, le même vêtement paffoit peut-être dans vingt mains differentes, & il étoit vendu, acheté & donné vingt fois.

Avant de terminer la defcription de ces Ifles, il eft néceffaire de dire tout ce que je fais fur le Gouvèrnement d'Uliétéa & d'O-Taha. Oréo, dont on a parlé fi fouvent, eft natif de Bolabola, mais il poffède des *Whennoas* ou des terres à Uliétéa, qu'il a gagné, je penfe, par la conquête, ainfi que plufieurs de fes Compatriotes. Il réfide, fur cette derniere Ifle, comme Lieutenant d'Opoony, qui femble jouir de l'autorité Royale & de la fuprême Magiftrature. Oo-oo Rou, qui eft Earee par droit héréditaire, ne femble plus poffeder que le titre, & fon propre *Whennoa* ou diftrict, dans lequel, je crois, il eft Souverain. J'ai toujours vu Oréo lui montrer le refpect dû à fon rang, & il étoit charmé quand il s'appercevoit que je le diftinguois des autres.

O-TAHA, autant que j'ai pu le découvrir, est gouvernée de la même maniere. Boba & Ota sont les deux Chefs. Je n'ai point vu le dernier. Boba est jeune, robuste & bien fait, & l'on m'a dit qu'après la mort d'Opoony, Monarque actuel, il doit épouser sa fille, & que ce mariage lui donnera l'autorité Royale, de façon qu'il semble qu'une femme, qui peut être revêtue de la dignité Royale, ne peut cependant pas exercer le pouvoir souverain. Je crois que la conquête de ces Isles n'a procuré à O-Poony d'autres avantages qu'un moyen de récompenser ses Nobles, qui, en effet, se sont emparés de la meilleure partie des terres. Il ne paroît pas qu'il ait exigé aucune des marchandises, outils, &c. que nous avons laissés en si grand nombre.

ŒDIDÉE m'a fait, plusieurs fois, l'énumération de toutes les haches, des clous, que possède O-Poony, & à peine en a-t-il autant qu'il en avoit, lorsque je le vis en 1769. Quelque vieil que soit ce fameux Insulaire, il ne passe point ses derniers jours dans l'indolence. Quand nous arrivâmes ici, pour la premiere fois, il étoit à Maurana: bientôt après, il retourna à Bolabola, & l'on nous dit, cette derniere fois, qu'il étoit allé à Tubi.

JE FINIRAI ce Volume par quelques observations sur la montre marine que m'a communiqué M. Wales. A notre arrivée dans la baie de Matavai à Taiti, la longitude, indiquée par la montre, fut de 1° 8′ 38″ ½ trop loin à l'Ouest, c'est à dire que, depuis notre départ du détroit de la Reine Charlotte, elle avoit gagné 8′ 34″ ½ sur sa marche ordi-

ANN. 1774. Juin.

naire, dans l'espace d'environ cinq mois, ou un peu plus; & , durant ce tems, elle avoit passé par les extrêmes du froid & par les extremes de la chaleur. On jugea que la moitie de cette erreur avoit eu lieu, après notre départ de l'Isle de Pâque; & ainsi elle alla beaucoup mieux dans les climats froids, que dans les climats chauds.

FIN du second Livre & du Tome II.





